

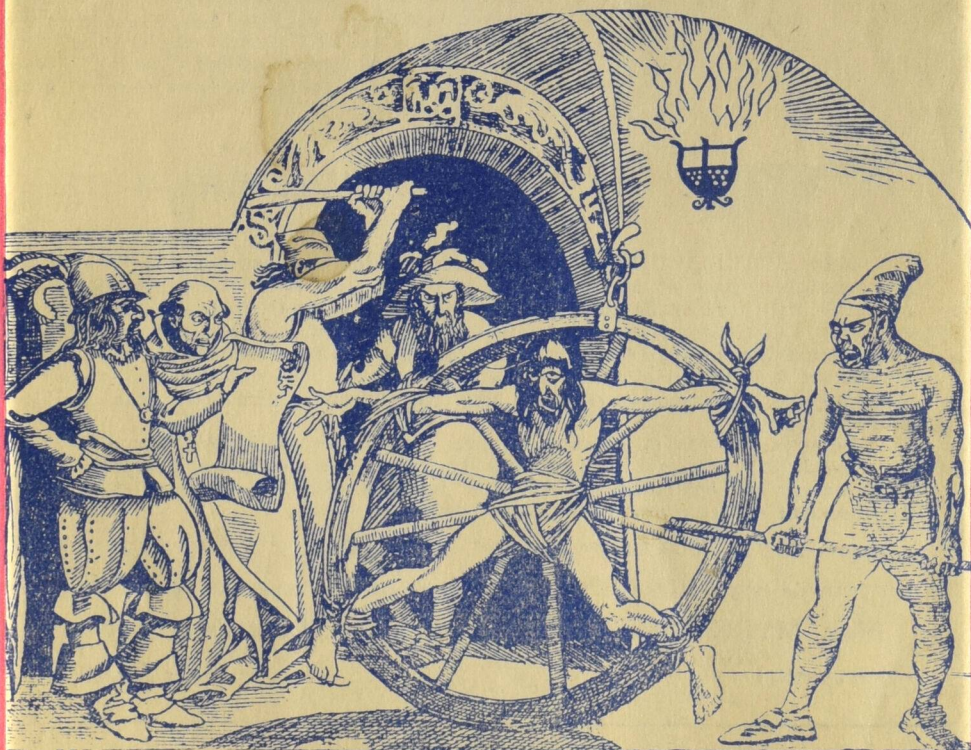
12-4
C.2

La Revue 15c populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 16, No 4.

Avril 1923



La chambre de torture au moyen âge (voir intérieur)

NOTRE ROMAN : LA MAISON DES ROSSIGNOLS

Par DELLY

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se combler les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

MAGNIFIQUE CATALOGUE DE TAPISSERIES

LA MAISON GRANGER FRERES LIMITEE
vient de publier son deuxième catalogue de papiers
peints, contenant un assortiment choisi des der-
niers dessins pour le printemps (1923).

Ce catalogue ($6\frac{3}{4} \times 8\frac{3}{4}$) contient 20 échan-
tillons formant une très belle collection pour
tous les appartements.

CE CATALOGUE EST GRATUIT

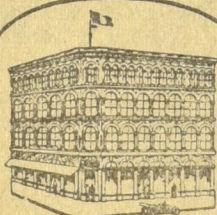
et réservé pour la clientèle du dehors de Montréal
et représente d'excellentes valeurs en tapisseries,
les prix qui rivalisent avantageusement avec ceux
offerts par les plus grands magasins à rayons du
pays, sont indiqués au verso de chaque échantillon
ainsi que toutes les informations nécessaires sont
expliquées en français et en anglais.

Ecrivez immédiatement pour recevoir par la
poste ce catalogue.

GRANGER FRÈRES LIMITED

Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus
importante
Librairie et



Papeterie
Française
du Canada.

EDMOND-J. MASSICOTTE

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*..

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer, facile à prendre il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

MME DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTREAL



NE SOUFFREZ PLUS!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons

GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du *Traitement F. Guy*.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 320 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25



ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . \$1.50
Six Mois . . 75c
Montréal et ban-
lieue exceptés
PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 16, No 4

Montréal, avril 1923

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE
& CIE,
Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LE REVEIL-MATIN DE MA VOISINE

L'autre soir, j'étais entré très tard au logis. J'étais harassé, brisé, rendu. Je venais de subir une causerie très ennuyeuse donnée dans un salon ultra-mondain par une dame du meilleur monde sur un sujet quelconque ! oh combien.

Le Tout-Montréal s'y était donné rendez-vous. Comment ne pas y être ?

Je résolus de faire la grasse matinée le lendemain matin. Au bureau, j'aurais prétexté un mal de tête, une migraine, une indisposition quelconque. Bref, midi devait me surprendre au lit.

Je me couchai donc et fis les plus doux rêves.

Il était huit heures du matin lorsque je fus éveillé par le timbre argentin du réveil-matin de ma voisine.

Sa fenêtre était grande ouverte ; la mienne n'était pas fermée.

Les tintements sonores du marteau sur la forme recourbée de la cloche parvenaient jusqu'à mes oreilles et me frappaient le tympan d'une façon délicieuse.

A ce moment précis je me laissais aller à une douce somnolence et ce coquin de réveil venait me tirer de ma rêverie.

Ma voisine doit avoir le sommeil lourd, car le réveil sonna durant dix

minutes avant de la tirer de sa léthargie.

Les murs étant très minces je l'entendis murmurer, bailler, toussotter, puis sauter à bas de son lit. Le réveil s'arrêta.

Elle se lève de bonne heure ma voisine, car mon bracelet-montre n'enregistrait que huit heures... et dix.

De nouveau le silence régna en maître dans la maison. J'essayai de me rendormir, mais peine inutile. Je plongeai la tête sous les draps, je recroquevillai mon corps en chien de fusil sans autre résultat qu'un résultat négatif.

J'étais enragé. D'un mouvement brusque je me plaçai sur mon séant, je sautai en bas de mon lit et tout en maugréant, je me vêtis de mes atours.

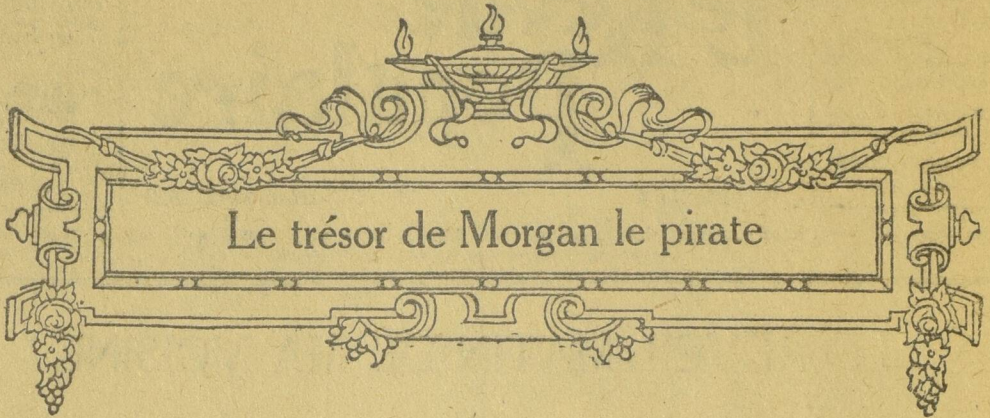
Le résultat fut que j'arrivai à temps à mon bureau mais, je fus d'une humeur massacrant toute la journée.

Ma voisine n'en a rien su et je ne lui dirai pas, mais si je connaissais l'inventeur du réveil-matin...

L'inventeur de cette nuisance publique qui n'a été inventée que pour empêcher les gens de dormir.

Ah ! si je le connaissais.

Paul COUTLEE.



Une descendante directe du plus grand corsaire des temps modernes possède une carte, tracée par Morgan lui-même en 1671, indiquant l'emplacement où reposent les incalculables richesses que lui et ses hommes rapportèrent de la ville de Panama.—Pendant que le flibustier L'Ollonais buvait le sang de ses victimes, Morgan faisait crucifier les hommes qui lui désobéissaient et enterraient ses prisonniers vivants.

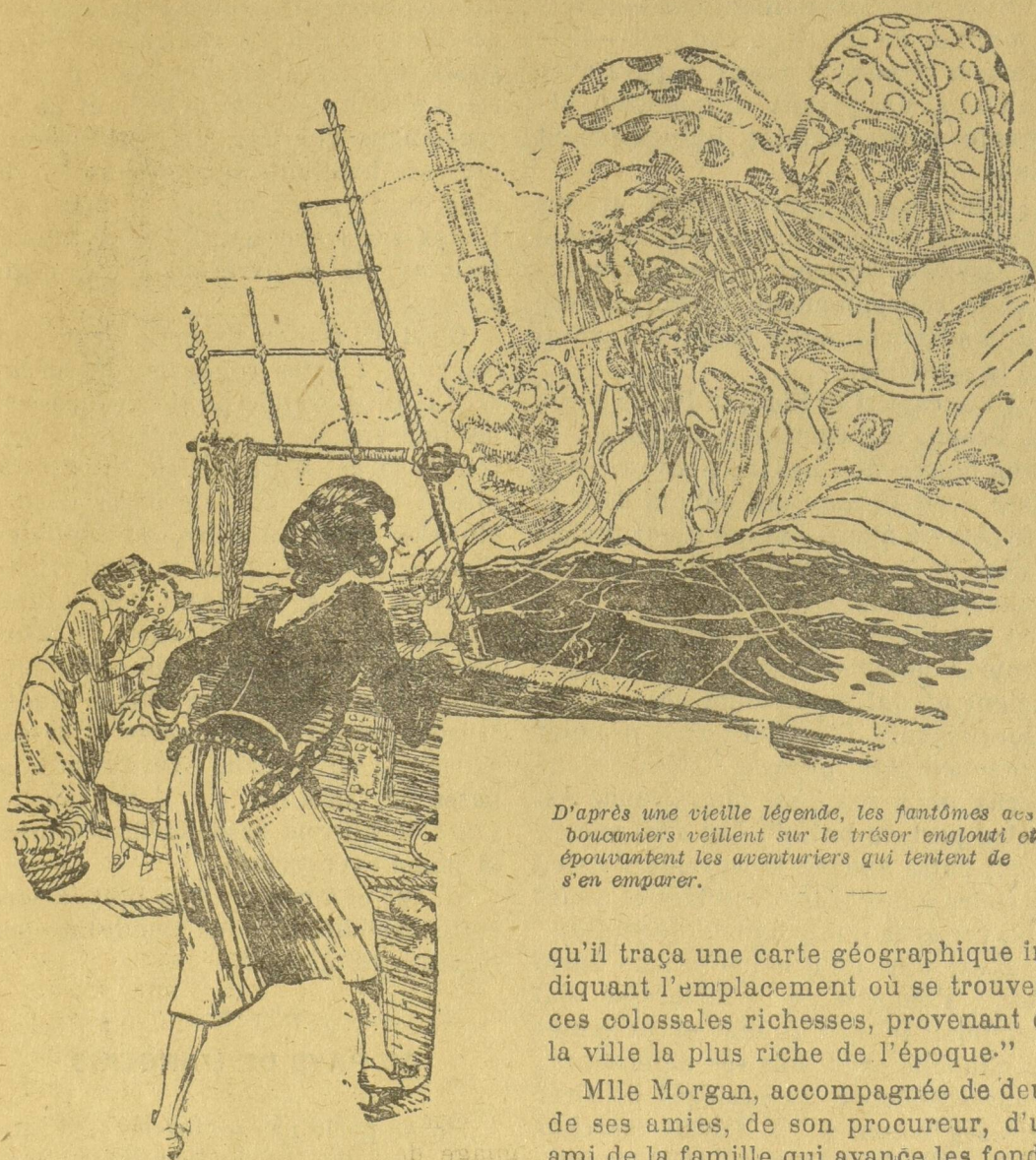
Pendant que les pirates faisaient le sac de la ville de Panama, vingt d'entre eux trahirent la bande, s'emparèrent de la plus grande part du butin, la part du lion, et prirent la fuite à bord d'une goélette espagnole avec leurs trésors. Morgan le Pirate leur donna aussitôt la chasse dans son vaisseau-amiral. Avant d'en venir à l'abordage, comme les fuyards semblaient vouloir opposer de la résistance, il donna ordre qu'on tirât un coup de canon. Le boulet traversa la poupe et la goélette prit feu. Les traîtres essayèrent de faire échouer leur navire sur une petite île, non loin de là, mais n'en eurent pas le temps. Le feu gagnait les cales et bientôt la goélette explosa et coula corps et biens.

Voilà ce qu'on lit dans l'Histoire des Boucaniers de l'Amérique du Nord, au chapitre du plus redoutable corsaire des temps modernes, Sir Henry Morgan.

C'est vers 1671 que cet événement se passa. Ce trésor que la mer a englouti n'a cependant pas été oublié, pas plus que ceux de l'Île des Cocos, et les descendants de Morgan lui-même indiquant l'emplacement exact où la goélette des pirates renégats a coulé et où doit reposer l'immense butin qu'ils avaient emporté dans leur fuite.

La dernière héritière en ligne directe du flibustier Morgan est une jeune fille de vingt-deux ans, domiciliée aux États-Unis, laquelle possède cette fameuse carte de son ancêtre. En plus de cette carte, elle a pour confirmer son authenticité le témoignage de l'histoire, des amis riches prêts à affréter un navire, à fournir les frais d'une expédition et aussi des papiers de famille attestant ses droits au trésor, si elle a la veine de le ravir à la mer.

De plus, cette toute jeune fille ne manque pas de courage. Elle aime l'aventure et elle se sent assez d'audace pour braver tous les dangers et affronter les fantômes des boucaniers noyés à cet endroit qui, suivant une légende



D'après une vieille légende, les fantômes des boucaniers veillent sur le trésor englouti et épouvantent les aventuriers qui tentent de s'en emparer.

de, gardent jalousement leur trésor contre tous ceux qui tenteraient de le leur enlever.

"L'or est encore là, dit-elle. Les livres disent qu'il se trouvait dans la goélette que Morgan a coulée. Lui ne put s'en emparer parce qu'il ignorait les moyens modernes que nous avons pour descendre dans les profondeurs de la mer et renflouer même des navires entiers. C'est pour cette raison

qu'il traça une carte géographique indiquant l'emplacement où se trouvent ces colossales richesses, provenant de la ville la plus riche de l'époque."

Mlle Morgan, accompagnée de deux de ses amies, de son procureur, d'un ami de la famille qui avance les fonds, s'embarquera de New-York au printemps. Quelle sera leur destination ? Impossible de le savoir. C'est un secret pour tout le monde. On sait seulement que le trésor ne peut se trouver que tout près d'une petite île au large de Panama. D'après la carte, cette île est connue des marins. Mais qu'est-elle, où se trouve-t-elle exactement ? Personne ne le sait, hormis Mlle Morgan et ses rares amis.

Si la carte est authentique—et il y a tout lieu de croire qu'elle l'est—Mlle Morgan reviendra dans son pays avec de l'or et des bijoux en quantité suffisante pour la faire immensément riche.

C'est en 1671 que Morgan et ses corsaires s'élancèrent de leur cachette à l'assaut de Panama. Cet exploit marqua le couronnement d'une carrière qui n'a pas son égale dans les annales de la piraterie.

Ni le capitaine Kidd, ni Barbe Noire ni Teach, ni l'Ollonais, qui buvait le sang de ses victimes, ne peuvent rivaliser avec Morgan qui débuta dans la vie comme mousse et qui mourut chevalier de la couronne britannique et gouverneur de la Jamaïque.

C'est lui, Morgan, qui crucifiait ses propres hommes quand ils se mutinaient et qui enterraient ses prisonniers vivants. C'est lui qui le premier prononça cette phrase: "Moins nombreux nous sommes, plus grande est notre part de butin". Lui seul encore avait cette audace incroyable de s'en prendre à des villes fortifiées et de les enlever avec une poignée d'hommes.

C'est ainsi qu'il pénétra dans Porto Bello, s'empara de la forteresse qui défendait le port de mer et fit sauter la citadelle avec tous ses défenseurs. Pour empêcher les assiégés de tirer sur ses hommes, il faisait marcher devant eux tous les moines et les religieuses espagnols qu'il avait tirés des couvents et faits prisonniers.

C'est à la tête de treize cents hommes qu'il attaqua la redoutable cité de Panama. Ils s'approchèrent de la ville par les bois qui l'entouraient dans le but de la prendre par surprise. Apprenant cela, les assiégés lancèrent contre les pirates des centaines de taureaux sauvages. Morgan et ses hom-

mes brisèrent leur élan et tournèrent ces bêtes furieuses contre les Espagnols. Les assaillants arrivèrent derrière eux. Ils prirent la ville et ne firent aucun quartier. Ils massacrèrent tous ses habitants sans distinction de sexe ou d'âge et mirent la main sur toutes ses richesses. Puis, ce travail terminé, ils se livrèrent à une orgie effroyable.

C'est au milieu de cette orgie que les vingt pirates renégats détournèrent la plus grande partie des trésors, les jetèrent dans une goélette et prirent le large. D'après Mlle Morgan, le pirate, devenu plus tard Sir Henry Morgan, avait un frère, le capitaine Charles Morgan et un cousin, André Morgan, qui se battirent pour entrer en la possession de la carte de Morgan, cette même carte qui appartient aujourd'hui à la jeune fille. André Morgan aurait volé la carte et se serait enfui au Canada. Du Canada, il passa en Caroline où il fit souche. C'est de lui que descend directement la jeune aventurière.

Au fur et à mesure que progressera cette expédition, nous tiendrons nos lecteurs au courant.

—O—

AU PAYS DE L'ANGLAIS

On ne parle pas moins de sept langues dans les îles britanniques: l'anglais, le gallois dans le pays de Galles, l'irlandais en Irlande, le manx dans l'île de Man, le gaélique en Ecosse, le français dans les îles de la Manche et le cornique en Cornouailles. Cette dernière langue, il est vrai, qui tient à la fois du gallois et du breton, est presque passée à l'état de langue morte. On y trouve un très grand nombre de mots français.

La découverte de l'alphabet égyptien

C'est un Français, le savant archiviste paléographe Champollion, qui, il y a cent ans, découvrit la clé des hiéroglyphes ou caractères égyptiens. — Comment il s'y prit pour déchiffrer sur une pierre les deux noms de Ptolémée et de Cléopâtre. — Grâce à lui, toute la vie privée des plus anciens peuples nous est connue.

C'est en 1799, pendant la campagne d'Egypte, à cette époque où Napoléon disputait à l'Angleterre, sa plus irréductible ennemie, la possession de ce pays tombé depuis sous le protectorat anglais, que fut découverte la pierre de Rosette et c'est vingt-deux ans plus tard, le 22 septembre 1822, que le grand savant français Champollion trouva la clef des hiéroglyphes en révélant au monde l'alphabet égyptien qui nous a permis d'apprendre la langue et l'histoire intime du plus ancien des peuples civilisés ou historiques.

La pierre de Rosette est un fragment de stèle en basalte noir découvert par le commandant d'artillerie Boussard, actuellement au British Museum. Il est couvert de trois inscriptions: la première en caractères hiéroglyphes, la seconde en caractères démotiques et la troisième en grec et datée de 193 av. J. C. L'inscription hiéroglyphique est tronquée, les deux autres sont à peu près intactes; les trois ne sont que le texte, en trois écritures et en deux langues, d'un unique décret rendu par les prêtres

égyptiens en l'honneur de Ptolémée Epiphane.

On vient de célébrer à Paris le centenaire de la découverte de Champollion. A cette occasion, de nombreux écrivains resirent l'histoire de sa vie qui est celle de l'une des plus grandes découvertes des temps modernes.

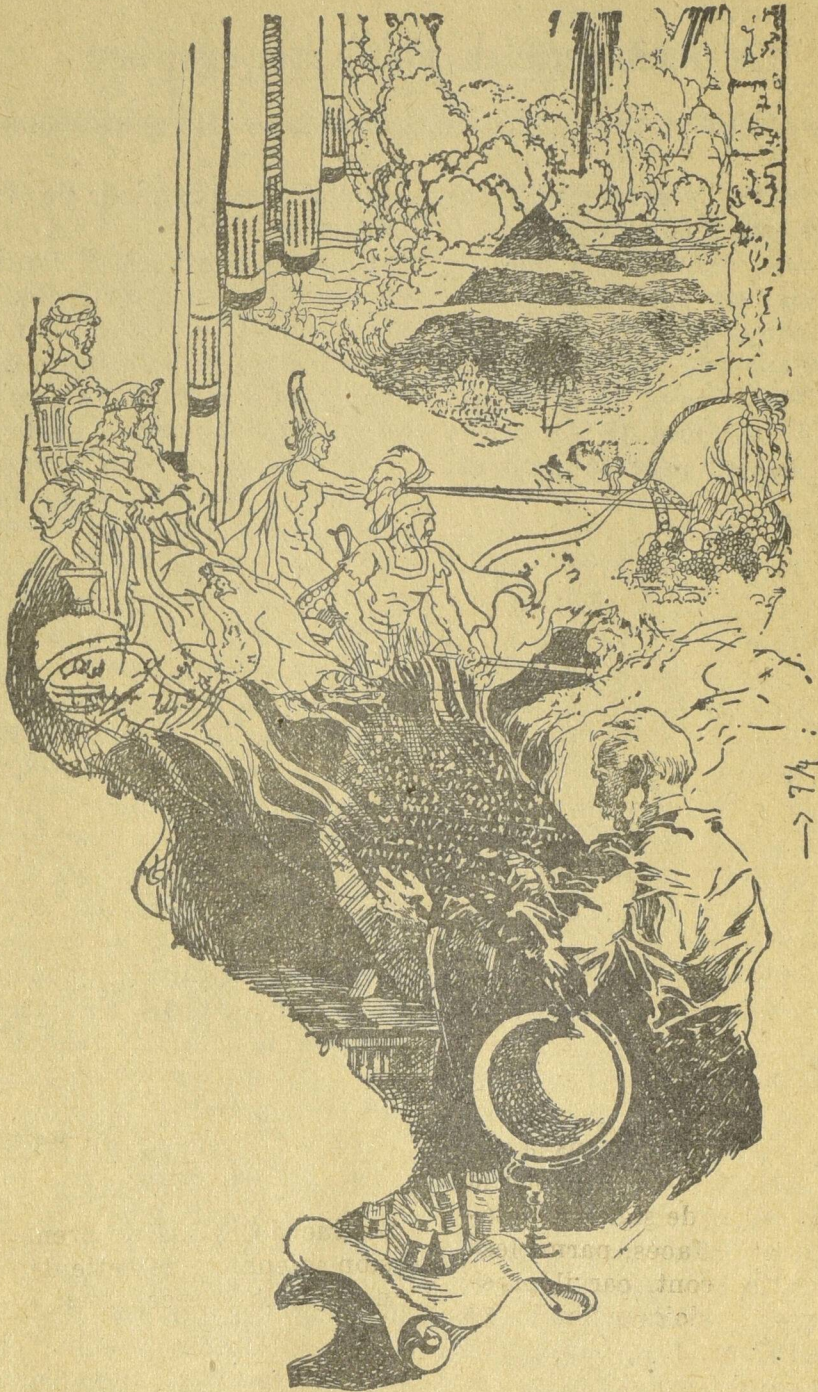
Nous empruntons à Georges Montorgueil le résumé suivant de la carrière du grand homme: "Ce fut en 1822 que Champollion apporta, déchiffrée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'énigme que, depuis des siècles, proposait le sphinx accroupi, au pied des obélisques, sur la poussière de l'empire des Pharaons.

Il y a quelques années, dans la chambrette dauphinoise que Champollion habitait, un badigeon maladroit a fait disparaître les dessins que nous ne reverrions pas aujourd'hui sans émotion. C'étaient des groupes de caractères égyptiens, qu'adolescent il copiait et recopiait, s'acharnant à en pénétrer le sens obstinément caché. Nul n'y était encore parvenu. Mais une voix intérieure lui disait:

— Tu es l'envoyé qui les lira.

Et, pendant vingt ans, sa passion n'eut pas d'autre objet: les lire.

Assidu du Collège de France et de l'École Spéciale des Langues Orientales, il ne manque pas une leçon et se sent bientôt plus capable d'en donner que d'en recevoir. Ses conquêtes sont foudroyantes. A peine aborde-t-il une langue difficile qu'elle est à lui. Rien ne lui résiste. Il tient son copte; il connaît l'arabe; il réclame de son



L'alphabet égyptien, découvert par Champollion, nous révéla les splendeurs de la plus lointaine antiquité.

frère une grammaire chinoise "pour se distraire"; il avoue que "l'étude du zend et du pahléri lui procure d'heureux moments".

"J'ai la satisfaction, dit-il, de pouvoir lire des choses que personne ne connaît, pas même de nom."

Mais sa hantise, ce sont ces miroirs encore voilés de civilisations mortes: les papyrus. Sa gloire est là, il le sent, il le sait.

Avant lui et en même temps que lui, des étrangers ont couru la même aventure: l'Anglais Young dont les découvertes, dira-t-il, ne sont "qu'une ridicule forfanterie"; le Suédois Akerblad, qui "malgré son alphabet, ne peut pas lire trois mots de suite dans une inscription égyptienne"; l'Allemand Guntherwalh, dont la lecture prétendue de l'inscription n'est, selon Champollion, qu'une "rêverie tudesque"; le Danois Zoéga, qui a rassemblé une quantité extraordinaire de matériaux et "n'a pu mettre pierre sur pierre".

Personne ne semble comprendre et lui-même, Champollion, qui a médité des jours, des mois entiers, se décourage. Il n'a rien compris. Il lui faudra encore dix ans de travail ininterrompu, exclusif, opiniâtre, pour pouvoir s'écrier:

—J'ai trouvé!...

C'est à cette époque que dans la petite chambre de Vif, il tracera sur la muraille ces groupes de signes mystérieux, aujourd'hui effacés, parmi lesquels deux l'obséderont, car il pressent que la lumière doit en jaillir. Il travaille à déchiffrer cette inscription en trois caractères, gravée dans une pierre de Rosette, dont nous parlons plus haut. Il y trouve le nom de Ptolémée. Et un autre cartouche identique, relevé sur un obélisque et rap-

prochant du nom de Ptolémée celui de Cléopâtre, lui permet de réaliser son rêve: la découverte de l'alphabet égyptien."

Le lecteur n'a en ce moment qu'à reporter son regard sur les deux inscriptions qui accompagnent cet article et qui portent en légendes, les noms de Ptolémée et de Cléopâtre pour comprendre les explications qui vont suivre.

"Il (Champollion) remarque un jour—c'est le trait de génie annonciateur—que le premier signe du mot Ptolémée: P, se trouve être le cinquième de celui de Cléopâtre; le deuxième de l'un, le T, le septième de l'autre; le quatrième du premier, l'L, est bien le deuxième du second. Le nombre des signes reconnus s'accroît de tous ceux qui composent le nom de Cléopâtre. Et voilà, avec la moitié de l'alphabet, tant cherchée, la clé trouvée des hiéroglyphes.



PTOLÉMÉE



CLÉOPATRE

Les deux premières inscriptions identifiées par Champollion.

Le duc d'Orléans en prenant possession solennelle de cette découverte au nom de la France, disait :

"La brillante découverte de l'alphabet égyptien est honorable, non seulement pour le savant qui l'a faite, mais pour la nation. Elle doit s'enorgueillir qu'un Français ait commencé à déchiffrer ces emblèmes, dont tous

les peuples modernes désespéraient de découvrir la signification."

—C'est une palme à cueillir, avait dit Champolion; j'espère qu'elle m'est destinée.

Sa merveilleuse intuition ne l'avait pas trompé. Il cueillait enfin cette palme. Mais son destin était accompli, et, à peine dix ans plus tard, elle ornait son tombeau."

—o—

LA DEFINITION DU MOT "SPORT"

Récemment, dans une des réunions qui préparent l'organisation des prochains Jeux Olympiques on se prit à souhaiter une bonne définition du mot Sport. La question ne fut qu'effleurée: on en réservera pour plus tard l'étude et la solution.

M. Marcel Prévost la repose dans la Revue de France et ajoute:

Les plus jeunes parmi les académiciens actuellement en vie, lorsque la compagnie discutera les substantifs commençant par S, risquent d'avoir passé l'âge de la compréhension sportive. Il n'est donc pas impertinent, et c'est un jeu (j'allais dire un sport) plein d'innocence que de chercher à deviner l'arrêt futur du dictionnaire.

Que disent le "petit Littré" et le "petit Larousse"? Voici leurs définitions:

Sport: Tout exercice en plein air tel que courses de chevaux, canotage, chasse à courre, à tir, pêche, escrime, etc...

Sport: Pratique méthodique des exercices physiques, non seulement en vue de perfectionnement du corps humain, mais encore de l'éducation de l'esprit (course de chevaux, chasse,

pêche, canotage, escrime, gymnastique, etc...)

"Je serais fort étonné, remarque M. Marcel Prévost, si aucune de ces deux définitions satisfaisait les sportifs modernes."

En examinant de près la définition Larousse, et par une suite de fines analyses. M. Marcel Prévost arrive à cette définition considérablement améliorée:

Sport: Exercice méthodique et hygiénique du corps humain, en vue d'accroître sa force, son adresse et sa beauté, et de développer l'énergie de la volonté.

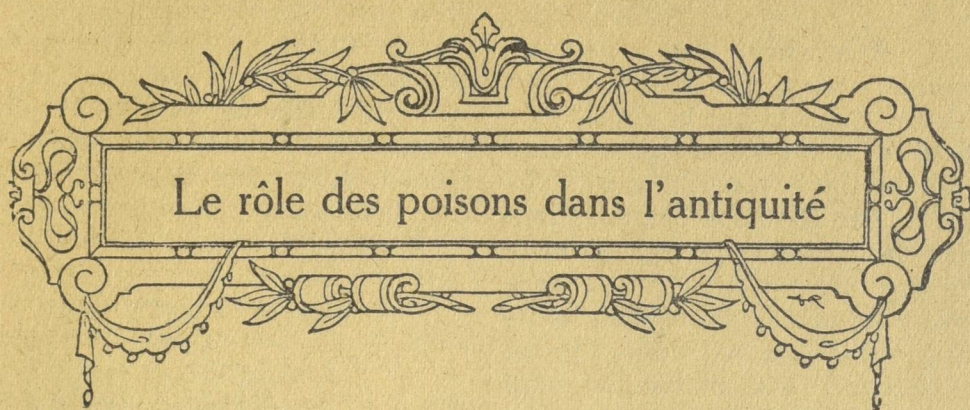
Faut-il nous contenter de cet état? Non pas! Ce serait renoncer à marquer ce lien entre le sport et l'esprit que la définition de Larousse cherche assez maladroitement à indiquer.

Or ce lien existe. Séparer le sport de l'esprit, ce n'est pas seulement commettre une erreur de fait, c'est aller à l'encontre de la logique même du langage.

Le mot "sport", en effet, pas plus que le mot "flirt", n'est un mot sorti d'Outre-Manche. Tout au contraire. **"Sport" vient de l'ancien mot français desport, qui veut dire amusement.** L'idée que le sport délasse l'esprit est donc essentielle et doit être exprimée dans une définition exacte et complète du mot.

Voilà pourquoi, en fin de compte, la définition suivante, conclut M. Marcel Prévost, pourrait offrir tout au moins une ébauche de ce que nous demandons au Dictionnaire:

Sport: Exercice méthodique et hygiénique du corps humain, en vue d'accroître sa force, son adresse et sa beauté, et de développer l'énergie de la volonté tout en délassant l'esprit.



Le poison était dans l'antiquité et à la Renaissance l'arme la plus redoutable et la plus sûre entre les mains des empereurs et de tous les chefs d'Etat.—Les empoisonneurs étaient considérés comme de grands hommes.—Comment étaient préparés ces poisons.—L'empereur Néron et Locuste.

Avec l'importation en Amérique des antiquités italiennes, des objets qui appartinrent aux princes de la Renaissance du quinzième siècle, nous sont révélés d'effroyables secrets. Cette loi italienne qui interdit l'exportation des antiquités et des objets d'un intérêt historique reste en vigueur, mais est peu sévèrement appliquée depuis la guerre. D'autre part, de nombreuses familles dans toutes les parties de l'Europe ont été mises par la pauvreté dans l'obligation de disperser leurs merveilleuses collections, non seulement de tableaux, de tapisseries, de meubles anciens et d'autres créations artistiques, mais aussi et surtout de bijoux. La majorité des bijoux de la couronne impériale russe, par exemple, semble rester aux mains du nouveau gouvernement, mais, par contre, des centaines de riches familles ont mis tous leurs bijoux sur le marché,

lesquels sont aujourd'hui la propriété de riches citoyens de l'Amérique, de la Chine, du Siam, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de combien d'autres pays où jamais de pareilles choses ne s'étaient vues.

Tout ceci nous ramène forcément à une époque, dont nous parlions dans notre numéro du mois dernier, où les poisons et les empoisonneurs étaient à l'ordre du jour. Mais, il ne faudrait pas croire que les Italiens furent les premiers à faire usage des poisons. Ces bijoux, ces antiquités de toutes sortes, nous reportent encore plus loin, aux lointaines époques de l'âge historique.

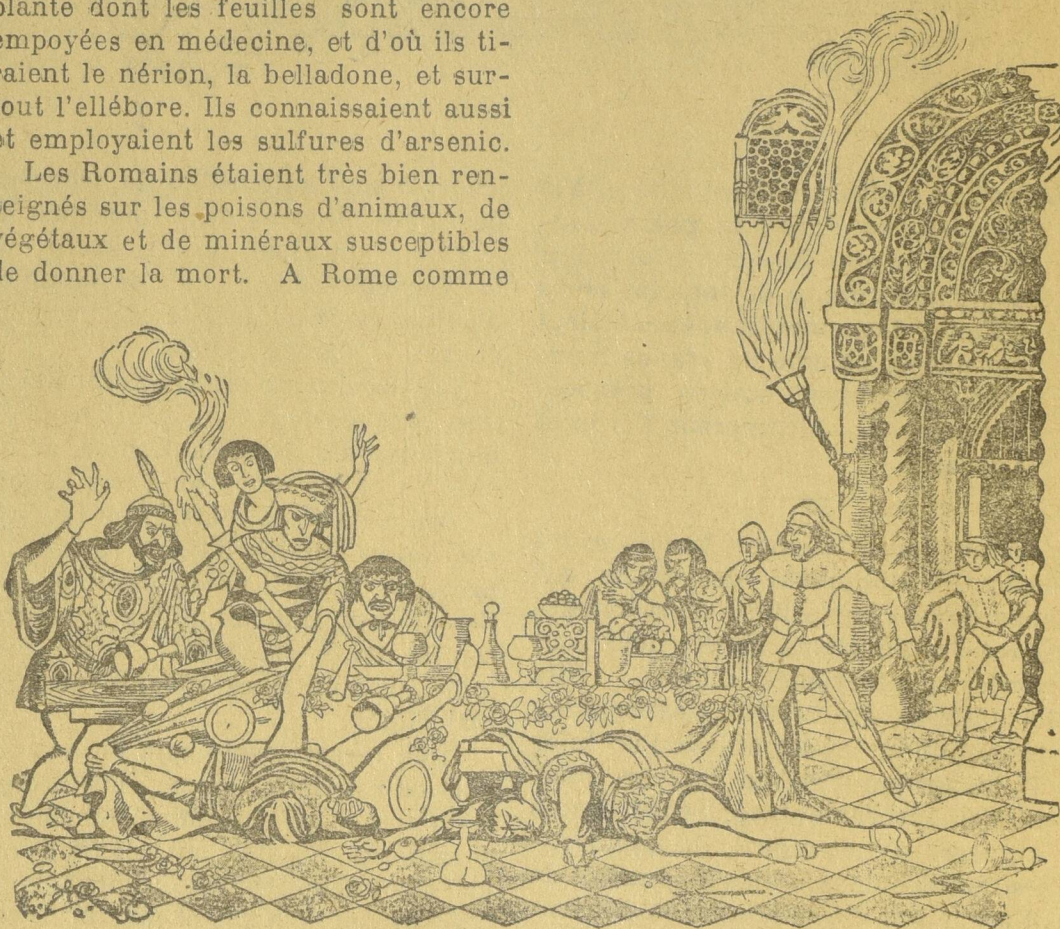
Il en ressort ceci—que l'usage des poisons est vieux comme l'histoire elle-même et que les empoisonneurs—considérés aujourd'hui comme des monstres abominables furent jadis les maîtres des hommes et plus tard, aux temps modernes, le bras droit des grands potentats.

Les peuples les plus primitifs de la terre connaissaient des poisons et s'en servaient soit dans la guerre soit dans leurs rites religieux. Les tribus sauvages de l'Amazone trempaient leurs dards dans des poisons de végétaux et dans du venin de serpent. Ceci pour l'Amérique.

Les Grecs n'ignoraient aucun des poisons qui s'extrait des végétaux. Théophraste parle de l'aconit, plante vénéneuse. Socrate but la cigue, poison extrait de la grande cigue, plante dont les feuilles et les racines sont vénéneuses. Les Hellènes connaissaient en plus la digitale pourprée, belle plante dont les feuilles sont encore employées en médecine, et d'où ils tiraient le nérion, la belladone, et surtout l'ellébore. Ils connaissaient aussi et employaient les sulfures d'arsenic.

Les Romains étaient très bien renseignés sur les poisons d'animaux, de végétaux et de minéraux susceptibles de donner la mort. A Rome comme

prépara le plat de champignons dont mourut Claude. Ayant échoué dans une première tentative pour empoisonner Britannicus, elle fut battue de verges par Néron et, plus habile une seconde fois, administra au malheureux prince une potion qui, cette fois,



Néron se débarrassa de Britannicus et de son plus cher compagnon en leur faisant boire dans un banquet une potion préparée par la célèbre empoisonneuse Locuste.

aux temps modernes, comme sous la monarchie française, ce sont les femmes qui font les plus sûres empoisonneuses.

Locuste fut certainement la plus célèbre empoisonneuse romaine. Elle

le foudroya. Notre dessin que vous avez sous les yeux représente la salle du banquet auquel Britannicus avait été invité par Néron. A la fin du repas, l'empereur romain tendit lui-même à Britannicus et à son ami la potion

préparée par Locuste. Les deux jeunes gens tombèrent par terre, morts.

Néron récompensa son empoisonneuse en lui donnant des terres, et la chargea de former des disciples. Elle fut mise à mort sous Galba.

Les autres empereurs romains qui se succédèrent après Néron sur le trône du plus puissant empire du monde usèrent des mêmes poisons pour se débarrasser des parents ou généraux qui leur portaient ombrage.

Mais l'arsenic est surtout à la base de toutes les potions en usage à la Renaissance. D'après les écrits des alchimistes, des historiens et des prisonniers d'alors, il appert d'une façon certaine que l'arsenic était empoisonné sous toutes ses formes par les assassins à la solde des politiques du moyen âge.

Et les poisons portaient toujours leurs effets alors parce que la médecine était dans un état si rudimentaire qu'elle ne savait administrer aucun bon antidote. Il est malheureux de se rappeler que pour sauver un Pape de la mort, les plus grands thérapeutes de la Renaissance ne trouvèrent rien de mieux à lui faire prendre qu'une composition de rubis et de perles écrasés dans un mortier. Cette poudre qui devait rendre la vie au Saint-Père ne fit naturellement que hâter sa fin. Il en était ainsi de tous les antidotes que l'on donnait aux victimes des poisons.

QUESTION DE MODE

La mode est aux artifices savants.

Les femmes, après avoir usé des "cirages" spéciaux pour rendre leurs cils plus épais et plus noirs, n'ont rien trouvé de mieux que de se faire planter des cils longs et soyeux.

L'opération est, dit-on, assez douloureuse, mais pour être belles, nous savons que les femmes acceptent toutes les souffrances.

LE NUMEROTAGE DES RUES ET DES MAISONS

Un conseiller municipal de Paris a protesté récemment contre la façon hétéroclite dont les numéros sont posés sur les façades des maisons. Il voudrait pour faciliter les recherches de ceux qui s'en vont, le nez en l'air, à la découverte d'un immeuble, que les plaques indicatrices fussent placées d'une manière uniforme.

Le numérotage, si défectueux qu'il soit de nos jours, est déjà un grand progrès. Comment ferions-nous dans nos cités modernes, s'il nous fallait comme autrefois nous contenter d'une indication de ce genre: "Pierre le Petit, libraire du Roy, à la Croix d'Or, rue Saint-Jacques", ou bien "Maître Le Faucheur, au cabaret de l'Epée, proche la Chapelle-Saint-Denis".

Ce fut seulement par un décret du premier Empire, en date du 15 pluviôse an XIII (4 février 1805), que l'obligation du numéro fut imposée aux maisons parisiennes. Ce décret spécifiait qu'il devait être placé sur la porte principale de l'habitation. Il en réglait aussi la couleur suivant la direction des rues, les chiffres devant être en noir sur fond ocre dans les rues perpendiculaires à la Seine, en rouge dans les rues parallèles au fleuve.

On sait qu'il n'est plus tenu compte de cette dernière prescription puisque tous nos numéros sont en blanc sur fond bleu. Mais, pour le reste, le décret de Napoléon est encore le seul qui régit cette question. Peut-être, grâce à l'intervention du conseil municipal de Paris, aurons-nous bientôt à enregistrer une nouvelle décision officielle.

Et que dire de Montréal?

LA VIE ET LE TRAVAIL DE L'ARAIGNEE

Détails absolument nouveaux et excessivement intéressants sur l'araignée, cet animal qui vit avec nous, que nous détestons pourtant, mais qui n'en est pas moins doué de rares qualités.—Comment elle tisse sa toile.—D'où vient la soie avec laquelle elle construit son nid.—Les fils de la Vierge.—De quoi elle se nourrit.

Il y a deux instruments connus qui servent à examiner les bêtes de près, le vitascope et le microscope.

Alors que le microscope est surtout destiné à l'observation des infiniment petits, ce vitascope, qui ressemble à une minuscule longue-vue qu'on approcherait des objets à examiner, permet d'observer les petits animaux ordinaires, tandis qu'ils se meuvent librement; et il les montre sous une échelle suffisamment grosse pour qu'on soit à même de suivre étrangement bien tous leurs faits et gestes.

Parmi les choses et les animaux innombrables qu'on peut observer, on ne se sent pas d'abord particulièrement attiré par cette vilaine bête qu'on appelle l'araignée. Mais, pour n'être pas précisément jolie, nous le reconnaissons, elle n'en présente pas moins d'intérêt. C'est un animal laborieux, habile, aux moeurs curieuses : quand on l'observe dans de bonnes conditions, on s'aperçoit qu'il fait preuve de discernement, et, s'il est féroce, il montre cependant du goût dans bien des circonstances. Dans la

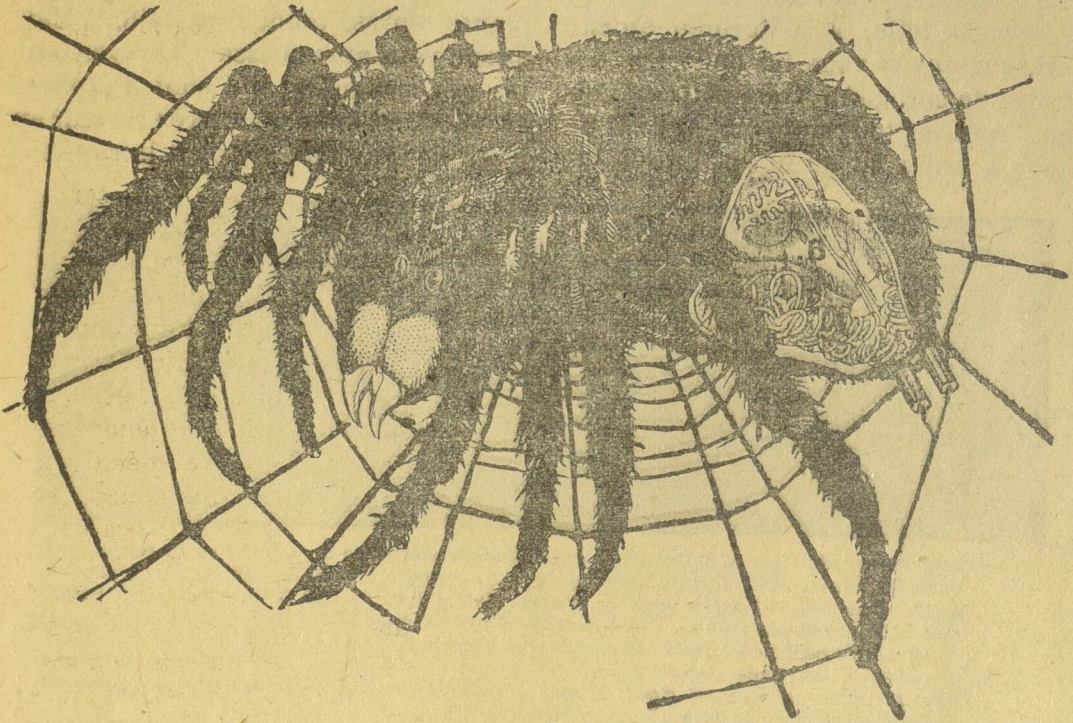
confection de sa toile, il fait preuve de véritables talents.

Vous n'avez du reste que l'embarras du choix pour vos observations, car, en France aussi bien qu'ailleurs, les araignées sont partout très abondantes; et, suivant les espèces, les travaux sont différents: la soie filée, par exemple, sert à des usages variés. Ne craignez pas de vous approcher de ces bestioles: quoique l'on ait prétendu qu'elles savent même distinguer entre les personnes qui les approchent (ce qui suppose d'abord de bons yeux), elles ont une vue extrêmement imparfaite: et si elles se précipitent sur la proie prise dans leur toile, c'est que celle-ci s'agite en faisant entendre un fort bourdonnement. L'araignée a plutôt bonne oreille que bons yeux. En fait, vous pouvez prendre une araignée de l'espèce appelée "agélène labyrinthique" et la poser sur la toile d'une autre, de même espèce: elle ne semblera pas s'apercevoir du changement, et paraîtra croire qu'elle est toujours dans le même domicile. Une araignée qui aura, de sa soie, tissé le cocon où elle a enfermé sa progéniture, se laissera parfaitement substituer le cocon d'une autre araignée: son coeur de mère ne parlera point. Elle ne reconnaîtra même pas qu'on la trompe grossièrement en lui donnant un cocon d'une toute autre espèce, d'une autre couleur, d'une dimension bien plus grande que son cocon. Et à défaut de cocon, elle s'emparera fort bien, comme l'a montré M. Lécaillon, d'une boule de ouate, même d'une boule de li-

ge. En somme, l'araignée apprécie seulement de façon fort grossière la forme, le volume, le poids, la couleur, l'odeur ou la consistance des corps. Et c'est probablement pour cela qu'elle est douée d'un sentiment maternel fort large: si on lui confie des petits, même appartenant à une espèce d'araignée différente, elle les confondra

paraît disposée à se laisser impressionner par un son musical que quand il est peu intense; probablement cela lui rappelle le bourdonnement d'un insecte pris dans sa toile. Et ce serait tout le charme qu'aurait pour elle un son filé par un Paganini.

Il n'est pas une maison où, en cherchant bien, vous ne puissiez vous pro-



L'auto-fabrication de la soie par l'araignée. La lettre A indique l'enroulement des glandes qui sécrètent la substance semi-liquide, laquelle sortant par les deux petits tuyaux ou filières, organes par lesquels les insectes tissent leur toile, se durcit au contact de l'air et devient la soie dont l'araignée se sert pour fabriquer sa toile. La lettre B marque les deux glandes tubulaires d'où vient cette substance.

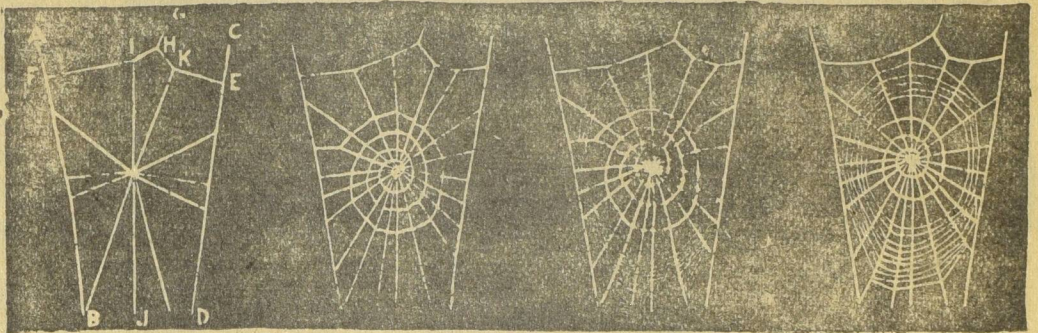
instantanément avec les petits qu'elle peut déjà posséder.

Étant donné que cet animal se guide surtout par le sens auditif, il a semblé naturel d'admettre que la musique avait une certaine influence sur lui; et l'on en a tiré cette conclusion qu'il aimerait la musique. Il faut sans doute en rabattre, en ce que l'araignée ne

curer un sujet d'observation, c'est-à-dire une araignée. Vous pourrez aussi, si le cœur vous en dit, en recueillir au dehors certaines variétés, du moins des espèces sédentaires, qui montrent de la fidélité à leur domicile normal, à la toile avec laquelle on les rapportera. Si vous vous adressez à une espèce nomade, elle aura bientôt fait de

décamper, lors même que vous lui offririez régulièrement une prébende abondante. Mais si vous vous procurez dans les champs une agélène labyrinthique, qui construit sa toile sur les herbes et les broussailles des talus, que vous la rapportiez roulée dans sa toile, puis que vous l'installiez dans un arbuste, dans le coin d'un grenier, elle s'estimera fort heureuse de retrouver sa toile, si déformée qu'elle soit, surtout si vous lui apportez des proies de son goût. Vous pourrez même l'installer tout simplement dans un verre à boire ou un bocal; elle le ta-

mange toutefois souvent au centre de sa toile. L'araignée qu'on appelle théridion rayé montre tout autant de facilité à abandonner son butin; et pourtant elle l'a hissé péniblement et habilement, tout comme un ouvrier agissant sur un palan, à l'aide de nombreux fils de soie qu'elle avait entourés autour du corps de la proie, et rattachés ensuite à des feuilles de la plante où est tendue sa toile. Mais quand vous aurez cessé d'effrayer toutes ces araignées, qui sont d'espèces sédentaires, vous les verrez revenir au point de leur toile où était la capture,



Comment l'araignée tisse sa toile.—Elle trace d'abord une ligne de A à B, en la renforçant dans les bouts. Elle fait de même de C à D. Puis de E à F avec un raccordement à H. Ensuite une autre ligne de soutien de I à J et de K à B. Ce travail terminé, elle entreprend ses rayons. Dans le second dessin à gauche, vous avez la spirale qui constitue la cachette. Puis, tel qu'illustré dans le troisième dessin, les fils extérieurs circulaires, détachés complètement du centre. La toile terminée, il reste un vide entre les deux spirales, et c'est là que se cache l'araignée pour se jeter sur sa proie et l'entraîner dans la cachette du centre.

pissera au mieux, y fera mille coins et recoins, et elle n'aura plus nulle envie d'en déloger.

La manière dont elle capture, immobilise, dévore les proies qui lui arrivent, est assurément une des choses les plus curieuses de l'araignée. L'araignée "domestique" saisit la proie prise dans sa toile, et la transporte dans une cachette en forme de tube où elle se tient d'ordinaire; mais si on la dérange, elle fuira sans essayer d'emporter son repas: il en est de même de l'agélène labyrinthique, qui

et recommencer leur festin. Pour les espèces nomades, qui ne pourraient retrouver un domicile qu'elles ne possèdent pas, elles se tiennent féroce-ment accrochées à leur proie, et on est obligé de tirer celle-ci d'un côté, l'insecte de l'autre, pour arriver à lui faire lâcher prise.

Nous avons déjà comparé l'araignée à un véritable ingénieur. Le fait est que ses talents techniques sont remarquables, surtout dans la fabrication des fils et tissus, et dans leur application à des usages variés. Sui-

vant les espèces, la soie servira tantôt à confectionner des tubes ou cachettes, présentant fréquemment plusieurs ouvertures, et ordinairement annexées à la toile, pour les espèces qui en fabriquent: tantôt l'araignée construira une chambre pour pondre ses oeufs. Mais la mère fabrique aussi bien souvent un cocon, une chambrette destinée spécialement à l'avenir de sa progéniture, les oeufs s'y transformant en petites araignées. Il arrive que l'araignée se servira de fils de soie pour transporter, tirer, déplacer son cocon. Nous avons vu que ces fils servent à hisser les proies; elle les emploie également, et c'est un fait d'observation classique, pour ligotter la proie et l'empêcher, par ses mouvements désordonnés, de déchirer la toile. Les fils ou les paquets de fils servent enfin de moyens de locomotion: tantôt l'animal en tend dans des directions diverses, afin d'en faire des chemins pour ses déplacements; tantôt il se laisse enlever par le vent, accroché à une sorte de ballonnet fait de "fils de la Vierge". Le fil laissé derrière elle par l'araignée joue même le rôle des cailloux semés sur sa route par le Petit Poucet: quand elle revient en arrière, elle le suit comme un fil d'Ariane, et retrouve son point de départ, elle se trouve dans l'impossibilité de le faire. Et nous avons dit que la vue ne peut l'aider.

L'oeuvre la plus merveilleuse qu'exécute l'araignée, c'est certainement sa toile; c'est cela surtout qu'il faut examiner de près, et si l'on fait appel à toutes les connaissances qu'on peut avoir sur les constructions, sur les câbles, la géométrie, la résistance des matériaux, on sera d'autant plus frappé d'admiration, comme l'ont été les ingénieurs et les constructeurs les

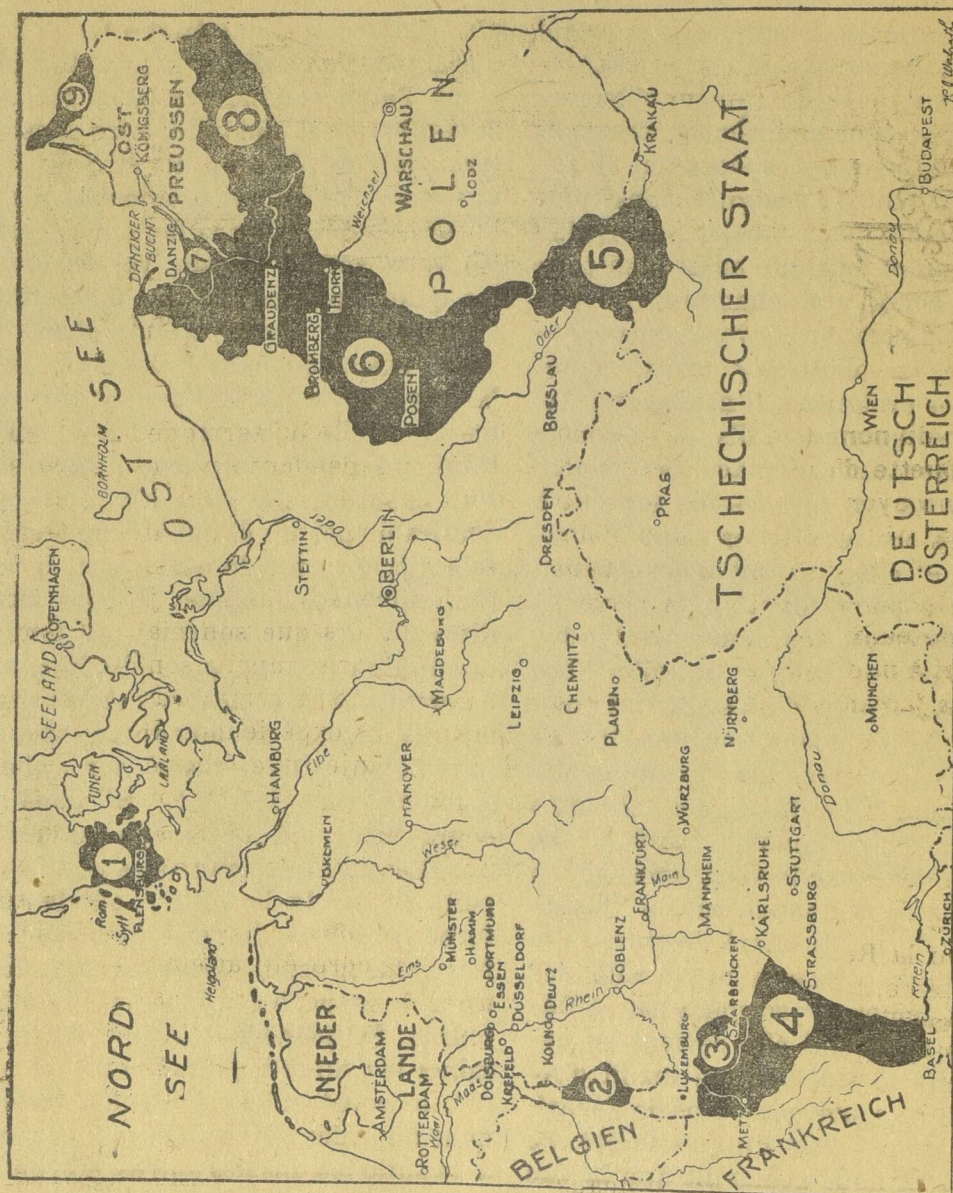
plus habiles, qui ont étudié les toiles d'araignée avec des yeux de techniciens. Faites comme eux, et en suivant la confection d'une toile, vous constatarez que les fils sont mis en place les uns après les autres exactement dans l'ordre voulu. (Que le lecteur reporte les yeux sur le dessin représentant les quatre phases de la fabrication d'une toile). Vous verrez d'abord le cadre suspendu dans l'espace: puis les rayons qui partent tous d'un centre choisi dans les meilleurs conditions possibles; enfin tous ces rayons sont ensuite reliés entre eux de façon admirable par un fil qui tourne en spirale. Et la forme du cadre varie à l'infini, suivant les points d'appui dont l'insecte peut disposer. Il doit tendre une foule de câbles préliminaires, qui ne serviront pas par eux-mêmes dans la toile, et qu'il ne manquera pas de faire disparaître quand son chef-d'oeuvre sera terminé. Si, dans le cours du travail, l'araignée rencontre un câble qui lui inspire des doutes au point de vue de la solidité, elle le renforce, et elle a du reste bien soin de faire plus gros les câbles qui sont destinés à supporter les poids les plus lourds. Et quand on s'astreint à examiner la confection d'une toile, on voit que le constructeur pose les rayons dans un ordre déterminé, et non point à la suite les uns des autres, afin qu'ils soient plus tendus également.

Voilà bien un ensemble de faits, dit Pierre de Mériel, qui valent qu'on se penche sur une araignée pour la suivre dans sa vie quotidienne, quelque repoussant que puisse paraître le pauvre animal!

— o —

La complaisance est une monnaie avec laquelle le moins riche peut toujours payer son écot.

LA CARTE ALLEMANDE N'A PAS CHANGE



On voit, d'après cette carte géographique qui date de six mois à peine, que les Allemands s'en tiennent encore aux frontières d'avant 1914, en attendant ainsi dans le peuple l'esprit de revanche et l'espoir de reprendre dans quelques années l'Alsace-Lorraine.

Les taches noires numérotées indiquent des territoires qui ne sont plus virtuellement sous le contrôle allemand. Voici à quelle petite note rusée correspond chaque numéro :

1—Danois **en ce moment**.

2—Boige **en ce moment**.

3—District de la Sarre.

4—Alsace-Lorraine, provinces françaises pour le moment.

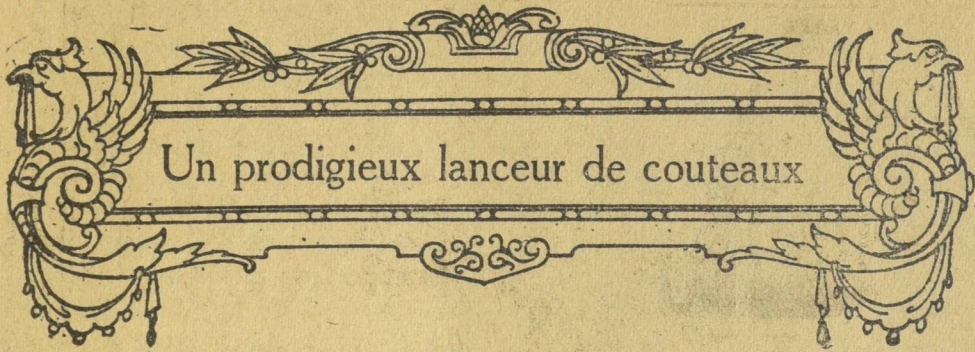
5—Haute-Silésie (où un plébiscite a été favorable à l'Allemagne.)

6—Une partie de la Pologne polonaise pour le moment.

7—Danzig, cité indépendante.

8—Prusse orientale (a voté pour l'Allemagne.)

9—Memel, dont le sort n'a pas encore été réglé par la Ligue des Nations.



Un prodigieux lanceur de couteaux

Un Italien du nom de Garcaris dessine la silhouette d'une femme sur un mur au moyen de 30 couteaux.—Il lance aussi habilement des deux mains.—A l'âge de 68 ans il peut encore lancer sur des sujets vivants 216 couteaux par jour, sans les toucher, à une distance de 16 pieds.—Il n'a jamais blessé aucun de ses sujets.

la main... Elle lui servit de cible d'entraînement pendant quelques années, et jamais, même dans ses débuts, il ne la toucha, jamais il ne lui fit verser une goutte de sang. Puis, sa propre fille la remplaça jusqu'au jour de son mariage, alors que son mari, le gendre de Garcaris, supplia son beau-père de ne plus faire servir sa fille à ses dangereuses expériences. Depuis lors, il a pour sujet une femme de cirque qui n'a pas cessé de témoigner à son lanceur une admiration sans bornes, celui-ci, malgré les peurs qu'il a pu lui donner, ne lui ayant jamais causé le moindre mal. Le record de Garcaris n'a pas encore été atteint, celui de n'avoir jamais touché ses sujets. C'est avec sa main gauche qu'il lance maintenant ses couteaux, sa main droite le servant mal depuis quelques années.

Les écrivains, les explorateurs, les voyageurs, les banquiers, les politiciens, sans parler des milliers de personnes qui ont visité les champs de bataille ou la Russie bolchéviste depuis la guerre, tous ces gens ont écrit leurs mémoires. Mais nous n'avions pas encore pu lire les mémoires d'un lanceur de couteaux, et surtout du plus fameux d'entre eux, l'extraordinaire Garcaris. Garcaris est le vétéran et le plus habile lanceur de couteaux du monde entier. Il a fait avec différents cirques le tour de l'univers, stupéfiant ses spectateurs par sa manière de dessiner sur un mur avec des couteaux la silhouette d'une femme.

Il a aujourd'hui soixante-huit ans et c'est depuis l'âge de 18 ans qu'il accomplit ses prouesses.

Il commença d'abord par lancer des couteaux sur sa femme, pour se faire

Garcaris est né à Naples. Tout jeune, la seule chose qui l'intéressait véritablement était les cirques. Les acrobates et tous les prestidigitateurs le fascinaient. Ayant vu un homme lancer ainsi des couteaux sur une personne vivante, il s'en procura un et pratiqua la chose dans sa cour, sur un mannequin. Il s'aperçut que ses yeux jugeaient des distances d'une façon extraordinaire. Il se rendit compte aussi que son bras droit répondait

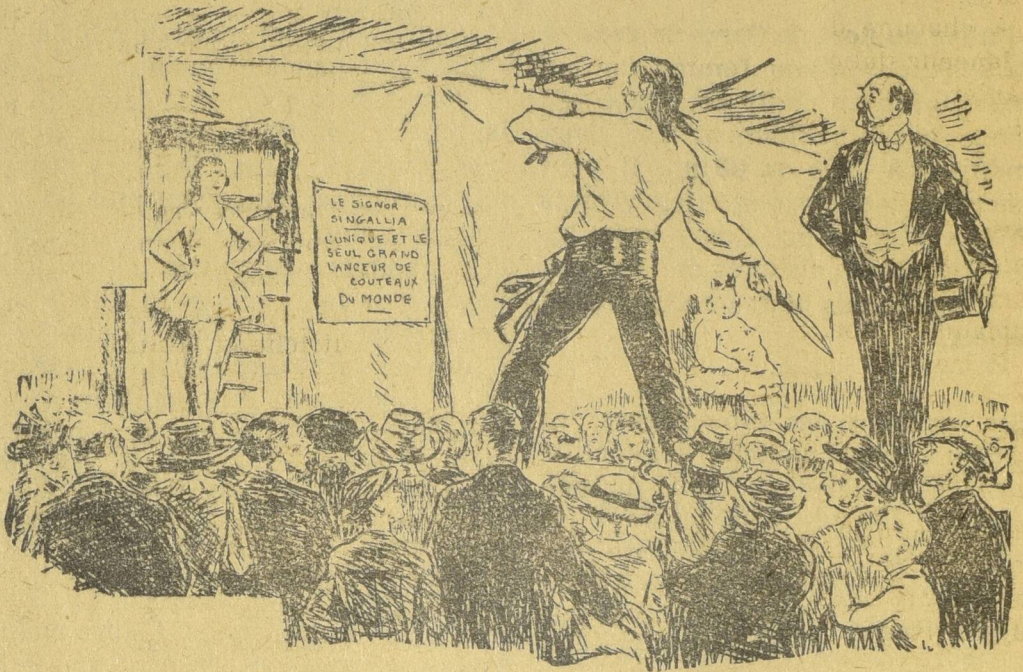
d'une façon immédiate et sûre à la décision de son cerveau.

Mais il n'était pas le seul à s'admirer; ses petits amis d'abord, tous les voisins ensuite vinrent assister à ses prouesses et déclarèrent n'avoir jamais rien vu de tel, nulle part.

Quand il fut bien sûr de son adresse en cet art, il passa aux êtres aimés. Jusque-là, comme nous l'avons dit, il ne prenait pour cibles que des objets quelconques, de plus en plus difficiles

Mais, chose étrange, le prodigieux Garcaris refuse de former des élèves. Non pas qu'il ait peur d'avoir à regretter leurs écarts, mais parce qu'il redoute la responsabilité qu'un pareil entraînement l'obligerait à assumer.

Mais le lanceur de couteaux n'est pas seul à avoir du mérite. Que penser du sujet, de la femme la plupart du temps, qui se colle à un mur et se laisse décocher une trentaine de couteaux tout autour de sa personne? Il



à atteindre. Une petite fille qui admirait encore plus que les autres Garcaris consentit à lui servir de sujet. Il commença par lui lancer ses couteaux à cinq pieds, à six, à dix, reculant graduellement, puis, un jour, à seize ans, il lui décocha ses couteaux, sans la toucher, à 16 pieds de distance.

Il en est resté là. C'est encore à une distance de 16 pieds qu'il vise les sujets vivants et à une distance de 36 pieds qu'il lance ses couteaux sur les objets inanimés.

lui faut une force de caractère peu commune pour ne pas broncher, pour ne pas remuer d'une ligne seulement pendant que les couteaux sifflent dans l'air.

La première fois qu'il me lança ses couteaux, raconte l'une d'elles, quand il eut fini, je tremblais de tous mes membres; mais je dois dire qu'après une dizaine de couteaux, malgré la peur que j'avais, je m'habituais un peu à la sensation que donne cette expérience. Il me semblait que si l'hom-

me que j'avais devant moi n'était pas sûr de son coup, jamais il n'aurait osé me demander de lui servir de cible. On finit par avoir une telle confiance en l'homme qui lance les couteaux que si il nous blessait vraiment une fois, nous ne voudrions pas le croire!"

Une fois, dans sa prime jeunesse, Garcarisa lança jusqu'à 30 couteaux sur un même sujet. Aujourd'hui, c'est à-dire maintenant qu'il n'est pas aussi fort ni aussi adroit que dans son bon temps, il se contente de dix-huit.

A chacune de ses représentations, le lanceur italien procède de la même manière, cela plutôt pour le sujet que pour lui-même. Il lance ses premiers couteaux aux pieds et aux jambes du sujet. Il monte aux genoux, de là au torse, puis à la tête. Le couteau sous l'aisselle, près du coeur, est lancé le dernier. C'est celui qui emporte les applaudissements de la foule.

Il travaille le soir de préférence, très rarement le matin. Comme nous l'avons dit, depuis qu'il s'est luxé le bras droit dans un accident de chemin de fer, il lance de la main gauche. Chose incroyable, il donne jusqu'à douze représentations par jour, ce qui lui fait 216 couteaux à lancer sur des sujets vivants dans une seule journée.

LA BONNE PRECAUTION

Le bon poète Raoul Ponchon a eu la grippe comme tout le monde. Le médecin—un médecin qui le connaît bien—lui a ordonné de prendre un grog au rhum "bien tassé" le soir avant de se coucher et un autre le matin en se levant. Raoul Ponchon ne fait aucune difficulté pour suivre l'ordonnance. Le soir, il descend au petit café proche et y prend un grog "bien tassé". Puis, au moment de sortir pour s'en aller coucher, il se ravise.

—Garçon, servez-moi donc mon grog de demain matin... je vais le boire tout de suite.

Et il explique:

—Avec cette grippe, on ne sait jamais... Des fois que je mourrais subitement cette nuit...

LA LANGUE FRANÇAISE EN BELGIQUE

C'est une question grave pour notre influence qui s'agit en ce moment en Belgique. La Chambre des Représentants de ce pays a voté, à une majorité infime, il est vrai, la flamandisation de l'Université de Gand; et cette atteinte à la vieille suprématie de la langue et de l'esprit français a soulevé l'opinion, non seulement en Wallonie, mais même en pays brabançon.

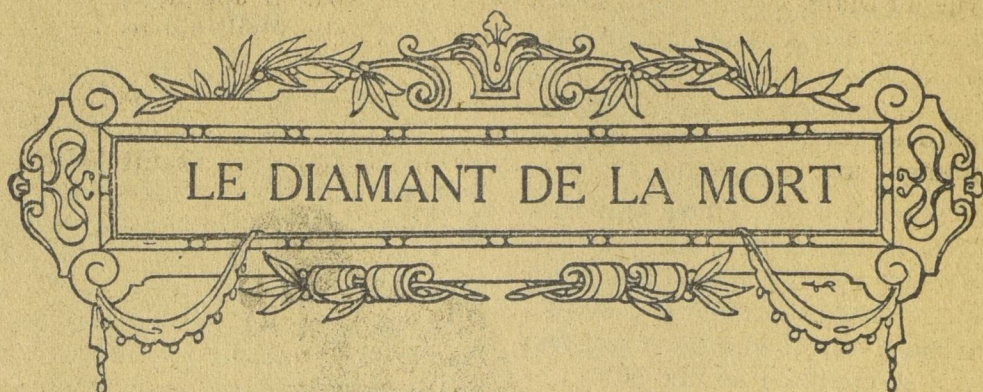
La Belgique, nul ne l'ignore, est habitée par deux races distinctes : au nord, les Flamands, peuple germanique, parlant un dialecte dérivé de l'allemand; au midi, les Wallons, qui sont des Gallo-Romains comme nous et parlent notre langue.

Or, de même que dans tous les pays—tels l'Autriche et la Suisse—qui se trouvent dans ces conditions, l'antagonisme des races et des langues devait fatalement se faire sentir en Belgique.

Pourtant, il fut longtemps avant de se manifester. Ce n'est guère qu'après 1870, que sous l'influence de l'Allemagne triomphante, les flamingants commencèrent la lutte contre la France et l'esprit français.

Les Wallons, heureusement, sont gens à ne pas se laisser faire. Mais c'est déjà trop que les flamingants remportent des succès comme celui de ces jours derniers, et que les Représentants belges ne tiennent pas mieux compte de ce que leur disait un jour un d'entre eux, dans son simple bon sens:

"Avec le français, vous ferez le tour du monde, avec le flamand, vous ne ferez pas même le tour de la Belgique."



Un des plus beaux diamants que possède l'humanité fut rapporté des Indes jadis par un navigateur au service du roi de France.—Toutes les personnes qui l'eurent en leur possession souffrirent par lui. La plupart furent tuées ou perdirent tous leurs biens.—La reine Marie-Antoinette et la princesse Lamballe le portèrent, ainsi que Nicolas Fouquet, trésorier de Louis XIV.—Le crime de Lorent Ladue.

Il est dans le monde une pierre précieuse fameuse qu'on appelle le Diamant de l'Espoir et qui, bien que valant une somme tellement fabuleuse que personne ne pourrait la payer, apporte fatalement le malheur à qui la possède. Elle a passé dans les mains de tous les anciens rois et reines de l'Europe. Les plus puissants potentats des Indes l'ont eu et chose encore plus étrange, personne ne peut dire comment ce Diamant tomba en la possession d'une aristocratique famille anglaise où elle prit le nom de son possesseur, c'est-à-dire celui de Hope. Lord Francis Hope le garde précieusement et permet qu'en jouant sur les mots on lui donne le nom du Diamant de l'Espoir, tout en sachant que cette

pierre rarissime ne peut lui apporter que des malheurs.

Et ce qu'il y a encore de très bizarre en tout ceci, c'est que les personnes qui détiennent le Diamant ne veulent pour rien s'en départir. Elles en ont toujours été délivrées par le vol. C'est un nouvel épée de Damoclès suspendu au-dessus de leurs têtes qui tombera un jour pour les tuer, et malgré cela, elles s'obstinent à conserver dans un écrin de velours la pierre de l'espoir... et du malheur. Jamais joyau ne porta un nom aussi mal mérité.

L'une des dernières personnes qui l'eut en sa possession fut Mlle Ladue, une Française. Un jour qu'elle était seule avec son fiancé, un fils d'excellente famille, celui-ci fut tout à coup tellement bouleversé par la vue du Diamant qui scintillait à son cou, pareil à une étoile, qu'il se précipita sur elle, la saisit à la gorge et se sauva avec le joyau. Le lendemain, on retrouva sur le canapé du salon le cadavre de cette malheureuse jeune fille que dans sa rage, son fiancé avait étouffée.

Sir Francis Hope épousa, il y a quelque temps, une Anglaise du nom de May Yohe, de la petite bourgeoisie. Une seule chose gâtait son bon-

heur, la vue du Diamant que possédait son mari. Jamais elle ne consentit à le porter. Bientôt, elle prit en telle aversion le château de son mari qu'elle y voyait des fantômes. Elle s'enfuit précipitamment un jour, pour fuir le

elle lui échappa. Il apprit, deux ans plus tard, qu'elle était morte mystérieusement.

Quant à lui, croyant véritablement que tous ses déboires lui venaient de ce terrible Diamant, il voulut de lui-



L'amoureux de Mlle Lorens Ladue, en voyant le diamant au cou de son amie, perdit la raison et la tua en se lui attachant.

Diamant, sachant qu'il amènerait le malheur, la mort même sur sa tête.

Son mari, éploré, se mit à sa recherche. Apprenant qu'elle s'était embarquée pour le Japon, il se mit à sa poursuite dans cette direction, mais

même s'en débarrasser. Un bijoutier juif—naturellement—promit de lui trouver acheteur. Ce ne pouvait être qu'un millionnaire. En effet J. Pierpont Morgan l'acheta à un prix fabuleux et le conserva quelque temps.

Mais voilà que Morgan tomba malade. Dans l'intervalle, le même bijoutier lui offrit de lui racheter le diamant qu'il venait de lui vendre, ce à quoi consentit Morgan. Le diamant n'avait pas quitté sa maison depuis plus d'un jour lorsqu'il se trouva guéri.

Un banquier français, M. Jacques Colot, devint à son tour le possesseur du diamant. Jusque-là, Colot avait été très heureux en affaires. Mais à partir de ce jour, tout alla mal et il fut si près de la banqueroute qu'il repassa le diamant à un prince russe, pour un prix dérisoire. Ce prince le donna à une danseuse célèbre à Paris, Mlle Lorent Ladue, dont nous avons mentionné le nom plus haut. Le lendemain, l'amoureux sérieux de cette jeune personne, ayant aperçu ce joyau à son cou, s'en empara et en lui arrachant la tua.

Quelle est l'authentique histoire de ce diamant? Peu de gens la connaissent, la voici :

C'est un célèbre explorateur français du nom de Tavernier qui le premier le rapporta des Indes. Tavernier fut mis en morceaux par des chiens enragés, la veille du jour où il devait vendre ce précieux bijou à Louis XIV lui-même. Louis XIV le passa au cou de Madame de Montespan, qui, chose étrange, a compter de ce jour, perdit pratiquement les bonnes grâces du roi.

Le brillant mais peu scrupuleux Nicolas Fouquet, le grand trésorier de France, plus puissant que le roi lui-même, supplia le roi de lui céder son diamant pour qu'il gagnât le cœur d'une beauté farouche. Deux jours plus tard, à la suite d'un scandale retentissant, Fouquet était condamné à aller mourir à la Bastille. Louis XV en

hérita. Redoutant sa mauvaise réputation, il l'enferma pendant de nombreuses années dans une crypte où personne n'avait accès.

Marie-Antoinette, sous Louis XVI, le porta, et le pêta à sa meilleure amie, la princesse Lamballe. On sait que sous le règne de la Terreur, quelques années plus tard, Marie-Antoinette, Louis XVI et la princesse Lamballe furent mis à mort par les révolutionnaires.

En 1830, nous retrouvons le diamant en Angleterre où un émigré français avait dû le vendre. Il passa encore entre deux ou trois mains, puis tomba dans la famille de lords anglais dont hérita Sir Francis Hope. De Sir Francis Hope jusqu'à nos jours, on sait quel fut le sort et du diamant et de ceux qui le possédèrent.

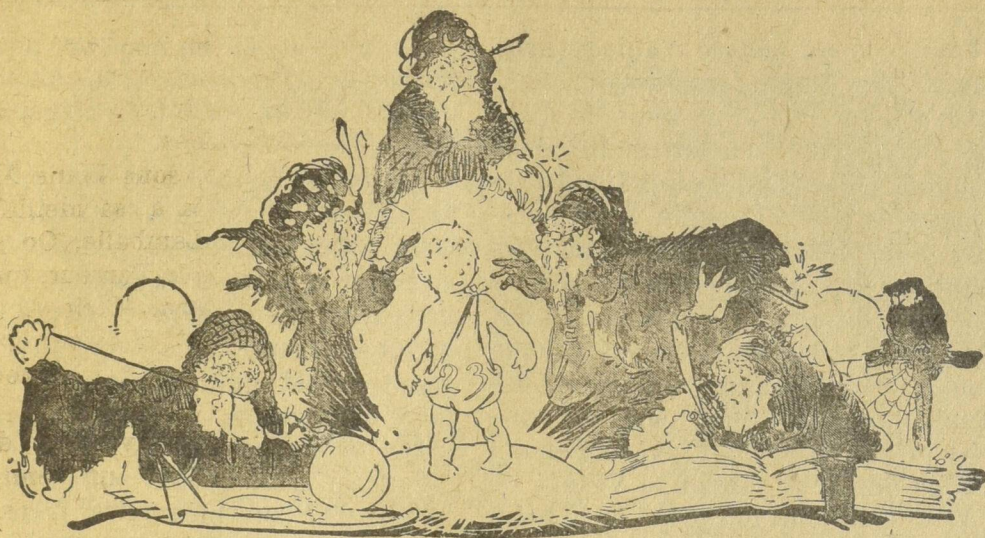
—o—

DISTRACTIONS DES GRANDS HOMMES

—

Depuis que Newton fit bouillir sa montre à la place de l'oeuf qu'il voulait faire cuire, depuis qu'Ampère prenait le dos d'un fiacre pour son tableau noir et l'essuyait avec un foulard, nous avons noté bien des absences de grands esprits absorbés par ailleurs.

En 1849, à Strasbourg même qui s'apprête à le fêter, Pasteur, le jour de son mariage, courut dès l'aurore à son laboratoire et, penché sur les infinitésimement petits, auxquels il cherchait à arracher leur secret, il oublia que sa fiancée l'attendait pour la cérémonie. En hâte il fallut l'aller chercher. La jeune épousée ne lui tint d'ailleurs pas rigueur, et pardonna à sa rivale, la science.



1923 EST UNE ANNEE MALCHANCEUSE

C'est du moins ce que prédisent les astrologues.—Tremblements de terre et nombreux naufrages en mer.—Mauvaises récoltes.—Maintien de la cherté de la vie.—Une guerre possible.—Tout le contraire pourrait aussi bien arriver.—Les astrologues sont-ils des gens sérieux?...

L'année 1923, au dire des astrologues, doit être une année malchanceuse. Trois mois ont passé et vraiment les choses n'ont pas plus mal marché que l'an dernier. Qu'est-ce que nous réservent les neuf mois à venir? Rien de bien terrible ni pour vous ni pour moi, probablement. C'est une politesse à rendre aux astrologues que de sembler croire toutes leurs prophéties, mais au fond, personne n'y attache de l'importance. Et ce qui est bizarre dans le cas des astrologues, c'est qu'il prévoient un tas de choses désagréables pour les autres et jamais rien pour eux-mêmes. Vous pensez bien que si un homme pouvait réellement

lire dans l'avenir comme dans un livre ouvert devant lui, on en parlerait! A-t-on déjà rencontré un homme qui ait annoncé solennellement qu'à tel jour il perdrait sa fortune à la bourse et à tel autre, il serait dévalisé par un malfaiteur ou tué par un apache? Les astrologues prédisent l'avenir d'une façon beaucoup moins certaine que les météorologistes font leurs prévisions du temps.

Mais, tout de même, voyons un peu ce qu'ils nous racontent. Donnons-nous au moins le plaisir de les prendre encore en défaut.

Dans le mois de janvier, le cours des monnaies étrangères devait revenir au pair. Cependant, le mark et la couronne ne valent pas encore plus qu'un bon petit morceau de papier d'emballage et le franc se maintient au-dessous de dix. Le plus grand désastre devait être un naufrage en mer. Pas malin cela, étant donné les eaux démontées du Pacifique ou de l'Atlantique.

Février verra encore d'autres naufrages. Rien de plus intéressant.

On annonce pour le mois de mars une découverte sensationnelle dans le monde scientifique, ce qui concorde avec le voyage d'Einstein en Amérique, l'an dernier. Aussi quelques tremblements de terre ainsi qu'une nouvelle édition de l'éruption du Mont Etna. Encore la même chose; chaque année, les astrologues annoncent des tremblements de terre dans les contrées où il s'en produit invariablement chaque année et comme le Vésuve ou le Mont Etna sont toujours sur le point de faire éruption, il n'est pas difficile de dire que la chose peut arriver chaque année. A Montréal, le chapitre des éruptions volcaniques ne présente aucun intérêt. Passons. Mais ici, les astrologues se rattrapent en annonçant que dans les mois de mars et d'avril, deux grands hommes passeront de vie à trépas et que leur mort aura une étrange répercussion dans le monde entier. Si deux grands hommes ne meurent pas cette année sur les milliers de grands hommes qu'il y a dans l'univers, ce sera du nouveau! Pas autre chose pour ces mois-là.

Il y aura un grand nombre de mariages au mois de juin, comme d'habitude! Juillet et août seront de tristes mois, parce que les orages électriques seront nombreux et désastreux. Une personne sur cent mille sera frappée par la foudre. Les moissons, à cause de la température fraîche et de la sécheresse, ne seront pas fortes.

Le mois de septembre sera le mois des crimes. Tous les gens riches seront revenus de la campagne à la ville, ce qui permettra aux malfaiteurs d'avoir plus de clients à dévaliser et à assassiner. Car les malfaiteurs ne sont

pas encore assez "en moyens" pour se payer des vacances à la campagne dans le but de voler les villégiaturistes.

Le 10 septembre sera marqué par une éclipse totale du soleil et les pays où se produira cette éclipse seront visités par la peste et la famine. Le Canada n'est pas du nombre de ces pays, qu'on se rassure. La raison en est bien simple, c'est que les pronostics que nous donnons-là viennent d'un astrologue canadien. Les astrologues, répétons-le, n'annoncent jamais de malheurs pour eux-mêmes ou pour leur pays.

Le coût de la vie, de septembre à décembre, ne subira pas de baisse, à cause des mauvaises récoltes. Cette excuse sert d'ailleurs chaque année aux producteurs pour exploiter le petit consommateur.

Il paraît aussi qu'une femme du peuple perdra sa bourse dans le quartier des affaires, vers la mi-septembre, contenant quelques billets de tramway, un compte du téléphone et quelque menue monnaie. A peu près à la même époque, un enfant de trois mois sera écrasé, rue Sainte-Catherine, par un camion de déménagement.

L'an 1923 étant sous la protection de Mars, rien ne dit qu'une nouvelle guerre n'éclatera pas. Au mois de décembre, la dinde se vendra quelques sous de plus que l'an dernier, à cause toujours des mauvaises moissons...

—o—

Bois et mange avec ton ami, ne traite pas avec lui d'affaires d'intérêt.

—o—

N'avez qu'un petit nombre d'amis. Sachez supporter leurs imperfections comme ils supportent les vôtres à votre insu. Aimez-les sincèrement. Soyons leurs frères.



LA MORT POUR UNE FLEUR

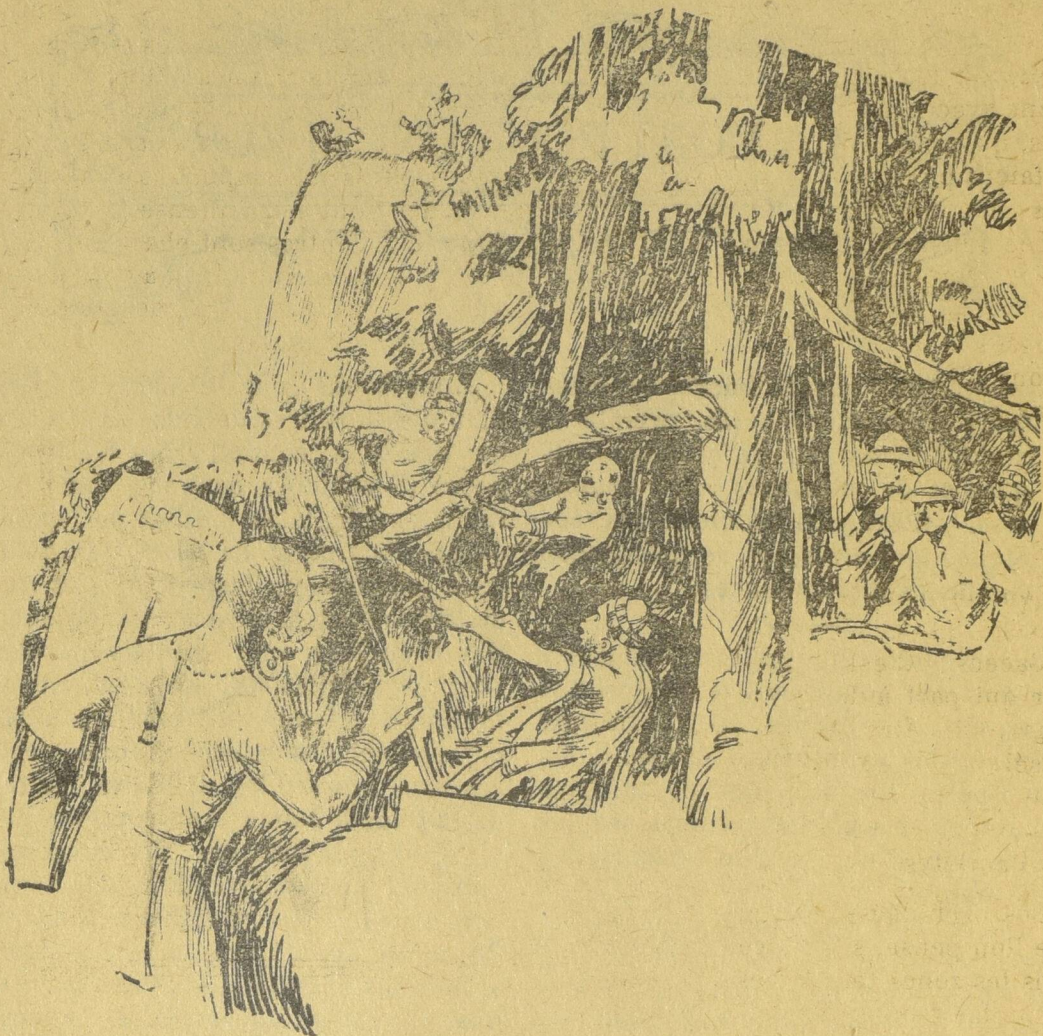
C'est en 1850 que de hardis explorateurs rapportèrent les premières orchidées, au prix de grandes fatigues et de plusieurs vies d'hommes.—C'est sous les cieux des tropiques que croissent de préférence ces fleurs merveilleuses.

Pour cueillir les quelques belles orchidées qui composent le magnifique bouquet de la mariée, il a fallu que d'intrépides aventuriers bravent les cannibales, les serpents et insectes vénimeux, les plantes vénéneuses, les bêtes fauves et les fièvres mortelles des jungles.

On connaît les dangers qu'ont librement affrontés les explorateurs, les chercheurs d'or, mais on ignore totalement ceux que bravèrent les premiers hommes qui rapportèrent les orchidées aux pays civilisés. Il y a cinquante ou soixante-quinze ans, la cueillette des orchidées en pays sauvages était à la mode. Des hommes s'enfoncèrent dans les jungles de Java, de la Nouvelle-Guinée, de l'Amérique du centre et du sud, dans les profondeurs du Mexique, pour troubler les sombres retraites où fleurissaient les orchidées. Une récente expédition anglaise nous remet en mémoire les exploits des premiers "chasseurs" d'orchidées.

Nous avons sous la main le récit d'un des membres de cette expédition qui alla à la recherche des 8.000 espèces d'orchidées connues, dans les Indes occidentales. Le but de l'expédition était aussi de rapporter quelques *Coryanthes*, l'espèce la plus rare et la plus réfractaire à nos climats. Ces orchidées sont gardées par des fourmis géantes qui se tiennent en faction à ses racines. Il est très difficile de tuer ces énormes fourmis noires sans blesser les délicates racines de la fleur à l'ombre de laquelle elle vit et alors la cueillir. Ces chasseurs poussent leur embarcation dans de petites baies et jettent l'ancre. Aidés de 30 à 40 indigènes, ils s'enfoncent alors dans la jungle. Là, dans les endroits les plus inaccessibles, ils trouvent les orchidées logées dans les branches les plus élevées des arbres sauvages. Et pour peu qu'on s'approche de l'une de ces fleurs, c'est par centaines qu'on voit les fourmis noires se gaver dans les coupes de miel des orchidées.

L'arbre est abattu et jeté immédiatement dans l'eau avant que les fourmis aient eu le temps de se ressaisir et de se jeter sur les chasseurs. L'arbre est laissé dans l'eau pendant quatre heures au moins pour que toutes les fourmis s'y noient. Des spécialistes



**Les orchidées, sous les tropiques, se logent dans les plus hautes branches des arbres de la jungle.*

prétendent que ces redoutables fourmis noires sont nécessaires à la croissance de l'orchidée, qu'elles ont quelque chose à faire dans sa fécondation. Mais personne ne connaît bien cette question. La seule chose certaine, c'est que les orchidées de la famille des *Coryanthes*, genre d'orchidacées qui croissent surtout dans l'Amérique tropicale, ne peuvent se développer dans une serre chaude.

Plusieurs chasseurs d'orchidées ne sont jamais revenus à la civilisation. Aujourd'hui les seuls dangers que peuvent encourir les explorateurs résident dans la rencontre fortuite de quelque tribu de cannibales, mais il n'en était pas de même en 1850, alors que les aventuriers pénétraient dans des pays vierges, sans avoir des périls auxquels ils s'exposaient une notion exacte et sans posséder les moyens de

s'en garer. A cette époque, des expéditions entières se perdaient dans la jungle où leurs ossements blanchissaient avec ceux des bêtes. Mais ces gens, quand ils en revenaient, ne rapportaient pas avec eux que des orchidées; ils avaient de quoi composer un musée d'histoire naturelle: des papillons de toutes espèces, des phalènes grandes comme la main, des scarabées d'or des tropiques, des insectes, des cocons, des peaux, des plumes d'oiseaux rares, des oeuvres d'art indigène, des fourmis volantes, des araignées vénimeuses, des scorpions et des centipèdes aussi longs que le doigt.

Comme nous le disions plus haut, il existe 8,000 espèces connues d'orchidacées. C'est pourquoi l'explorateur qui part à la recherche de ces fleurs doit être un botaniste plutôt renseigné. Il doit connaître à fond la classification de ces 8,000 espèces, sans excepter les créations hybrides des fleuristes.

Les orchidées, contrairement à ce que l'on pense, se trouvent aussi bien dans les zones tempérées que sous les cieux des tropiques. Celles qui croissent dans les pays frais vivent à la façon de toutes les fleurs, les racines dans la terre. Elles ne sont jamais aussi belles que les orchidées des tropiques qui tirent leur vie du grand air et de la lumière du soleil.

C'est dans l'Amérique du Sud, au Mexique, dans les Indes occidentales, dans la Nouvelle-Guinée et à Bornéo qu'elles sont les plus riches. Les plantes s'attachent comme le lierre aux plus fortes branches des arbres de la forêt sauvage. De grandes masses de racines fibreuses les tiennent en place et les alimentent.

Les orchidées ont toujours été considérées comme les fleurs les plus belles et les plus délicates. Rouges ou jaunes, brunes ou dorées, fauve-clair, leur beauté est toujours accentuée par des effets de couleur rose. Quelques-unes sont orgueilleuses et provoquantes, d'autres sont chastes et timides. D'autres enfin ont l'air de magnifiques insectes suspendus sans mouvement dans l'air.



Un seul bouquet d'orchidées a peut-être coûté la vie à un être humain.

Les orchidées — sans les coryanthes — qui poussent en serre chaude sont d'ordinaire de couleur pourpre. Les plantes sont mises en pots tenus suspendus dans l'air. Il n'est pas besoin pour qu'elles poussent de beaucoup de chaleur. Même qu'une chaleur excessive peut les flétrir. Elles demandent aussi pour grandir de l'humidité, mais point d'eau. Voilà la façon de les obtenir en serre chaude. Dans la jungle, les orchidées reçoivent des brouillards qui rampent pendant la nuit au-

dessus des marais l'humidité dont elles ont besoin.

Jeune lecteur qui offrez à votre fiancée ou à votre amie un magnifique bouquet d'orchidées, sachez quels dangers ont bravés les premiers explorateurs pour faire connaître à la civilisation ces fleurs merveilleuses.

— o —

LES MARTYRS DE LA SCIENCE

Il faut que toute initiation ait ses martyrs. Mais aucune science en sa période d'initiation n'aura fait plus de martyrs que la science des rayons X.

Les hommes qui la pratiquèrent à ses débuts ignoraient tout de ses dangers. Ils maniaient les appareils avec les mains nues : rien n'arrêtait les rayons égarés qui les atteignaient. Tous les pionniers de cette science, tous les chercheurs, tous les opérateurs de la première heure sont morts ou ont été mutilés.

M. Vaillant, le radiographe de Lariboisière, dont le nom est comme un symbole, vient de subir sa treizième opération. Il y a deux ans, on avait pratiqué sur lui l'amputation totale du bras gauche avec désarticulation de l'épaule et enlèvement d'une partie de la clavicule et de l'omoplate. Ces jours derniers, c'est le poignet droit qui vient de tomber sous le scalpel. Mais, du moins, quoique mutilé, survit-il à ses blessures.

Infroit, lui, le radiographe de la Salpêtrière, succomba il y a deux ans, aux suites des vingt-deux opérations qu'il subit au cours de ses vingt-deux ans de pratique des rayons X...

Oui ! vingt-deux opérations en vingt-deux ans... Une opération par année !

Son collaborateur, le docteur Leray, chef du laboratoire central de radiographie de la Salpêtrière devait, quelques mois plus tard, mourir, lui aussi, des brûlures que les rayons X lui avaient causées.

Ce sont là les dernières victimes. Mais qui se souvient du physicien Radiguet, l'un des premiers savants qui manièrent les terribles rayons et moururent de les avoir maniés ? Qui se souvient de Dorsenne, l'opérateur de Périgueux, du docteur Guilloz, de Nancy, de la doctoresse Blanche Wittmann, de maints autres encore, qui sont infirmes pour le reste de leurs jours, ou qui succombèrent après qu'on leur eut coupé les bras — les bras brûlés, rongés par l'infamale ampoule de Crookes.

"Un des officiers de la science en ce monde, disait Jules Simon, est de guérir le mal à la science des rayons X. C'est en s'offrant eux-mêmes en holocauste au mal que les radiographes sont parvenus à l'employer au bien."

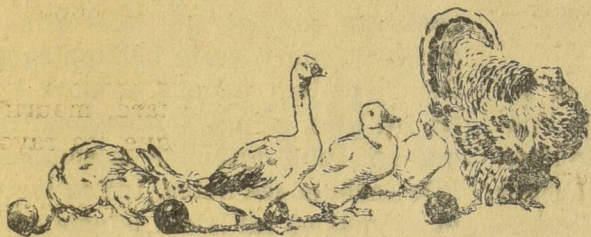
— o —

L'HABIT VERT

Il y a une baisse de l'habit vert. Est-ce à dire que l'immortalité coûte moins cher que la vie ?

Un complet d'académicien qui, avant la guerre, se payait cinquante louis, était vendu 3,000 francs depuis quelques années. Or, le nouveau prix-courant du tailleur de l'Institut offre l'uniforme, avec l'épée et le bicorné pour 2,100 francs !

MM. Pierre de Nolhac et Georges Goyau, qui vont être prochainement reçus sous la Coupole, sont des académiciens veinards : leur immortalité leur reviendra d'un tiers moins chère qu'à M. Boylesve, ou à M. Bordeaux...



LES ŒUFS TEINTS DE PAQUES

Les œufs ont une histoire aussi vieille que le monde. Les Egyptiens les tinrent après le déluge pour un emblème de la rénovation de l'humanité. Ils furent aussi chez les Occidentaux le symbole de la fertilité et, teints, ornés de dessins fantaisistes, ils étaient offerts aux dieux. Les Druides leur portaient aussi un culte; les Hindous adorèrent un œuf d'or et les Japonais un œuf de bronze.

Les Hébreux à leur tour adoptèrent un œuf pour marquer les épisodes de leur histoire depuis le départ de la terre des Pharaons; on en servait à Pâques avec l'agneau.

La coloration des œufs de Pâques remonte aux temps du paganisme alors qu'ils exprimaient la joie du retour de la belle saison et s'échangeaient en cadeau.

Les Chrétiens virent dans ces œufs de la Rédemption un signe de la vie future. Peints ou ornés, ils sont entrés dans les coutumes de l'Occident.

Un historien dit à ce sujet : " Il semble que les œufs décorés de diverses couleurs eussent été après les jours de mortification et d'abstinence un

emblème de la résurrection des corps à la vie. Cette coutume ne se retrouve pas seulement chez les Egyptiens, les anciens Israélites et les chrétiens des premiers âges, mais encore dans la théologie des Perses, des Gaulois, des Grecs et des Romains qui les regardaient tous comme une manifestation de la suprême divinité."

En Mésopotamie notamment, et dans tous les pays occidentaux, les enfants achètent des œufs, le jour de Pâques et dans les quatre semaines qui suivent, pour les peindre en rouge.

Carmeli, dans un travail intitulé : "L'historique des coutumes", nous rapporte qu'en Italie, en Espagne et dans le Midi de la France, les œufs durs et peints différemment, constituaient la nourriture ordinaire de la saison de Pâques.

Le rituel du Pape Paul V contient ce passage : " Bénissez, ô Seigneur, nous vous en supplions, ces œufs qui peuvent devenir un aliment substantiel pour tes fidèles serviteurs, qui le mangent en commémoration de Ta Résurrection".

LA COMPAGNE DE PASTEUR

On fête, cette année, dans tous les pays du monde, le centenaire de Pasteur, le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Nous avons dans le dernier numéro de la "Revue Populaire" parlé de la vie et de l'oeuvre admirable de ce grand homme. Mais, il faut faire une place dans le souvenir qu'on garde du génial guérisseur à la femme qui fut pour lui le meilleur des appuis. C'est peut-être grâce à son amour, à son affection quasi-maternelle que le grand homme, terrassé par la maladie, put continuer son labeur.

Marie Laurent était la fille du recteur de l'Académie de Strasbourg, et c'est au bout de deux semaines de séjour dans cette ville que Pasteur la demanda en mariage. Il avait alors 26 ans.

Pendant toute la vie, jamais leur amour ne se ralentit, et c'est toujours à elle qu'il confia en premier les rêves grandioses qui le hantaient dès le début de sa vie. Elle fut sa secrétaire, sa collaboratrice parfois, et la plus affectueuse des épouses.

Autant le début de leur vie familiale s'annonçait sous d'heureux auspices, autant fut douloureux leur âge mûr. Ils perdirent successivement trois filles: Jeanne, Camille et Cécile; ils furent en proie à l'hostilité sourde des milieux officiels, M. Laurent fut persécuté et dut démissionner; cependant, dans les lettres qu'elle échange avec son fils, une seule préoccupation: atténuer la douleur de Pasteur, remonter son courage, lui parler de l'avenir.

Mais si la souffrance est la rançon du génie, peu d'hommes lui payèrent un plus lourd tribut que Pasteur. Le

19 octobre 1689, il tomba paralysé et, après un combat de trois semaines contre la mort, reste hémiphlégique. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, sa vie ne fut plus qu'une longue souffrance que sut seule atténuer sa compagne. Elle recopia ses notes, fut sa lectrice, et surtout ne lui laissa jamais deviner ses angoisses.

C'est dans ses bras le 27 septembre 1895, qu'il s'éteignit doucement, et on peut dire de Mme Pasteur ce que le professeur Roux disait de son maître: "Il faut avoir vécu dans son intimité pour connaître toute la bonté de son coeur."

Ils reposent tous deux, côte à côte, dans la crypte de l'Institut Pasteur, unis, dans l'éternité comme ils le furent pendant leur longue existence partagée dans un commun idéal: la Science.

LE FAUX-COL

Le faux-col vient, paraît-il, d'avoir soixante-sept ans; mais, comme il fut blanc dès sa naissance, nous ne trouvons pas qu'il ait vieilli.

Il est dommage que les annales du bon ton n'aient pas gardé le nom de l'audacieux qui, le premier, sortit sur le boulevard portant autour du cou un morceau de toile empesé et lustré. Quels quolibets l'accueillirent, de quelles plaisanteries salua-t-on cette nouveauté qui devait devenir plus tard une mode, si rigide de par son origine, qu'on ne put longtemps la transgresser?

Nous connaissons, pourtant, à peu près, du moins, l'histoire du col à travers les âges. Pierre de Lestolle, par exemple, nous apprend que, sous Henri III, à la belle époque des collets plissés, "à voir la tête d'un homme sur sa fraise, il semblaît que ce fût le chef de saint Jean dans un plat." Et, de ceux qui se faisaient remarquer par l'ampleur de cette fraise, le peuple disait en manière de raillerie: "Cet homme n'a pas mangé tout son veau; il en reste encore la fraise." Nous savons comment on parlait du col, mais point ce qu'on a dit de son faux frère de soixante-sept ans.

UN ROMAN COMPLET

LA MAISON DES ROSSIGNOLS

Par DELLY

PREMIERE PARTIE

Transis par l'aigre bise qui soufflait, en cet après-midi de mars, les passants hâtaient leur marche, peu soucieux de flânerie. Une pluie, mêlée de grésil, commençait à tomber... Pour s'en préserver, une fillette qui sortait d'une fruiterie ramena, sur ses cheveux blonds, le châle couvrant ses épaules et se mit à courir, souple et légère comme un feu follet. En deux minutes, elle eut atteint une grande maison de rapport, très vieille, sous la voûte de laquelle disparut sa frêle petite personne.

Au delà d'une cour étroite et noire, un autre bâtiment se dressait, haut de cinq étages, noir, lézardé, percé de fenêtres nombreuses. L'enfant s'engagea dans le couloir de ce corps de logis, et commença de gravir l'escalier étroit, mi-partie brique et bois. La rampe usée, graisseuse, les murs d'un vert déteint d'où se détachaient de larges plaques, les relents de cuisine et de lessive, tout annonçait le logis de pauvres.

Au troisième étage, une femme qui descendait dit à la fillette, au passage :

— Bonsoir, mademoiselle Lillian... Comment va votre maman, ces jours-ci ?

— Pas très bien toujours, madame Justine.

— Eh ! la pauvre dame, c'est le temps qui fait ça, probable. S'il venait un peu de soleil, ça la remonterait tout de suite.

Lillian soupira.

— Je ne sais trop... Elle est si, si fatiguée !

Puis, adressant un amical bonsoir à la femme, une voisine de palier très complaisante, elle continua son ascension jusqu'au cinquième, où elle s'arrêta devant une porte qu'elle ouvrit.

On entra directement dans l'étroite cuisine, d'une minutieuse propreté. Après cela, venait l'u-

nique chambre, où Mme de Sourzy avait réuni les quelques épaves de son aisance passée... Un jour terne éclairait cette pièce, qui donnait sur la cour, enserrée par des bâtiments de cinq et six étages. Près de la fenêtre, Mme de Sourzy cousait. A l'entrée de l'enfant, elle leva son visage émacié, creusé de rides nombreuses.

— Tu n'es pas trop mouillée, ma chérie ?

— Non, maman, presque pas. J'ai couru, et c'est tout près, d'ailleurs... Mais il fait bon, ici, quand on rentre !

Lillian, tout en parlant, retirait le châle qui couvrait d'admirables cheveux blond doré. Sa figure délicate apparut toute rosée par la course et le froid, éclairée par de grands yeux noirs et veloutés sur lesquels s'allongeait la frange soyeuse des cils bruns.

S'approchant de sa mère, la fillette lui mit un bras autour du cou et se pencha pour l'embrasser.

— Il faut laisser maintenant cet ouvrage, maman. Vos pauvres yeux n'en peuvent plus.

— Je dois le finir aujourd'hui, mon enfant, pour que tu le portes demain à Mme Bordier.

— Je m'en occuperai ce soir, chère maman. Laissez cela, je vous en prie.

Et Lillian enleva doucement, des mains de sa mère, la pièce de lingerie presque terminée. Puis, après un nouveau baiser, elle se dirigea vers la cuisine pour préparer le frugal dîner.

Mme de Sourzy la suivait des yeux. Un soupir gonfla sa poitrine, et, joignant les mains, elle songea en frissonnant : "Ma pauvre petite chérie, si fine, si jolie ! Quelle existence pour elle !... Et qu'allons-nous devenir, si Laurence ne répond pas ?"

Tandis que l'enfant allait et venait, la mère, une fois de plus, reportait sa pensée vers les années heureuses : celles de son enfance, celles de sa courte union avec Adrien de Sourzy. Puis les malheurs avaient commencé : la mort de son mari, la

vente trop hâtive, dans de mauvaises conditions, d'une propriété jusque-là prospère, des placements défectueux émiettant rapidement la fortune de la veuve. Celle-ci, de nature passive et indolente, n'était pas capable de remonter le courant. De plus, sa santé s'altérait... Un dernier coup lui fut porté quand ce qui lui restait pour vivre sombra dans une catastrophe financière. Brisée par cette suite de malheurs, elle quitta la ville de province où elle vivait depuis son veuvage et vint s'installer à Paris avec Lilian qui avait alors dix ans.

Une de ses amies, restée fidèle à l'infortune, lui procura quelques leçons. Mais la pauvre femme tomba malade, dut rester plusieurs mois chez elle, et ne retrouva plus ensuite ses élèves, qui s'étaient adressées à une autre. D'ailleurs, les forces l'abandonnaient complètement. Maintenant, elle ne sortait presque plus. Mme Burdennes, son amie, très gênée elle-même, chargée d'une nombreuse famille, ne pouvait lui venir en aide autrement que par des conseils, des adresses de maisons où Lilian allait demander, pour sa mère, quelque ouvrage de couture. La plupart du temps on l'éconduisait. Cependant, une entrepreneuse de l'ingerie avait consenti à lui donner du travail, rétribué de façon infime et qui devait être livré à un jour fixe. Mme de Sourzy accepta, et maintenant elle usait ses dernières forces pour ajouter ce pauvre gain à la petite rente viagère de quelques centaines de francs qui permettait à la mère et à l'enfant de ne pas mourir de faim.

Mais cette rente s'éteignait après elle. Que deviendrait alors Lilian?... C'était, pour cette femme qui savait sa santé irrémédiablement atteinte, la terrible angoisse de chaque jour... Lilian, l'enfant charmante, dévouée, à l'intelligence vive, au cœur aimant et délicat... l'enfant qui serait, dans quelques années une femme si belle—trop belle, hélas! pour une isolée.

Comme parenté, Mme de Sourzy n'avait plus qu'une cousine de son mari, lady Stanville, plus âgée qu'elle d'une dizaine d'années, veuve d'un riche industriel anglais. Elle ne s'était rencontrée avec elle qu'une seule fois, quelques mois après son mariage, et gardait un souvenir peu sympathique de cette grande femme brune, orgueilleuse de sa fortune, de son rang, considérant de haut ces cousins qui, bien que dans l'aisance à cette époque, demeuraient néanmoins dans une situation fort inférieure à la sienne. Les rapports s'étaient bornés à l'envoi de lettres de faire part, au moment de la mort de lord James Stanville et de celle d'Adrien de Sourzy... Quand la ruine s'abattit sur elle, Mme de Sourzy songea bien à demander l'aide de Laurence Stanville. Mais se rappe-

lant cette physionomie dure, elle n'osa pas, et se dit: "Attendons encore... Je pourrai peut-être m'en tirer sans arriver à cette extrémité..."

Hélas! il avait bien fallu y venir, pourtant!.. La main tremblante et le cœur en détresse, Mme de Sourzy avait écrit à sa cousine, pour lui exposer sa triste situation. Un mois s'était écoulé, depuis leur... et aucune réponse n'avait été faite à ce cri d'appel.

"Ma lettre s'est-elle égarée? se demandait la pauvre femme que le désespoir commençait d'envahir. Dois-je écrire encore?... Ou bien faut-il penser qu'elle ne veut rien faire, et dédaigne même de répondre? Elle n'a pas de cœur, mon pauvre Adrien me l'a bien dit. Il l'avait en vive antipathie,—et elle non plus ne pouvait le souffrir, paraît-il. Ce sont là, évidemment, de bien mauvaises conditions pour réussir dans ma démarche!"

Tandis qu'elle songeait ainsi, douloureusement, le crépuscule s'insinuait dans la chambre déjà sombre en plein jour, et si froide, car on n'y faisait jamais de feu. Le petit fourneau de la cuisine ne parvenait pas à chauffer cette pièce humide, mal close, où la bise pénétrait tout à l'aise. Mme de Sourzy frissonna, en serrant plus étroitement autour d'elle le vieux manteau dont elle s'enveloppait.

Lilian vint étendre une serviette sur la petite table. Puis elle apporta des assiettes, mit le couvert avec des mouvements à la fois vifs et soigneux. Dans l'ombre envahissante, Mme de Sourzy regardait évoluer la frêle silhouette, et son cœur se gonflait d'émotion à la pensée du dévouement, du courage, de la pénétration supérieure à son âge dont faisait preuve cette enfant bien-aimée.

Dans le silence, un coup sec frappé à la porte retentit et fit un peu sursauter la veuve.

Lilian dit, tout en posant vivement sur la table un verre qu'elle tenait à la main:

—Je parie que c'est Loulou qui s'amuse à frapper comme cela. Il mériterait que je n'aille pas lui ouvrir!

Sans prendre la peine d'enlever le vieux tablier bleu dont elle avait couvert sa robe, pour sa besogne de ménagère, la fillette alla vers la porte... Mais au lieu de Loulou, le fils cadet de Mme Burdennes, elle se trouva en face d'une grande et forte femme vêtue de noir, qui demanda sèchement:

—Est-ce ici que demeure Mme de Sourzy?

Lilian balbutia:

—Mais oui, madame.

—Je suis lady Stanville. Dites-lui que je viens lui parler.

—Lady Stanville!... Entrez, madame, s'il vous plaît.

De sa chambre, Mme de Sourzy avait entendu. Tremblante d'émotion, elle se levait, s'avançait vers la visiteuse qu'introduisait Lilian.

—Que c'est bon à vous, ma cousine, de prendre cette peine!

La voix sèche répliqua:

—J'aime toujours mieux traiter les affaires de vive voix... Mais vous êtes logée terriblement haut! Il est fort heureux que j'aie encore de bonnes jambes!

Une main gantée de laine noire se tendit vers Mme de Sourzy, qui la serra en balbutiant une excuse au sujet de son pauvre logement.

—Oui, je vois que vous avez fait du chemin en arrière, depuis une dizaine d'années. C'est incompréhensible, de se laisser ruiner ainsi... tout à fait incompréhensible!

Le dédain vibrait dans l'accent de lady Stanville.

Mme de Sourzy bégaya:

—Il y a des malchances...

—La malchance?... Je n'y crois pas, ma chère. C'est le terme commode dont on enveloppe l'in-souciance, l'incurie, la dépense mal entendue...

Lilian s'était éclipsée vers la cuisine pour allumer la lampe. De là, elle entendait... et son jeune cœur, fier et sensible, tressaillait d'émotion, de colère, aux paroles dures, humiliantes qui tombaient sur sa pauvre mère.

Quand elle entra dans la chambre, la lampe à la main, les deux femmes étaient assises près de la fenêtre, d'où ne venait plus qu'un crépuscule mourant. Lady Stanville, penchant un peu la tête pour regarder l'enfant, demanda:

—C'est votre fille, Emmeline?

—Oui, c'est ma petite Lilian, ma consolation.

Tout en continuant d'examiner la fillette des pieds à la tête, lady Stanville interrogea encore:

—Quel âge a-t-elle?

—Douze ans, ma cousine.

—Douze ans!... On ne le dirait pas! Quelle mauviette! Caroline Baim, la nièce de mon mari, a ce même âge, mais est autrement forte que cela!

Mme de Sourzy fit observer timidement:

—Lilian a bien pâti, depuis quelques années. Elle n'a pas une nourriture suffisante, pas assez d'air non plus, dans ce triste logis, et elle travaille beaucoup pour me venir en aide. Mais si elle est restée frêle, sa santé n'est pas mauvaise, car elle n'est jamais malade.

—C'est fort heureux pour elle, puisqu'elle n'aura pas de rentes lui permettant de se dorloter... Mais venons maintenant au fait, Emmeline, car j'ai peu de temps à moi. Je suis arrivée hier et je repars demain soir. Or, j'ai encore à traiter quel-

ques affaires dont m'a chargé mon fils, pour la fabrique.

—C'est lui qui s'en occupe, maintenant?

—Oui, depuis la mort de son père. Bien qu'il n'ait que vingt-trois ans, tout marche admirablement sous sa direction. Hugh est une intelligence supérieure, servie par une énergie inflexible. Je prévois qu'avec lui les affaires connaîtront une prospérité inouïe...

L'orgueil faisait vibrer la voix sèche, animait le dur visage sans beauté, sans charme, les yeux clairs et froids.

—Son jugement est remarquable et je ne fais rien sans le consulter. D'ailleurs, il est le chef de la famille, maintenant, et toute la fortune des Stanville lui appartient. C'est donc lui et moi qui avons décidé que nous devions, comme parents, répondre à votre appel en vous offrant de venir chez nous... Dans votre lettre, vous me dites que vous avez six cents francs de rente?

—Oui, c'est absolument tout.

Une sorte de rictus dédaigneux plissa les lèvres minces de lady Stanville.

—Vraiment, vous vous êtes mise dans une jolie situation!... Enfin, nous acceptons de vous tendre la perche, puisque vous faites partie de la famille. Vous allez venir à Breenwich et nous prendrons à notre charge vos dépenses de nourriture, celles que nécessitera l'instruction de cette petite, à laquelle il faudra donner un moyen de gagner sa vie.

L'angoisse et l'humiliation serraient le cœur de Mme de Sourzy. Elle avait espéré qu'on lui ferait une petite rente, suffisante pour lui permettre de vivre très simplement et d'achever l'éducation de sa fille. Au lieu de cela, on lui offrait—et de quelle façon!—une hospitalité qui ne pourrait être qu'un esclavage, sous le joug de cette femme orgueilleuse et dure... Et pourtant, il fallait qu'elle acceptât, car, hélas! le choix ne lui était pas laissé!

Elle balbutia:

—Mais, ma cousine, nous vous dérangerons peut-être beaucoup!

—J'espère que non. La maison est immense, je puis vous loger facilement. Vous prendrez vos repas avec nous. Et je trouverai à vous occuper... Parlez-vous anglais?

—Oui, et Lilian aussi.

—Très bien. Mon fils et moi, nous nous servons fréquemment du français, entre nous, mais les domestiques l'ignorent, en dehors du valet de chambre d'Hugh et de ma femme de chambre, qui est Normande... Eh bien, est-ce convenu?

Mme de Sourzy, en crispant les mains sur sa vieille jupe, répondit d'une voix tremblante :

— Je vous suis très reconnaissante... Oui, nous irons à Breenwich, et nous nous efforcerons de vous gêner le moins possible.

— Eh bien, entendu. Venez dès la semaine prochaine, si vous le voulez; vos chambres seront prêtes... Il y a, pas très loin de chez nous, une petite maison où l'enfant recevra une instruction suffisante pour sa position, — une instruction pratique, surtout.

Elle se levait en parlant. Sa grande taille forte se développa, dans l'ample manteau noir de forme disgracieuse, mais chaud et confortable, dont elle était vêtue. Près d'elle, Mme de Sourzy, mince, blonde et si frêle, apparut comme écrasée.

— Au revoir, Emmeline. Écrivez-moi si vous avez quelque renseignement à me demander... Mais je ne le pense pas, car j'ai l'habitude de tout prévoir. Tenez, voici les heures de train et du bateau...

Elle sortit de son sac un papier qu'elle tendit à Mme de Sourzy.

— Quant à la somme nécessaire pour le voyage, je présume que vous ne l'avez pas?

— Oh! non!

Le regard inquisiteur de lady Stanville fit le tour de la pièce, et s'arrêta sur un petit secrétaire en bois de rose.

— Vous pouvez vendre ceci, qui a de la valeur. Mme de Sourzy bégaya :

— Je l'avais conservé jusqu'ici parce que c'est le dernier souvenir de famille qui me reste et que ma mère y tenait beaucoup. Mais je le vendrai... oui, pour payer ce voyage et quelques dettes...

— Des dettes?... chez qui?

— Le pharmacien, le boucher, un terme en retard...

— Total?

— Environ trois cents francs, je crois.

— Environ?... Vous ne savez pas cela au juste?... Si c'est toujours ainsi que vous avez conduit vos affaires, Emmeline, je ne m'étonne pas de vous voir réduite où vous en êtes!

La pauvre femme courba la tête sous l'ironie méprisante.

Lady Stanville poursuivit :

— ... Trois cents francs... Ce meuble en vaut bien huit cents ou mille, je crois; ces choses-là se vendent cher, à notre époque. Tâchez de ne pas vous faire voler... Quant au reste, vous en retirerez une somme infime, car c'est de la pacotille. Maintenant, je vous dis bonsoir...

Elle sortit, après avoir tendu la main à sa cousine qui murmurait un remerciement. Lilian l'ac-

compagna jusque sur le palier, puis dans l'escalier obscur, pour l'éclairer... Lady Stanville relevait très haut sa jupe et affectait de ne pas frôler le mur ni toucher la rampe. Dans le couloir du rez-de-chaussée, son pied heurta une brique disjointe. Elle grommela :

— Quel logis!... On peut être reconnaissant aux gens qui viennent vous enlever à cette misère!

Le cœur de Lilian bondissait d'indignation, quand l'enfant rentra dans la chambre où Mme de Sourzy, affaissée sur une chaise, attendait dans l'obscurité.

— Oh! maman, quelle mauvaise femme!... Est-il possible que nous soyons obligées d'aller vivre chez elle?

— Hélas! ma Lily chérie!

Lilian s'agenouilla près de sa mère, et prit la main glacée sur laquelle s'appuyèrent ses lèvres.

— Petite maman, si j'étais déjà une jeune fille, comme je travaillerais de toutes mes forces, plutôt que d'accepter cela!

— Mais tu n'es encore qu'une enfant, pauvre petite,... et moi je suis faible, usée!... Il faut accepter l'offre qui nous est faite... il le faut absolument, Lily.

La fillette eut un mouvement de révolte.

— Nous devrions, alors, tout accepter d'elle?... Il lui sera permis de vous traiter de cette manière, tant qu'elle voudra?... Mais je ne pourrai pas supporter cela, maman!

Le regard inquiet et douloureux de la mère enveloppa la délicate physionomie, toute frémissante, où les yeux brillaient de fierté ardente.

— Lilian, Lilian, il faudra t'habituer, mon enfant... t'habituer à tout supporter... Comprends-le bien nous serons les parentes pauvres,... les parentes dépendantes, qui n'ont qu'à courber la tête, et à remercier. Ta nature est fière, délicate, Lily; mais, dans notre situation, tu devras la tenir en bride et t'accoutumer, pauvre chérie, à l'humiliation.

Sa main, toute frémissante, caressa les beaux cheveux soyeux.

Lilian dit ardemment :

— Ah! comme je vais aspirer à la fin de mes études, pour échapper à cette servitude, pour vivre et vous faire vivre de mon travail!

La mère soupira, en songeant : "Pourvu que je lui reste jusque-là, ma petite bien-aimée!... Que deviendrait-elle, si tendre, si sensible, près de cette Laurence au cœur de glace?"

Pendant un moment, toutes deux gardèrent le silence, un lourd silence d'angoisse. Puis, Mme de Sourzy murmura, en jetant un coup d'œil vers le secrétaire en bois de rose :

—Il faudra parler à Mme Burdennes au sujet de cette vente, Lily. Elle pourra peut-être nous avoir l'adresse d'un antiquaire à peu près consciencieux... Pauvre cher meuble, il me coûte de m'en séparer! Cela aurait été si peu de chose, pour Laurence, de m'épargner ce sacrifice!... oui, si peu de chose, mon Dieu!

Ses doigts maigres se joignirent, et elle soupira encore en disant tout bas :

—Que votre volonté soit faite, Seigneur.

*
* *

La famille Stanville était d'origine normande. Vers le temps où Henri IV régnait sur l'Angleterre, le chevalier Hugues Stanville, ayant épousé la fille d'un négociant anglais, vint s'établir à Breenwich et devint l'associé de son beau-père. Sous la direction de cet homme intelligent, énergique, entreprenant, la fabrique de draps, qui pérorait, reprit un nouvel essor. Les coffres vides s'emplirent de nouveau d'or sonnante et trébuchant, la maison entra dans une phase de prospérité qui, par la suite, devait aboutir à la véritable opulence.

Car Hugues Stanville eut des successeurs qui le continuèrent dignement. Presque tous furent de grands travailleurs, durs à eux-mêmes et aux autres, économes, habiles dans leurs affaires, tout en restant d'une probité inattaquable. Certains, à des heures critiques, purent rendre au souverain, à de puissants personnages, des services pécuniaires dont ils furent remerciés par des avantages honorifiques. C'est ainsi que le grand-père de James Stanville, le mari de lady Laurence, reçut, du roi, la pairie, avec le titre de lord. Le prestige dont jouissait déjà l'opulente famille, à Breenwich et dans tout le comté, fut de ce fait augmenté considérablement... Mais le nouveau lord ni son fils ne changèrent rien à leurs habitudes de labeur et d'économie. On les vit s'occuper de diriger eux-mêmes la fabrique, ainsi que l'avaient fait la plupart de leurs prédécesseurs, et mener ferme leurs ouvriers, selon une tradition bien établie.

Or, Hugh Stanville, le fils de Laurence, paraissait disposé à marcher sur leurs traces, — à les surpasser même, comme chef d'industrie.

II

A l'angle d'une place et d'une petite rue étroite se dressait, depuis des siècles, la lourde façade grise de Stanville-House, percée de hautes fenê-

tres, décorée de trois massifs balcons de pierre. Une porte en bois épais, cloutée de fer, ouvrait un hall immense, dallé de pierre, au fond duquel s'élevait un imposant escalier de granit, sombre et sévère comme toute cette demeure. Dans les vastes pièces du rez-de-chaussée, du premier étage, s'alignaient de beaux vieux meubles solides, entretenus avec un soin méticuleux. De lourds brocarts, des velours épais couvraient les sièges, drapaient les fenêtres. Dans les armoires profondes s'accumulaient des trésors d'argenterie, des piles de linge superbe, orgueil de lady Laurence après avoir été celui de ses devancières. Une impression de richesse bien assise, lourde, — écrasante même, — se dégageait de toute cette demeure, à l'intérieur comme au dehors.

Dans la petite rue voisine, étroite, sombre, mal pavée, une large porte cochère s'ouvrait au milieu d'un haut mur gris. Au delà d'une cour sablée, se dressaient les bâtiments de la fabrique, reliés à Stanville-House par une galerie que soutenaient des arcades de pierre, — passage réservé au maître pour venir directement de son logis au bureau d'où il dirigeait, en autocrate, les importants rouages qui s'augmentaient à chaque génération.

Le maître... C'était ce nom-là — et non celui plus moderne de "patron" — que les ouvriers, les employés de tous grades continuaient de donner à lord Hugh Stanville. Parmi eux la tradition s'était continuée, de père en fils. Mais cette appellation n'avait pas ici le sens affectueux que lui donnaient jadis, si fréquemment, les serviteurs, les artisans qui faisaient partie de la maison et presque de la famille. Les Stanville, au cours des siècles, avaient été craints, mais rarement aimés. Ils tenaient leurs ouvriers par la nécessité, car eux seuls donnaient de l'ouvrage aux gens de Breenwich, vieille ville aristocratique, sans autre industrie, et à ceux des alentours immédiats.

Aussi lord Hugh avait-il pu déclarer un jour, en parlant de grève avec un autre industriel :

— Si jamais un fait de ce genre se produisait chez moi, je fermais la fabrique et rien au monde ne me déciderait à la rouvrir.

Or, on savait trop bien qu'il tiendrait parole. La main de fer pouvait donc s'appesantir comme il lui plaisait et maintenir une discipline inflexible. Il n'était pas un des êtres employés là, du plus humble au plus important, qui ne courbât le front et ne sentît un frisson de crainte ou de gêne, sous le regard étincelant de la plus haute intelligence, mais dur, impérieux, de ce très jeune homme qui était bien vraiment "le maître", — un maître déjà redouté comme peut-être aucun des Stanville ne l'avait été avant lui.

Telle avait été l'oeuvre de James Stanville et surtout celle de sa femme, dans l'âme de cet enfant admirablement doué à tous points de vue, et dont ils avaient exalté l'orgueil, resserré le cœur, entretenu les tendances dominatrices, en lui persuadant qu'il était un être à part, fort au-dessus de la commune humanité, en lui assurant que la bonté, l'indulgence, la charité n'étaient que des mots dont un Stanville ne devait pas s'occuper.

Si Mme de Sourzy avait connu cela, ses appréhensions, si douloureuses déjà, n'en auraient pas été allégées, bien loin de là!

Par un après-midi pluvieux et froid, elle descendit avec Lilian à la gare de Breenwich. Personne ne les y attendait. Lilian dut se débrouiller le mieux possible, pour faire porter les bagages. Puis elle monta avec sa mère, brisée de fatigue, dans une voiture qui les conduisit à la porte de Stanville-House.

Un domestique revêché, aux cheveux gris, leur ouvrit et les fit monter au second étage, où se trouvaient leurs chambres. Celles-ci étaient deux très grandes pièces, convenablement meublées, mais sans rien de confortable. Il n'y avait pas de feu, et Mme de Sourzy dit en frissonnant:

—Je crois que l'hiver prochain, nous aurons plus froid ici que dans notre pauvre logement.

Les fenêtres donnaient sur un très vaste jardin entretenu d'impeccable façon, trop impeccable même, au gré de Lilian qui murmura:

—Il doit être triste même sous le soleil, ce jardin-là!

Puis voyant la physionomie abattue, découragée de sa mère, la fillette s'efforça de dominer ses impressions pénibles, feignit un peu de gaieté, parla de quelques arrangements à faire pour donner à la chambre de Mme de Sourzy un aspect plus hospitalier.

Lady Stanville ne s'était pas montrée. Une jeune femme de chambre apporta du thé, mais n'offrit pas autrement ses services. Elle informa seulement les arrivantes de l'heure du dîner, en ajoutant que lady Stanville leur recommandait la plus stricte exactitude.

Avant de quitter Paris, Mme de Sourzy avait acheté pour elle une robe noire, et pour Lilian un costume gris bien simple.

C'était là une tenue fort modeste, étant données surtout les habitudes anglaises pour le repas du soir. Mais elle ne pouvait mieux faire.

Les dettes une fois payées, la somme nécessaire au voyage mise de côté, il lui était resté juste de quoi, sur le prix de vente du secrétaire, acheter un peu de lingerie, des chaussures, ces deux costumes, quelques objets indispensables.

—Si lady Stanville ne nous trouve pas bien, elle nous habillera à ses frais, voilà tout! déclara Lilian en donnant un dernier coup de brosse à ses cheveux, avant de descendre.

Dans un grand salon où brûlait un feu d'anthracite qui ne parvenait pas à le chauffer, lady Stanville tricotait à la lueur d'une lampe électrique placée près d'elle, sur un guéridon à des sus de marbre. De l'autre côté de celui-ci, une grande fillette au corps anguleux, au visage maigre, semé de taches de rousseur, aux cheveux blonds trop pâles, travaillait indolemment à une tapisserie.

C'était, ainsi que l'apprirent un instant plus tard les arrivants, Caroline Bairn, nièce du défunt lord Stanville, une orpheline qu'élevait lady Laurence.

Sa physionomie maussade, sa mine arrogante accentuaient l'impression désagréable produite par sa disgrâce physique. Elle toisa Mme de Sourzy, puis Lilian, et leur tendit le bout des doigts d'un geste condescendant.

Quant à lady Stanville, après un accueil sec, elle commençait d'interroger Mme de Sourzy sur de menus détails du voyage, lorsqu'une porte s'ouvrit au fond de la pièce. Dans la pénombre apparut une silhouette d'homme, svelte et haute. Lady Laurence s'interrompit, et dit avec un accent où vibrat tout à coup la satisfaction orgueilleuse:

—Voici mon fils.

Lord Stanville s'avança et adressa quelques mots de bienvenue correcte à Mme de Sourzy. Il avait une voix nette, bien timbrée, mais à laquelle les intonations dures, autoritaires, devaient être habituelles. Son visage restait dans l'ombre, car l'abat-jour de la lampe rabattait sur le guéridon toute la lumière. On distinguait seulement des yeux scrutateurs qui examinaient d'un rapide coup d'oeil les nouvelles venues.

Comme Mme de Sourzy commençait d'exprimer sa reconnaissance pour l'hospitalité qu'on lui accordait, il l'interrompit avec une froide politesse:

—Je ne fais qu'accomplir un devoir à l'égard d'une parente de ma mère. J'espère que vous vous habituerez vite ici, et que vous ne regretterez pas trop Paris, dans notre paisible Breenwich.

Mme de Sourzy balbutia:

—Oh! Paris, je n'ai fait que d'y souffrir!... Je ne le regrette pas du tout.

Le dîner fut annoncé à cet instant... Dans la salle à manger aux vieux meubles de chêne sculpté, un homme entre deux âges, qui attendait là debout, salua lady Stanville. Hugh le présenta à Mme de Sourzy:

— M. William Huntler, mon secrétaire.

Lilian, placée au bout de la table, put bien voir lord Stanville, cette fois en pleine lumière. Tous les traits de ce visage mat, aux lignes bien modelées, dénotaient la fermeté, — la dureté même. Des cheveux bruns et soyeux, coupés ras, dégageaient un front volontaire. Dans les yeux foncés, fort beaux, se reflétaient une puissance d'énergie et d'intelligence, une décision orgueilleuse qui donnaient à cette physionomie, dix ans de plus que son âge véritable.

Un bel homme, d'ailleurs, d'une distinction très aristocratique, de tenue correcte et presque sévère, ce qui achevait de lui enlever l'apparence de jeunesse qu'eussent demandée ses vingt-trois ans.

Lilian eut un petit trisson en songeant :

"Il n'a pas l'air facile, lord Stanville!... Je pense qu'il ne ferait pas bon le mécontenter!"

Le secrétaire, petit homme maigre au teint jaune et aux yeux vifs, devait être tout à fait de cet avis, si l'on en jugeait par la façon discrètement adulateuse avec laquelle il écoutait la moindre phrase tombée des lèvres de lord Stanville. Celui-ci, d'ailleurs, parlait peu. Il adressait quelques mots à Mme de Sourzy, placée à sa droite, échangeait quelques courts propos sur la politique avec Huntler, écoutait distraitemment le récit des menus événements de Breenwich que faisait lady Laurence. Celle-ci, vêtue de diamants au corsage, couvrait son fils de regards idolâtres. Quant à Caroline qui occupait la place à gauche de son cousin, elle semblait en extase, aussitôt qu'elle le regardait, ce dont Lilian finit par s'amuser beaucoup, en son for intérieur.

"Est-elle drôle! pensait-elle. Quelle bêtise de prendre cet air-là!... Et lui ne paraît d'ailleurs y faire la moindre attention!... Mais c'est égal, ils semblent à genoux devant lui, ici, sa mère y compris. Faudra-t-il donc que nous fassions de même?"

A ce moment de ses réflexions, elle rencontra le regard de lord Stanville, ce même regard d'indifférence hautaine, si pénétrant, pourtant, qui s'était posé sur elle tout à l'heure, dans le salon, quand sa mère l'avait présentée au maître de céans.

Elle rougit et eut un frémissement de gêne, comme si lord Stanville avait pu deviner la révolte de sa jeune âme fière, à l'idée qu'on exigerait peut-être d'elle d'humiliantes platitudes envers celui qui tenait, entre ses mains, le sort de sa mère et d'elle-même.

Aussitôt le dîner terminé, le jeune homme prit congé des deux dames et s'éloigna en compagnie de son secrétaire; lady Laurence le suivit d'un re-

gard orgueilleux... Quand la porte se fut refermée sur lui, elle se tourna vers sa parente.

— Il va travailler tard dans la nuit. Voilà où il met tout son plaisir, mon bel Hugh, à un âge où les autres ne songent qu'à s'amuser... Vous avez vu quel homme superbe il est? Sa ressemblance avec un frère de mon père est frappante. Mais, grâce au ciel, il diffère de lui moralement autant que le jour et la nuit! Sous ce rapport, c'est un Stanville, un parfait Stanville.

Ainsi, dès ce soir-là, Mme de Sourzy et Lilian comprirent clairement qu'ici, lord Stanville était la toute-puissance incontestée, que sa mère elle-même, si autoritaire, l'admirait avec dévotion et annihilait, devant lui, toute sa volonté. — puis aussi que ce jeune homme au front hautain, aux yeux froidement dominateurs, n'aurait qu'indifférence pour les parentes malheureuses auxquelles il daignait accorder l'abri de son toit.

III

Dès le matin, un soleil printanier vint un peu réchauffer les grandes chambres où, le lendemain, s'éveillaient Mme de Sourzy et Lilian. Celle-ci, vite habillée, descendit pour demander le déjeuner de sa mère, qu'une nuit d'insomnie avait complètement affaiblie... Comme au bas de l'escalier l'enfant restait indécise, ne sachant trop comment se diriger, elle aperçut le domestique revêché qui traversait le hall, un plateau à la main.

Lilian s'avança et demanda :

— Où dois-je aller, s'il vous plaît pour le déjeuner?

Il répondit du bout des lèvres :

— Suivez-moi.

A droite, dans le hall, il ouvrit une porte et fit entrer Lilian dans une salle lambrissée de chêne du haut en bas, éclairée par d'étroites et hautes fenêtres garnies de fort beaux vitraux anciens. Une table carrée couverte d'une épaisse nappe damassée en occupait le milieu. Là était servi le déjeuner du matin, que finissaient de prendre lady Stanville, son fils et Caroline.

Lilian fut aussitôt apostrophée en ces termes :

— En bien, vous êtes en retard!... Joli début!

— Je vous demande pardon, ma cousine... Je ne croyais pas...

— C'est bon, asseyez-vous. Mais ne vous avisez pas de recommencer, car vous vous passeriez alors de déjeuner... Votre mère ne vient pas?

— Elle a été souffrante toute la nuit et se trouve trop fatiguée pour se lever. Je viens vous demander la permission de lui porter son déjeuner...

Lady Laurence pinça les lèvres.

—Je n'aime pas cela. Très probablement, avec un peu plus d'énergie, elle aurait pu descendre... Enfin, quand cela se produira, vous vous occuperez de la servir, car les domestiques ont autre chose à faire. Dès que vous aurez déjeuné, Dominich vous donnera un plateau sur lequel vous préparerez ce qu'il faut.

Lord Stanville, qui parcourait un journal, répondit par un signe de tête au salut timide de la fillette. Celle-ci prit place à table, et reçut des mains de lady Laurence une tasse de thé.

—Prenez des toasts, dit la voix sèche. Et tâchez de ne pas traîner, car on enlève le couvert aussitôt que nous avons quitté la pièce.

Tandis que Lilian commençait de manger, le cœur bien gros, lady Stanville se prit à l'examiner attentivement... Et, tout à coup, elle dit sur un ton désapprobateur:

—Quelle façon de vous coiffer! Ces cheveux ébouriffés ne sont pas convenables.

—Ils ondulent tout seuls, ma cousine. Je ne puis les empêcher de bouffer...

—Ta, ta, ta! On peut toujours quand on le veut. Vous me ferez le plaisir de vous coiffer autrement... Tenez, comme Carrie.

Elle désignait les cheveux pâles bien tirés, bien secs, réunis en deux petites nattes serrées qui tombaient toutes raides sur le cou de Caroline.

Lilian objecta timidement:

—Ce n'est pas la même chose...

A ce moment, lord Stanville leva les yeux, effleura d'un regard la chevelure aux ondes souples, aux tons d'or vif, puis acheva de boire sa tasse de thé.

Lady Laurence fronça les sourcils.

—Seriez-vous raisonneuse, par hasard? En ce cas, je vous ferais passer ce défaut!... Demain matin, vous mettrez de l'huile sur ces cheveux et vous les serrerez très fort, en les nattant. Le résultat, j'en suis certaine, sera satisfaisant.

Lilian garda le silence, comprenant qu'elle ne serait pas la plus forte, hélas!... et que ce n'était que le commencement des tracasseries dont on les abreuvait sous ce toit.

Hugh se leva, échangea brièvement quelques mots avec sa mère et quitta la pièce, suivi par le regard admirateur de Carrie.

Lady Stanville demanda:

—Vous avez fini, Carrie?... Alors habillez-vous pour que Matty vous conduise au cours... La semaine prochaine, je vous présenterai à la directrice de la pension Lebson, Lilian. D'ici là, vous tâcherez de vous rendre utile dans la maison.

Je vous permets de vous promener un peu aujourd'hui dans le jardin, mais sans toucher à rien.

Cédant aux instances de sa mère, Lilian, dans l'après-midi, mit à profit l'autorisation ainsi donnée. Elle s'engagea dans les allées du vaste jardin si bien peigné, décoré de pelouses aux formes sans grâce, de fleurs disposées avec un manque de goût dont s'aperçut aussitôt la fillette qui avait le sens de l'harmonie et de toute beauté. En flânant, elle atteignit un vieux mur garni de lierre où se voyait une petite porte qui n'avait pas dû être ouverte depuis bien longtemps, car la serrure était couverte de rouille.

Lilian, arrivée là, s'apprêtait à tourner les talons pour revenir sur ses pas, quand une voix s'éleva de l'autre côté de ce mur.—une jeune voix légère et bien exercée qui lançait des notes brillantes. La fillette s'immobilisa, l'oreille tendue, pour ne rien perdre de ce chant... Celui-ci, d'ailleurs, semblait se rapprocher... Tout à coup, au-dessus du mur, surgit une tête de très jeune homme, blonde et fine. La bouche, d'où venait de s'échapper une vocalise demeura ouverte d'étonnement, pendant quelques secondes. Puis le jeune étranger se mit à rire, sans embarras.

—Pardon, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un là!... Vous m'écoutez chanter?

Lilian, que la surprise avait fait rougir un peu, répondit affirmativement, en ajoutant:

—Comme vous avez une jolie voix!

—On le dit, Aussi je m'en sers. Chez nous, d'ailleurs, tout le monde chante et joue d'un instrument quelconque. Et vous?

—Moi, j'avais commencé le piano, mais je n'ai pas pu le continuer. Cependant, j'aime tellement la musique!

—Ah! bien, ce n'est pas à Stanville-House que vous pourrez en faire!... Car je me doute que vous êtes une des parentes françaises que la noble dame attendait, comme elle a pris soin de le faire savoir dans tout Breenwich, afin que chacun tombe en pâmoison devant tant de générosité?

—Oui, je suis Lilian de Sourzy.

—Ah! que je vous plains, ma pauvre petite!

C'était, en effet, une réelle commisération qui se montrait dans les yeux bleus clairs et doux.

—... Vivre à Stanville-House!... sous le joug de lord Stanville et de sa mère! Autant s'enfuir tout vif dans une glacière, ou s'enfermer dans un cachot sans air et sans lumière!... Vous parlez de musique... Lady Laurence la déteste, et la déclare un art inutile, nuisible même. Ainsi pouvez-vous juger comme nous sommes bien notées chez elle! La musique, nous ne faisons à peu près que cela, du matin au soir. En outre, nous som-

mes pauvres. Voilà plus qu'il n'en faut pour être rejetés dans le néant par nos richissimes cousins

— Vos cousins ?

— Oui, nous leur sommes parents du côté Stanville, par ma mère. Mais celle-ci appartenait à une branche appauvrie; de plus, elle avait épousé un compositeur irlandais de grand talent. Daniel O'Feilgen, qui mourut jeune encore en lui laissant pour tout bien quelques dettes et cinq enfants, dont moi Joe, je suis l'aîné. Lord James Stanville et sa femme nous regardaient de haut, comme vous pensez. Quand ma mère, après son veuvage, dut venir solliciter un peu d'aide près de son cousin, elle fut reçue poliment, mais sans bienveillance, et se vit octroyer comme grâce insigne la jouissance d'une vieille maison, là...

Il désigna quelque chose derrière lui.

— ... Tout y croule, tout menace ruine. Mais lord James a toujours refusé d'y faire la plus petite réparation... et ce n'est pas à son fils que nous nous risquerions à en demander ! Sa Seigneurie doit trouver ce logis bien assez bon pour de pauvres hères tels que nous, indignes de son auguste attention... Enfin, cela nous évite toujours de payer un loyer, tant que tiendront les murs et le toit !

Il se mit à rire. La gaieté reparaissait dans ses yeux, animait son visage au teint clair... Lillian le trouvait très aimable, très sympathique. Puis il était aussi un parent pauvre, comme elle. Ceci formait déjà un lien entre eux.

Joe, s'étant commodément appuyé au mur, la considérait avec attention. Il dit d'un ton admiratif :

— Quels beaux cheveux vous avez ! Ça doit faire loucher cette pimbêche de petite Bairn, qui n'a que de la filasse sur la tête?... Est-elle laide et désagréable ! Mais parce qu'elle a de l'argent, lady Stanville la traite comme sa fille.

— Il est certain qu'elle ne paraît pas bien aimable... Est-ce que vous venez quelquefois à Stanville-House ?

— Nous ? Une fois par an, le premier janvier, en grande cérémonie... Et c'est bien assez ! Lord Stanville ne daigne jamais se trouver là ; c'est lady Laurence qui nous reçoit, et les dix minutes de la visite se passent à écouter ses critiques sur les gens qui gaspillent leur existence dans des occupations stériles et sottes—ce que nous empoisons avec sérénité, sachant trop bien à qui le discours s'adresse.

Joe rit de nouveau en secouant sa tête blonde.

Lillian demanda :

— Comment pouvez-vous tenir contre ce mur ?

— Il y a là une petite terrasse... Revenez donc demain ici, vers cette même heure, si vous le pouvez ? Je vous amènerai mes soeurs, qui seront très contentes de faire votre connaissance.

— Je ne demande pas mieux, si elles sont aussi gentilles que vous. Quel âge ont-elles ?

— Kathleen, quatorze ans.—déjà très forte en violon. Daisy, la pianiste, entre dans sa douzième année...

— Comme moi.

— Vous ne paraissez pas cela !... Et puis, il y a les petits frères : Pascal, neuf ans, et Trick, six ans. On ne s'ennuie pas chez nous, je vous assure ! On n'est pas pétrifié comme là...

Sa main s'étendit dans la direction de Stanville-House.

— ... Quel malheur d'être si riche et de n'en pas profiter ! On trouvera lord Stanville changé en pierre, l'un de ces jours... à moins que ce ne soit en lingot d'or... Allons, je me salue, car j'ai mon piano à étudier. Mais tâchez donc de venir nous voir avec Madame votre mère. Maman sera enchantée, je m'en porte garant. Quant aux petites, vous deviendrez leur amis du premier coup.

— Mais croyez-vous qu'on nous le permettra ?

— Vous n'avez pas besoin d'en rien dire à lady Stanville.

— Et si elle l'apprend ?

Joe se gratta le menton.

— Oui, ... ça vous ferait des histoires ennuyeuses... D'un autre côté, lui demander la permission, c'est aller au-devant d'un refus, presque certainement... Enfin, nous y réfléchissons. Venez toujours ici demain, pour voir Kathleen et Daisy, n'est-ce pas ?

— Oui certainement, si rien ne m'en empêche.

Il adressa à la fillette un amical signe d'adieu et disparut derrière le mur.

IV

Le lundi suivant, Mme de Sourzy alla présenter Lillian à la directrice de la pension choisie à l'avance par lady Stanville. Pension modeste, qui n'avait rien de commun avec le cours aristocratique où se rendait Caroline Bairn. Lady Laurence avait donné toutes ses instructions, comme l'apprit miss Lebson à Mme de Sourzy. La pauvre mère retint quelques objections qu'elle s'appretait à émettre sur certains points, en comprenant une fois de plus qu'elle n'avait qu'à se soumettre à la servitude.

Oui, la servitude... bien pire que celle des domestiques de Stanville-House qui, eux, au moins, avaient la liberté de chercher une autre situation, quand celle-ci ne leur conviendrait plus.

Lady Stanville lui avait dit, quand elle était venue la voir à Paris: "Je trouverai à vous occuper..." Elle tenait parole. Une femme de chambre dont elle n'était pas satisfaite avait quitté Stanville-House, et c'était Mme de Sourzy qui la remplaçait pour l'entretien du linge. La pauvre femme finissait d'user sa vue fatiguée pour contenter les exigences de sa parente, jamais satisfaite, passant tout au crible, grommelant qu'elle "n'était décidément bonne à rien..." Et Lilian, qui eût si volontiers fait son possible pour aider sa mère, était accaparée dès sa rentrée de classe et chargée d'autres ouvrages plus ou moins fatigants, "excellents pour l'habituer à la situation modeste qui seule l'attendait dans l'avenir".

Lady Laurence paraissait animée d'une particulière malveillance à l'égard de la fillette. Bien que Lilian fût une enfant bien élevée, simple et discrète, tout, chez elle, revenait sujet à critique. On lui donnait en exemple les gestes raides et prétentieux de Carrie, ses yeux surnoisement baissés, sa voix sourde et traînante. Mme de Sourzy dut subir plus d'une scène à propos des beaux cheveux d'or qui s'obstinaient à se redresser, à onduler, quoi que l'on fit. Lady Stanville l'accusa même d'y mettre de la mauvaise volonté, par vanité maternelle. Et comme la pauvre femme essayait de protester, elle l'interrompit:

—Je sais ce que je dis! Est-ce que je ne vois pas les regards de complaisance dont vous couvrez cette petite? Si vous aviez seulement un grain de bon sens, vous vous désolerez de voir une pareille chevelure sur la tête de votre fille.—une chevelure qui est capable de la faire tourner mal, plus tard.

—Oh! ma cousine!

—Parfaitement! Il n'en a sans doute pas fallu davantage à Marie-Madeleine. Aussi une mère prudente devrait-elle s'arranger pour parer à cela, en teignant ces cheveux, par exemple.

Mme de Sourzy ne put retenir un cri d'horreur.

—Teindre les cheveux de Lilian!

—Eh oui! Pourquoi pas?

Lord Stanville, qui venait d'entrer dans le salon, —cette discussion avait lieu avant le dîner,— entendit les dernières phrases échangées entre sa mère et Mme de Sourzy, et dit avec impatience:

—Laissez donc cela, ma mère. Que cette enfant soit élevée sérieusement, voilà l'important. Il n'est pas besoin pour tourner mal d'avoir des cheveux comme Marie de Magdala, nous en avons malheureusement chaque jour la preuve.

—Oui, mais on peut y être induit plus facilement, quand on se fait remarquer.

—C'est évident. Néanmoins, cette idée de teinture me paraît un peu... étrange. Je crois que vous ferez bien d'y renoncer.

Comme toujours, lady Stanville s'inclina devant l'avis de son fils, et les cheveux de Lilian furent sauvés du danger qui les menaçait. Bien que, de toute évidence, Hugh n'eût agi en cette occasion que par simple impulsion d'homme intelligent, qu'il impatientait cette querelle à propos d'une velle, et non par intérêt pour l'enfant à laquelle il n'accordait jamais la moindre attention, Mme de Sourzy et Lilian lui en gardèrent une grande reconnaissance, ainsi que pour la décision qui devait leur permettre d'entretenir des rapports avec la famille O'Feilgen.

*

**

Les sœurs de Joe fréquentaient la même pension que Lilian, et celle-ci était vite devenue leur amie, comme l'avait prédit le jeune homme. L'une blonde, l'autre brune, elles n'étaient pas jolies, mais bonnes, aimables et gaies, comme leur frère. Un refrain, une roulade étaient toujours prêts à s'échapper de leurs lèvres... Lilian les trouvait charmantes et n'aurait pas mieux demandé que de leur rendre visite à la "Maison des Rossignols", comme on appelait, à Breenwich, la demeure de ces oiseaux chanteurs.

—Je n'oserais pas demander cela à Laurence, ma pauvre petite, disait Mme de Sourzy. Pourtant, cela te distrairait un peu, ma Lily. Ta vie est si triste ici!... Mais Laurence ne voudra jamais, surtout si ces parents ne lui sont pas sympathiques.

Un dimanche, à la sortie de la messe, Lilian et sa mère se rencontrèrent avec tous les O'Feilgen. Les deux groupes fusionnèrent et revinrent en causant. Mrs. O'Feilgen, petite femme brune de mine affable, insista beaucoup pour que Lilian passât l'après-midi avec ses enfants. Devant le vif désir qui se laissait voir dans les beaux yeux de sa fille, Mme de Sourzy promit qu'elle en parlerait aujourd'hui à lady Stanville.

Ce fut au cours du déjeuner qu'elle adressa la demande qui lui coûtait si fort... Lady Laurence rapprocha ses sourcils et fit une grimace de dédain.

—Les O'Feilgen? Têtes sans cervelle! Le désordre incarné... Bien certainement non, je ne permettrai pas que Lilian ait des relations avec eux. Elle ne pourrait que prendre de mauvaises leçons.

—Pourtant, ma cousine, Mrs. O'Feilgen m'a paru excellente personne, et de bonnes manières..

—Il ne manquerait plus qu'elle eût des façons dévergondées! Pensez-vous qu'en ce cas elle demeurerait dans une maison nous appartenant?... Mais je lui reproche son inintelligence, sa faiblesse, la façon ridicule dont elle élève ses enfants. Ceux-ci veulent être tous artistes, et elle les laisse faire, en dépit de mes conseils. Sa maison est mal tenue, chacun dépense hors de propos, quitte à n'avoir pas à manger le lendemain. C'est une peu intéressante famille... et à ta place, Hugh, puisqu'ils ne veulent pas mener une existence plus sérieuse, je les mettrais à la porte de cette maison, pour qu'ils aillent chanter ailleurs.

Lord Stanville dit avec indifférence:

—Ils ne me gênent pas. Qu'ils y restent.

—Oh! évidemment, cela n'a pas d'importance. Nous n'avons rien à faire de cette bicoque... Mais tu es bien de mon avis, n'est-ce pas, au sujet de la demande que me fait Emmeline?

Lilian eut un vif battement de cœur. L'arrêt qui allait tomber des lèvres de lord Stanville serait décisif... Les belles prunelles veloutées se tournèrent vers le jeune homme, inquiètes, implorantes, sans presque en avoir conscience. Elles rencontrèrent les yeux d'un bleu sombre, où jamais ne passait une lueur d'émotion, et qui ne s'adoucirait pas sous le regard de l'enfant... Lord Stanville répondit froidement:

—Les O'Feilgen sont des gens honorables... Pauvres cervelles, incontestablement. Néanmoins, puisque Lilian voit les petites filles à la pension, j'estime qu'on peut l'autoriser à se rendre chez elles, de temps à autre.

—Soit!... Mais vous accompagnerez votre fille, Emmeline, et vous aurez soin de bien lui faire remarquer les défauts de cette famille: manque d'ordre, insouciance, gaspillage, etc., de façon à lui donner une bonne leçon de choses, infiniment utile dans sa position. Ainsi, elle pourra tirer grand profit de ces rapports qui, autrement, risqueraient de lui être défavorables.

Un regard timide remercia lord Stanville. Mais, détournant le sien avec une indifférence hautaine, Hugh adressa une question à son secrétaire... Et Lilian se referma dans sa joie silencieuse, qui se manifesta seulement quand elle fut seule avec sa mère.

Tout heureuse d'avoir réussi là où elle croyait se heurter à un refus sans appel, et bénissant l'idée qu'elle avait eue de parler en présence de lord Stanville, Mme de Sourzy s'habilla pour se rendre à la "Maison des Rossignols", avec Lilian. Elles quittèrent Stanville-House, triste même en ce clair jour d'avril, et, par une rue longeant des

murs de jardins, gagnèrent la demeure des O'Feilgen.

Jadis, un Stanville très amoureux de sa femme, une frêle et jolie Française qui languissait entre les murs de Stanville-House, avait fait construire pour elle ce logis, charmant spécimen de l'architecture du dix-huitième siècle. Mais, comme l'avait dit Joe, il tombait en ruines. À l'intérieur, les boiseries délicatement sculptées, jadis blanches, n'avaient plus de couleur définie, les plafonds peints s'effritaient, les lames de parquet s'enlevaient. Quant au jardin, il se transformait en une petite forêt vierge où s'ébattaient avec délices Pascal et Trick.

—Je ne puis rien faire entretenir, expliqua Mrs O'Feilgen à ses visitantes, en leur montrant le rez-de-chaussée de sa demeure. Nous avons peine à vivre avec mes maigres rentes... Mais je ne comprends pas les Stanville de laisser perdre un logis comme celui-là! Un jour, je l'ai dit à lady Laurence. Elle a levé les épaules en répondant: "Ce serait un entretien coûteux et parfaitement inutile. Quand cette maison ne tiendra plus debout, nous la ferons abattre, voilà tout."

Mme de Sourzy s'exclama:

—Quel dommage!... Ces peintures, ces boiseries sont des choses ravissantes. Il faut que lady Stanville soit dépourvue de tout sens artistique! Et son fils, probablement, lui ressemble sur ce point-là?

—Je l'ignore. Il n'a jamais mis les pieds ici, et, à vrai dire, je ne le connais guère. Un salut quand nous le croisons dans la rue, c'est tout ce qu'il daigne nous accorder.

—Pensez-vous qu'il soit meilleur que sa mère?

—Rien ne le donne à croire... On le dit terriblement dur pour ses inférieurs, orgueilleux et froidement autoritaire, voulant que tout plie devant lui. Par ailleurs, une intelligence très supérieure... Mais je prie Dieu qu'il m'accorde de n'avoir jamais à solliciter son aide!

Mme de Sourzy murmura:

—Et nous qui sommes à sa discrétion!

Mrs O'Feilgen lui serra la main avec une chaude sympathie.

—Comme je vous plains!... Et lady Laurence est si désagréable!... Enfin, peut-être votre jolie fillette réussira-t-elle à les attendrir, ces cœurs de roche?

Mme de Sourzy secoua la tête.

—Laurence a l'air de ne pouvoir la souffrir... Et c'est terrible de penser qu'après moi, je la laisserai entre les mains de cette femme!

—Mais elle sera peut-être jeune fille alors, et capable de gagner sa vie, sans avoir besoin de l'aide des Stanville.

—Non, je n'irai jamais jusque-là!... Je suis usée, à bout... et ce n'est pas la vie que j'aurai à Stanville-House qui me permettra de durer un peu plus longtemps!... Si au moins lord Stanville avait été un autre homme,... puisque c'est lui qui sera probablement le tuteur de Lilian, après moi... Mais jamais je n'oserais lui recommander ma pauvre petite. Il me glace, il m'écrase... Puis il est trop jeune...

—Oh! jeune!... il y a des hommes de quarante ans qui le sont autrement que lui! Lord Stanville est la raison et le sérieux incarnés, comme le proclame orgueilleusement sa mère. Si seulement il avait un peu de cœur, ce serait peut-être bien un être presque parfait.

Mme de Sourzy soupira:

—Le cœur!... Ah! comme ils feront souffrir celui de ma Lilian, dans cette maison!

Quand les deux femmes, après la visite de la maison, revinrent au salon où les avaient précédées les fillettes et Joe, elles y trouvèrent une grande jeune fille brune vêtue de blanc, que Mrs O'Feilgen présenta:

—Miss Rosetta O'Feilgen, ma belle-sœur.

Miss O'Feilgen avait vingt ans, une belle taille élégante, un visage mat et régulier aux yeux gris expressifs, et de lourds cheveux noirs qu'elle coiffait en bandeaux cachant les oreilles. Elle habitait généralement Londres, où elle donnait des leçons de chant et faisait entendre sa voix dans les concerts. Mais depuis un an, sa gorge malade l'obligeant au repos, elle était venue demander l'hospitalité à la "Maison des Rossignols".

Bien qu'elle se montrât aimable, accueillante, elle ne plut guère à Lilian, tandis que Mme de Sourzy, moins observatrice que sa fille et sensible à toute affabilité, vraie ou fausse, était conquise aussitôt par le regard câlin, la voix douce, les manières insinuantes de la belle artiste.

Désormais, chaque dimanche, Lilian passa l'après-midi à la "Maison des Rossignols", toujours égayée par les chants, les rires, la musique. Quelle que fût leur situation pécuniaire, les O'Feilgen ne se laissaient pas pour cela prendre par la mélancolie. Insouciamment, ils vivaient au jour le jour, dépensant galement pour quelque bagatelle, pour une gourmandise, la pièce d'argent qui ferait faute le lendemain pour le nécessaire... Mme de Sourzy devait constater que, sur ce point, lady Stanville n'avait rien exagéré. L'ordre, une direction ferme manquaient dans cette maison et les enfants ne recevaient pas l'éducation sérieuse qui leur eût

été nécessaire. Mrs O'Feilgen le reconnut d'ailleurs elle-même, un jour, en causant avec sa nouvelle amie.

—Mais songez donc, je me suis trouvée du jour au lendemain seule avec cinq enfants sur les bras, et un tout petit revenu! Avec cela, je ne suis pas très énergique—oh! je l'avoue sincèrement!— et je n'ai pas reçu moi-même une éducation bien pratique... Enfin, j'ai fait de mon mieux pour me débrouiller. Maintenant les petites m'aident au ménage, à la cuisine. Elles le font de bon cœur, les pauvres chéries, mais elles y mettent un peu de fantaisie. Que voulez-vous? tous mes enfants—sauf peut-être Pascal—ont la nature d'artiste de leur père.

Mme de Sourzy excusait volontiers les défauts de ces charmants voisins qu'elle voyait si bons pour Lilian, si empressés à la distraire. Pour un peu elle aurait trouvé parfait leur désordre et leur imprévoyance, quand elle les comparait à la sèche discipline de Stanville-House.

À la vive satisfaction de Lilian, Mrs O'Feilgen entreprit de lui donner chaque dimanche une leçon de piano, et la belle Rosetta offrit de lui enseigner le solfège. Toutes deux déclarèrent que l'enfant était admirablement dotée.

—Elle a tous les dons, comme une petite princesse des contes de fées! disait Joe en riant.

Il aimait beaucoup Lilian et, en dépit de ses vingt ans, s'amusait avec ses sœurs et elle en de folles parties dans le jardin. Excellent cœur, tête légère, il travaillait à ses heures la musique et le chant que lui avait enseignés l'organiste de Saint-Michel, en attendant de partir pour Londres, à l'automne. Il voulait, disait-il, se préparer pour le théâtre.

—Mais n'en soufflez mot à Stanville-House! recommandait-il à Mme de Sourzy et à Lilian. Ils n'admettraient pas cette carrière-là, pour un parent des Stanville... Tout autre genre de travail, oui, cela rentre dans leurs idées. Alors que la plupart des gens, dans leur situation, rougiraient de laisser leurs cousins gagner leur pain en donnant des leçons, comme le feront mes sœurs et sans doute mes frères, eux trouveront cela parfaitement naturel. Lady Stanville s'en glorifia même en disant à ses amies, comme elle l'a fait déjà, paraît-il:

—Voyez, nous ne soutenons pas la paresse, nous autres. Mon fils travaille... Que nos petits O'Feilgen fassent de même.

Chaque fois que Lilian revenait de la "Maison des Rossignols", lady Stanville l'interrogeait sur ce qu'elle avait fait.

—J'ai joué avec Kathleen, Daisy et les petits garçons... Nous nous sommes promenés...

Mais elle se gardait de parler des leçons de musique, des petits concerts exécutés par les jeunes artistes, des duos chantés par Rosetta et son neveu Joe,—de toute cette gaieté affectueuse et charmante qui était le grand attrait de la demeure des O'Feilgen.

V

Les mois passèrent et l'hiver survint, obligeant Mme de Sourzy à demeurer au logis. Les froids l'abandonnaient de plus en plus. Elle souffrait en outre profondément de la situation qui lui était faite dans cette maison, des réflexions désagréables de lady Stanville, des critiques acerbes et toujours injustes dont était l'objet Lillian. Sa santé, avec une existence paisible et beaucoup de soins, aurait pu se maintenir plusieurs années encore. Mais elle la voyait s'altérer rapidement sous l'influence des pénibles froissements quotidiens, de l'angoisse que lui donnait le sort futur de Lillian, des privations dont elle souffrait dans cette demeure de multi-millionnaires,—car elle n'osait pas même demander du feu dans sa chambre, ou un bol de lait quand son estomac délabré refusait toute autre nourriture, par crainte des sèches réflexions de lady Stanville.

Parfois, elle songeait : "Peut-être devrais-je parler à lord Stanville, au sujet de ma pauvre chérie?... Peut-être devrais-je essayer de l'éprouver?"

Mais quand elle revoyait le froid et hautain visage, les yeux durs, indifférents ou dédaigneux, elle se disait en frissonnant : "Non, ce serait inutile... dangereux même, car, si sa mère en était informée, la malveillance dont elle use à l'égard de Lillian s'augmenterait encore".

Bien que Mme de Sourzy s'efforçât de cacher à sa fille toutes ses angoisses, l'enfant aimante et dévouée les devinait. Refoulant elle-même sa souffrance, elle entourait de soins la pauvre femme, s'occupait près d'elle à une gaieté qui était bien loin de son cœur, lui procurait quelques petits soulagements, avec le peu d'argent dont elles disposaient.

—Ah! si ce n'était que Dieu la défend, comme je la détesterais, cette lady Laurence, qui fait souffrir ma pauvre maman! disait-elle parfois à ses amis O'Feilgen.

Il tomba beaucoup de neige, toute la semaine avant Noël. La veille de la fête seulement, elle cessa au début de l'après-midi. Lillian, en revenant de la classe, se rendit à la "Maison des Ros-

signols" pour avoir des nouvelles de Mrs O'Feilgen et de ses filles assez fortement grippées. Joe lui ouvrit et l'introduisit dans le salon où Rosetta jouait une berceuse de Chopin. Sur une table, le thé se trouvait préparé. Miss O'Feilgen en offrit une tasse à la fillette, tandis que Joe découpait un plum-cake d'imposantes dimensions.

—Profitez-en, ma chère, déclara le jeune homme qui s'en était adjugé une tranche formidable. Je l'ai rapporté de Londres, et il ne m'a pas coûté cher, car c'est un ami qui m'en a fait le don gracieux... Brave garçon! Il s'est douté que ma bourse était à sec, et que je ne serais pas en mesure d'apporter quelque chose aux miens, pour Christmas.

Il rit, et avala une tasse de thé additionnée de rhum.

—...Quelle misère!... Ici, on a dû faire des prodiges d'industrie, pour acheter un plum-pudding... Et à Stanville-House, on va faire bombance demain, hein?... Tout le grand branle-bas... Rien que d'importants personnages, haut cotés et bien rentés.

—Oui, on prépare le grand dîner de Christmas. Il faut que maman aide les femmes de chambre pour sortir l'argenterie, le linge, la vaisselle... Pauvre maman, elle va encore être bien fatiguée, ce soir!

Et Lillian soupira.

Rosetta demanda :

—Elle n'y assistera sans doute pas, à ce dîner?

—Oh! non!... Jamais elle ne paraît, quand on reçoit. Nous dînerons dans notre chambre, et c'est moi qui irai chercher les plats à l'office, car naturellement, et moins que jamais ce jour-là, les domestiques se dérangeront pour nous. Mais c'est si bon d'être là toutes seules à dîner, sans lady Laurence, sans Lord Stanville, sans cette désagréable Carrie!

—Oui, ça ne doit pas être amusant, ma pauvre Lillian!... Dîner sous le regard de lord Stanville! Mon estomac en gélerait!... Pourtant, demain il y aura du superflu. Dans les grandes occasions, ils font les choses royalement, par tradition et par orgueil. Puis on recommence à thésauriser... Quel malheur! Ah! si j'avais les millions de notre cousin!

Lillian se mit à rire.

—Je crois en effet qu'ils couleraient vite entre vos doigts, si j'en juge par la rapidité avec laquelle un shilling déserte votre poche. Certainement le juste milieu serait entre lord Stanville et vous, Joe.

—Vous avez peut-être raison. Moi, j'aime dépenser, j'aime donner, je ne puis conserver d'ar-

gent. C'est de famille!... Qu'avez-vous à me regarder ainsi, très sage Lillian? Vous me blâmez sans doute?

—Un peu. La prodigalité, à tort et à travers, est aussi un défaut.

—Eh! un défaut qui n'est pas désagréable pour les autres, en tout cas!... Tandis que l'économie des Stanville!... Mais regardez-la donc, ma tante! Est-elle gentille, avec ce capuchon??... Elle a l'air d'une jolie petite fée qui se cache pour visiter les pauvres mortels!

—Je voudrais bien être une fée, pour donner une autre existence à ma pauvre maman et soulager tous les malheureux!... Mais il faut que je parte, car lady Stanville, si elle me voyait rentrer, voudrait savoir pourquoi je suis en retard.

—Ah! quel esclavage, ma pauvre Lillian!... Tenez, comme il faut que j'aille en ville, je vais vous accompagner jusque-là.

Il alla chercher son manteau et sortit avec la fillette.

VI

La nuit maintenant était complète. Le jeune homme et sa petite compagne avançaient lentement sur la neige molle, dans la rue éclairée par l'électricité... Un sanglot, tout à coup, parvint à leurs oreilles. Lillian s'arrêta, et montra, à Joe, un enfant qui, le visage caché entre ses mains, s'appuyait au mur du jardin de Stanville-House.

—Voyez donc ce pauvre petit!... Que peut-il avoir?

—Nous allons le lui demander.

Et Joe, toujours compatissant, alla vers le petit garçon, suivi de Lillian déjà tout émue.

—Qu'avez-vous, petit?... Quelqu'un vous a-t-il fait mal?

L'enfant écarta ses mains, laissant voir un pauvre petit visage maigre gonflé par les larmes.

—Non... Mais je n'ai plus d'ouvrage... et maman est malade... Nous allons mourir de faim...

—Pourquoi n'avez-vous plus d'ouvrage?... Que faisiez-vous?

—J'étais employé à la fabrique...

On disait à Greenwich "la fabrique" tout court, sans qu'il fût besoin d'autre désignation.

—... Je gagnais vingt pence par jour, et je travaillais dur. Mais depuis quelques jours, j'arrivais un peu en retard, à cause de maman qu'il fallait soigner, du petit frère dont il faut que je m'occupe. Le contre-maître note tout ça et présente son registre au maître à la fin de la semaine... Alors, avant que je passe à la caisse, cet

après-midi, voilà qu'il m'a dit: "Vous ne reviendrez plus, Billy. Lord Stanville ne conserve pas les employés inexacts."

—Mais connaissait-il les raisons de cette inexactitude?

—Oh! oui, c'était aussi sur le registre. Mais Sa Seigneurie ne fait pas attention à ces choses-là... Et voilà que je suis sans place avec maman qui ne peut plus rien faire! Qu'allons-nous devenir maintenant, mon Dieu?

Il se remit à sangloter.

Lillian, dont les yeux se mouillaient, prit la main durcie de l'enfant.

—Pauvre petit!... Et il n'y a personne dans la fabrique qui pourrait parler, en votre faveur, à lord Stanville?

—Oh! non, miss, personne!... On n'oserait pas!... Oh! bien sûr que personne n'oserait!

Et Billy eut un frisson d'effroi.

Joe hochait la tête.

—C'est bien connu... Rien à faire, mon pauvre gamin. Il faut tâcher de trouver un autre travail.

L'enfant sanglotait:

—Je suis si petit pour mon âge... si maigre. On ne voudra pas m'employer...

Lillian dit résolument:

—Ecoutez, je vais essayer de demander votre grâce à lord Stanville...

Joe s'exclama:

—Vous, Lillian? Etes-vous folle?... Vous recevrez quelque dure réponse, voilà tout, et ce petit n'en sera pas plus avancé.

—Je veux essayer... Il aura peut-être pitié, malgré tout...

—Pitié, lui? J'en doute fort!... Mais que vous êtes courageuse, Lillian! Pour ma part, j'y regarderais à deux fois avant d'aller lui adresser une requête de ce genre.

—Voyons, Joe, qu'est-ce que je risque, après tout?... Qu'il me dise quelque chose de désagréable?... Car enfin, il ne me dévorera pas, j'imagine?

En dépit de sa résolution, Lillian tremblait un peu et son cœur battait très fort quand, ayant gravi l'imposant escalier de granit, elle s'engagea au premier étage dans le large corridor qui conduisait au cabinet de travail de lord Stanville.

C'était un lieu où jamais elle n'avait pénétré. Ses doigts frappèrent un coup timide contre la porte de chêne. En même temps, elle pensait: "Pourvu qu'il soit là! car je n'aurais pas le courage de revenir..."

Une voix brève dit:

—Entrez.

Lilian tourna le bouton, poussa un battant et se trouva au seuil d'une vaste pièce dont la plus grande partie restait dans la pénombre, toute la lueur de la lampe coiffée d'un abat-jour de porcelaine verte se concentrant sur le bureau, devant lequel était assis lord Stanville.

Le jeune homme écrivait. Il leva la tête, et sa physionomie laissa voir une surprise hautaine, à la vue de l'enfant.

—Que venez-vous faire ici?

Lilian avança de quelques pas, en disant d'une voix mal assurée:

—Pardonnez-moi de vous déranger, lord Stanville... Je venais vous demander d'avoir pitié... C'est un pauvre petit garçon que vous avez renvoyé, parce qu'il arrivait en retard à son travail. Sa mère est malade, il ne sait plus que devenir, et...

La lueur de la lampe éclairait le petit visage tremblant qu'entourait le capuchon noir, les beaux yeux brillants qui suppliaient, les mains délicates jointes instinctivement.

—Que signifie cela?... Est-ce pour me raconter cette histoire que vous osez venir me déranger? En vérité, voilà une belle éfronterie!

Il parlait sans colère, mais avec une dureté glaciale qu'accentuait son regard, attaché sur Lilian avec une expression de froid dédain.

—Vous mériteriez une sévère punition, pour vous être permis cela. Sortez d'ici, et souvenez-vous de ne jamais y revenir.

Lilian serra l'une contre l'autre ses petites mains glacées, dans un geste de supplication.

—Oh! lord Stanville, ne vous fâchez pas contre moi!... Reprenez le pauvre Billy, je vous en prie!... Je vous en prie! Sans cela, il mourra de faim...

—Taisez-vous et sortez!

La main tendue lui montrait la porte, le regard dur ordonnait impérieusement.

Une révolte monta soudain en cette âme d'enfant, ardente, généreuse, pitoyable, devant tant d'inflexibilité. Oubliant tout, Lilian s'écria d'un ton vibrant d'indignation:

—Vous êtes trop mauvais!... C'est affreux, ce que vous faites là!

Lord Stanville se leva et s'approcha, la main levée. Son regard étincelant s'abaissait vers la frêle petite créature, tremblante sous sa cape noire, mais qui, essayant de rester courageuse devant la menace, ne courbait pas la tête et ne détournait pas de lui ses yeux fiers.

La main fine et nerveuse du jeune homme s'abattit sur l'épaule de Lilian, comme un étai.

—Vous ne quitterez pas votre chambre pendant huit jours, et l'on ne vous y servira que du pain et de l'eau. Après cela, vous viendrez me demander pardon à genoux. J'espère que la leçon vous profitera, petite créature insolente. Sinon, je me charge de vous en donner d'autres... Allez!

Il la poussa dehors et referma la porte derrière elle.

Pendant un long moment, Lilian demeura immobile, presque sans pensée... Puis, comme une automate, elle longea le couloir et monta l'escalier conduisant au second étage.

À la porte de la chambre, elle s'arrêta un moment, et songea en frissonnant: "Qu'est-ce que va dire ma pauvre maman?"

Elle entra enfin... Mme de Sourzy, dans l'obscurité, se reposait un peu du travail de la journée. Elle demanda:

—Tu viens de la maison des Rossignols, Lilian?

—Oui, maman... C'est-à-dire...

Elle se laissa glisser à genoux près de sa mère... Puis ses nerfs se détendant tout à coup, elle se mit à sangloter.

Mme de Sourzy, inquiète, entourait de ses bras la jolie tête et demandait:

—Qu'as-tu, ma Lily?... Voyons, dis-le-moi vite!... Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine?

Enfin les sanglots cessèrent un peu et Lilian put raconter ce qui s'était passé.

La pauvre femme ne parvint pas à dissimuler son effroi.

—Malheureuse petite!... Tu risquais de nous faire jeter hors de cette maison!... Et ce n'est pas le moyen de bien disposer lord Stanville en ta faveur, hélas!

—Maman, c'est trop pénible, de voir ce pauvre petit si désolé!

—Te voilà bien avancée! L'enfant n'y a rien gagné; toi, tu as irrité lord Stanville, et tu vas avoir cette punition... Ma petite chérie!

Ses lèvres se posaient sur le front, sur les cheveux, de la fillette.

Lilian dit en frémissant:

—Oh! les arrêts-ici, le pain et l'eau, ce n'est rien!... mais aller lui demander pardon, quand je n'ai rien fait de mal... me mettre à genoux devant lui... Oh! maman!

Son front se courba sur les mains de Mme de Sourzy... Et la mère sentit la jeune fierté de son enfant tressaillir douloureusement.

Ce même jour, un peu plus tard, lord Stanville, causant avec sa mère, lui apprit ce qu'il appelait "un coup de tête d'enfant exaltée" Lady Laurence leva les mains au plafond en s'exclamant:

—Quel toupet!... Je vais la punir sérieusement. Hugh, ne crains rien.

—J'y ai pourvu. Huit jours de chambre et la nourriture indispensable seulement... Je crois que cette petite aura besoin d'être sévèrement tenue, ma mère.

—C'est tout à fait mon avis... Une petite orgueilleuse, gâtée par sa mère qui est en admiration devant elle. Mais je la materai... Une enfant qui nous devra tout, qui, à cette heure, serait peut-être morte de faim si nous n'étions venus à son aide... Vraiment oui, je la ferai marcher droit, mon cher Hugh, et je lui apprendrai l'humilité nécessaire à une fille que l'on nourrit, élève, entretient par charité!

DEUXIEME PARTIE

I

Assise en un coin du wagon, Lilian regardait mélancoliquement fuir le paysage. Ce train l'emmenait vers Breenwich—vers Stanville-House, vers la servitude... Aussi le trouvait-elle d'une rapidité insupportable.

Depuis cinq ans—depuis la mort de sa mère survenue un an après leur installation chez les Stanville—elle était interne dans une institution qui la préparait aux fonctions de comptable, secrétaire ou autres de ce genre, d'après les instructions de lady Stanville. Elle n'en sortait qu'aux grandes vacances, qu'elle passait à Stanville-House—et c'était là, pour elle, le plus dur temps de l'année.

A l'institution Welling, elle avait donc appris la comptabilité, la sténo-dactylographie, l'allemand, l'italien, le dessin industriel. Sa vive intelligence, son énergie, sa facilité de travail lui permettaient de réussir en tout. Mais ses goûts intellectuels n'avaient trouvé que peu d'aliments dans ce programme d'instruction... Quant à la musique, tant aimée d'elle, un heureux hasard lui avait fait faire la connaissance d'un vieux professeur de piano, ami de la directrice, qui, frappé de ses rares dispositions, lui donnait des leçons gratuitement. "pour le seul plaisir de former une remarquable artiste", déclarait-il.

Ceci, naturellement, restait ignoré de lady Laurence. Mrs. Welling, la directrice, avait pris sur elle cette petite cachotterie, après que Lilian lui eût laissé entendre quelle pénible situation était la sienne, sous le joug de sa parente.

Mlle de Sourzy avait, de plus, trouvé, à l'institution Welling, une amie en la personne d'un professeur de dessin. Mrs. Jalle, jeune veuve très

méritante qui soutenait par son travail sa mère et des neveux orphelins. C'était chez elle que la jeune fille sortait, de temps à autre, encore à l'insu de lady Stanville, qui avait jugé inutile de munir sa jeune cousine d'une correspondante, Lilian—ainsi qu'elle le lui répétait à tout propos—devant apprendre à se priver de beaucoup de choses, et en particulier de distractions.

Cette amitié, la sympathie que son charme physique et moral attirait vers elle, de la part des professeurs et élèves, avaient rendu plus cruel ce départ, qui cette fois, hélas! ne serait pas suivi du retour accoutumé, à la rentrée... Car, ses études terminées, elle était rappelée définitivement à Stanville-House. Là, lady Laurence se réservait de l'occuper, en attendant qu'on décidât la voie où il conviendrait de l'engager.

Lilian savait trop bien quel serait ce genre d'occupation. A chacune de ses vacances, elle avait dû broder, coudre pour lady Stanville et pour Carrie, aider les femmes de chambre dans le nettoyage des très nombreuses pièces de Stanville-House, remplir maints autres offices de ce genre, avec accompagnement des éreintes acerbes de sa parente et des remarques désagréables de miss Bairn, de plus en plus arrogante et vaniteuse. A la rentrée, la pauvre enfant était dix fois plus lasse qu'au départ et surtout brisée par la lutte qu'elle devait soutenir contre elle-même pour dompter sa révolte, pour supporter avec un courage et une fierté invincibles tant de froissements, d'injustices, de duretés.

Elle avait donc tout motif de frémir devant la perspective qui l'attendait. Aussi avait-elle résolu, quelque pénible que lui fût cette démarche, de demander à lord Stanville, devenu son tuteur, qu'il lui permit dès maintenant de chercher une situation, afin qu'elle pût vivre sans rien devoir à personne.

Elle ne l'avait pas revu depuis près de trois ans. A l'époque des vacances, ces dernières années, il voyageait précisément—pour ses affaires, personne n'en doutait, car on n'eût pas imaginé qu'il put se plaire à contempler des paysages, des galeries de tableaux ou des couchers de soleil sur les lacs italiens... Lilian s'était réjouie de ces absences. Elle n'avait jamais pu oublier son implacable dureté, ni l'humiliation à laquelle il l'avait soumise. A cause de sa mère, elle avait dompté sa révolte, refoulé sa fierté qui protestait. Mais à dater de ce jour, elle n'avait jamais pu se trouver en présence de lord Stanville sans que son cœur se serrât, sans qu'un malaise l'envahît. Et elle avait dû avoir recours à toute sa foi de chrétienne fervente pour combattre les sentiments

de rancune qui essayaient de s'installer en son âme, à l'égard du fils aussi bien que de la mère.

Si, encore, elle n'avait eu à leur reprocher que sa propre souffrance, le pardon lui aurait paru plus facile. Mais il y avait sa mère... sa pauvre mère dont les derniers jours avaient connu toutes les amertumes, grâce à lady Laurence. Quelles angoisses la torturaient, à l'idée de laisser après elle sa fille, "sa Lily, aux cheveux d'or", entre les mains de cette femme qui la détestait, sous la tutelle de cet homme dur et plein d'orgueil qui feignait de l'ignorer complètement, depuis l'incident du petit Billy!... Bien qu'elle eût essayé de les cacher à Lilian, celle-ci les avait devinées. Puis il y avait tous les autres motifs de souffrance physique ou morale, que Mme de Sourzy avait trouvés dans cette demeure, qui avaient hâté sa fin... et que n'oubliant pas sa fille, bien qu'elle s'efforçât d'obéir à l'une des dernières paroles maternelles:

— Pardonne-leur, Lily... pardonne, comme je le fais.

La jeune fille, en se remémorant ces jours de douleur, songea en frissonnant: "Seigneur, donnez-moi la force!... Ils lui ont fait tant de mal!"

Le train longeait des prés, des vergers, des enclos où s'élevaient de frais cottages. Une ville était proche... Lilian la vit bientôt, penchée au long d'une colline, chauffée par le brûlant soleil de fin juillet. Puis le train entra en gare et s'arrêta, pour dix minutes.

Le vis-à-vis de Mme de Sourzy réunit ses menus bagages et descendit, à la grande satisfaction de Lilian, car ce jeune homme n'avait guère cessé de la considérer avec une admiration à peine déguisée. Pourtant, elle n'avait rien, certes, dans sa toilette, qui pût attirer l'attention! Sa jupe noire, son corsage gris, étaient taillés dans des vieilles robes de lady Laurence, et son chapeau, retapé du mieux possible, avait orné "la filasse de miss Bairn" comme disait l'irrespectueux Joe. Ses chaussures déformées par un trop long usage, laissaient deviner seulement le plus joli petit pied du monde. A l'institution Welling, il n'y avait personne d'aussi pauvrement vêtu que Lilian de Sourzy... Mais sa beauté, singulièrement développée depuis une année même dans cette tenue plus que modeste—au grand ennui de Lilian, qui comprenait l'obstacle et le danger qu'elle représentait pour une femme obligée de gagner son pain.

Le front contre la vitre du wagon, la jeune fille regardait les allées et venues des voyageurs, le long du quai... Tout à coup, elle tressaillit et eut un instinctif mouvement en arrière... Un

homme jeune, grand, d'allure hautaine et distinguée, passait, la cigarette aux lèvres. Son regard, machinalement, s'était levé dans la direction du wagon où se trouvait Lilian. Celle-ci vit une hésitation légère sur sa physionomie froide... Puis il passa, ne l'ayant pas reconnue, peut-être—ou n'ayant pas daigné la reconnaître, plus probablement.

Lilian pensa: "Il a dû monter dans ce train à Londres, et il revient aussi à Breenwich... Quel dommage qu'il ne voyage pas en ce moment, comme il l'a fait les années précédentes! J'aurais eu quelques semaines sans le voir, au moins!"

Une vive rougeur était montée à son teint délicat, d'un blanc nacré, satiné, sur lequel se détachait la pourpre vive d'une petite mouche charnante. Les cils bruns et légers s'abaissaient sur les yeux noirs où se reflétait une émotion pénible. La seule vue de lord Stanville venait de réveiller, chez Lilian, toutes les souffrances, toutes les révoltes d'autrefois, si difficilement assoupies dans cette âme ardente et fière.

"Ma pauvre maman disait bien que personne, moins que moi, n'était faite pour une situation pareille, songea-t-elle mélancoliquement. Il faudrait, pour réussir près d'eux, la souplesse, la platitude... l'hypocrisie. Et de cela, je suis incapable—grâce à Dieu! Voilà pourquoi, je pense, lady Laurence m'a en si grande antipathie."

Le soleil se couchait dans un horizon couleur d'orange, quand le train s'arrêta en gare de Breenwich. Lilian ne se pressa pas de descendre. Derrière sa vitre, elle attendit d'avoir vu passer lord Stanville, salué de tous avec le plus déferent empressement. Alors, seulement, elle descendit et se dirigea vers la sortie.

Elle vit, de loin, le jeune homme monter dans une superbe automobile, qui s'éloigna aussitôt. Après avoir fait le nécessaire pour qu'on lui portât sa malle, Lilian s'achemina vers Stanville-House... Car, bien que le trajet fut long, elle ne pouvait songer à prendre une voiture. Lady Laurence, pour lui faire bien connaître sans doute ce qu'était la pauvreté complète, lui mesurait de façon tellement stricte les subsides, qu'une fois son voyage soldé, avec les menus frais indispensables, il ne lui restait même plus de quoi payer une place dans l'omnibus automobile qui faisait le service de la gare à la ville.

Ainsi, cette femme à l'esprit étroit, malveillant, tyrannique, la mettait dans l'obligation de solliciter d'elle tout ce qui lui était nécessaire—fût-ce la moindre chose. C'était là, pour Lilian, le plus pénible côté de sa situation. Aussi aimait-elle mieux endurer des privations sur bien

des points, et attendait-elle que ses vêtements arrivassent à la dernière limite de l'usure, pour demander leur remplacement.

La porte de Stanville-House lui fut ouverte par Dominich, le domestique revêché. Tout droit, la jeune fille monta à sa chambre, située au troisième étage. Lady Stanville l'avait logée là après la mort de sa mère. Des meubles de rebut ornaient cette mansarde, très chaude l'été, quand le soleil avait chauffé le toit toute la journée. Après son passage dans le vestibule et l'escalier toujours frais, Lilian éprouva là une sensation d'étouffement. Mais elle songea: "Il faut bien que je m'y habitue!... Il y a tant de pauvres gens qui supportent cela, et pire encore! Et puis, ce n'est pas le plus dur de ce que j'aurai à endurer ici!"

Elle commença de s'installer, voulant agir, s'occuper, pour combattre la lourde tristesse qui s'emparait d'elle en se retrouvant dans cette maison où sa mère avait souffert, était morte, où ne l'attendait aucune affection, mais qui lui réservait, au contraire, de quotidiennes épreuves morales. Quand sa malle fut là, elle rangea son très mince trousseau, puis recoiffa ses cheveux blonds, plus beaux qu'autrefois encore, plus chaudement dorés. Ce n'était pas une petite affaire, car il s'agissait de les serrer, de les tordre, pour ne pas encourir les remarques sèches de lady Laurence. Mais, en dépit des consciencieux efforts de Lilian, cette admirable chevelure continuait d'onduler, de s'évader, — de parer, comme n'eût pu le faire la plus étincelante couronne, ce jeune et délicieux visage.

Quelques minutes avant l'heure du dîner, la jeune fille quitta sa chambre, sans hâte aucune. Elle eût voulu, au contraire, retarder encore le moment où il lui faudrait revoir lady Stanville — et surtout lord Stanville.

Sur une des marches de l'escalier conduisant du second au premier étage, un joli chat gris se lisait les pattes. L'année précédente, toute jeune minet, il avait été une des rares distractions de Lilian... La jeune fille le prit dans ses bras, et, tout en le câlinant, descendit les quelques marches qui restaient pour atteindre le très large palier du premier étage.

Ce palier se trouvait éclairé par une fenêtre garnie de vitraux anciens, placée dans l'escalier. Mais les corridors y aboutissant étaient sombres. Lilian, occupée du chat qu'elle tenait entre ses bras, ne vit pas une silhouette masculine qui allait déboucher de l'un deux et qui, à sa vue, s'immobilisait. Debout, sur la dernière marche, la

jeune fille caressait la jolie bête et lui parlait en souriant...

— Ah! petit coquin, tu me reconnais?... Tu as bien grandi, mon minet! Mais tu as toujours ton petit air fripon...

Les dernières lueurs du jour mourant éclairaient ses cheveux blonds, son visage aux traits si purs. L'harmonieuse élégance de la jeune taille souple se développait, dans cette attitude gracieuse, en dépit de la vieille robe dont Lilian avait tiré le meilleur parti possible. Et le plus charmant, le plus frais des sourires entr'ouvrait les lèvres pourprées, animait les yeux veloutés dont l'ardente lumière se voilait si souvent de mélancolie.

— ...Allons, minet, il faut que je te laisse, car j'arriverais en retard.

Elle descendit la dernière marche et mit le chat à terre... Comme elle se redressait, elle vit lord Stanville qui sortait du corridor.

Une vive rougeur lui monta au visage tandis qu'elle reculait un peu, machinalement, en tréssillant de surprise et d'émotion désagréable.

Il vint à elle et lui tendit la main.

— Bonsoir, Lilian... C'est donc bien vous qui étiez dans le même train que moi? Je n'en étais pas absolument certain, car voici quelque temps que je ne vous avais vue.

— Mais oui, mylord... J'ai quitté l'institution Welling...

— C'est ce que m'a dit ma mère, tout à l'heure.

D'un geste, il invitait la jeune fille à passer devant lui, dans l'escalier. Elle descendit rapidement, le cœur agité par l'émotion que lui causait cette rencontre.

Oui, quoiqu'elle se fût raisonnée à l'avance, elle n'avait pu maîtriser l'impression troublante, mélange de rancune douloureuse et de pénible confusion dont elle avait été saisie devant cet homme, devant son regard, froidement dominateur, qui s'était autrefois abaissé avec tant d'irritation dédaigneuse sur une pauvre petite fille tremblante et courageuse, coupable d'implorer sa pitié pour un enfant malheureux.

Dans le salon où elle avait coutume de se tenir, lady Stanville travaillait à un ouvrage de crochet. Près d'elle, Carrie feuilletait un magazine, sans paraître y prendre un grand intérêt... Ces six années écoulées, en faisant d'elle une jeune fille, n'avaient pas embelli miss Bairn. Grande, malgré, sans grâce, le visage osseux et couvert de taches de rousseur, elle aggravait encore cette disgrâce physique par des prétentions dont s'amusaient derrière son dos toute la jeunesse de Greenwich, et par un manque total de goût dans

sa toilette, qu'elle voulait, avant tout, riche et à effet. Lady Laurence lui laissait une grande liberté sur ce point-là comme sur d'autres. Elles s'entendaient fort bien toutes deux, par affinité de nature—et particulièrement dès qu'il s'agissait de froisser Lillian.

A la vue de Mlle de Sourzy, lady Stanville dit sèchement:

—Ah! vous voilà... Ce voyage s'est bien passé ?

Tout en adressant cette question, elle enveloppait la jeune fille d'un regard inquisiteur, malveillant comme de coutume.

—Très bien, ma cousine.

Lillian serrait la main que sa parente lui tendait avec condescendance, puis le bout des doigts que lui offrait Carrie, qui jugeait inutile de se déranger pour l'accueillir.

Mais la physionomie rogue de la jeune personne changea aussitôt, s'orna d'un sourire qui découvrait de larges dents, assez mal rangées, tandis qu'un regard extasié se dirigeait vers la porte, dans l'ouverture de laquelle apparaissait Hugh.

Les yeux clairs de lady Laurence eurent un éclair de joie orgueilleuse en s'attachant sur le jeune homme.

Lillian s'était légèrement écartée... Lady Stanville la désigna à son fils.

—Voici ta pupille, Hugh.

—Nous venons de nous rencontrer en haut, ma mère.

Il regardait la jeune fille avec une attention qui fit s'abaisser un peu les cils bruns frémis-sants.

Ce regard, Lillian le rencontra encore au cours du repas, tandis que lord Stanville s'entretenait à bâtons rompus avec sa mère et son secrétaire. Cependant, pas une fois il n'adressa la parole à sa pupille, placée au bout de la table, comme lorsqu'elle était fillette. Et Lillian s'en réjouit, car sa gorge était serrée, ses yeux prêts à pleurer, tandis que l'étreignait la souffrance de se trouver là, près de ces malveillances et de cette indifférence dédaigneuse—pour combien de temps!

II

Une quinzaine de jours seulement après son arrivée, Lillian réussit à se rendre en cachette à la maison des Rossignols pour dire, à ses amis, un rapide bonjour... Car, depuis la mort de sa mère, lady Stanville l'obligeait à lui demander son autorisation chaque fois qu'elle souhaitait les aller voir, et presque chaque fois, sans motif, on la lui refusait.

L'existence continuait insouciance et gaie, chez les O'Feilgen. Kathleen donnait des leçons de piano; Daisy, de tantôt délicate, étudiait néanmoins son violon avec ardeur; Joe venait d'être engagé dans un petit théâtre lyrique de Londres. Quant à la belle Rosetta, elle avait recouvré sa voix, épousé un violoniste de talent, donné avec lui des concerts; puis, devenue veuve, atteinte de nouveau de cette affection de la gorge qui lui enlevait son gagne-pain, ayant gaspillé l'argent acquis au cours de ses tournées musicales dans les principales villes du continent, elle était revenue à la maison des Rossignols où tous l'avaient accueillie sans vouloir se souvenir que jamais, alors qu'elle le pouvait, elle n'avait aidé ses parents dans la gêne.

Moralement, ils n'avaient pas changé, ces excellents O'Feilgen. Et Lillian, tout en reconnaissant leurs défauts, pensait qu'on devait beaucoup leur pardonner, en considération de cette parfaite bonté.

Elle fut accueillie avec enthousiasme par tous—sauf par Rosetta.

Habile à dissimuler, Mrs Teghton se montra aimable, néanmoins, alors que le dépit l'envahissait à la vue de Lillian. Jamais elle n'avait eu de sympathie pour l'enfant à l'âme franche et délicate, si opposée à sa propre nature. Mais que cette petite se permit d'être devenue aussi merveilleusement belle, c'était chose impardonnable pour cette femme jalouse de toutes les supériorités physiques ou morales.

Les miss O'Feilgen, dépourvues de sentiments de ce genre, s'extasèrent au contraire devant leur amie.

—C'est Joe qui va tomber en admiration devant vous, Lillian! s'écria Daisy. L'année dernière déjà, il n'avait plus d'yeux que pour vous, dès que vous étiez là. Mais depuis un an, vous êtes devenue tout à fait jeune fille.

Lillian se mit à rire, en serrant les mains de ses amies.

—Bien, bien, vous me raconterez cela une autre fois! Pour le moment, je me sauve, car lady Stanville trouverait que j'ai mis bien longtemps à faire la course dont elle m'a chargée... Au revoir, mistress O'Feilgen, mistress Heghton!

Et elle s'enfuit, légère, pour regagner le sombre logis qui était, en quelque sorte, sa prison.

Après le déjeuner, elle remonta dans sa chambre et prit un ouvrage de couture que lui avait donné à faire lady Stanville. La chaleur, aujourd'hui, était d'une accablante lourdeur. Lillian, très fatiguée, avait peine à lutter contre la torpeur... Elle se sentait vraiment anémiée.

depuis quelques mois, et le travail dont on la chargeait ici. Le manque d'air et d'exercice, la pénible contrainte morale, la tristesse et l'inquiétude de l'avenir contre lesquelles, chaque jour, il lui fallut courageusement lutter, — tout cela ne pouvait qu'augmenter un état de faiblesse qui commençait à l'inquiéter.

En parler à lady Laurence ? Elle attendrait pour cela de tomber à la tâche, car elle savait bien — pour l'avoir entendu répéter plus d'une fois — qu'une fille pauvre, obligée de gagner sa vie, ne pouvait se permettre d'être fatiguée, ni de seigner un rhume, ni d'avoir trop froid ou trop chaud.

"Eh bien, mon Dieu, vous me rappellerez à Vous, et je retrouverai ma chère maman", songea-t-elle, en joignant les mains sur son ouvrage un instant abandonné.

Dans le silence du brûlant après-midi, le bruit d'un moteur que l'on mettait en marche se fit entendre. C'était sans doute lord Stanville qui sortait en automobile.

Lilian eut un léger frémissement... Il faudrait pourtant qu'elle se décidât à tenter près de lui cette démarche... demander l'autorisation de travailler pour gagner son pain, pour ne plus rien leur devoir, à eux, ces orgueilleux, pour échapper enfin à leur joug!

Que lui répondrait-il?... La renverrait-il durement, comme autrefois?

Depuis ces quinze jours, il ne lui avait pas adressé dix mots, en dehors d'un bref "bonjour" ou "bonsoir, Lilian", quand il la voyait au lunch ou quittait le salon après le dîner. Mais elle avait plus d'une fois senti, sur elle, le regard énigmatique de ces yeux bleus, — regard rapide mais singulièrement pénétrant, qui n'avait pas la dureté habituelle chez lui, mais causait pourtant à Lilian une sorte de gêne.

Non, ce ne serait pas chose facile de se résoudre à lui présenter cette requête!... Il tenait à distance jusqu'à sa mère elle-même, ce hautain lord Stanville. Lady Laurence recueillait ce qu'elle avait semé dans l'âme de son fils: sécheresse du coeur, esprit d'indépendance orgueilleuse, persuasion qu'il appartenait à une essence très supérieure... et, sous la froide déférence dont il usait à l'égard de sa mère, secret dédain pour l'obéissance dont il avait été, dont il était plus que jamais l'objet.

Autrefois, il lui parlait des affaires de la fabrique. Maintenant, il ne lui en disait mot que très rarement, de façon incidente... Elle avait appris ainsi, deux ans auparavant, la construction de nouveaux bâtiments, d'importantes améliorations

d'outillage, l'extension énorme donnée par Hugh à ces affaires déjà si importantes auparavant. Mais la femme au coeur dur, qui savait si bien dominer les êtres sans défense, courbait le front comme les autres devant cette impérieuse volonté, devant les décisions de cette autorité glaciale. Lilian avait fort bien remarqué, en ces derniers temps, qu'elle ne contredisait jamais son fils, quoiqu'il eût émis deux ou trois fois des idées contraires aux siennes... Il était donc fort compréhensible que, dans cette atmosphère de crainte et d'adulation, l'orgueil de lord Stanville n'eût fait que croître en ces dernières années.

A vrai dire, cette complète indépendance du jeune homme à l'égard de l'opinion de sa mère donnait, à Lilian, quelque espoir qu'il fit droit à sa demande. Que lui importerait, après tout, d'autoriser que sa pupille occupât, à Londres ou dans quelque autre endroit, une situation de dactylographe ou de comptable? Il laissait bien ses cousines O'Feilgen donner des leçons pour vivre dans la ville qu'il habitait... Et une fois cette autorisation accordée, lady Laurence n'aurait plus rien à dire, en admettant qu'elle eût le désir de conserver quelque temps encore sous sa coupe cette jeune parente détestée.

Mais Lilian ne pouvait parler à lord Stanville en présence de sa mère. Il lui faudrait donc demander une audience... Et elle reculait de jour en jour ce moment pénible.

"Ah! que je suis lâche, songea-t-elle en reprenant son ouvrage. Je le ferai demain... Après tout, il ne me dévorera pas, comme je le disais autrefois à propos du pauvre petit Billy... Et une humiliation de plus ou de moins!..."

A ce moment, une sonnerie électrique se fit entendre... C'était lady Stanville qui l'appelait.

—Allons, quelque corvée encore! murmura-t-elle avec un soupir.

Dans le salon où les volets clos maintenaient une relative fraîcheur, lady Laurence écrivait, tandis que miss Bairn, en robe d'intérieur claire et légère, paraissait dans un fauteuil, une broderie à la main.

Ce fut elle qui s'adressa à Lilian, avec son habituel ton d'arrogance.

—Mettez votre chapeau, Lilian, et allez chercher mon corsage chez Mrs. Abston.

—Avec absolument pressé, miss Bairn? Je pourrais peut-être y aller un peu plus tard, quand la chaleur sera moins forte?

—Pas du tout, je veux ce corsage maintenant. Essayez avant le dîner. Du reste, quand vous serez une employée quelconque, il faudra bien que

vous sortiez à n'importe quelle heure, par n'importe quel temps!

Et un regard de dédain méchant compléta la phrase.

Lilian ne répliqua rien et regagna sa chambre. Elle mit son vieux chapeau de paille noire, prit ses gants qui n'étaient plus que reprises, et descendit pour s'engager dans la fournaise du dehors.

La couturière de Carrie demeurait à l'autre bout de la ville... Lilian, déjà si accablée auparavant par la fatigue et la chaleur, n'en pouvait plus quand elle atteignit au but. Elle se reposa un moment, reçut le carton contenant le corsage et prit le chemin du retour.

Elle avançait avec peine, les jambes lourdes, le cerveau en feu. Un soleil de plomb dardait ses rayons sur la rue large, bordée de villas élégantes... Et Lilian n'avait pas une ombrelle pour se protéger. Son vieux parapluie, tout ce qu'elle possédait, se trouvait justement en réparation... Il fallait pourtant qu'elle se trainât jusqu'au bout, qu'elle atteignît au moins un petit coin d'ombre où elle pourrait s'arrêter un moment...

A cette heure torride, peu de monde se trouvait dehors. Quelques voitures, quelques automobiles passaient... L'une de celles-ci, glissant le long du trottoir sur lequel marchait la jeune fille, stoppa tout à coup. Une voix impérative demanda:

—Que faites-vous donc, Lilian, sous un pareil soleil? Montez vite ici!

Elle leva les yeux, vit lord Stanville qui ouvrait vivement la portière... Comme elle restait là immobile, stupéfaite, il répéta:

—Allons, montez vite!

Elle obéit sans trop savoir où elle en était... Et l'automobile repartit aussitôt.

Hugh prit le carton des mains de la jeune fille et le posa sur le siège en face de lui. Son regard s'attachait au visage empourpré par la chaleur et la fatigue, aux yeux un peu fiévreux sur lesquels s'abaissaient les paupières délicates.

—Quelle idée avez-vous de sortir par une température pareille? Vous risquez une insolation, ou tout au moins un fort malaise.

—Je le sais... Mais je n'étais pas libre de choisir.

—Pourquoi cela?... Quelle était donc cette chose indispensable?

—Miss Bairn tenait à avoir tout de suite son corsage qui était chez la couturière.

—Miss Bairn?... A-t-elle donc coutume de vous donner ses commissions à faire?... et de vous imposer sa volonté?

La teinte de pourpre se fit plus vive sur les joues de Lilian.

—Mais oui, mylord.

—Et ma mère le sait?... Elle l'approuve?...

Lilian répondit encore affirmativement... Lord Stanville s'enfonça dans l'angle de la voiture, sans quitter la jeune fille du regard. Il semblait examiner attentivement sa tenue, des pieds à la tête... Après un court silence, il demanda:

—C'est ma mère qui pourvoit à votre entretien?

—Oui, mylord.

—Elle ne recevra pas une somme pour vos menues dépenses?

—Non, je ne reçois rien... Je n'ai droit à rien, d'ailleurs.

Un éclair de fierté passa dans les admirables prunelles veloutées, que la fatigue languissait.

Un sourire vint aux lèvres de lord Stanville, — un de ces rares sourires qui, lorsqu'ils n'étaient pas nuancés de froide ironie, changeaient étrangement, pour une seconde, l'expression de cette physionomie.

—Il n'est pas question de droit, naturellement. Nous parlerons d'ailleurs de tout cela plus à loisir.

Lilian ferma un peu les yeux, dans une subite détente physique... Après tant de fatigue et de malaise, elle se trouvait bien dans la voiture si parfaitement suspendue et capitonnée... Puis elle n'avait plus guère, en ce moment, la force de réfléchir, de s'étonner comme elle l'aurait dû en se voyant assise dans l'automobile de lord Stanville et l'objet de quelque intérêt de sa part, ainsi qu'en témoignaient ses questions et l'attention avec laquelle il continuait de la considérer.

Car bien qu'elle tint ses paupières un peu baissées, elle sentait, sur elle, ce regard, et elle en éprouvait une gêne secrète.

L'automobile s'arrêta devant la porte de Stanville-House, qu'ouvrait avec empressement Dominick, prévenu par la trompe du chauffeur. La main de lord Stanville se trouva là pour aider Lilian à descendre... Comme la jeune fille se détournait pour prendre le carton de Carrie, Hugh l'arrêta du geste.

—Attendez, Dominick, l'automobile est là.

Il entra avec elle dans le vestibule. Tandis qu'elle se tournait vers lui pour le remercier, il demanda:

—Si vous êtes un peu remise de votre fatigue, venez donc vers cinq heures dans mon cabinet. J'ai à causer avec vous.

—Certainement, lord Stanville. Je désirais moi-même vous parler...

—Eh bien, entendu. A tout à l'heure, Lilian. Reposez-vous bien jusque-là.

Il leva son chapeau, et se tourna vers Dominich pour lui donner l'ordre de remettre le carton à la femme de chambre de miss Bairn. Puis à son tour, il gravit l'escalier, en suivant des yeux la souple silhouette de femme qui le précédait.

III

Au bout d'un long moment seulement, Lilian put se rendre compte qu'elle était bien éveillée. Que cet incident inattendu n'était pas un rêve... Oui, lord Stanville lui accordait, de lui-même, l'entretien qu'elle souhaitait avoir. Et il paraissait bien d'époux... tel que jamais elle ne l'avait vu.

Allons, elle obtiendrait certainement sans difficulté ce qui était pour elle si important—ce qui devait être, à lui, si complètement indifférent.

Néanmoins, ce fut le cœur serré par l'anxiété, par l'émotion pénible, que la jeune fille se dirigea vers le cabinet de lord Stanville, à l'heure indiquée.

Elle éprouvait une gêne dont elle ne définissait pas le motif—ou plutôt qu'elle attribuait uniquement au souvenir de la scène qui s'était passée autrefois dans cette même pièce, entre une enfant toute frémissante de révolte et d'humiliation, et un jeune homme inflexible, qui l'avait froidement regardée accomplir sa punition.

Le cabinet de travail du maître de Stanville-House était une grande pièce à trois fenêtres, qu'un aïeul prodigue—peut-être le seul—avait fait tendre d'un magnifique cuir gaufré, orner de boiseries sculptées dont la valeur devait être, aujourd'hui, inestimable. Les meubles, de la même époque, étaient de précieux spécimens du seizième siècle... Et le même aïeul, décidément artiste et homme de goût, avait réuni là quelques ivoires fouillés, des buires d'argent niellé, de curieux coffrets ciselés qui étaient des merveilles.

Ses descendants avaient continué de venir travailler là, sans guère se soucier de la beauté du cadre. Le père d'Hugh avait même eu l'idée de vendre les boiseries dont un amateur lui offrait un haut prix. Mais il était mort avant que fut conclu le marché. Quant à son fils, il avait éconduit l'acheteur qui revenait à la charge.

Hugh conservait-il ces vieilles choses par tradition, par orgueil de race, ou bien s'y intéressait-il vraiment et en appréciait-il la beauté?... On ne le savait trop, car s'il se tenait, par des revues, au courant du mouvement intellectuel et artistique, il parlait fort rarement de ces sujets.

Et Lilian pensait que, très probablement, son intelligence pratique de grand chef d'industrie n'y prenait pas beaucoup de goût.

Quand elle entra dans le cabinet, lord Stanville se tenait assis devant son bureau, le menton sur sa main, un rayon de soleil couchant frôlant ses cheveux ras.

C'était dans cette attitude qu'un jour, six ans auparavant, il regardait s'approcher une petite fille aux yeux fiers, aux joues brûlantes, qui se raidissait pour aller jusqu'au bout de l'humiliation...

Aujourd'hui, il se levait, s'avavançait vers sa pupille et lui désignait un fauteuil.

—Asseyez-vous, Lilian... Vous sentez-vous mieux, maintenant?

—Un peu, je vous remercie, mylord.

Il ne reprit pas sa place au bureau, mais s'assit en face de la jeune fille dont le visage se trouvait dans la pleine clarté du couchant. Les yeux bruns s'abaissèrent un peu, et tremblèrent légèrement sur les yeux que gênait cette lumière, et surtout le regard de lord Stanville.

—Veuillez donc me dire à quoi vous occupez ma mère.

Elle répondit en hésitant, en cherchant ses mots. Puisqu'il paraissait vraiment ignorer la façon dont on profitait ici de sa dépendance, il déplaçait à sa délicatesse de le lui dévoiler.

Hugh, le coude à l'appui de son fauteuil, le menton sur sa main, ne quittait pas des yeux l'expressif et délicieux visage qui rougissait, frémissait, laissait voir l'embarras que causait, à Lilian, cette question.

Le jeune homme dit de sa voix nette, qui n'avait pas, en ce moment, les froides intonations habituelles:

—C'est une besogne de femme de chambre, que vous aviez là... Je changerai cela, dès aujourd'hui. Vous aurez désormais la liberté d'employer vos journées à un travail personnel, à ce que vous voudrez. Pour votre entretien, je vous remettrai, chaque trimestre, une pension de vingt-cinq livres, dont vous userez à votre guise.

Pendant un moment, Lilian resta sans parole. Elle s'attendait si peu à cela qu'une véritable stupéfaction l'envahissait... Et elle regardait lord Stanville avec un air de dire: "Est-ce que j'ai bien compris?"

Enfin, elle balbutia:

—Je vous remercie, mylord... Mais je voudrais... Il me serait pénible d'accepter cela.

—Pourquoi?

—Parce que je suis capable maintenant de gagner ma vie... Et c'est ce que je voulais vous

demander... La directrice de la pension Welling a offert de me trouver une situation. M'autorisez-vous à lui écrire qu'elle peut le faire?

— Certes non. Vous demeurerez ici jusqu'à votre majorité.

Lillian tressaillit. Elle avait beaucoup espéré, depuis un moment, réussir dans sa démarche. Sa déception fut si vive, son émotion si pénible, que la chaude rougeur couvrant ses joues disparut, faisant place à une subite pâleur.

Elle dit, les lèvres tremblantes:

— Pourtant, lord Stanville, vous devez comprendre que, pouvant gagner ma vie, je désire vous libérer de cette charge?... tout en vous démontrant reconnaissante de m'avoir accueillie chez vous...

Cette dernière phrase fut dure à prononcer, car on la lui avait fait payer si cher, cette hospitalité!

— Je reconnais volontiers le sentiment de la dignité qui vous porte à m'adresser cette demande. Néanmoins, tant que vous êtes ma pupille, il ne me conviendrait pas que vous travailliez au dehors.

Avant d'avoir eu le temps de réfléchir, Lillian laissa échapper ces mots:

— Eh bien, alors, chez vous... Si vous aviez un emploi à me donner?

— Chez moi?

Il se redressa légèrement, en la considérant avec une attention plus vive.

Et elle, aussitôt, le cœur serré, pensait:

"Qu'ai-je fait là?... S'il accepte, dans quelle dépendance vais-je me trouver, sous le joug d'un tel maître?"

Lord Stanville dit au bout d'un court silence:

— Je ne puis cependant vous mettre au nombre de mes ouvrières?... Les dactylographes sont au complet... Comme aide-comptable, peut-être? Osner et sa femme ont besoin d'aide. Vous seriez au courant de ce travail?

— J'ai fait de bonnes études de comptabilité...

— Eh bien, essayez. Vous viendrez au bureau de neuf heures à midi et de deux heures à cinq, à partir de lundi... Est-ce convenu?

— Oui, mylord... Et je vous remercie...

Elle se leva, quelque peu étourdie... C'était donc fait? Elle devenait l'un des infimes rouages de cette puissante maison; elle devrait, à dater de lundi, se plier à l'inflexible discipline, à l'obéissance passive que lord Stanville exigeait de ses subordonnés...

— Pour venir aux bureaux, vous vous servirez du passage que je prends moi-même, car il est

inutile que vous passiez par la fabrique. Je vais vous la montrer.

Il la précéda d'un long corridor et ouvrit une porte qui donnait sur la galerie, au dessus des arcades de pierre, faisant ainsi communiquer Stanville-House avec la fabrique.

— Voici... A l'extrémité, le bureau des comptables est à gauche en entrant, au bout d'un couloir. Mrs. Osner vous indiquera votre travail.

Il inclina la tête pour prendre congé d'elle et fit quelques pas dans la direction de son cabinet. Puis, se ravisant, il revint à la jeune fille.

— Encore un mot... Donnez-moi donc le titre de cousin, au lieu de ces appellations cérémonieuses qui n'ont pas de raison d'être.

Elle balbutia, saisie d'une nouvelle surprise:

— Certainement... si vous le voulez...

En rentrant dans son cabinet, Hugh s'assit de nouveau à son bureau. Mais au lieu de se remettre à écrire, il appuya son visage contre sa main et resta immobile, la physionomie songeuse.

Un coup léger fut frappé à la porte, peu après. Lady Laurence venait demander à son fils des renseignements au sujet de valeurs lui appartenant qu'elle désirait négocier. Il les lui donna avec la clarté brièveté qui lui était habituelle; puis, comme elle allait se lever pour se retirer, il l'arrêta du geste.

— Je vous demanderai un instant encore, ma mère... Cet après-midi, j'ai rencontré Lillian revenant de faire une commission pour Caroline. Tout d'abord, il eût convenu d'attendre une heure plus favorable, car cette enfant était prête à se trouver mal de chaleur quand je l'ai aperçue. En outre, je me demande comment vous autorisez Caroline à lui donner des ordres, comme si elle était à son service?

Un vif étonnement apparut sur la physionomie de lady Stanville.

— Mais, mon cher ami, je ne vois pas ce que tu trouves de répréhensible?... Lillian est destinée à une situation très modeste. Il faut donc lui apprendre à obéir, à tout supporter...

— C'est probablement pour cela que vous l'habillez de façon tellement pauvre?

— Oui, car c'est une petite orgueilleuse, qui a besoin d'être matée, une enfant très portée à la coquetterie...

— Elle m'a paru au contraire simple et sérieuse. Mais enfin, je ne la connais pas encore pour me prononcer catégoriquement à ce sujet... Néanmoins, je n'admets pas que cette jeune fille, ma pupille et cousine, dont j'assume la charge pécuniaire, soit mise de cette manière-là, que vous

ne toléreriez pas pour vos femmes de chambre. J'en ai été humilié pour nous, cet après-midi.

—Vraiment, Hugh, je regrette beaucoup!... Des demain, je verrai à l'habiller autrement...

—Vous n'aurez plus l'ennui de vous en occuper, ma mère. Elle m'a demandé tout à l'heure de lui permettre de chercher une situation, pour n'être plus à notre charge; je lui ai offert alors une place de comptable dans mes bureaux, ce qu'elle a accepté. De ce fait, elle recevra des appointements qui lui permettront de suffire à son entretien.

La physionomie de lady Laurence laissa voir une surprise mêlée de vive satisfaction.

—Oh! tu la prends dans tes bureaux?... Tant mieux! Elle saura là ce que c'est que d'être sévèrement tenue! Mais elle est trop jeune pour utiliser elle-même l'argent que tu lui remettras. Je lui achèterai le nécessaire...

—Ne vous donnez pas cette peine. Lillian le fera très bien seule, j'en suis persuadé.

—Mais, mon ami, tu n'y penses pas? Cette petite n'a aucune expérience, et est certainement coquette, je te l'affirme. Tant que je l'ai tenue, cela a bien été. Mais si elle se voit libre de s'habiller à son idée!... Avec cela qu'elle se fait déjà suffisamment remarquer, à cause de cette figure... de cette chevelure que toutes mes exhortations n'ont jamais pu parvenir à lui faire coiffer convenablement...

—J'estime au contraire, qu'il est nécessaire de lui laisser quelque liberté, pour juger comment elle en usera.

Le ton net et décisif avec lequel Hugh prononça ces mots avertit lady Laurence qu'il n'y avait pas à insister.

—Du moment où tu crois cela préférable... Il sera toujours temps, d'ailleurs, de changer ces dispositions, si nous en voyons la nécessité. Mais je suis enchantée, réellement, qu'elle devienne ton employée! L'esprit d'indépendance que j'ai combattu de mon mieux, chez elle, la sotte fierté que je n'ai pu complètement faire disparaître, trouveront à qui parler en la personne d'un maître qui ne les ménagera pas!... Oui, tu as eu là une excellente idée, mon cher Hugh!

Une lueur d'ironie traversa les yeux bleu sombre. Mais lady Stanville ne le vit pas. Elle était complètement satisfaite, sans la moindre arrière-pensée, à l'idée que cette Lillian, dont le courage et la calme fierté l'irritaient, allait se trouver du matin au soir, quotidiennement, sous la dure autorité que tous redoutaient. Car, bien que son fils n'eût pas encore trente ans, elle le considérait comme un être exceptionnel, inaccessible à toute

émotion, à toute passion, dédaigneux des communes faiblesses, et elle demeurerait incapable de s'imaginer qu'il pût s'intéresser à la beauté de Lillian.

Le soir de ce même jour, comme la jeune fille allait s'asseoir à sa place habituelle, au bout de la table, lord Stanville dit impérativement au domestique :

—Mettez donc le couvert de Mlle de Sourzy à ma gauche, Dominich. Qu'est-ce que cette idée de le placer là-bas?

Lillian, qui ne comptait plus les étonnements de jour-là, s'assit donc près de son tuteur. Lady Laurence avait eu un léger mouvement de surprise et de contrariété, car cette réflexion de son fils était un blâme pour elle, qui avait donné ses instructions à Dominich. Mais elle n'émit aucune observation et se contenta de diriger vers sa jeune parente son habituel coup d'oeil hostile dont Lillian avait renoncé à s'étonner.

IV

Dans l'après-midi de dimanche, trois jours plus tard, Lillian l'accompagna chez elles ses amies Kathleen et Daisy, en sortant des vêpres. Lady Stanville et Carrie s'étaient rendues à l'Hôtel de Ville, où se donnait une conférence qu'avait accepté de présider lord Stanville.

La jeune fille avait donc un peu de temps à consacrer à ses amies, avant que rentrassent la tante et la nièce.

Dans le salon, Joe, arrivé dans la nuit, faisait la sieste. Daisy alla lui chatouiller le nez avec son gant. Il se redressa brusquement en demandant :

—Eh bien, quoi?... Qu'y a-t-il?

Puis son regard tomba sur Lillian qui riait doucement. Alors il se mit debout en s'exclamant :

—Ah! c'est la Belle aux cheveux d'or!

Elle lui tendit sa fine petite main qu'il serra chaleureusement. Son regard ébloui, admirateur et tendre, s'attachait au joli visage souriant.

—Vous êtes encore plus délicieuse que l'année dernière. Lillian!

Elle rougit, et prit un air sérieux.

—Il était convenu que vous ne deviez plus me faire de compliments, Joe.

—C'est vrai! Mais ils partent tout seuls!... C'est votre faute, aussi! Est-ce qu'on a des yeux pareils? Et ces cheveux!

Lillian lui tourna le dos.

—Bonsoir, mon ami. Je reviendrai quand vous serez parti.

—Que vous êtes susceptible!... Mais je me tais! Allons, venez vous asseoir. J'ai apporté des

gâteaux de Londres,—ceux que vous aimez. Lily. Ma tante va nous servir le thé, qui me semblera cent fois meilleur... Bon, j'allais encore en laisser échapper un!

Il avait toujours son visage rieur et doux, le blond Joe. Joli garçon, de petite taille, mince et gracieux, la physionomie un peu efféminée, il s'habillait avec une élégance trop recherchée. Au moral, coeur excellent et tête légère. Il ne cachait guère son admiration pour Lilian, mais celle-ci, tout en affectant de ne pas le prendre au sérieux, maintenait entre eux, avec beaucoup de tact, une attitude de bonne camaraderie dont le jeune homme n'avait jamais cherché à dépasser les limites.

Kathleen, jetant sur une table, son paroissien, s'écria:

—Devine, Joe, ce que vient de nous apprendre Lilian?

Daisy répéta d'un ton d'horreur:

—Oui, devine?... La pauvre amie!

—Quoi donc?... Quoi donc?

—Oui, que lui arrive-t-il, à cette pauvre Lilian?

Ces derniers mots étaient prononcés par Rosetta qui entraînait la théière à la main.

Kathleen dit lugubrement:

—Elle entre comme comptable à la fabrique!

Joe bondit.

—O ciel!... Vous, Lilian?... vous, directement sous le joug de lord Stanville?

Elle eut un sourire mélancolique.

—Peut-être ne sera-t-il pas plus pesant que celui de sa mère.

—Mais est-ce lui qui vous a offert... ou imposé cela?

—Non, pas imposé!... Je dois même dire que c'est moi qui le lui ai demandé.

Elle fit alors succinctement le récit des incidents qui avaient marqué cette journée où pour la première fois, lord Stanville avait paru se rappeler qu'il était son tuteur.

En résumé, il m'a témoigné autant d'intérêt qu'il lui est sans doute possible d'en avoir pour une si petite personnalité, conclut-elle.

Joe protesta:

—Eh bien, vous n'êtes pas difficile!... Vous faire travailler dans ses bureaux... vous, sa cousine!

—Il juge cela plus convenable que de me laisser travailler dans les bureaux d'un étranger, mon cher ami.

—Mais il ne devait pas accéder à votre demande! Il devait vous dire: "Non, vous n'avez pas à gagner votre vie, puisque vous êtes sous mon

toit, et que je suis votre parent..." Bien au contraire, il a sauté là-dessus, trop heureux d'avoir une nouvelle esclave à faire marcher. Ah! on sait ce que signifie cela: "employée chez lord Stanville"! Vous le verrez vite, ma pauvre Lilian!

Elle dit avec un petit tremblement dans la voix:

—Voyons, Joe, ne m'ôtez pas mon courage.

—Ouï, es-tu stupide! s'écria Daisy. Crois-tu qu'elle n'a pas encore assez d'inquiétudes, sans que tu viennes lui tourner le fer dans la plaie?

Joe saisit la main de Lilian.

—Pardon! Je suis un imbécile, en effet!... D'abord, qu'est-ce que j'en sais? Lord Stanville aura sans doute quelque indulgence pour vous, car les statues de marbre elles-mêmes doivent être charmées par vos beaux yeux. Lilian, par votre sourire...

—Joe, vous dites des bêtises!

Il prit un air contrit, tandis qu'entre les lèvres de Rosetta, glissait un sourire moqueur, à la vue de la rougeur qui montait aux joues de Lilian.

Kathleen saisit son frère à l'épaule et le secoua gaiement.

—Incorrigible garçon!... Si tu continues nous t'enverrons, comme pénitence, faire des compliments à miss Bairn!

—Ce serait fort amusant! Car elle y croirait, je le parie!... Toujours aimable, la sympathique Caroline? Toujours d'une grâce idéale?... On n'annonce pas encore son mariage avec lord Stanville?

—Il n'en est pas question. Pensez-vous que cela puisse se faire?

—J'ignore!... Ce doit être un projet de lady Laurence, qui porte dans son coeur cette charmante héritière. Mais Hugh entre-t-il dans les idées de sa mère? Voilà ce qu'on ne peut savoir.

Daisy s'écria:

—Je ne puis croire qu'il l'épouse! Elle est vraiment trop laide, trop disgracieuse!... Et puis—car ceci, dit-on, est la principale question pour lui,—bien d'autres femmes plus agréables lui apporteraient une fortune beaucoup plus considérable.

Rosetta, qui versait le thé, déclara:

—Je suis absolument de ton avis. Lord Stanville peut choisir entre cent, entre mille—d'autant plus qu'il est fort bel homme, d'une distinction extrême.

Joe convint:

—Très aristocratique. Si seulement il ne rasait pas ses cheveux, et s'il s'adressait à un autre tailleur que ce brave Becker, qui habille tous les

grands-pères de Breenwich, il serait d'un chic impressionnant.

—Tel que, c'est un homme très remarquable.

Joc simula un frisson.

—Très remarquable! Écrasant!... Quand je pense à l'heureuse créature qui aura l'honneur de devenir lady Stanville!... Brr! c'est terrible!

—Fourtant, elles sont nombreuses. j'en suis certain, celles qui aspirent à cet honneur.

—Eh oui! à cause de son énorme fortune!...

Puis il y a des femmes, paraît-il, que ces hommes de roc et de glace subjuguent complètement, et qui n'aspirent qu'à se mettre sous un tel joug. Grand bien leur fasse!... Ce ne serait pas votre goût, dites, Lillian?

La jeune fille eut un frisson, bien réel celui-là, en répondant avec élan :

—Oh! non!

Rosetta ne dit rien. Mais elle pensait, le cœur gonflé d'ambitieux desirs: "Ah! j'accepterais bien cela, moi!... Pour une fortune et une situation comme celles-là, on peut supporter un peu la servitude... Et d'ailleurs, une femme habile, jolie, de caractère souple, pourrait espérer rendre moins intraitable cet orgueilleux lord Stanville."

Lillian s'attarda un peu à la maison des Rosignols. Comme la princesse du conte, elle s'en-fuit bien vite en entendant sonner cinq heures... Hélas! juste au moment où elle tournait l'angle de la maison, le landau attelé de deux chevaux gris, auquel demeurerait toujours fidèle lady Laurence, s'arrêtait devant Stanville-House, à la suite de l'automobile de lord Stanville. Celui-ci, déjà descendu, s'avança pour aider sa mère... Lady Laurence, le pied sur le marchepied, aperçut Lillian et demanda sèchement:

—D'où venez-vous donc, à cette heure?

Hugh, tournant la tête, regarda la jeune fille toute rougissante, à la perspective des reproches et des ennuis qui l'attendaient.

—De chez Mrs. O'Feilgen, ma cousine.

—Comment, sans m'en demander la permission, ainsi que je vous l'ai ordonné?... Tu vois, Hugh, quelle indiscipline!

Lord Stanville dit froidement :

—Elle a eu tort, en effet.

Carrie, qui s'appêtait à descendre derrière sa tante, glissa vers Lillian un coup d'œil méchamment joyeux.

Lady Stanville, en mettant pied à terre, dit avec satisfaction :

—Tu peux constater par toi-même, Hugh, le caractère difficile, l'esprit d'insoumission contre lesquels je dois lutter.

—Vous n'aurez plus cette peine, ma mère. Désormais, c'est à moi que Lillian devra demander toutes les autorisations.

—Très bien! Parfait! Je ne pense pas qu'elle ait jamais l'idée d'enfreindre les défenses que tu lui feras, cette jeune personne qui se moque ainsi des miennes!

Et lady Laurence eut un petit rire sec, en jetant, vers Lillian, un regard de malveillant contentement.

Elle entra dans le vestibule, suivie de Caroline, guidée dans sa robe blanche trop chargée de broderies. Du geste, Hugh invita Lillian à passer devant lui... Et tandis qu'il venait après elle, il demanda :

—Eh bien, que deviennent-ils, tous les O'Feilgen?... On m'a dit que Joseph avait un engagement dans je ne sais plus quel théâtre?

—En effet, mon cousin.

Lady Laurence se détourna brusquement.

—J'ignorais!... Ainsi, le voilà cabotin?... O'est complet!

Hugh riposta dédaigneusement:

—Que vouliez-vous qu'il fit?... Il n'est capable que de cela.

Quel mépris orgueilleux! Lord Stanville semblait, par ces mots, écraser son humble parent, le rejeter dans le néant.

Lady Laurence dit avec vivacité :

—Je pense, mon cher ami, que tu vas mettre à la raison ces gens-là?... O'est-à-dire les envoyer se loger ailleurs!

—Pourquoi donc?

—Comment, pourquoi?... Mais si ce petit chanteur fait parler de lui?... pas en bien, certainement, car il ne doit avoir aucun talent!

—Sa voix est jolie, paraît-il; toutefois, elle ne lui permettra pas de s'élever au-dessus de la moyenne. Son existence a été jusqu'ici convenable. J'ai pris mes renseignements à ce sujet... Ainsi donc, pour le moment, je ne vois rien qui motive le renvoi de cette famille hors du logis dont je lui laisse la jouissance.

Et, se tournant vers Lillian qui écoutait avec anxiété, car elle craignait en ce moment pour ses amis, dont l'existence pécuniaire était déjà si difficile, Hugh ajouta :

—Je vous autorise à les voir de temps à autre. Mais prenez garde de ne pas vous laisser influencer par ce milieu d'artistes, gens gaspilleurs et sans souoi.

—Oh! non! Si j'estime leurs excellentes qualités, je connais aussi leurs défauts... Je vous remercie, mon cousin...

Les yeux noirs, où brillait une lueur joyeuse, se levaient sur le beau visage hautain. Puis, inclinant un peu la tête dans ce petit salut digne et charmant qui lui était habituel, Lilian se dirigea vers l'escalier pour regagner sa mansarde.

Lady Stanville demanda en baissant un peu la voix :

—C'est toi qui lui as permis de t'appeler ainsi?

—Mais oui. Qu'y voyez-vous d'extraordinaire?

—L'autre manière était plus respectueuse... mettait mieux en relief les distances... Et maintenant surtout qu'elle devient ton employée...

—Eh bien, elle n'en est pas moins pour cela ma cousine, je suppose?

Le ton était bref, impatient, et le regard disait clairement : "Comment vous permettez-vous de discuter ce qu'il me plaît de faire?"

Lady Laurence balbutia :

—Naturellement, tu es le seul juge... Je faisais une simple remarque... Du moment où tu trouves cela préférable...

—Je le trouve logique, tout simplement.

Et l'incident fut clos là-dessus, de façon irrévocable, comme pour toutes les décisions de lord Stanville.

V

Lilian commença, le lendemain, l'apprentissage de ses nouvelles fonctions, sous la direction de Mrs. Osner, une femme aux cheveux grisonnants, aux épaules voûtées, au long visage terne et fatigué. Son mari et elle occupaient ici, depuis plus de vingt ans, cette situation de comptables. Eux seuls auraient pu dire la somme de travail et de patiente soumission qu'avaient exigée, de ces laborieux employés, lord James Stanville d'abord, et surtout son fils... Après avoir élevé six enfants, au moment où ils comptaient faire quelques économies pour leurs vieux jours, deux petits-enfants orphelins leur étaient tombés sur les bras. Ainsi, l'heure de la retraite se trouvait reculée jusqu'à des limites indéfinies. Mais les pauvres gens, sans se plaindre, continuaient leur consciencieux travail, en tremblant toujours de ne pas satisfaire le maître dur et altier dont dépendait leur existence.

Mrs. Osner semblait une excellente personne, discrète et taoturne, comme son mari, d'ailleurs. Les longues heures passées entre les murs de ce bureau sombre paraissaient les avoir marqués d'une indélébile empreinte de tristesse silencieuse... Et Lilian, en songeant à ce qu'on lui avait dit au sujet de la discipline impitoyable qui maintenait ouvriers et employés de tous grades, son-

geait avec un petit frisson : "Je deviendrais donc semblable à eux si je resta's ici quelque temps?"

Généralement, quand lord Stanville avait besoin de parler à l'un de ses comptables, il le faisait appeler dans son bureau. Pourtant, le troisième jour après que Lilian fût installée près d'eux, il entra, donna une brève instruction à Osner et sortit sans avoir adressé la parole à sa pupille, mais en enveloppant d'un long regard la tête blonde penchée sur un registre.

Aux repas, il lui disait maintenant quelques mots. Elle n'avait plus l'impression d'être, pour lui, celle qui n'existe pas. Mais toujours, en sa présence, une gêne l'enveloppait, telle qu'elle n'en avait jamais éprouvée autrefois, quand elle était une fillette dont ne daignait pas s'occuper lord Stanville.

Si la nouvelle situation de Lilian n'avait rien de particulièrement intéressant, la jeune fille y gagnait, du moins, d'échapper en partie à l'autorité de lady Stanville. En dehors du temps passé au bureau, elle était libre. Hugh lui ayant remis à l'avance le premier trimestre de ses émoluments, elle pouvait commencer de monter, fort simplement d'ailleurs, sa garde-robe et son trousseau. Ses mains adroites transformaient en blouses charmantes deux coupons d'étoffe légère que Daisy avait découverts, pour elle, dans un magasin de nouveautés. Elle avait le goût de l'élégance discrète, de l'harmonie, de cette simplicité raffinée qui est la marque de la plus rare distinction... Et en cela encore, elle ne pouvait être comprise de lady Stanville, qui, bien que de naissance aristocratique, avait, sur ce point, des goûts de parvenue.

Elle croyait bien, la pauvre Lilian, que ses modestes blouses, copiées sur un modèle fourni par Kathleen, ne risquaient pas d'encourir les critiques de son autoritaire parente. Aussi demeura-t-elle un moment ahurie, en s'entendant apostropher en ces termes, la première fois qu'elle mit l'une d'elles :

—Qu'est-ce que cette élégance déplacée?... Où avez-vous acheté ce corsage?

C'était à l'heure du déjeuner, dans le salon où lady Laurence attendait son fils, pour passer dans la salle à manger... Hugh entra à ce moment. Il demanda :

—Qu'y a-t-il ?

—Regarde cela!... Ne t'avais-je pas prédit qu'elle ne saurait pas s'habiller selon sa situation?

Les yeux pénétrants examinèrent, d'un coup d'oeil, la jupe de lainage bleu foncé, la blouse blanche à fines rayures satinées bien pâle, échan-

créé autour d'un cou charmant, les manches qui laissaient voir, au-dessus d'un poignet aux attaches délicates, un peu de bras fin et blanc.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire?... Je ne trouve rien, absolument rien à reprendre dans la toilette de Lillian.

— Comment?... Devrait-elle se permettre cette élégance?... Et ceci ne prouve-t-il pas une recherche de coquetterie que nous ne pouvons tolérer chez elle, pour son propre bien?

Elle désignait les manches courtes, l'échancrure si modeste pourtant.

Lillian, stupéfaite de cette attaque imprévue, conservait pourtant l'attitude de dignité sans bravade qu'elle avait toujours su opposer aux injustices. Mais ses beaux yeux confus se tournaient instinctivement vers lord Stanville et semblaient demander : "Est-ce vrai, cela?"

Hugh dit, d'un ton de froide impatience :

— Qu'allez-vous imaginer là, ma mère? Une jeune fille aime à être gentiment mise, c'est tout naturel. Je ne la qualifierai pas de coquette pour cela... Ni parce qu'elle montre un peu son cou et ses bras. C'est d'ailleurs une mode assez raisonnable, par la chaleur que nous avons, et je m'aperçois que Caroline en a largement usé.

Lady Stanville pinça les lèvres, avant de répondre :

— Tu m'accorderas, mon ami, que ce n'est pas la même chose! Caroline et Lillian... cela fait deux.

Hugh effleura du regard le cou jaune et maigre, les longs bras osseux, à l'épiderme sec, découverts jusqu'au-dessus du coude. Ses lèvres s'entr'ouvrirent dans un sourire de froide ironie...

— Je suis de votre avis, ce n'est pas la même chose... Mais Lillian a mis vraiment, dans le choix de sa toilette, toute la discrétion nécessaire, et il m'est impossible de m'associer à votre critique.

Sur ces mots, le débat fut clos. Mais, pendant le repas, Lillian surprit plus d'une fois le regard sourdement hostile de lady Laurence dirigé vers elle, et elle pensa en frissonnant : "Comme elle me déteste!"

Oui, elle la détestait... mais surtout, ce soir, elle avait senti pénétrer en elle une inquiétude, encore vague...

Il lui semblait que jusqu'alors, elle n'avait jamais aussi bien remarqué la beauté de Lillian... la beauté dangereuse que mettait en valeur cette toilette toute simple, mais d'un goût charmant... Et elle se demandait si elle n'avait pas rêvé, en croyant voir le regard d'Hugh s'attarder sur le

profil délicat sur les petites mains finement modelées...

Lui? Allons donc!... Jamais il n'avait accordé d'attention à une femme, fût-ce à cette belle lady Wilken que l'on s'accordait à trouver irrésistible.

Evidemment, l'intérêt subit qu'il témoignait à sa pupille, depuis son retour, pouvait paraître quelque peu surprenant. Mais cet homme autoritaire aimait à diriger, à tenir sous sa domination directe.

Telle était, chez lady Laurence, la croyance en l'invincibilité de son fils, qu'elle ne voulait pas s'arrêter à cette idée folle, complètement invraisemblable : Hugh pris au charme de cette enfant, "une petite coquette", pensait la mère avec colère.

*
* *

Dans l'après-midi de ce jour, Lillian se rendit chez les O'Feilgen, car c'était un dimanche et elle devait faire une promenade avec ses amis. Ceux-ci étaient tous réunis dans le jardin, sous un vieux tilleul centenaire. Daisy s'élança vers l'arrivante et lui prit les deux mains.

— A la bonne heure!... Etes-vous ravissante comme cela, ma chérie!... Regardez la belle princesse qui a rejeté sa peau d'âne!

Joe, qui flânait autour du tilleul en fumant une cigarette, s'approcha vivement.

— Malheureux que je suis! Comment voulez-vous que je tienne ma promesse?... Vous étiez déjà trop jolie avec vos vieilles robes! Et maintenant!

— Maintenant, vous vous taisez de même. Joe, si vous voulez me faire plaisir.

Il se mit à rire, en murmurant :

— Oh! je ne promets plus rien!

Kathleen s'avancait à son tour. D'un regard connaisseur, elle inspecta Lillian.

— Tout est très bien! Cette toilette, qui a coûté si peu de chose, qui est la simplicité même, paraît sur vous, d'une incroyable élégance, chère Lily!... Et vous êtes adorable sous ce petit chapeau de rien du tout!

Joe approuva chaleureusement :

— Adorable, c'est le mot!

Souriante et un peu confuse, Lillian s'approcha de Mrs. O'Feilgen et de sa belle-soeur, Rosetta, les mains croisées sur le journal qu'elle avait laissé retomber sur ses genoux, regardait la jeune fille à l'ombre de ses paupières demi-baissées... Elle demanda, avec un sourire ambigu :

— Que dit lady Stanville de cette transformation?

Une ombre passa sur la physionomie de Lillian.
—J'ai failli avoir une scène ce matin, à ce sujet. Il paraît que cette toilette de rien du tout, comme dit Kathleen, est beaucoup trop élégante pour moi.

Joe s'écria d'un ton indigné :

—La sotte créature!... Quand toutes les paires du monde ne seraient pas encore dignes de vous...

Mrs. Highton interrompit son neveu

—Et votre tuteur, vous a-t-il fait compliment sur votre nouvelle tenue?

Lillian se mit à rire.

—Un compliment, lui?... Je me suis estimée heureuse que, sans vouloir écouter les critiques de sa mère, il ait déclaré ne rien y trouver à redire. Cette fois encore, Joe éclata.

—Quel mufle ou quel imbécille serait-il donc pour en juger autrement? On a beau être un iceberg, il y a pourtant des évidences qui s'imposent... Déjà, c'est trop fort qu'il accepte de vous voir travailler dans ses bureaux... Oui, cela m'indigne, quand je pense aux sommes fantastiques enfermées dans les coffres forts de ce nabab! Ah! si c'était moi!... Avec quelle joie je vous dirais : Ma charmante cousine, je serai trop heureux de mettre, à vos pieds, le nécessaire et le superflu, en échange de vos sourires, royal remerciement que ne pourraient payer toutes mes richesses."

Les jeunes filles éclatèrent de rire.

—Quel fou, ce Joe!... Vous imaginez-vous lord Stanville tenant ce discours?

Rosetta eut un sourire singulier en murmurant :

—Non... pas encore.

Cet après-midi-là, les O'Feilgen et Lillian firent une longue promenade dans la campagne. La jeune fille, oubliant un peu ses soucis, pris part à la gaieté de ses compagnons, rit joyeusement des anecdotes amusantes de Joe, jona à cache-cache avec Trick, un blond petit garçon qui l'avait en grande affection. Quand on revint vers la ville, ses joues étaient rosées, ses yeux avaient un merveilleux éclat de vie. Les promeneurs, nombreux en cet après-midi de dimanche, se détournèrent pour la regarder, ce qui paraissait fortement agacer Mrs. Highton, à en juger par sa physionomie.

Comme le petit groupe arrivait sur la place, à la hauteur de Stanville-House, la porte s'ouvrit, laissant apparaître lord Stanville. Il salua ses cousines, tendit la main à Joe, prononça quelques mots de froide politesse. Sa haute taille, d'une vigoureuse élégance, paraissait écraser, tout à coup, le jeune O'Feilgen, et sa virilité superbe re-

jétait dans l'ombre le charme efféminé de ce dernier.

Pendant quelques secondes, la dureté habituelle disparut du regard qu'il attachait sur la jeune fille.

—Vous venez de faire une promenade avec vos amis, Lillian?

—Oui, mon cousin. Nous sommes allés jusqu'à Blillingham.

—Vous avez bien fait de profiter de ce bel après-midi.

Joe fit observer :

—Cela lui donne une bonne mine.

Le regard admiratif qu'il dirigeait vers Lillian ne fut sans doute pas perdu pour lord Stanville, car les sœurs brava se rapprochèrent, les yeux bleus prirent leur teinte la plus sombre.

Hugh demanda, sur un ton de hautaine sécheresse :

—Demeurerez-vous ici jusqu'à la fin des vacances?

—Non, malheureusement, mylord. J'ai de-ci de-là quelques petits engagements qui m'obligeront à partir dans huit jours.

—Ah!... Rentrez, Lillian. Il est inutile de rester là en plein soleil, et d'y retenir ces dames.

Lillian prit hâtivement congé de ses amis et disparut dans le vestibule.

Lord Stanville, après un salut bref, s'éloigna, traversant la place, tandis que les O'Feilgen se dirigeaient vers leur logis.

Daisy fit observer :

—Poli tout juste, comme de coutume, notre auguste cousin. Impossible de mieux nous montrer que nous sommes, à ses yeux, moins que des atomes.

Joe s'écria d'un ton irrité :

—Je ne puis dire quel effet cela me produit quand je vois cette délicieuse Lillian disparaître dans cette sombre demeure, où elle a tant souffert, où personne ne l'aime!

Rosetta, qui marchait près de son neveu, laissa échapper un petit rire sourd.

—Ou personne ne l'aime?... Ne crains rien, on l'aimera, et plus que tu ne le souhaites, probablement!

Joe la regarda d'un air surpris.

—Que voulez-vous dire?

Elle leva les épaules, en le considérant avec commisération.

—Tâche de deviner tout seul, car c'est d'une simplicité enfantine.

Le jeune homme eut un brusque mouvement.

—Vous n'imaginez pas que... que lord Stanville?...

—Mais si, cher nigaud! C'est clair comme le jour qui nous environne. Lilian n'a plus rien à craindre; une protection puissante veille sur elle. L'austère lord Stanville s'est laissé charmer par ses beaux yeux et par ses cheveux d'or... Tu verras, tu verras, si je me trompe!

Joe, les traits crispés, dit entre ses dents:

—Ce sont des idées folles! Je n'y crois pas du tout!... je ne veux pas y croire.

—A ton aïse! Tu ouvriras les yeux plus tard, mon cher... Quant à moi, dès le jour où elle nous a dit qu'il substituait son autorité directe à celle de lady Laurence, j'ai pensé: "Tiens, tiens, il s'y intéresse bien subitement, pour un homme aussi orgueilleusement indifférent!..." Et mon impression se confirme. Tout à l'heure, quand il l'a regardée... ce n'était déjà plus le même homme.

Joe, dont la physionomie s'était un peu altérée, demanda:

—Pensez-vous donc qu'il l'épouserait?

—Ah! quant à cela!... Peut-être, si elle est très habile!...

—Habile?... Lilian? Pauvre chère petite amie, la sincérité, la simplicité mêmes!... Et je suis bien sûr, d'ailleurs, qu'elle n'en voudrait pas, de cet odieux lord Stanville. Car elle ne nous a pas caché qu'elle n'éprouvait que crainte et antipathie à son égard.

—Ces sentiments là peuvent changer, s'il devient plus aimable... Puis il y a la fortune...

—La fortune? Elle s'en moque bien!... Pourvu qu'elle puisse gagner convenablement sa vie.

Rosetta, de nouveau, eut son petit rire narquois.

—Elle s'en moque?... C'est ce qu'il faudrait voir, le moment venu... En tout cas, elle est sous la dépendance de son cousin et tuteur pour trois ans encore. Elle devra donc bien réfléchir, au cas où elle voudrait repousser une aussi flatteuse attention...

Joe grinça des dents, puis riposta irrespectueusement:

—Vous dites des sottises, ma tante!... Lord Stanville est un glacon, un tyran, un être sans cœur, tout ce que vous voudrez en ce genre; mais je le crois honnête homme et incapable d'abuser d'une situation semblable.

Mrs. Highton leva les épaules.

—Bah! c'est-on! De telles natures ne supportent peut-être pas plus d'obstacles en matière d'amour que pour autre chose.

Joe essaya de rire.

—Lord Stanville amoureux!... Non, vous m'amusez, ma tante!

—Oui, oui, mon cher, va toujours! Mais elle voit clair, la tante Rosetta... Oh! nous ne sommes encore qu'au début! Il est probable que cet homme orgueilleux et sévère va lutter contre lui-même... Peut-être même aura-t-il l'énergie de couper court, en éloignant Lilian... Oui, c'est très possible, cela...

Elle songea un moment, le front plissé, les yeux devenus durs et mauvais. Puis elle se mit à rire en murmurant:

—Ce que je voudrais voir, par exemple, c'est la tête de lady Stanville, quand elle fera cette belle découverte!

VI

Une dizaine de jours plus tard, Lilian, un matin, fut appelée dans le bureau de lord Stanville.

Son cœur avait des battements d'inquiétude, pendant que, laissant là son registre de comptes, elle se dirigeait vers la grande pièce claire et sévèrement meublée où elle n'était encore entrée qu'une seule fois: le jour où son tuteur lui avait remis le premier trimestre de cet argent qu'elle gagnait chez lui.

A quel propos cette convocation? N'était-il pas satisfait de son travail? Elle y apportait, cependant, tout le soin, toute la conscience possibles. Mais elle savait, par ce qu'elle en avait entendu dire, par quelques réflexions craintives aux Osner, combien il était un maître exigeant, auquel rien n'échappait.

Quand elle entra, Hugh, debout près d'une fenêtre cuverte, avait, entre les lèvres, une cigarette. Il la jeta au dehors et se rapprocha de son bureau.

—Je vous prends aujourd'hui comme sténographe, Lilian. Asseyez-vous là, je vous prie.

Il lui désignait une petite table. Elle obéit, sans se permettre d'objecter qu'il n'avait pas été question de cet emploi de secrétaire, quand il l'avait engagée. D'ailleurs, travailler de cette manière ou d'une autre lui eût été fort indifférent, s'il n'avait fallu, en cette occasion, le faire sous le regard de lord Stanville.

Pourtant, il n'était plus aussi froid, ce regard... plus aussi intimidant... ou du moins, il l'était d'autre façon. Elle s'en rendait compte, sans définir l'impression ressentie. Mais elle continuait de n'être toujours pas très à l'aise en présence de son tuteur.

Lord Stanville dictait avec une rapidité qui exigeait de la part de ses habituelles sténographes une grande habitude. Celle-ci manquait à Lilian. Aussi, à un moment, dut-elle s'arrêter en disant timidement:

—Pardon, mon cousin... Mais je n'y suis plus du tout.

Ses yeux veloutés, un peu confus, se levaient sur le jeune homme. Il sourit et dit sans une ombre d'impatience :

—Oui, je vais trop vite pour une novice comme vous. Eh bien, reprenons !

Cette fois, Lillian put facilement suivre la dictée. Hugh, d'ailleurs, ne paraissait pas pressé le moins du monde. Le visage contre sa main, il ne quittait guère des yeux les cheveux aux chauds reflets d'or, la délicieuse figure un peu amaigrie, un peu pâle, dès que la quittait la rougeur si vite montée à ce teint délicat.

La dictée terminée, il donna quelques instructions à la jeune fille au sujet de la copie dactylographiée qu'elle devait lui présenter le lendemain... puis, comme elle faisait un mouvement pour se retirer, il l'arrêta du geste...

—Dites-moi donc, êtes-vous fatiguée, Lillian ? Vous n'avez pas bonne mine, et vous ne mangez presque pas aux repas.

Elle eut peine à réprimer sa stupéfaction devant cette chose surprenante : lord Stanville s'occupant de détails aussi infimes que la santé, l'appétit de sa pupille.

—Je suis en effet très fatiguée depuis quelque temps, mon cousin. C'est de l'anémie, je pense.

—Eh bien, il faut vous soigner.

Il réfléchit un moment, puis ajouta :

—Vous pourriez peut-être prier Mrs. O'Feilgen de vous accompagner chez le docteur Thomwill ? C'est le meilleur médecin de Breenwich, un homme fort intelligent et consciencieux.

—Certainement, elle sera très heureuse de me rendre ce service... Mais je ne crois pas que ce soit nécessaire... J'ai pris, depuis quelques jours, une potion à base de fer qui a réussi à Daisy O'Feilgen...

—Si je veux que vous consultiez. Allez chez lui demain, et rendez-moi compte ensuite de ce qu'il vous aura dit... Puis, cet après-midi, laissez le travail et faites une promenade avec vos amies, si elles sont libres. Cela vaudra mieux que de rester enfermée dans ce bureau sans air.

Elle remercia et quitta la pièce, en se demandant si elle était bien éveillée.

Les dames O'Feilgen, quand elle leur raconta peu après ce qui s'était passé, ne témoignèrent pas d'une très vive surprise. Rosetta avait ouvert les yeux de ses parentes comme elle l'avait fait auparavant pour Joe... Mrs. O'Feilgen déclara :

—C'est très bien de sa part... Il remplit là son devoir, trop longtemps négligé. Quant à moi,

chère enfant, je suis toute prête à vous accompagner chez le médecin. Dès ce soir, Kathleen ira s'informer des heures de consultation.

Daisy fit observer :

—C'est tout de même fort qu'il ne charge pas sa mère de s'occuper de Lillian, à ce point de vue !

—Cela prouve comme il la connaît bien, comme il a compris son hostilité à l'égard de Lillian. Il apparaît très évident, de plus en plus, qu'il veut soustraire complètement sa pupille à cette ingérence tracassière et malveillante... D'ailleurs, là encore, il ne fait que son devoir. Mais ceci témoigne qu'on peut attendre de lui, au point de vue justice, beaucoup mieux que de sa mère.

Rosetta eut un sourire moqueur en murmurant, si bas que seule Daisy l'entendit :

—Oh ! certainement !... au point de vue justice... et affection...

Daisy lui lança un coup d'œil mécontent. Mrs. O'Feilgen et ses filles, tout en reconnaissant que la nouvelle attitude de lord Stanville à l'égard de Lillian témoignait d'un intérêt évidemment significatif, jugeaient cet homme glacial et orgueilleux incapable de s'abaisser à courtiser n'importe quelle femme, — à plus forte raison cette jeune fille qui était à la fois sa pupille et son employée.

Mrs. Heghten n'était pas de cet avis. Elle prétendait bien connaître la nature masculine, et déclarait qu'au contraire l'orgueil de lord Stanville le pousserait à ne pas se laisser arrêter par des scrupules qu'il devait juger au-dessous d'un personnage de son importance.

Après avoir longuement discuté là-dessus, chacune avait gardé son opinion. Néanmoins, la bonne Mrs. O'Feilgen conservait, des considérations développées par sa belle-sœur, un peu d'inquiétude au sujet du sort de cette enfant charmante, qu'elle aimait tendrement... Pauvre petite Lillian, quel don funeste que cette beauté qui attirait vers elle tous les regards ! Certes, on l'accueillerait avec joie à la maison des Rossignols, si, un jour, elle était obligée de quitter Stanville-House ! Mais il lui faudrait ensuite chercher une situation et les dangers recommenceraient pour elle.

—Enfin nous n'en sommes pas là ! songea l'excellente femme. Et cette enfant est si pieuse, si délicate et parfaitement sérieuse qu'elle peut, avec l'aide du Ciel, se tirer fort bien d'une position fort difficile, il faut en convenir.

En rentrant le lendemain de la consultation médicale, Lillian se croisa, dans le vestibule, avec lady Stanville qui sortait. La voix sèche demanda :

—Eh bien, vous voilà en promenade, à cette heure ?... Quand donc allez-vous au bureau ?

—Lord Stanville m'a donné congé aujourd'hui pour que je puisse aller consulter le médecin, ma cousine.

—Le médecin?... Qu'avez-vous?

—De la fatigue, une assez forte anémie.

—Allons donc! Vous vous écoutez, simplement! Cela ne m'étonne pas, d'ailleurs, d'une mi-journée comme vous... Mais j'espère que mon fils vous connaîtra bientôt suffisamment pour ne plus se laisser prendre à ces comédies.

La jeune fille riposta, d'une voix vibrante d'ironie fière :

—Oui, je sais, en effet... Je n'ai pas le droit d'être malade. Vous me l'avez plus d'une fois fait comprendre, ma cousine. Croyez que je ne l'ai pas oublié, cette fois encore, et que si lord Stanville ne m'avait pas interrogée à ce sujet, je serais morte sans rien vous demander, comme je l'ai fait jusqu'ici.

Elle passa le front haut et le cœur serré à cause de cette malveillance qui la poursuivait, laissant lady Laurence un moment abasourdie par cette réplique, telle que la jeune fille ne lui en avait jamais fait.

Puis la colère monta dans l'âme de cette femme qui, vainement, avait essayé pendant six ans d'abattre la fierté de l'enfant détestée. Maintenant, elle se trouvait en face d'une jeune fille qui savait se défendre et lui laissait entendre qu'elle ne se souciait plus de son opinion... Oui, c'était bien cela que lady Stanville voyait au fond de la fière et douloureuse riposte de Lillian.

Elle songea, en serrant la main sur la poignée de son ombrelle : « C'est une effrontée!... Elle prend de l'assurance depuis que Hugh a cette idée de s'occuper d'elle... Cette péronnelle s'imagine peut-être qu'elle a fait quelque impression sur lui... Sottise! Mais il faudrait que je fasse comprendre à Hugh combien, avec une pareille nature, la plus petite concession est déplorable... Oui, les hommes ne voient pas bien cela. Et lui-même, si parfaitement sérieux, si confiné dans une existence de travail... lui-même peut montrer un peu trop d'indulgence pour cette petite... Oh! très peu! Mais avec elle, c'est encore trop. »

Vainement, ce soir-là—et d'ailleurs les jours suivants—lady Stanville attendit que son fils lui dit un mot au sujet de cette visite de Lillian chez le médecin. Il n'y fit pas la moindre allusion, et elle dut se rendre à cette évidence que, désormais, toute ingérence dans ce qui concernait Lillian, lui était interdite.

Quant à la jeune fille, alors qu'elle se demandait, le lendemain, si elle devait aller trouver lord

Stanville à son bureau pour lui redire le diagnostic du médecin, elle l'avait rencontré à l'entrée de la galerie, comme elle quittait les bureaux à l'heure du lunch. Il semblait l'attendre, et lui avait demandé aussitôt :

—Eh bien, qu'a dit Thomwill?

Puis, quand elle eut répondu à ses questions, il déclara :

—Il faudra remplir toutes ses prescriptions. Les jours où le temps sera beau, vous ne viendrez pas au bureau dans l'après-midi, et vous ferez l'exercice recommandé...

Elle voulut protester :

—Je tiens à ne pas négliger mon travail, avant tout, mon cousin. De une heure à deux, j'aurai le temps...

Il l'interrompit avec quelque impatience :

—Tant que votre santé ne sera pas tout à fait remise, vous ferez comme je le dis. Après cela, nous verrons. Quant à la question médicaments et fortifiants, ne négligez rien de ce qui est prescrit, j'y tiens absolument. Que Mrs. O'Feilgen s'en occupe et qu'elle fasse mettre la note à mon compte.

Comme Lillian murmurait un remerciement, en rougissant beaucoup, il l'interrompit de nouveau :

—Non, ne me remerciez pas. Il est trop juste que je contribue au rétablissement de votre santé, puisque c'est ici qu'elle s'est trouvée compromise.

Lillian eut un tressaillement léger, puis détourna les yeux du regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme... Elle venait de comprendre que lord Stanville avait deviné ce que jamais elle n'avait voulu lui dire : les souffrances morales et la fatigue physique endurées sous la tyrannique autorité de lady Laurence. Il existait donc, chez lui, un peu d'esprit de justice?... Il n'était pas tout à fait aussi mauvais que sa mère.

VII

Les mois avaient passé. L'automne s'appêtait à faire place aux bises d'hiver. La fin de novembre approchait. Aussi lady Stanville commençait-elle de penser au traditionnel dîner de Christmas, qui réunissait les plus importantes personnalités de Breenwich.

Ce repas de grand appareil représentait une de ses plus vives satisfactions d'orgueil. La lourde et superbe argenterie, le précieux service de vieux Saxe, le linge admirablement tissé, tout cela réalisait la preuve tangible d'une opulence que l'on n'établait qu'en de rares occasions, mais qui était le motif de la haute situation occupée par les

Stanville dans tout le pays. Puis encore elle exultait en voyant son fils, son idole, la seule affection de son cœur endurci, entouré d'hommages, de considération, dominant son entourage à la fois par sa haute intelligence et par sa volonté altière, que rien ne faisait fléchir.

Mais cette année, le contentement vaniteux qu'elle apportait aux préparatifs même lointains de cette grande réception ne parvenait pas à lui faire oublier la sourde inquiétude qui, de plus en plus, montait en elle.

Son fils continuait de traiter Lilian avec une indulgence incompréhensible. Plus d'une fois, elle avait vu la jeune fille sortir à l'heure où elle aurait dû se trouver aux bureaux. Elle savait aussi, par quelques mots échangés à table entre le tuteur et la pupille, que Hugh prêtait à celle-ci des livres et des revues littéraires... Mais l'indice qui semblait à lady Laurence le plus significatif était le changement de tenue qu'elle remarquait chez son fils, depuis quelques mois. Lui, qui jusqu'alors s'était contenté que cette tenue fût correcte, avec même une nuance de sévérité, y introduisait maintenant une note de sobre élégance. Le "tailleur des grands-pères", comme disait Joe, avait été remplacé par l'un des meilleurs tailleurs de Londres. En outre, Hugh ne tondait plus ses cheveux; ceux-ci poussaient légers, soyeux, un peu ondulants, atténuant la dureté de la physionomie, et la rajeunissant.

Ainsi lord Stanville, qui déjà auparavant était loin de passer inaperçu, devenait "un homme très chic", comme l'écrivait Rosetta à son neveu.

Puis encore, il y avait d'autres menus faits, par exemple celui-ci, qui s'était produit récemment : Lilian, dont la montre ne marchait pas bien, était arrivée un soir en retard de quelques minutes pour le dîner. Comme elle s'en excusait, Hugh, tellement strict cependant pour l'exactitude, dont il donnait le premier l'exemple, avait souri—oui, souri!—en disant :

—Cela n'a pas d'importance. Ne vous pressez pas, nous avons bien le temps.

Lady Stanville, tout en essayant de repousser l'évidence, la voyait de plus en plus s'imposer à elle. Mais elle se trouvait complètement réduite à l'impuissance, car il n'y avait aucune possibilité, pour elle, d'agir sur son fils.

Un après-midi, elle reçut la visite d'une de ses plus intimes relations. Mrs. Haig, femme du principal banquier de Breenwich et reine des mauvaises langues du pays. Grosse blonde d'une cinquantaine d'années, qui faisait la jeune, elle flat-
tait à outrance lady Stanville, ce qui expliquait la faveur dont elle jouissait près de celle-ci.

Or, ce jour-là, après avoir tourné quelque temps autour, elle finit par demander :

—Votre jeune cousine, Mlle de Sourzy, est donc toujours employée dans les bureaux de lord Stanville?

—Mais oui.

—Ah !

Puis, après cette exclamation pleine de sous-entendus, elle ajouta, un sourire doux et aux lèvres :

—Je l'ai rencontrée hier... Vraiment, elle devient de plus en plus jolie! Fort heureusement, elle est dans un milieu sérieux, et sous la surveillance d'un tuteur qui est la perfection même.

Lady Laurence riposta sèchement :

—En effet, mon fils n'est pas de ces hommes qui se laissent prendre par de beaux yeux et des mines de coquette.

L'autre n'insista pas. Mais elle avait jeté sa petite goutte de poison dans un terrain bien préparé pour la recevoir.

Comme lady Stanville accompagnait sa visiteuse qui se retirait, Hugh, venant du dehors, passa dans le hall. Il salua Mrs. Haig dont la mine, à sa vue, devenait plus mielleuse et empressée que jamais... Quand l'excellente dame eut disparu par la porte qu'ouvrait devant elle Dominich, lord Stanville dit avec un léger rire de raillerie :

—Quelle manière de s'habiller, pour une femme de cet âge!... Elle est grotesque, positivement!

—Un peu, oui... Mais c'est une bonne personne.

—Elle n'a pourtant pas cette réputation, que je sache? On l'appelle couramment "la vipère de Breenwich".

—Oh! mon ami, tu ne vas pas croire tous ces racontars!... C'est une femme intelligente, très sensée... Elle sait dire les choses avec discrétion. Ainsi, elle m'a fait entendre aujourd'hui que l'on remarquait beaucoup Lilian, au dehors.

Les sourcils de lord Stanville se rapprochèrent, son regard se durcit. Brièvement, il demanda :

—Où?... Qui?

—Mais tout le monde, sans doute... Et j'ai compris que l'on s'étonne de... de sa présence dans tes bureaux.

—Comment?... Pourquoi?

Devant le regard, le ton de son fils, lady Laurence commençait à regretter de s'être engagée dans cette voie.

Elle balbutia :

—A son âge... et au tien...

Il riposta sur un ton de glaciale hauteur :

—Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Au cas où quelqu'un vous contera encore des sottises de ce genre, répondez-lui que votre cousine est beaucoup plus en sûreté chez moi qu'elle ne le serait dans n'importe quel bureau où elle devrait gagner sa vie.

Lady Laurence ne répliqua rien. Une fois de plus, elle constatait qu'une discussion avec Hugh était chose impossible, car personne—même pas elle—n'était capable de soutenir ce regard, cet air de froide et implacable volonté.

Mais sa haineuse hostilité à l'égard de Lilian en fut augmentée encore. Une sourde colère la gagnait, à l'idée qu'elle ne pouvait plus traiter cette "misérable petite" comme elle l'eût voulu. Non, il n'y avait pas moyen! Tout au plus lui infligeait-elle quelque parole malveillante, quelque procédé froissant, un travail qu'elle devait exécuter à ses heures de liberté... Car lady Stanville, rendant ainsi un instinctif hommage à celle qu'elle détestait, avait l'intuition que Lilian était trop délicate pour se plaindre à son tuteur.

De fait, la jeune fille, après avoir accepté une première fois de finir une broderie, sur la demande, assez polie d'ailleurs, de miss Bairn, s'était vu redemander d'autres services de ce genre par Carrie ou par lady Laurence, et très vite, avec la manière arrogante d'autrefois, alors que lord Stanville n'avait pas eu encore l'idée d'interdire que sa pupille fût traitée moins bien qu'une femme de chambre... Lilian avait d'abord essayé de se dérober... Mais après avoir entendu des phrases de ce genre : "Il conviendrait d'être plus complaisante, dans une maison où l'on a reçu le gîte et le couvert", sa fierté bouillonnait et elle pensait, dans un sursaut de révolte : "Eh bien, je vais vous la payer, votre dure hospitalité!..." Alors elle se privait de sortir, ou bien elle veillait le soir, pour accomplir la besogne ainsi imposée par lady Laurence ou Carrie. Et sa mine, qui devenait bien meilleure à la fin de l'été, pâlessait de nouveau, les forces recommençaient encore à l'abandonner.

—Vous perdez tout le bien gagné, ma chère petite! disait Mrs. O'Teigen... Vraiment, vous devriez parler de cela à votre cousin! Un mot de lui mettrait fin aux méchancetés sournoises de ces deux femmes.

Mais Lilian répliquait vivement :

—Oh! non, jamais je ne me plaindrai à lui de sa mère!

Elle continuait son consciencieux travail de comptable, où rien, sans doute, n'était à reprendre, car lord Stanville ne lui adressait jamais

d'observations. Il l'appelait assez fréquemment pour sténographier dans son bureau. Puis, un jour, la dictée finie, il l'avait interrogée sur les études qu'elle avait faites... Et il lui avait posé cette question :

—Vous ont-elles intéressée?

—Certainement... bien que je leur en eusse préféré d'autres.

—Lesquelles?

—Des études plus intellectuelles. J'aurais aimé à travailler pour un professorat de lettres, par exemple.

Pendant quelques secondes, Hugh avait considéré pensivement le jeune visage frémissant, les yeux ardents et profonds. Puis il avait dit, avec ce sourire que Lilian voyait plus souvent sur ses lèvres, maintenant, et qui donnait un charme inattendu à sa physionomie :

—Puisque vous avez des dispositions intellectuelles, je vous prêterai des livres qui vous intéresseront et qui formeront votre esprit. Car vous êtes assez jeune encore. Lilian, pour acquérir cette culture littéraire dont vous avez été privée jusqu'ici.

Il avait tenu parole. Livres et revues, choisis avec soin, étaient mis, par lui, entre les mains de Lilian. Et quand la jeune fille venait dans son bureau, il l'interrogeait sur ces lectures, sur l'impression qu'elles lui avaient faite; puis, en ces termes clairs dont il était coutumier, il énonçait son opinion, discutait une idée, faisait un rapprochement entre telle ou telle oeuvre, éclairant ainsi la jeune intelligence qui l'écoutait avec une attention ardente.

Un lord Stanville inconnu se révélait—Lilian—un homme qui s'intéressait à la contemplation des chefs-d'oeuvre de la statuaire et de la peinture, qui aimait à s'arrêter longuement devant une ruine pittoresque ou un gracieux coin de paysage. La jeune fille comprit, par des phrases jetées au cours de ces entretiens, que son cousin, s'il s'occupait d'affaires au cours de ses voyages, ne négligeait aucunement les jouissances artistiques et intellectuelles. Quant au silence gardé par lui sur ce point, dans ses rapports avec sa mère et miss Bairn, Lilian se l'expliquait facilement par la complète incompréhension de lady Laurence et de Carrie pour tout ce qui touchait aux choses de l'esprit.

Cette découverte, jointe au changement extérieur de son tuteur et à l'intérêt indéniable qu'il lui témoignait, faisait de celui-ci, aux yeux de la jeune fille, un être imprévu et déconcertant. Elle restait, à son égard, dans une sorte d'indécision, ne sachant trop que penser de ce lord Stanville

vraiment très différent de l'autre, gênée toujours, en sa présence, un peu raidie au souvenir de la dureté, des humiliations d'autrefois... Et puis, malgré tout intéressée par cette personnalité si forte, très au-dessus de l'ordinaire, par cette physionomie qui, lorsqu'elle dépouillait quelque peu sa froideur habituelle, prenait une séduction inattendue.

Oui, Joe n'aurait plus eu l'idée de traiter d'iceberg lord Stanville s'il l'avait vu s'entretenir avec sa pupille, en attachant sur la jeune fille, ses prunelles bleu sombre, étrangement adoucies, ardentes, parfois, qui troublaient profondément Lilian sans qu'elle s'arrêtât à en définir le motif.

Par ailleurs, elle continuait de venir au bureau chaque jour, aux heures indiquées par Hugh, et elle aidait de tout son pouvoir les deux vieux comptables qui, en dépit de la fatigue, des soucis, de l'âge, s'efforçaient de donner au maître la même somme de travail qu'autrefois, pour ne pas perdre leur place.

Or, en venant les retrouver, un après-midi, Lilian les trouva complètement accablés. Lui, son pauvre vieux visage tout rouge d'émotion, restait immobile devant son registre sur lequel se croisaient ses mains tremblantes. Elle, le visage dans ses mains, pleurait silencieusement, tandis que des frissons agitaient ses épaules.

Lilian s'écria :

—Qu'avez-vous donc, mes pauvres amis? Que vous arrive-t-il?

M. Osner dit d'une voix rauque :

—Lord Stanville vient de nous avertir qu'il nous met à la retraite, le mois prochain.

—A la retraite?... A quel propos?

—Mais parce que nous sommes trop vieux, mademoiselle.

—Pourtant, puisque vous faites bien le travail?

—Peut-être pas suffisamment au gré du maître... Enfin, vous comprenez, il n'y avait pas d'explications à demander. Nous sommes mis de côté, avec la petite retraite qui représente un quart de notre traitement... et à l'entrée de l'hiver, encore!

Mrs. Osner gémit, en découvrant son visage blêmi, couvert de larmes.

—Ce sera la misère!... Notre petit Tony a été malade tout l'été, il a fallu des soins coûteux et nous nous sommes endettés pour les lui procurer.

—Mais avez-vous dit cela à lord Stanville?

Tous deux la regardèrent avec effarement :

—Lui dire?... Oh! mademoiselle, qui l'oserait! On sait trop bien que Sa Seigneurie est insensible à des considérations de ce genre, et qu'il

faut se garder de lui adresser des requêtes à ce sujet!

Oui, de fait, elle le savait par expérience, la pauvre Lilian!

Et son âme charitable, généreuse, bondissait d'indignation et de pitié, devant le désespoir de ces pauvres gens victimes, eux aussi, de ce dur égoïsme qui avait autrefois jeté à la rue le petit Billy.

En serrant la main ridée, toute froide et tremblante, de Mrs. Osner, Lilian demanda :

—Ne pensez-vous pas que vous pourrez trouver une autre place—tout au moins l'un de vous?

Osner secoua la tête.

—Ce sera bien difficile!... A notre âge... et surtout ayant été mis à la retraite par lord Stanville qui a la réputation de garder ses employés jusqu'à la limite de leurs forces.

—Enfin, peut-être... Il faut espérer que vous trouverez quelque chose, mon bon monsieur Osner.

Elle leur adressa encore quelques paroles d'encouragement, puis s'assit devant son registre. Mais elle était à peu près incapable de travail, ce matin... Un violent mal de tête dont elle avait souffert la veille n'était pas dissipé. En outre, le chagrin dont elle se trouvait le témoin bouleversait profondément son cœur sensible à toutes les souffrances. De nouveau elle sentait monter en elle cette révolte qu'elle avait eu tant de peine à réprimer... Aussi ne put-elle maîtriser un violent tressaillement, quand le timbre électrique, résonnant trois fois, vint l'avertir qu'elle était demandée dans le bureau de lord Stanville.

Ah! en ce moment, elle eût donné beaucoup pour ne pas répondre à cet appel!... Se trouver en face de lui, cet homme impitoyable, quand tout son être frémissant protestait avec indignation contre l'indifférence glaciale qui jetait à la misère deux vieux employés fidèles!...

Pourtant, il fallait obéir... D'un pas sans hâte, Lilian se dirigea vers le bureau et, poussant la porte capitonnée, entra dans la grande pièce éclairée par le soleil automnal.

Lord Stanville qui écrivait, s'interrompit et dit, en prenant un papier sur son bureau :

—Je ne sais où vous aviez la tête, hier, en faisant ce compte. Voyez donc les invraisemblables erreurs dont vous l'avez parsemé.

Le ton, s'il était un peu patient et autoritaire, n'avait cependant rien de l'accent habituel au maître quand il adressait un reproche à quelqu'un de ses employés. Mais Lilian, avait aujourd'hui des nerfs frémissants, qui ne pouvaient supporter le moindre choc. Elle rougit, et des larmes mon-

tèrent à ses yeux, tandis que ses lèvres tremblantes murmuraient :

— Je regrette beaucoup... Je ne m'étais pas aperçue...

D'un mouvement vif, Hugh se leva, en jetant le papier sur le bureau et vint à elle :

— Voyons, vous n'allez pas pleurer pour cela ? Je vous ai parlé un peu vivement, il est vrai... et je pense que vous êtes une petite sensitive sous votre air courageux...

Il prenait la main délicate et se penchait vers la jeune fille. Son regard, où montait une flamme très chaude, cherchait les yeux brillants de larmes, les beaux yeux confus qui tentaient de se dérober derrière leurs cils palpitants.

Lilian esaya de sourire.

— Je suis un peu trop impressionnable ce matin... Pour les erreurs, je vous prie de m'excuser, mon cousin. Je vais les réparer à l'instant...

— C'est inutile, je m'en occuperai... Parlons d'autre chose. Vous n'avez pas bonne mine, en ce moment ? Voilà des cernes sous les yeux qui n'existaient plus, ces derniers mois... Et vous avez la figure d'une personne qui souffre de la migraine.

— Oui, c'est en effet cela... Hier déjà... Voilà pourquoi, sans doute, j'ai si mal fait ce compte...

— Eh bien, il fallait le laisser et aller vous reposer. A l'avenir, j'exige que vous fassiez ainsi, entendez-vous, Lilian ?... Et je pense que vous sortez tous les jours, ainsi que vous l'a recommandé le Dr Thomwill ?

La rougeur s'accroissait sur les joues de Lilian, tandis qu'elle répondait avec embarras :

— Non... pas tous les jours.

— Pourquoi ?... Cela vous fatigue-t-il ?... Non ?... Alors, la raison ?

— J'ai du travail en ce moment...

— Quelle sorte de travail ?... Pour vous ?...

— Non... pour lady Stanville et pour miss Bairn.

— Comment, elles vous donnent de l'ouvrage ?

Une lueur d'irritation traversait le regard de lord Stanville.

— ...Et vous acceptez ?

Les beaux yeux, où se reflétait si bien l'âme fière et pure, soutinrent le regard mécontent avec une calme énergie.

— Dans ma position, il m'est difficile de refuser, mon cousin.

Il demanda sur un ton de violence concentrée :

— Vous aurait-on laissé entendre que vous deviez quelque chose ?... vous aurait-on froissée encore, Lilian ?

Elle ne répondit pas et abaissa un instant ses paupières frémissantes, pour échapper à l'impérieuse interrogation de ce regard irrité... non contre elle, cela, elle le sentait bien.

Hugh dit entre ses dents :

— Bien, bien, je comprends...

Après un court silence, il reprit, sur un ton d'autorité plus douce :

— Vous allez vous habiller pour faire une promenade, par ce temps superbe. Je ne veux pas de bureau pour aujourd'hui. D'ailleurs...

Il n'acheva pas sa phrase, considéra pendant un moment la ravissante figure où palpitait tant de vie jeune et ardente, puis ajouta, son rare et prenant sourire aux lèvres :

— Allons, bonne promenade, et plus de larmes. n'est-ce pas ?

Elle sourit aussi, bien qu'un voile brillant demeurât encore sur ses yeux.

— Oh ! non ! c'est fini !

Elle inclina la tête et fit un pas vers la porte. Mais, tout à coup, lui venait le souvenir des pauvres êtres qu'elle avait laissés dans la désolation... Voyons, ne pouvait-elle pas tenter quelque chose pour eux ? Lord Stanville avait l'air si bien disposé... il venait de se montrer bon et indulgent à son égard, elle ne pouvait le méconnaître. Pourquoi ne pas espérer qu'elle ne rencontrerait plus, chez lui, l'inflexibilité d'autrefois ?

Et pourtant, que c'était dur, de solliciter quelque chose de lui, après... cet autrefois !

Mais il fallait essayer... il fallait repousser l'amour-propre pour laisser parler le cœur, la charité !...

Elle se détournait, et rencontra le regard de lord Stanville, attaché sur elle avec cette expression énigmatique et ardente qui la troublait toujours.

Alors, subitement, ses yeux se baissèrent, une chaude montée de sang vint empourprer son visage.

Hugh demanda :

— Vous avez encore quelque chose à me dire, Lilian ?

— Oui, mon cousin... C'est au sujet de ces pauvres Osner... Ils sont dans le désespoir. Leur emploi ici les faisait vivre à peu près, jusqu'alors. Et maintenant...

Hugh l'interrompit, les sourcils légèrement froncés.

— Ne vous occupez pas de cela. Du moment où j'ai jugé bon de mettre ces employés à la retraite, il n'y a pas à discuter ma décision.

Mais Lilian, courageusement, insista :

—C'est que vous ne savez pas comme ils sont malheureux!... Un de leurs petits enfants est toujours malade, ils ont dû faire des dettes pour le soigner... Et ce sont de si braves gens, honnêtes, travailleurs... Je vous en prie, ayez pitié d'eux!

Elle joignit les mains, en levant, sur lord Stanville, ses yeux admirablement veloutés, qui suppliaient avec tant d'éloquence!

Hugh dit avec une sorte d'hésitation dans la voix :

—Je ne puis, Lilian... J'ai retenu leurs successeurs.

Un pénible désappointement apparut sur la physionomie de la jeune fille.

—Ah!... Les pauvres gens!... Quel malheur!

Et, de nouveau, les larmes montèrent à ses yeux.

Cette fois encore, Hugh s'approcha d'elle et lui saisit la main.

—Voyons, quelle sensitive êtes-vous donc aujourd'hui, Lilian?... Et moi qui ne puis supporter de vous voir pleurer... Tenez, dites à vos... protégés que je leur laisse, comme retraite, la somme qu'ils ont eu coutume de toucher, jusqu'ici... Cela vous console-t-il?

—Oh! merci!... merci!

Quel regard de chaude reconnaissance!... Pour un moment, Lilian oubliait les souvenirs pénibles qui se dressaient entre elle et lord Stanville. Celui-ci venait de céder à sa prière avec une réelle grâce, qui prenait un plus grand prix quand on songeait qu'il ne permettait jamais aucune sollicitation de ce genre.

—... Comme ils vont être heureux! Comme ils vont vous bénir, ces pauvres gens!

Lord Stanville eut une expression de physionomie qui signifiait assez clairement : "Eux, cela m'est bien égal." Sa main tenait emprisonnés les jolis doigts frémissants, et ne paraissait pas disposée à les abandonner.

—Tant mieux, si vous êtes contente... Mais j'oubliais que j'avais une communication à vous faire. Cette année, vous assisterez à notre dîner de Christmas...

Elle dit avec surprise :

—Vous voulez que...?

—Certainement. Vous avez dix-huit ans, c'est le moment de commencer à paraître dans le monde...

Elle l'interrompit encore :

—Mais, mon cousin, puisque je ne suis pas destinée à y vivre, dans ce monde... est-il bien nécessaire que j'apprenne à le connaître?

—J'y tiens absolument. Vous vous ferez faire une jolie toilette, tout à fait à votre goût, qui est parfait. Naturellement, puisque je vous oblige d'assister à ce dîner, je me charge de toutes les dépenses qui vous incomberont de ce fait. Et je veux que ce soit très bien... Maintenant, allez vite vous habiller pour profiter de ce rayon de soleil.

Ses doigts se desserrèrent, la petite main se trouva libre, Lilian murmura un remerciement et sortit, à demi étourdie, se demandant si elle était bien éveillée.

Comment avait-il changé ainsi, l'orgueilleux Stanville? Fallait-il donc penser que le remords de sa conduite passée lui inspirât cette attitude nouvelle?

Oui, cette explication seule était plausible. Et l'âme sérieuse, pure, aucunement romanesque de Lilian, n'en cherchait pas d'autre, dans sa parfaite candeur jusqu'alors préservée par lord Stanville.

Quand elle eut appris aux comptables la faveur que leur accordait le maître, tous deux d'abord la regardèrent avec un tel ahurissement qu'elle ne put s'empêcher de rire.

—Cela vous étonne, mes bons amis?... Pourtant, je vous assure que je ne plaisante pas!... Allons, ma chère mistress Osner, le petit Tony aura de quoi manger cet hiver!

Et, s'approchant de la brave dame, elle lui mit un baiser sur la joue, avec cette spontanéité si charmante chez elle.

Mrs. Osner bégaya

—Miss Lilian... C'est incroyable!... Vous avez obtenu cela?... Que vous êtes bonne d'avoir osé le demander!

Lilian avoua :

—J'ai dû prendre tout mon courage... Mais lord Stanville a été vraiment très peu terrible, en la circonstance.

Osner regardait la jeune fille avec des yeux écarquillés par la stupéfaction joyeuse... Il balbutia enfin :

—Miss Lilian... Je ne sais comment vous dire... notre reconnaissance... Si, un jour, je puis vous la prouver...

Lilian lui saisit les mains et les serra vivement.

—Mon bon monsieur Osner, ma récompense, la voilà : c'est votre bonheur à tous deux. Maintenant, je me sauve, car je me ferais gronder par lord Stanville, qui veut que je sorte pendant que luit le soleil.

Et elle quitta le bureau, presque aussi joyeuse que les comptables, car, pour elle, rien n'égalait le plaisir d'avoir fait du bien à autrui.

M. Osner regarda sa femme, en murmurant :

—C'est tout de même vrai, qu'elle "lui" plaît. Pour avoir obtenu cela!...

—Oui... Elle est tellement jolie et charmante!... Mais croyez-vous, pourtant, que lord Stanville songerait à l'épouser?

Osner secoua la tête.

—Cela m'étonnerait beaucoup! Il doit vouloir une grosse fortune et une haute situation. Or, elle n'a ni l'une ni l'autre, la jolie miss Lilian... Et puis, d'ailleurs, ce ne serait pas à souhaiter pour elle! Un mari comme celui-là!... pensez donc!

Mrs. Osner eut un petit frisson.

—Oh! oui, pauvre belle petite! Elle qui a tant de cœur!... Grâce à elle, voilà notre terrible inquiétude dissipée, mon bon Jemmy!

Et les deux vieux époux s'embrassèrent, les larmes aux yeux.

VIII

Mrs. O'Feilgen manifesta une très grande satisfaction quand Lilian, en allant chercher Trick pour être son compagnon de promenade, lui apprit ce qui s'était passé.

—Allons, voilà lord Stanville instruit au sujet du travail que vous demande sa mère! C'est très bien! J'espère que vous serez tranquille maintenant sur ce point, ma chère enfant.

Rosetta, dont le regard luisait de malveillance jalouse, dit avec un léger ricanement :

—Comme il s'humanise, le beau lord Stanville! Vous devez en être stupéfaite, Lilian?

La jeune fille répondit avec simplicité, sans saisir l'intention de Mrs. Heghton :

—Certainement, je ne le reconnais plus. Il doit avoir, au fond, une nature meilleure que celle de sa mère.

Quand Lilian fut sortie avec Trick, Mrs. O'Feilgen dit à sa belle-sœur :

—Ne lui parlez donc pas ainsi de lord Stanville, Rosetta. Il est inutile de donner à cette enfant des idées qu'elle n'a pas.

Rosetta leva les épaules.

—Croyez-vous qu'elle ne les ait pas? Elle est probablement plus fine que vous ne le pensez, Fanny.

—Je suis bien certaine qu'il n'y a aucune finesse dans son cas, ma chère! C'est nous, d'ailleurs, qui en avons peut-être trop, en imaginant lord Stanville amoureux de sa pupille.

—Allons donc! Un homme de son âge et de son caractère, qui s'intéresse de cette manière à une pupille jusque-là reléguée dans la plus com-

plète indifférence... Non, Fanny, vous comprenez aussi bien que moi qu'il s'agit là d'autre chose que du remords de ses torts passés, comme elle croit ou paraît le croire Lilian.

Mrs. O'Feilgen soupira :

—Pauvre petite! Ce serait alors, pour elle, combien de difficultés et de souffrances en perspective! Je n'ose y penser, vraiment!... et je veux croire encore que nous nous faisons des idées, Rosetta.

Mrs. Heghton rit ironiquement, en ripostant :

—C'est votre habitude, ma chère amie, de ne jamais voir en face la réalité, jusqu'au jour où elle vous aveugle complètement.

Cet après-midi-là, Lilian, après une nouvelle pause chez ses amies au retour de sa promenade, rentra à Stanville-House comme la nuit commençait. Sur le palier du premier étage, elle se trouva en face de Carrie, qui se préparait à descendre. Sa voix arrogante l'interpella :

—Dites donc, Lilian, quand sera fini le mouchoir que je vous ai donné à broder?

—Pas avant trois ou quatre jours, miss Bairn. Le dessin est tellement compliqué que je ne puis y travailler longtemps.

—Il me le faut après-demain. Arrangez-vous pour cela. Vous veillerez, voilà tout.

Une silhouette masculine surgit de l'ombre d'un corridor, derrière Carrie. La voix de lord Stanville s'éleva, dure et glaciale :

—Que signifient ce ton et ces paroles, Caroline?... Et de quel droit faites-vous travailler ainsi Lilian?

Miss Bairn eut un si brusque mouvement d'effroi qu'elle faillit choir dans l'escalier. En se tenant à la balustrade de pierre, elle balbutia :

—Mais je... je...

—Vous lui rendrez ce mouchoir, Lilian, tel qu'il est. Je vous défends d'y faire un point de plus, et d'accepter désormais le moindre ouvrage pour elle, surtout demandé sur ce ton... Et veuillez me dire pourquoi vous l'appellez "miss Bairn", alors qu'elle vous donne votre prénom?

Lilian, rouge et gênée, répondit :

—C'est lady Stanville qui l'a voulu ainsi.

—Bien. En ce cas, vous ferez de même à l'égard de Mlle de Sourzy, Caroline, car elle est ici au même titre que vous, comme ma parente, et j'entends qu'elle soit traitée sur le même pied... Je pense que vous m'avez compris?

Carrie dit d'une voix éteinte :

—Oui, mon cousin.

Elle descendit, le front courbé, aussi humble sous la dure semonce qu'elle était arrogante pour qui se trouvait sans défense.

Lilian, encore toute saisie par la subite intervention de lord Stanville, fit un mouvement pour se diriger vers l'escalier qui conduisait au second étage.

Mais Hugh l'arrêta en demandant :

—Est-ce toujours ainsi que vous parlez Caroline, Lilian?

—Souvent, du moins, mon cousin.

—Je pense qu'elle ne recommencera plus désormais... Vous avez fait une bonne promenade?

—Très bonne, je vous remercie.

—Eh bien, reposez-vous maintenant... Votre chambre est-elle suffisamment chauffée?

Lilian devint plus rouge encore, hésita, puis répondit enfin, en essayant de sourire :

—Ce serait difficile, car elle n'a pas de cheminée.

—Comment, pas de cheminée?... Où est-elle donc ?

—Au troisième.

—Au troisième?... On vous a logée dans une mansarde?

La surprise irritée se discernait dans l'accent de lord Stanville.

—... Je croyais que vous occupiez toujours la même chambre que du vivant de votre mère?

—Non, je l'ai quittée après sa mort.

A la lueur de la lampe électrique qui éclairait le palier, Lilian vit étinceler les yeux de Hugh.

—Il fait froid, là-haut, maintenant?

—Oui, très froid; mais je dois m'habituer à tout, dans ma situation.

Hugh dit avec une impatience mêlée d'ironie :

—Voilà une phrase qu'on vous a sans doute répétée plus d'une fois, Lilian?... Eh bien, je suis d'un autre avis. Préparez-vous pour descendre demain ici. Je vais m'entendre avec ma mère à ce sujet.

Il tourna les talons et se dirigea vers l'appartement de lady Stanville, laissant Lilian abasourdie une fois de plus.

Lady Stanville, dans un cabinet attenant à sa chambre, écrivait, assise devant un petit bureau. A la vue de son fils, elle dit avec satisfaction :

—Ah! te voilà, Hugh! Je voulais justement te montrer la liste de nos invités, pour que tu voies si je n'ai oublié personne.

Hugh prit la feuille et parcourut rapidement du regard la colonne de noms, chacun de ceux-ci avec l'indication de la place qu'occuperait l'invité. Puis il dit, sur un ton de décision impérative :

—Il faut une place pour Lilian, qui a maintenant l'âge d'assister à ce dîner.

Lady Stanville sursauta, en regardant son fils avec stupéfaction.

—Lilian?... Tu veux que?... Mais dans sa position... il me semble que...

—Sa position? Jusqu'ici, en effet, elle n'a pas été ce qu'elle devait être, sous notre toit. Ainsi tout à l'heure encore, j'ai dû admonester Caroline qui lui parlait sur un ton insoutenable, et osait lui donner des ordres. De même, j'ai appris tout à fait par hasard, qu'elle était logée dans une mansarde sans feu.

La voix du jeune homme était calme, sans colère, mais dure et glacée. Lady Laurence n'ignorait pas ce que ce ton-là cachait d'irritation. D'ailleurs, le regard seul de son fils le lui aurait appris... Aussi bégayait-elle un peu en répliquant :

—Mais, mon ami, nous avons convenu ensemble qu'elle devait être élevée simplement, un peu durement même, en vue du sort qui l'attend... Et je ne comprends guère, je l'avoue, que tu la fasses assister à cette réception. Elle n'a aucune habitude du monde.

—Eh bien, elle la prendra.

—Elle est destinée à travailler pour vivre, à se marier dans quelque milieu modeste.

Lord Stanville eut un éclair de raillerie dans le regard.

—Voilà une chose qui n'est pas du tout prouvée. En dehors de la fortune, Lilian est assez bien douée, sous tous rapports pour faire un mariage brillant. Votre parti pris à son égard vous rend passablement aveugle, ma mère.

—Mon parti pris?... Mais je n'en ai pas ! Je la connais seulement mieux que toi, je sais qu'elle doit être conduite d'une main ferme, et que la moindre indulgence la rend insupportable.

Un froncement de sourcils, un nouvel éclair dans les yeux sombres l'avertirent qu'elle s'aventurerait trop loin.

Hugh dit avec une sèche impatience :

—J'ai mon opinion faite sur elle. Vous êtes libre de garder la vôtre, ma mère... Donc, il faut placer Lilian... Voyons... Eh bien, mettez-la entre lord Belavia et M. Evensen.

Lady Laurence dit d'une voix rauque de colère contenue :

—A la place de lady Wilken ?

—Oui. Je veux que Lilian soit près de gens sérieux, qui ne lui fassent pas la cour et en même temps seront intéressants... Puis, dès demain, je vous prie de lui faire préparer au premier étage une chambre située au midi, et chauffée.

—Bien, si tu y tiens... Mais je ne comprends pas que tu écoutes les plaintes de cette petite contre ta mère...

Hugh dit froidement :

—Jamais elle n'a eu un mot de plainte contre vous ni contre personne. C'est moi qui me suis avisé—un peu tard—que j'avais des devoirs à remplir de ce côté... Donc, vous voudrez bien tenir compte de ma volonté, cesser, Caroline et vous, de lui demander aucun travail, en un mot vous abstenir de lui rendre la vie désagréable sous mon toit.

Elle balbutia :

—Ce sera comme tu voudras.

Quand son fils eut disparu, lady Laurence demeura un long moment immobile, ses mains croisées appuyées contre le bureau. Des tressaillements couraient le long de son visage qui, maintenant, devenait pâle.

Était-il encore permis de douter?... Hugh, cet homme au cœur insensible... Hugh, jusqu'alors si dédaigneux pour les femmes, si complètement indifférent à leurs avances coquettes... Il serait donc pris par cette Lilian?... ou, du moins, suffisamment intéressé par elle pour lui témoigner une indulgence incompréhensible, une sollicitude dont on l'aurait cru complètement incapable?

"Que faire, si vraiment cela est?... que faire? songeait lady Stanville en frissonnant d'inquiétude et de colère. Pas plus que personne d'autre, je n'ai sur lui la moindre influence. Il est le maître... et comme il vient de me le faire sentir, par ces mots : "sous mon toit"!... Ah! que j'avais raison de me défier de cette enfant!... et quelle faute j'ai commise en la rappelant ici !

*
* *

A partir de ce jour, lady Stanville n'adressa plus la parole à sa jeune parente. Elle feignait d'ignorer sa présence, et Carrie l'imitait, selon sa coutume... Lilian en éprouvait une vive satisfaction. Toutes deux n'ayant jamais su que lui témoigner leur malveillance, il lui paraissait bien préférable qu'elles se condamnassent au silence à son égard.

Quant à son fils, lady Laurence ne lui laissait rien voir des sentiments qui l'agitaient. Hugh ne lui avait plus dit mot de Lilian. Ne doutant pas d'être obéi, sans doute jugeait-il complètement inutile de revenir sur un sujet que sa mère et lui comprenaient de façon fort différente... Mais lady Laurence continuait de noter les indices qui lui démontraient que ses craintes n'étaient pas des chimères.

D'autres, aussi, faisaient leurs remarques discrètes... Tels, par exemple, Hunter, le secrétaire, qui saluait maintenant Lilian avec empressement, et les domestiques, dont les manières changeaient à l'égard de celle qu'on avait traitée ici, longtemps, moins bien qu'eux-mêmes.

C'est qu'un jour, lord Stanville avait admonesté durement le revêche Dominich, à propos d'une réponse peu polie faite à Mlle de Sourzy... "Pour un peu, disait la femme de chambre qui l'avait entendu. Sa Seigneurie le mettait à la porte!... Fit-il a fallu qu'il fasse des excuses à miss Lilian, ce vieux grognon, tout penaud et petit garçon devant le maître."

Les autres se l'étaient tenu pour dit et avaient pris, à l'égard de Lilian, une attitude respectueuse, des manières serviables auxquelles ils ne l'avaient pas accoutumée.

Ainsi, la vie devenait beaucoup plus facile pour elle à Stanville-House. Quels que fussent les souvenirs pénibles, son âme était trop délicate pour ne pas éprouver de la reconnaissance à l'égard de son tuteur. Mais elle n'osait la lui témoigner. Le regard d'Hugh, si différent pourtant de celui d'autrefois, l'intimidait singulièrement.

—Allons, décidément, il y a du bon chez lui! disaient les misses O'Feilgen. Tant mieux pour vous, chère Lily, car cette horrible lady Laurence et cette oisonne de miss Bairn auraient fini par vous faire mourir à la peine.

Les habitants de la maison des Rossignols se trouvaient, en ce moment, dans une passe difficile. Plusieurs leçons manquaient à Kathleen. Mrs. O'Feilgen, mal conseillée, venait de perdre quelques milliers de francs sur son maigre capital. Trick, le dernier petit garçon, avait une santé délicate qui exigeait des soins coûteux.

Mais tout en disant : "Nous ne savons comment nous pourrions nous en tirer", la mère et les filles ne perdaient rien de leur aimable insouciance.

Quant à s'adresser à lord Stanville pour obtenir une aide pécuniaire, Mrs. O'Feilgen ne l'osait.

—Chargez-en donc Lilian, ma chère, disait Rosetta avec un ironique sourire. Son aimable tuteur ne pourra rien lui refuser.

La belle Mrs. Highton, secouant enfin son indolence, se décidait à quitter son agréable métier de parasite pour chercher des leçons. Elle n'y mettait pas d'ailleurs un zèle extraordinaire, et sa belle-sœur ne comptait guère sur les subsides qu'elle rapporterait ainsi au logis.

—Ma tante est la cigale de la fable, dit un jour Kathleen à Lilian. Mais c'est que nous ne sommes pas d'industieuses fourmis, nous autres, et la chère est maigre en notre logis... Ah! si

elle pouvait "taper" les Stanville, voilà qui ferait bien son affaire! Mais ils la renverraient superbement à sa misère : "Vous chantiez? J'en suis fort aise! Eh bien, dansez, maintenant!" Tandis que nous, bonnes bêtes que nous sommes!... Enfin, on ne nous changera pas, que voulez-vous! concluait la joyeuse O'Feilgen.

VIII

La veille de Christmas, le ciel, chargé de neige, se dégagea légèrement, vers midi, et même un timide rayon de soleil apparut un peu plus tard. Lilian en profita pour se rendre chez ses amis... Dès que Pascal lui eut ouvert la porte, elle se trouva en pleine fumée. Mrs. O'Feilgen, les yeux larmoyants, l'accueillit par ces mots :

—Ma pauvre Lilian, je ne sais où vous faire entrer! Les cheminées du rez-de-chaussée sont à moitié démolies et fument horriblement, depuis deux jours. Nous sommes gelées!... Venez dans ma chambre; j'y ai allumé du feu, à cause de Trick qui tousse beaucoup. Mais l'air glacé entre comme chez lui, par ces fenêtres qui ne tiennent plus.

Lilian, tout en la suivant dans l'escalier, fit observer :

—Vous devriez essayer d'en dire un mot à lord Stanville, car cette maison va devenir inhabitable.

—Oui, je le sais bien... Mais cela me coûte tellement!... Pourtant, il faut m'y décider... Chère Lilian, vous chargerez-vous de lui demander un moment d'entretien de ma part?

—Certainement, madame. Je le ferai dès qu'il me sera possible.

En quittant la maison des Rossignols, Lilian se dirigea vers la partie la plus éloignée de la ville, pour une visite charitable... Autrefois, la bonne Mrs. O'Feilgen avait aidé de son mieux le petit Billy et sa mère, et, par elle, Lilian avait su que les pauvres gens continuaient de vivre misérablement, mais dignement. Maintenant, Billy était un jeune homme de dix-huit ans, et travaillait chez un jardinier. Mais les privations et les besognes écrasantes, de son enfance, avaient fait, de lui, un être mal développé, de santé précaire. Quant à la mère, Jenny Folken, elle menait courageusement sa triste existence de femme malade et pauvre, soignant Jack, son second fils, pauvre garçonnet rachitique que Billy entourait d'une tendresse touchante.

Depuis que Lilian avait échappé à la tutelle tyrannique de lady Stanville, elle était venue plusieurs fois chez ces malheureux. Une bonne

partie de ces émoluments avait servi à leur venir en aide. Par d'affectueuses paroles, elle essayait de les reconforter; mais déjà, sa vue seule amenait un sourire sur les lèvres de ces pauvres gens, charmés par sa beauté, par la chaude lumière qui se dégageait de ses beaux yeux, par la grâce toute simple de cette délicieuse créature dont Billy disait avec un accent d'ardente reconnaissance :

—C'est elle qui a imploré, pour moi, lord Stanville, autrefois!... C'est elle qui a osé cela!

Donc, Lilian se rendait aujourd'hui chez les Folken. Mais, chemin faisant, elle s'arrêta pour acheter les modestes présents de Christmas qu'elle leur destinait. Il lui fallut attendre, car les acheteurs se pressaient dans les magasins. Aussi était-il déjà tard quand elle s'engagea dans le faubourg où logeait Mrs. Folken.

Elle n'avait pas pris garde que, d'un trottoir opposé à celui où elle marchait, lord Stanville, revenant vers son logis, l'avait aperçue. Il s'arrêta un moment, la regarda, puis, traversant la rue, se mit à la suivre d'un peu loin.

Les Folken habitaient une bicoque à demi ruinée, que précédait un petit jardin où Billy entretenait quelques légumes... Quand Lilian fut entrée dans ce misérable logis, Hugh, poussant la barrière de bois pourri qu'elle n'avait pas complètement fermée, pénétra à son tour dans l'étroit enclos et s'approcha de l'unique fenêtre.

Comme il faisait presque nuit, Billy venait d'allumer une petite lampe. A cette faible lueur, on distinguait vaguement le pauvre intérieur, bien rangé toujours. Jack, malade, était couché. Il accueillait la visiteuse avec une exclamation joyeuse, tandis que sa mère et son frère serraient la main que leur tendait Lilian, en levant, sur la jeune fille, un regard de reconnaissance émue.

Elle s'assit un instant près du lit, demanda des nouvelles du jeune malade, tout en tenant, dans sa main, celle de Jack, si maigre... Son visage se trouvait éclairé par la lampe et Hugh pouvait discerner tous les mouvements de cette physionomie expressive. Elle se montrait gaie pour ces pauvres gens, dont elle voulait relever le moral—et c'était là une des faces de sa nature qu'ignorait lord Stanville, car elle n'était jamais assez à l'aise près de lui pour se permettre autre chose qu'un sourire discret, d'ailleurs charmant. Or, cette découverte ne déplaisait sans doute pas du tout à son tuteur, car il ne quittait pas des yeux le jeune visage rosé par le froid, où les lèvres pourprées, les yeux noirs si beaux riaient doucement, tandis que la jeune fille déposait, sur le lit de Jack, les présents dont elle s'était munie.

Les yeux du jeune malade brillaient de joie, dans son pauvre visage pâli. La mère, à qui Lilian venait de remettre une petite somme, remerciait avec émotion, tandis que l'honnête physionomie de Billy témoignait de sa reconnaissance quasi religieuse à l'égard de la jeune bienfaitrice.

Lord Stanville quitta son observatoire, sortit du jardin et se mit à faire les cent pas dans la rue, un peu plus loin... Quand, cinq minutes plus tard, Lilian passa près de lui, elle eut un haut-le-corps en entendant sa voix qui l'interpellait, de façon fort amicale :

—Eh bien, mon indépendante pupille, c'est ainsi que vous faites des expéditions tardives, sans ma permission ?

Ella balbutia :

—Oh! mon cousin!... Vous m'avez fait presque peur !

Il prit le bras de la jeune fille et le passa sous le sien.

—Appuyez-vous bien, car la neige devient glissante, ce soir... Mais savez-vous, Lilian, que je devrais vous gronder, pour vous trouver, à cette heure, dans ce quartier désert ?

—Il est vrai que je me suis attardée. La nuit vient si vite!...

—Quels sont ces gens que vous visitez là ?

—Des gens très malheureux, très méritants. La mère et un fils sont constamment malades, l'autre fils travaille courageusement pour leur donner de quoi manger. C'est une grande misère, mais dignement supportée.

—Comment s'appellent-ils ?

—Folken.

Après quelques secondes d'hésitation, la jeune fille ajouta, non sans effort, en rougissant beaucoup :

—Le fils aîné, Billy, a été employé autrefois à la fabrique.

Hugh dit brièvement :

—Oui, je me souviens.

Ils marchèrent pendant un long moment en silence... Comme l'avait dit lord Stanville, la neige glissait, et Lilian ne trouvait pas superflu l'appui de ce bras vigoureux. Quand ils se furent engagés dans un boulevard qui devait les mener plus directement à Stanville-House, Hugh fit observer :

—Vous ne me paraissez pas suffisamment couverte, pour un temps aussi froid... N'avez-vous pas une fourrure ?

—Non, mon cousin. Mais je suis très bien ainsi, je vous assure.

—Il n'empêche que je vous sens frissonner... Je crains que vous ne vous priviez en faveur de

gens plus ou moins intéressants, qui profitent de votre inexpérience pour vous apitoyer.

Lilian protesta chaleureusement :

—Oh! non, les Folken sont de vrais pauvres, et leur misère est si grande! C'est tellement bon de les aider un peu!... car, hélas! je puis faire bien peu de chose pour une si grande détresse!

—J'estime que la charité est une duperie.

—Non, non, puisqu'elle nous sera toujours comptée là-haut!

Le regard de lord Stanville enveloppa rapidement le ravissant profil que le froid pâlisait... Pendant quelque temps encore, tous deux avancèrent en silence. Sous la lumière électrique, le boulevard, couvert de neige, s'étendait au loin, se perdait dans cette blancheur illuminée. Mais lord Stanville et sa pupille tournèrent bientôt dans une rue transversale.

Le trottoir, ici, était nettoyé, complètement sec déjà... Lilian retira son bras, avec un timide remerciement. Hugh riposta, sur un ton de courtoisie amabilité :

—Je suis trop heureux d'avoir pu vous aider. Mais pour en revenir au sujet dont il était question tout à l'heure, je tiens, Lilian, à ce que vous dépensiez pour vous, pour vous donner quelques satisfactions, la somme que je vous remets chaque trimestre...

—Oh! non, en me demandez pas cela ! Je ne pourrais jouir de rien, en sachant ces pauvres gens dans le besoin !

Les beaux yeux se levaient sur lui, tout éclairés par cette chaude compassion qui remplissait le cœur de Lilian, et protestaient résolument contre l'exigence de lord Stanville.

Hugh sourit.

—Ils ne seront pas dans le besoin, puisque je me charge d'assurer leur existence.

La jeune fille s'arrêta en le regardant avec stupefaction... Puis elle dit d'une voix hésitante, que l'émotion joyeuse faisait trembler :

—Vous voulez bien?... Vous leur viendrez en aide ?

—Certainement, puisque vous m'assurez qu'ils la méritent.

—Oh! mon cousin, que vous êtes bon!

Il sourit encore, en rencontrant le regard d'ardente reconnaissance, et dit, d'une voix un peu basse, où passaient des vibrations passionnées :

—Tant mieux si vous êtes contente. Ce sera mon présent de Christmas.

Puis, après une courte hésitation, il ajouta sur le même ton :

—Quand vous aurez quelque chose à me demander, faites-le sans crainte. Je serai très heureux de réaliser tous vos désirs.

Dans sa chambre, un peu après, Lilian resta un long moment immobile, en réfléchissant aux invraisemblables choses qui venaient de se passer.

D'abord, comment lord Stanville s'était-il trouvé là, si à point, tout près du logis des Folken? L'avait-il donc suivie?... Pourquoi cette étrange sollicitude dont nul ne l'aurait cru capable, pour personne au monde?

Et avec quel soin il la soutenait, sur le chemin glissant!

Arrivée à ce point de ses réflexions, Lilian pensa, avec un petit frémissement, qu'il serait bon de s'appuyer pour toute l'existence sur un bras fort comme celui-là, fort et pourtant souple, presque doux, quand il serrait contre lui le bras un peu tremblant de la jeune fille.

Mais surtout, la chose incroyable, c'était la décision toute spontanée de lord Stanville en faveur des pauvres Folken.

Était-ce bien le même homme qui, six ans auparavant...?

Mais non, elle ne voulait plus évoquer ce souvenir! Elle devait rester sur l'impression de ce lord Stanville nouveau, qui se montrait bon, aimable... de plus en plus.

—Quand vous aurez quelque chose à me demander, faites-le sans crainte. Je serai très heureux de réaliser tous vos désirs."

Le sang monta aux joues de Lilian, dont le cœur se mit à battre un peu plus vite, comme tout à l'heure, quand Hugh avait dit cela, d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas... comme aussi, quand il la regardait, depuis quelque temps.

Elle n'avait pas remarqué, autrefois, que ses yeux fussent si beaux, et jamais elle n'y avait vu passer la moindre lueur d'émotion. Mais maintenant...

Maintenant, si elle sentait un petit frémissement de trouble, quand les superbes prunelles bleu sombre s'attachaient sur elle, ce n'était plus, comme jadis, à cause de leur glaciale indifférence ou de leur inflexible dureté. Non, jamais plus elles n'avaient cette expression, pour elle. Mais, au contraire, elles renfermaient une chaleur, un intérêt ardent qui transformaient si complètement cette physionomie... si complètement que Lilian en éprouvait un émoi singulier.

En joignant les mains, elle songea : "Ma pauvre maman, si vous aussi, du moins, aviez pu jouir de ce changement! Vous qui vous désoliez tant de laisser votre Lily au milieu de l'indifférence, de l'hostilité même!... Grâce à lui, je

suis délivrée du despotisme de lady Laurence. Aussi mérite-t-il ma reconnaissance, malgré tout."

IX

Lady Stanville se trouvait seule dans le premier salon quand son fils y entra, le lendemain soir, jour de Christmas. D'un coup d'oeil, Hugh fit le tour de la pièce brillamment éclairée, décorée avec un luxe un peu lourd; puis il demanda :

—Mes cousines ne sont pas encore descendues?

—Pas encore... Elles ne sont pas en retard, il me semble?

—Non, pas du tout.

Il s'approcha de la cheminée, à laquelle il s'adossa. Lady Laurence l'enveloppa d'un regard où l'orgueil et la sourde inquiétude se mêlaient. Sa transformation physique s'accroissait mieux encore dans cette tenue du soir qu'il portait avec une aisance de grand seigneur, et dont la discrète élégance frappait le coup d'oeil maternel accoutumé à la correction presque sévère d'autrefois. Hugh paraissait maintenant plus jeune qu'il n'avait jamais été, même dans sa vingtième année. Mais, tout en constatant que ce changement et la vie plus profonde du regard lui donnaient un charme dont il était dépourvu jusque-là, lady Laurence maudissait l'enfant qui en était la cause, la blonde Lilian à qui voulait plaire son fils.

Hugh, ses mains derrière le dos, parcourait du regard le salon, comme s'il inventorierait chaque meuble. Il fit observer :

—Il manque des fleurs, ici. J'aurais dû y penser... Ce salon est sec, disgracieux, et une jolie décoration n'aurait pas été de trop.

Lady Stanville dit d'un ton surpris :

—Il a toujours été ainsi, et tu n'en as jamais fait la remarque.

—Je n'y attachais pas d'importance alors; maintenant, c'est différent.

La mère songea en frémissant de colère : "Serait-ce "elle" qui lui a donné cette idée?"

Il y eut entre eux un assez long silence que lady Laurence rompit la première, d'un ton quelque peu hésitant :

—Depuis quelque temps, je désirais te parler, Hugh... au sujet de ton mariage...

Il tourna la tête vers elle. Gênée par la froideur impatiente de son regard, elle baissa un peu les yeux et continua en balbutiant légèrement :

—Tu vas avoir trente ans... Il serait bon d'y songer...

Il coupa, d'un ton bref :

—J'ai tout le temps, ma mère. Ne vous préoccupez pas de cela.

—Evidemment!... Toutefois... les circonstances... J'avais pensé que Caroline...

—Caroline?

Un tel dédain se mêlait à la surprise dans l'accent et le regard du jeune homme, que lady Laurence tressaillit et se troubla.

—Oui... C'était un projet...

Hugh laissa échapper un léger rire sarcastique.

—Votre projet, peut-être, mais le mien, jamais, au grand jamais! Tout d'abord, je n'admets pas les mariages entre cousins à un degré rapproché. Mais, cet obstacle n'existât-il pas, Caroline serait bien la dernière personne à laquelle je songerais, grands dieux!

—Pourquoi donc? Elle a de belles qualités... des qualités sérieuses... Elle n'est pas coquette.

Hugh riposta, sur un ton de froide raillerie :

—Eh bien, il ne lui manquerait plus que cela!

Lady Laurence poursuivit, tandis que ses doigts froissaient fébrilement la soie brochée de sa robe :

—Elle n'a jamais cherché à se faire remarquer. Elle est modeste, silencieuse, excellente femme d'intérieur...

—Tant mieux pour l'heureux mortel qui choisira cette perle de beauté, d'intelligence... et de bonté!

Lady Laurence essaya de ressaisir un peu son assurance qui s'en allait en déroute devant l'ironie glacée de son fils.

—Je sais très bien, mon ami, que Carrie n'est pas ce qu'on appelle une beauté... Mais elle a une physionomie agréable... et elle est plus intelligente qu'on ne le pense. Quant à la bonté, personne n'en est mieux pourvu qu'elle.

—J'ai été à même d'en juger, en effet.

A la physionomie, à l'accent de son fils, lady Stanville comprit que toute insistance était inutile et même dangereuse. Pourtant, elle balbutia encore :

—Je crains que tu n'aies un parti pris contre elle...

—J'ai mon opinion faite, voilà tout. Caroline est laide—ce qui n'est pas sa faute et constitue à mon avis la moindre de ses disgrâces. Elle est sotte—et à cela on aurait peut-être pu remédier quelque peu par l'éducation. Elle manque totalement de la plus élémentaire bonté, elle est périe de vanité, d'arrogance, tout en sachant devenir une plate flatteuse devant ceux qu'elle craint ou dont elle cherche à se faire bien venir... Vous voyez donc, ma mère, que je la connais parfaitement, votre précieuse Caroline!

—Mais... Hugh... tu te trompes! Tu la vois sous un jour...

—Laissons, je vous prie, ce sujet sans importance... et ne vous préoccupez pas de mon mariage. Je saurai choisir quand l'heure sera venue.

Un bruissement de soie se fit entendre, à ce moment. Carrie apparut, vêtue de faille rose trop surchargée d'ornements. Elle avait ainsi voulu donner à sa toilette, une apparence de richesse et n'avait réussi qu'à la rendre lourde et sans grâce. Ses cheveux pâles, coiffés de façon compliquée, s'ornaient d'une plume blanche qui se balançait drôlement à chacun de ses mouvements. Autour de son cou maigre s'étalait un collier de perles et de topazes, riche et lourd, lui aussi, comme les bracelets entourant les poignets anguleux.

Le coup d'oeil extatique dirigé par miss Bain vers son cousin fut complètement perdu. Toute l'attention de lord Stanville se concentrait sur la ravissante apparition qui suivait la nièce chérie de lady Laurence.

Une soie blanche, légère, aux doux reflets de nacre, se drapait harmonieusement autour de la taille la plus souple, la plus élégante qu'on pût rêver; un tulle délicat frissonnait sur les bras d'une palpitante blancheur et découvrait le cou fin et satiné. Les cheveux blonds, coiffés à la grecque, formaient la plus royale parure à ce délicieux visage tout éclairé par la chaude lumière des yeux veloutés, qui se baissèrent un instant sous le regard de lord Stanville—un regard ébloui, brûlant d'admiration.

Mais, par contre, celui de lady Laurence s'animait d'une colère difficilement contenue, à la vue de cette Lilian si merveilleusement—si terriblement belle... Et un coup d'oeil jeté de côté lui permettait de voir l'effet que produisait cette apparition sur son fils, en dépit de la maîtrise qu'il possédait toujours sur lui-même.

Lilian murmura :

—Je craignais tant d'être en retard!

Hugh, quittant la cheminée, fit quelques pas vers elle.

—Mais non, pas du tout. Ma mère et moi étions en avance.

Lady Laurence dit sèchement :

—Pas de beaucoup... Arrangez donc ce pli à votre corsage... Mais non, plus bas!... Votre robe ne va pas bien du tout... Et cette coiffure! Où avez-vous été chercher cela?

—Daisy O'Feilgen me l'a conseillée. Elle disait qu'elle m'irait bien...

—Alors, cela vous suffit?... Pourvu que votre coquetterie soit satisfaite, vous adoptez n'importe quoi, même si votre coiffure, votre toilette

doivent vous faire remarquer comme une jeune fille sérieuse ne supporterait pas de l'être!

Sa fureur secrète l'emportait enfin sur toute prudence. Mais elle se tut subitement, devant le regard d'irritation violente que son fils abaissait vers elle.

—Vous voudrez bien, ma mère, vous contenter de surveiller la toilette de Caroline, qui en a grandement besoin. Qu'elle prenne modèle sur celle de Lillian, c'est tout ce que peuvent lui souhaiter de mieux les gens de goût. Je ne verrais, non plus, aucun inconvénient à ce qu'elle copiât cette coiffure charmante et tout à fait jeune fille. J'aimerais à vous voir toujours coiffée ainsi, Lily.

C'était la première fois qu'il lui donnait ce diminutif, souvent employé par Mme de Sourzy et les O'Feilgen. Il l'avait prononcé avec une douceur étrange dans sa bouche, qui en faisait presque une caresse. Lillian, rougissante, troublée par l'admiration dont il ne pouvait complètement contenir l'ardeur, baissa de nouveau ses beaux yeux qu'elle avait un instant levés sur lui, inquiets et interrogateurs, quand les reproches injustes l'avaient accueillie.

Lady Laurence, dont le visage, précédemment empourpré par la colère, blémissait tout à coup, dit avec un accent un peu rauque, symptôme de sa fureur impuissante :

—Du moment où tu repousses les conseils de mon expérience... où tu approuves tout...

Dominich ouvrait, à ce moment, la porte du salon et introduisait les premiers invités. Lady Stanville se leva, en chancelant un peu. Elle avait conscience que la partie, pour elle était irrémédiablement perdue, et que Lillian triomphait. Oui, cette fois, il n'y avait plus à douter : Hugh l'aimait. Et s'il avait résolu de l'épouser, rien au monde ne le ferait changer d'avis.

Elle pensait : "Peut-être n'est-ce qu'une fantaisie de sa part, un moment de passion dont sa nature sérieuse aura vite raison... J'aurai néanmoins des jours pénibles à passer, jusqu'à ce qu'il se soit repris et ait remis à sa place cette intrigante."

En attendant, il lui fallait constater le succès qui accueillait Lillian présentée par lord Stanville à ses hôtes. Dans ce froid logis, où tout, jusqu'alors, était orgueilleusement guindé, la jeune fille paraissait une fleur précieuse qui en changeait aussitôt l'atmosphère. Le maître de céans, lui-même, semblait ce soir plus affable qu'il n'en avait coutume; il causait davantage, laissant ainsi mieux voir sa haute culture intellectuelle qui, jusque-là, était restée presque inconnue et surprenait vivement ses relations, chez celui que l'on avait

considéré uniquement comme un remarquable chef d'industrie et un dur manieur d'hommes.

—C'est à ne plus le reconnaître! disait lady Wilken à Mrs. Haig, la bonne langue de Breenwich. Je crois rêver devant ce lord Stanville inattendu!

Mrs. Haig chuchotait, avec un petit sourire miel et vinaigre :

—L'amour opère des métamorphoses extraordinaires!

Et elle se délectait en remarquant le regard jaloux que glissait, vers Mlle de Sourzy, la belle lady Wilken. "L'ensorcelease", comme on l'appelait à Breenwich.

Bien que Hugh fût toujours resté insensible à ses avances, la blonde veuve ne se tenait pas pour battue, loin de là,—d'autant mieux que ce lord Stanville transformé, avait tout ce qu'il fallait pour que la plus difficile des femmes en devint aussitôt éprise.

Mais le gros point noir était cette pupille... cette trop jolie pupille que tous ces messieurs avaient le mauvais goût de regarder, ce soir, beaucoup plus que la belle lady Aurelia Wilken.

Lillian, à qui cette présentation dans le monde coûtait beaucoup par avance, commençait de se rassurer. Tous les hôtes de lord Stanville étaient aimables pour elle, et ses voisins de table, deux hommes d'un certain âge, intelligents, de grande distinction et de conversation agréable, lui firent trouver court le temps du dîner. Après cela, elle fut accaparée par un groupe de notables personnes, désireuses de faire ainsi leur cour au maître du logis, dont l'intérêt pour sa charmante pupille apparaissait à tous très évident, et fort significatif. La grâce, la simplicité de la jeune fille, gagnèrent d'ailleurs la sympathie de plusieurs de ces dames, et lady Laurence dut écouter, sans oser riposter, par crainte de son fils, les compliments sincères qu'on lui fit sur "sa délicieuse cousine, un modèle de charme et de modestie".

Par contre, la compatissante Mrs. Haig lui glissait dans l'oreille, sur un ton doux et caressant :

—Comme je vous plains, chère lady Stanville, d'avoir tous les jours sous les yeux cette petite coquette!... Lady Wilken assure qu'elle doit se mettre quelque chose pour blanchir son teint, pour rougir ses lèvres, car cela ne paraît pas naturel! Et ses cheveux!... Comment ose-t-elle avoir des cheveux pareils!... Ah! lady Stanville, quelle différence avec cette charmante miss Bain!

Comme beaucoup de natures autoritaires, entêtées, orgueilleuses, lady Laurence était sensible à la flatterie et à l'hypocrisie. Mrs. Haig, qui excellait en toutes deux, jouissait donc près d'elle

d'une grande faveur. Toutefois, comme lady Stanville se méfiait de sa langue, elle n'en faisait pas généralement sa confidente. Mais ce soir-là, son âme débordait si bien d'amertume et de colère qu'elle se laissa aller à raconter, aux oreilles complaisamment tendues, la façon "révoltante" dont son fils avait pris parti pour Lilian.

Mrs. Haig se répandit en exclamations indignées; puis, comme l'entretien ne pouvait se prolonger, ce soir, elle déclara qu'elle viendrait, dès le lendemain, causer de cette douloureuse situation avec "sa chère lady Stanville".

Vers minuit, tous les invités se retirèrent. Dans le second salon restèrent seuls lady Laurence, Hugh et les jeunes filles. Carrie, dont le teint n'avait jamais été plus jaune,—le succès de Lilian en était la cause,—prit congé aussitôt et gagna sa chambre pour y réfléchir à l'aise sa fureur contre Mlle de Sourzy, et son désespoir de l'indifférence glaciale que lui témoignait ce cousin, dont elle était pourtant, depuis l'enfance, la plus servile admiratrice... Lady Laurence était passée dans la salle à manger pour jeter un coup d'oeil sur les précieuses porcelaines et constater, dès ce soir, qu'aucune pièce ne manquait. Hugh dit à Lilian, en l'enveloppant de ce regard profond, ardent, qui s'était bien souvent dirigé vers elle, au cours de la soirée :

—Eh bien, maintenant, il faut aller vous reposer... N'êtes-vous pas trop fatiguée?

—Non, pas trop, mon cousin.

—Appelez-moi donc Hugh, tout simplement. J'aime mieux cela... Demain matin, je ne veux pas que vous veniez au bureau, pour que vous preniez un plus long repos.

—Mais je vous assure que je puis très bien...

—On ne discute pas ma volonté, Lilian, vous le savez...

Il souriait, et sa voix n'avait rien de l'impérieuse intonation habituelle.

—...Allons, bonne nuit. Vous me direz plus tard vos impressions sur la soirée.

—Puis-je vous demander auparavant s'il vous serait possible de recevoir un de ces jours Mrs. O'Feilgen? Elle souhaiterait vous parler au sujet de la maison, qui aurait besoin de réparations urgentes.

—Soit, mais je ne le puis maintenant avant mon retour de Londres, car je pars demain dans l'après-midi... De quelles sortes de réparations s'agit-il?

—Les plus pressées concernent les cheminées qui se démolissent et fument terriblement. Mes pauvres amis ont très froid, en ce moment.

—Eh bien, dites à Mrs. O'Feilgen qu'elle fasse faire l'indispensable à mes frais. Pour le reste, j'irai un peu plus tard, et je me rendrai compte par moi-même si cette maison vaut la peine qu'on la répare.

—Il y a des peintures et des boiseries sculptées qui paraissent d'une réelle valeur. Mais il serait grand temps qu'on les restaurât.

—Vraiment? Je ne connais pas du tout ce logis. Il faudra que je voie cela...

Tout en parlant, il faisait quelques pas vers le salon voisin, et Lilian l'imita. Ils se trouvaient ainsi dans l'embrasement de la porte à deux battants faisant communiquer les deux pièces, et sous le bouquet de gui tombant d'une guirlande. Hugh se pencha vers sa pupille et dit à mi-voix :

—Quand on passe sous le gui... vous connaissez notre coutume anglaise, Lilian?

Une vive teinte rose monta aux joues de la jeune fille, tandis qu'elle inclinait affirmativement la tête.

Hugh se pencha un peu plus encore, et ses lèvres effleurèrent les cheveux blonds.

—Bonsoir, Lily... Coiffez-vous toujours ainsi, je vous en prie.

X

Lord Stanville quitta le lendemain Breenwich pour passer quelques jours à Londres, où l'appelaient ses affaires. Lilian avait envisagé, avec quelque inquiétude, la perspective de se voir seule aux repas avec lady Laurence et Carrie. Mais Hugh, décidément, pensait à tout. Avant son départ, il lui dit, en présence de sa mère :

—Prenez donc un peu de congé pendant mon absence, Lilian; allez, par exemple, déjeuner et dîner chez Mrs. O'Feilgen, tous les jours. En payant votre écot, il n'y aura pas là d'indiscrétion, puisque vous êtes intimes.

Lilian ne demandait pas mieux—et la bonne Mrs. O'Feilgen non plus... Entre ces moments où elle se retrouvait ainsi près de ses amies, elle continuait de se rendre ponctuellement au bureau, d'y faire avec soin le travail accoutumé. Car elle ne voulait pas profiter plus qu'il n'était nécessaire de l'indulgence de lord Stanville.

De l'indulgence?... Il y avait plus que cela, chez lui, à l'égard de sa pupille. En rougissant beaucoup au souvenir de ses paroles, de son regard, du baiser sur ses cheveux, Lilian pensait avec un petit frisson dont elle n'aurait su dire s'il était de crainte ou de joie : "Il semble avoir de l'affection pour moi... Que c'est étrange!... Lui!... Lui!"

Mais, de tout cela, qui eût paru significatif à une jeune personne tant soit peu expérimentée, venant surtout d'un homme comme celui-là, Lilian ne songeait pas à tirer la conclusion qu'elle était, pour Hugh, autre chose qu'une petite cousine sympathique, à laquelle il lui plaisait de témoigner une sollicitude affectueuse. Si elle en éprouvait quelque trouble, elle l'attribuait à l'étonnement que ne cessait de lui causer la transformation physique et morale de son tuteur, à la pénétrante domination de ce regard dont elle ne connaissait plus maintenant les durs éclats ni les dédains glacés.

Pas un instant, non plus, il ne lui vint à la pensée de se demander pourquoi lui parurent si longs ces jours pendant lesquels fut absent lord Stanville... pourquoi son cœur se mit à battre si vite quand, la veille du 1er janvier, Hugh, arrivé très tard dans la soirée, mais se trouvant quand même au bureau à son heure habituelle, la fit appeler.

Il vint à elle, les mains tendues, le regard éclairé d'une joie contenue.

—Eh bien, Lilian, comment cela va-t-il?... Venez un peu me montrer votre mine.

Il l'emmenait près d'une fenêtre, et se mit à considérer attentivement le joli visage très rose. Lilian souriait, gênée, ses yeux confus et brillants à demi cachés sous les cils bruns qui palpaient.

—Vous avez été souvent chez les O'Feilgen-Lily, ainsi que je vous l'avais recommandé?

Quelle chaude douceur dans sa voix, et, comme ses doigts serraient la petite main tiède et frémissante!

—Oui, mon cousin.

—Vous ne voulez pas m'appeler Hugh?

—Mais si...

Un charmant petit sourire confus venait aux lèvres de Lilian.

—Je ne suis pas habituée encore...

—C'est juste... Dites-moi, à quoi vous occupez-vous avec vos amies?

—Nous faisons surtout de la musique.

—De la musique?... Où donc l'avez-vous apprise?... car je ne pense pas qu'elle ait eu place dans un programme d'instruction approuvé par ma mère.

Lilian lui expliqua de quelle façon elle avait pu acquérir sur ce point les connaissances nécessaires. Il l'écoutait avec une vive attention, et déclara :

—Je voudrais vous entendre. Il faudra que je fasse venir un piano.

Lilian le regarda avec une surprise qu'elle ne put maîtriser.

—Je croyais que vous n'aimiez pas la musique?

—Au contraire, j'en suis très amateur, mais à condition qu'elle soit excellente. Lors de mes séjours à Londres ou à Paris, je ne manque jamais d'entendre plusieurs concerts. Vous voyez donc que je serai pour vous un juge de quelque valeur?

Elle répliqua en souriant :

—Vous n'auriez pas dû me le dire. J'aurais été moins intimidée pour jouer devant vous.

—Oh! j'ai dans l'idée que vous n'aurez rien à craindre de mon jugement, car vous devez être artiste dans l'âme... Et maintenant, Lilian, travaillons... J'ai des lettres à sténographier...

Pour la première fois de sa vie, probablement, lord Stanville se trompa à deux reprises, au cours de sa dictée. Une telle distraction était d'ailleurs fort explicable, si l'on considère que le délicieux visage rosé, les cheveux d'or, les yeux noirs aux longs cils foncés paraissaient l'occuper beaucoup plus que la question traitée dans cette correspondance d'affaires.

*
* *

Le lendemain, 1er janvier, Lilian, après avoir entendu une messe matinale, se rendit au cimetière sur la tombe de sa mère.

La sépulture de Mme de Sourzy se trouvait à cinquante mètres environ de la vieille et riche chapelle dans laquelle reposaient les restes mortels des Stanville. Lilian, depuis qu'elle disposait de quelque argent, avait mis quelques fleurs autour de la simple pierre tombale gravée d'une croix, et, aujourd'hui, elle apportait une jolie couronne qu'elle venait d'acheter.

Mais tout à coup, elle s'immobilisa stupéfaite. L'humble tombe lui apparaissait couverte de fleurs les plus belles, les plus rares, merveilleux parterre disposé avec un goût parfait.

Lilian murmura :

—Mais qui donc?... qui donc?

Un seul nom se présentait à elle... Car, seul "il" pouvait se permettre cette prodigalité royale, cette profusion folle, comme l'auraient qualifiée bien des gens, car dans quelques heures tout serait flétri par la gelée, mais où la piété filiale de Lilian voyait un hommage à la pauvre femme qui reposait là et qui avait été si malheureuse, si humiliée entre les murs de Stanville-House, un acte de réparation pour l'indifférence qui l'avait dédaignée, pour la dureté dont son enfant avait été victime.

Agenouillée devant la tombe, elle pria pour cet homme énigmatique, avec toute la ferveur de son

cœur reconnaissant. Puis, avant de se relever, elle se pencha pour respirer le parfum des fleurs et prit une rose thé qu'elle enferma entre les pages de son livre de prière.

— Comme cela, maman, dit-elle tout bas, je mêlerai son nom aux prières que j'adresse à Dieu pour vous.

Une autre surprise l'attendait, ce matin-là, à Stanville-House... Hugh avait rapporté des cadeaux pour ses cousines, ce qui constituait une innovation de sa part. Miss Bairn reçut un lourd bijou, bien approprié au goût de sa destinataire, et Lilian une parure de chinchilla, qui lui fit jeter un cri d'admiration.

— Mais c'est trop beau!... cent fois trop beau!

Il sourit, en lui mettant la fourrure sur les épaules. Puis il la considéra longuement avec cette attention ardente qui l'émouvait de plus en plus profondément.

— Oui, j'ai très bien choisi. La délicate nuance de cette fourrure vous sied admirablement.

Elle le remercia avec chaleur. Ce présent—le premier qu'elle reçut à Stanville-House—lui causait un plaisir donc elle ne cherchait pas à dissimuler l'intensité. Non qu'elle s'arrêtât à la valeur intrinsèque, ignorée d'ailleurs en partie de son inexpérience, mais elle éprouvait une vive émotion à l'idée que lord Stanville, pendant son séjour à Londres, avait pensé à elle, et choisi à son intention cette délicieuse parure qu'elle ne se lassait pas d'admirer.

Lady Laurence n'avait dit mot... Quand, après le déjeuner, Carrie se retrouva seule avec elle, dans le salon, elle prit l'écrin dans lequel se trouvait le bijou offert par Hugh et le jeta rageusement sur un meuble.

— C'est moi qu'il traite en pauvre, maintenant!... Qu'est-ce que cela vaut, près de cette fourrure?... Faire un pareil cadeau à cette petite sans le sou!... N'est-ce pas fou?... absolument fou?

Lady Stanville dit sourdement :

— Oni, elle l'a rendu fou... Lui donner cela... sous mes yeux!... C'est un défi, quand il connaît mes idées au sujet de cette enfant! Mais j'espère qu'il va se reprendre. J'espère surtout qu'il ne me l'imposera pas pour belle-fille...

Carrie joignit les mains dans un geste d'effroi.

— Oh! ma tante, vous ne permettrez jamais cela?... Elle, maîtresse ici! Oh! cela ne se peut!

Lady Stanville ne répondit pas. La tête courbée, elle songeait qu'elle n'était rien devant cette volonté dont elle avait encouragé l'orgueilleuse inflexibilité. Elle se disait que la passion, chez une nature de cette trempe, devait être invinci-

ble... Et la beauté de Lilian, en outre,—cette beauté qui chaque jour s'épanouissait mieux, comme une fleur merveilleuse,—était de celles qui rendent un homme, jusque-là raisonnable, capable d'aller jusqu'à la démenée.

Dans l'après-midi de ce premier jour de janvier, la jeune fille se rendit à la maison des Rosignols. Joe, retenu la veille à Londres, par un concert, était arrivé dans la matinée. Il se précipita vers elle, des compliments aux lèvres, selon sa coutume, et le regard chargé d'admiration. Sa mère, ses sœurs, Mrs. Heghton entourèrent aussitôt Lilian, s'extasiant devant la parure de chinchilla qu'elle avait mise pour la leur montrer, jetant des exclamations au sujet de cette générosité de lord Stanville.

Joe, dont le front était profondément plissé, dit avec un rire contraint :

— Peste, il a joliment changé!... Vous faites des miracles, Lilian!

— Il est certain qu'il devient très bon pour moi. Aussi n'ai-je plus, à son égard, la crainte d'autrefois.

Rosette eut un léger ricanement et répliqua :

— Vous auriez tort, en effet.

Ses doigts, très blancs mais un peu forts, palpaient la fourrure, et ses yeux luisaient d'envie, sous leurs paupières, demi-baissées.

Daisy demanda :

— Qu'est-ce que cela peut valoir, ma tante?

— Il est difficile de l'évaluer. Aujourd'hui les fourrures naturelles sont cotées à des prix exorbitants... Et celle-ci, j'en réponds, n'est pas de l'imitation! C'est une fortune que vous portez là, Lilian!

La jeune fille eut un petit mouvement effarouché.

— Oh! vous croyez, mistress Heghton?... Non, vous devez vous tromper, car lord Stanville n'aurait certainement pas eu l'idée de faire une telle dépense pour une modeste personne comme moi!

Kathleen s'écria, en embrassant chaleureusement son amie :

— Et pourquoi pas?... Personne ne le mérite mieux que vous, Lily très chère. Votre tuteur s'en est aperçu enfin, ce qui prouve en faveur de son intelligence.

Joe grommela quelques mots que personne ne comprit, sauf probablement sa tante, car elle lui jeta un coup d'œil railleur, en levant imperceptiblement les épaules.

Mrs. O'Feilgen demanda :

—Lord Stanville ne vous a pas reparlé de l'examen des lieux qu'il devait venir faire ici, Lillian?

—Non, il ne m'en a rien dit, chère mistress O'Feilgen.

—Pourvu qu'il ne l'oublie pas!... ou qu'il n'ait pas changé d'avis!

—Oh! quant à oublier, ce n'est pas dans ses habitudes! Il a une mémoire incomparable. Mais il m'en dira peut-être un mot ces jours-ci et je m'empresserai de vous rassurer, au cas où il ne serait pas encore venu vous voir d'ici là.

—Merci, ma chère enfant! Je voudrais tant que nous fussions un peu mieux clos! Trick ne cesse de s'enrhumer dans cette maison... Enfin, c'est déjà une grande chose que la réparation des cheminées soit en train!

—Grâce à Lillian! ajouta Daisy. Elle nous a obtenu cela tout aussitôt, en vous épargnant l'ennui d'une entrevue avec lord Stanville, maman.

Joe dit avec une impatience mal déguisée :

—Une belle corvée que vous lui donniez là!... Non, Lillian, n'enlevez pas encore votre vêtement! Venez voir notre vieux jardin, si pittoresque sous la neige.

La jeune fille acquiesça. Elle sortit avec Joe par une des portes-fenêtres du salon, et marcha près de lui dans les allées blanches, éclairées par un timide soleil qui suffisait pourtant à rendre somptueuse la parure immaculée des arbres enchevêtrés dans un désordre très pittoresque, ainsi que le disait Joe.

—Oui, il est charmant votre jardin, Joe. Je l'aime d'ailleurs, en toutes saisons... Quelle différence avec celui de Stanville-House!

Le jeune homme se mit à rire.

—Ah! certes, il est solennellement ennuyeux, comme tout le logis!... Ma pauvre Lillian, comme vous avez souffert là-dedans!

Une ombre passa dans les yeux de Lillian.

—Oui, j'y ai beaucoup souffert... et surtout de la souffrance de ma mère.

—Maintenant encore, vous n'y êtes pas heureuse... Lady Laurence vous déteste...

—Je n'ai plus affaire à elle, plus du tout, Joe.

—Mais lord Stanville vous tient sous sa domination. Vous êtes astreinte à ce travail de bureau...

—Parce que je le veux ainsi... parce qu'il ne me convient point, à mon âge, de ne pas gagner le pain que je mange. Mais mon cousin me témoigne une grande sympathie et il a même des attentions très délicates. Ainsi, j'ai trouvé ce matin

la tombe de ma chère maman garnie de fleurs magnifiques.

Les traits de Joe se crispèrent.

—Ah! vraiment!... Il devient décidément extraordinaire! Toutefois, il aurait mieux valu pour la pauvre Mme de Sourzy qu'il empêchât sa mère de la faire mourir à la peine.

Lillian riposta vivement :

—Pourquoi d'êtes-vous cela de ce ton méchant, Joe?... Certes, lord Stanville a eu de grands torts dans le passé, mais il était fort jeune, alors, et maintenant, il fait de son mieux pour les réparer.

Joe saisit au passage une branche d'arbuste et la secoua machinalement. Une pluie froide et humide et glacée couvrit sa joue, fondit ses gouttelettes qu'il essuya d'un geste impatient.

—Ce n'est pas trop tôt! Vous m'en assez longtemps que vous étiez traité odieusement, dans cette maison! Mais, chère Lillian, vous n'y resterez plus indéfiniment, désormais.

Lillian secoua la tête.

—Mon cousin ne veut pas que je la quitte avant ma majorité.

—Pourtant, s'il s'agissait d'un mariage?...

—Un mariage?... Oh! je ne pense pas qu'il en soit question jusque-là! Je suis beaucoup trop jeune, et aucunement pressée...

Avec un rire léger, elle ajouta, après un court silence :

—Non, vraiment, je n'y songe pas du tout!

—Mais d'autres y songent, eux!... Lillian, j'ai fait ce rêve si beau!... Voulez-vous que nous nous en allions ensemble dans la vie, chère... si chère Lillian?

Elle s'arrêta brusquement, un peu de rougeur montait à son visage, et ses yeux surpris, sérieux, soutinrent, avec un air de reproche, le regard tendre et suppliant du jeune homme.

—Vous êtes ici, Joe!... Quelle idée avez-vous là? Nous sommes trop jeunes tous deux, vous gagnez à peine pour vous seul, et moi, je n'ai aucune situation stable...

—Mais je travaillerai davantage!... Pour vous, je me sens tous les courages!... Ma Lillian, écoutez-moi! Je vous aime, depuis toujours.

Elle l'interrompit, avec un doux rire.

—Non, je ne vous écouterai pas, Joe. Ce projet est impossible : oubliez-le, mon ami.

Le fin visage se contracta.

—Impossible?... Pourquoi donc?... Si vous ne voulez pas vous marier encore, j'attendrai tant qu'il faudra. Mais donnez-moi un espoir!

—Ce serait complètement déloyal de ma part, car je ne pourrais jamais le réaliser.

Il dit, d'une voix étouffée :

—Je comprends... C'est que vous ne m'aimez pas... que vous ne croyez jamais pouvoir m'aimer.

Un tel chagrin se laissait voir sur sa physionomie que Lillian, profondément émue, lui prit la main en disant doucement :

—J'ai une grande affection pour vous, cher Joe. Mais je ne crois pas que nous ayons, l'un et l'autre, les qualités nécessaires à notre bonheur commun.

—Oh! vous les avez toutes, vous!... Et moi, je me laisserais guider, je n'aurais d'autre volonté que la vôtre!

—Mais, mon pauvre Joe, si jamais je me mariais, je voudrais précisément trouver un conseiller, un appui. Vous voyez bien que nous ne pouvons nous entendre?

Il dit entre ses dents :

—Si, vous le pourriez, si vous le vouliez... S'il n'y avait pas quelqu'un entre nous...

Elle répéta, en le regardant avec surprise :

—Quelqu'un entre nous?... Qui donc?

Joe se mordit les lèvres, puis balbutia, gêné par le candide étonnement de ces beaux yeux :

—Rien du tout... Le chagrin me fait dire des sottises...

—Je suis très peinée que vous ayez eu cette idée, mon pauvre ami. Oubliez-la bien vite. Je vous assure que je ne suis pas du tout la femme qu'il vous faut!

Il murmura d'un ton ardent :

—Vous êtes la femme que j'aime !

Lillian se détourna et se dirigea vers le logis. Il lui tardait d'échapper à ce tête-à-tête devenu embarrassant et pénible, après la déclaration que venait de lui faire Joe... Le jeune homme la suivit, silencieusement.

Le soleil s'abaissait derrière eux, et ses derniers rayons éclairaient la façade élégante de la maison... A l'une des portes-fenêtres du salon, Mrs. O'Feilgen apparut. Derrière elle surgit une haute silhouette masculine, que reconnurent aussitôt Lillian et Joe.

La jeune fille se tourna vers son compagnon en disant :

—Voilà lord Stanville qui vient, sans doute, visiter la maison, comme il l'avait promis.

Joe serra les lèvres. Son regard, très assombri, se dirigeait vers la fenêtre, et rencontre celui de lord Stanville, dur, hantain — sourdement irrité même. Les sourcils bruns, qui se fronçaient, accentuaient encore cette expression qui impressionna désagréablement Joe.

Le jeune O'Feilgen se montrait assez fanfaron à l'égard de son noble parent, tant qu'il ne se trouvait pas en sa présence; mais il se sentait subitement fort petit garçon en approchant de lui, et baissait les yeux, comme un écolier craintif.

Quant à Lillian, elle pensait, avec inquiétude, en remarquant la physionomie de son tuteur: "Il est mécontent... contre moi, sans doute?... Pourquoi? Il est bien naturel que je me promène au jardin avec Joe."

Mrs. O'Feilgen, qui semblait très émue de cette visite, annonça :

—Lord Stanville veut bien venir se rendre compte des réparations à faire ici.

Hugh tendit la main à Joe, d'un geste sans aménité. En même temps, il glissait un rapide coup d'oeil sur le visage de Lillian, où demeuraient des traces de la surprise et de la contrariété que lui avait causées la demande du jeune O'Feilgen... Puis il demanda, sur un ton de politesse froide :

—Eh bien, mistress O'Feilgen, voulez-vous que nous commençons cette visite?

Tandis qu'il s'éloignait avec son hôtesse et Joe, Lillian entra dans le salon où Kathleen et Daisy s'affairaient à préparer le thé, au cas où lord Stanville accepterait d'en prendre. Mrs. Heghton avait disparu... Lillian, tout en aidant ses amies, demanda :

—Où est donc passée votre tante?...

Daisy répondit en levant les épaules :

—Ah! je n'en sais rien!... Elle a la spécialité de s'éclipser au moment où sa présence aurait quelque utilité. Fort heureusement, nous nous passerons fort bien d'elle.

Un peu plus tard, en revenant de la cuisine avec une assiette garnie de gâteaux, Lillian vit que Rosetta était revenue. Elle se tenait debout devant la fenêtre, et les dernières clartés du couchant éclairaient son profil régulier, ses cheveux sombres, sa taille fort belle encore, en dépit d'un commencement d'embonpoint. Son élégante robe noire, en crêpe souple, l'habillait fort bien. Elle venait de la mettre en l'honneur de lord Stanville. Lillian lui avait valu tout à l'heure une lettre plus simple. Autour du cou, un collier de jais faisait ressortir la blancheur mate de l'épiderme.

Daisy, qui entraît derrière son amie, dit à moitié :

—J'ai choisi les tasses les moins écornées. Mais cette pauvre vaisselle n'en peut plus!... Je recommande à la personne qui servira lord Stanville de lui donner celle-ci, la seule qui n'ait pas d'ébrechure !

Rosetta eut un dédaigneux sourire.

—Mais, ma chère, au contraire, il faut bien lui montrer notre misère.

—Oh! il la verra quand même!... surtout en visitant notre logis, comme il le fait en ce moment!

Puis, en jetant un coup d'œil sur la jeune femme, elle ajouta ironiquement :

—Eh! ma tante, je constate que, pour votre part, vous n'avez pas jugé bon de paraître une pauvre aux yeux de notre auguste visiteur!

Un haussement d'épaules fut la seule réponse de Mrs. Heghton. D'ailleurs, l'entrée de lord Stanville, de Mrs. O'Feilgen et de Joe la dispensait d'en faire une autre.

Le regard de Hugh effleura la belle personne savamment placée sous les derniers rayons du jour, puis se dirigea vers Lilian... La jeune fille avait quitté sa jaquette et son chapeau; elle allait et venait autour de la table à thé, avec de jolis mouvements souples. L'or de ses cheveux, la délicate blancheur de son visage n'avaient pas besoin des clartés du couchant pour attirer toute l'attention—et encore moins ces yeux admirables, éclairés d'une pure lumière, qui se levaient sur l'arrivant.

Mrs. O'Feilgen dit avec un accent de timide regret :

—Lord Stanville refuse de prendre une tasse de thé... Nous serions cependant fort heureux...

La voix agréablement timbrée de Mrs. Heghton approuva, sur un ton de souple déférence :

—Bien heureux, en effet, mylord.

La belle veuve s'avancait de quelques pas... De nouveau, un regard distrait se posa sur elle. Hugh dit avec une froide courtoisie :

—Vous êtes trop aimable, mistress Heghton. Si vraiment je ne vous dérange pas trop, je resterai quelques instants, et je demanderai à Lilian de me faire entendre sa voix...

Rosetta serra les lèvres, en jetant un coup d'œil malveillant du côté de la jeune fille qui répliquait avec son charmant sourire, un peu confus :

—Oh je crains de vous donner une grosse dé-sillusion!

—Nous allons voir. Je vous dirai franchement mon opinion, comme j'en ai coutume.

Toute trace de contrariété avait disparu de la physionomie de lord Stanville... Il s'assit près de son hôtesse, tandis que Kathleen et Lilian se dirigeaient vers le piano. Mrs. O'Feilgen lui confia :

—Cette chère Lilian a une voix ravissante!... D'ailleurs, elle est incomparablement douée, pour tout.

Il répliqua :

—Je m'en suis aperçu.

Rosetta s'était placée en face de lui, sur le canapé, dans une pose élégante. Peine perdue, car il ne la regardait pas. Toute son attention se concentrait sur la jeune fille debout près de Kathleen, qui accompagnait son amie... Mrs. Heghton notait, avec colère, des signes d'émotion concentrés sur cette physionomie froide, à mesure que la voix pure, vibrante, devenait plus chaudement expressive. Ah! cette Lilian, elle possédait toutes les séductions! Comment lutter contre elle? Comment espérer lui prendre l'amour de cet homme qui unissait aux plus remarquables dons physiques les avantages d'une haute situation et d'une opulence dont la seule pensée faisait frissonner d'avidité le désir la belle Rosetta?

Car, si quelque doute avait subsisté encore chez elle, au sujet des sentiments de lord Stanville pour sa pupille, il se serait évanoui aujourd'hui. C'était un homme passionnément épris qui écoutait, qui regardait la jeune chanteuse... Et Rosetta songea, le cœur gonflé de rage envieuse : "Quel triomphe pour elle!... Un homme de ce caractère, qui a toujours dédaigné de s'occuper des femmes... Ah! elle a trop de chance, vraiment, cette Lilian!"

Quand la dernière note expira sur les lèvres de la jeune fille, Hugh se leva et s'approcha d'elle.

—Quelle sottise est la mienne! Depuis des mois, j'aurais pu jouir de cette voix merveilleuse et, par ignorance, je m'en suis privé!... Mais je vais, ce soir même, téléphoner à Londres, et vous aurez dans quelques jours un piano. Lilian. Alors, je vous demanderai souvent de me donner ce plaisir incomparable, car rien ne surpasse, pour moi, une voix qui me plaît.

Confuse et rougissante, elle baissait un peu les yeux sous le regard dont la chaleur l'émouvait profondément... Hugh adressa quelques félicitations à l'accompagnatrice; puis, devenu tout à coup aimable, il demanda à entendre Kathleen. Daisy, dont il déclara le jeu très agréable. Joe s'excusa, en prétextant un enrouement, et lord Stanville n'insista pas. Il se mit à causer musique avec Mrs. Heghton pendant un moment; après quoi, il s'informa de ce que l'on comptait faire de Pascal et de Trick, qui se tenait silencieux, très intimidés, osant à peine lever les yeux sur le maître de Stanville-House dont ils avaient toujours entendu parler comme d'un impressionnant personnage.

Mrs. O'Feilgen secoua la tête, en regardant Pascal, un mince garçon de seize ans, brun et dis-

tingué, chez qui l'on retrouvait quelque ressemblance de lord Stanville.

—Celui-ci n'a pas les goûts des autres. Il est d'esprit plus pratique; il aime les sciences, la mécanique. Mais je n'ai pas eu les moyens de lui faire faire les études nécessaires.

—Je pourrai peut-être le prendre chez moi. S'il est intelligent, je lui ferai une position.

Saisie, par cette offre inattendue, Mrs. O'Feilgen balbutia :

—Nous serions trop reconnaissants...

—Nous verrons donc cela... Lillian, je crois qu'il serait temps de rentrer. Je me suis beaucoup attardé—fort agréablement d'ailleurs.

Mrs. O'Feilgen objecta timidement :

—Nous comptons demander à Lillian de rester à dîner avec nous?

—Non, pas ce soir, je vous prie. Demain, oui, peut-être... Mais je désire qu'elle finisse à Stanville-House ce premier jour de l'année.

Joe alla chercher la jaquette de Lillian et l'aïda à s'en revêtir. Ses doigts tremblaient. La jeune fille s'en aperçut et le regarda avec une affectueuse compassion. Mais il détourna la tête et s'écarta d'elle, avec un geste d'impatience.

Dans le hall, Hugh mettait sa pelisse avec l'aide de Pascal. Il prit congé de ses cousines sans dire mot des réparations demandées à la grande inquiétude de Mrs. O'Feilgen.

—Il a tout regardé, dit-elle, sans faire de réflexions sans rien promettre. Fendant cet examen, il avait un air si froid que je n'ai pas osé lui adresser la moindre demande. Mais, j'espérais qu'avant son départ, il ferait tout au moins allusion à ce qu'il a décidé, pour cette maison.

Rosetta leva les épaules.

—Ne vous tourmentez donc pas! Du moment où il a daigné se déranger, ce n'est pas pour rien.

—En effet... Puis Lillian est là, qui lui rappellera... Il ne la quittait pas des yeux, Rosetta!... Avez-vous vu?

Mrs. Highton eut un petit rire sec.

—Je crois bien, que j'ai vu!... Maintenant, vous reconnaissez que mes prévisions étaient justes. Fanny?

Mrs. O'Feilgen soupira :

—Oui!... Mon pauvre Joe!

Son regard cherchait le jeune homme, qui avait disparu du salon.

—... Il l'aime tant, cette petite charmeuse!

—J'ai idée qu'il a dû lui faire aujourd'hui sa déclaration—laquelle a été accueillie par un refus, comme il fallait s'y attendre.

—Il avait, en effet l'air triste, préoccupé... C'est un si bon garçon, pourtant, mon Joe!... si aimable, si facile de caractère!

—Oui, mais... voyons, Fanny, sincèrement, que pèse-t-il, près de lord Stanville?

—Au point de vue fortune... au point de vue physique même, où, je vous accorde qu'il ne peut lutter avec lui. Mais comme nature!... Si lord Stanville épouse Lillian, je crains que la pauvre petite ne soit pas heureuse! Et lady Laurence que ne ferait-elle pas souffrir à cette belle-fille-là!

Rosetta dit avec son même petit rire sec :

—Oh! lady Laurence ne serait pas à craindre, tant que Lillian serait aimée de son mari!... Après, je ne dis pas... Mais il y aurait toujours la situation, la fortune, comme compensation...

Mrs. O'Feilgen répliqua vivement :

—Oh! ce serait peu de chose pour Lillian, qui a tant besoin d'affection!

La belle veuve murmura, une flamme d'envie dans le regard :

—Je trouve que ce serait beaucoup, moi!

XI

Dans la rue couverte de neige, Lillian avançait au bras de lord Stanville. La nuit commençait, et les lampes électriques venaient de s'allumer. Hugh fit observer :

—Le temps paraît s'adoucir ce soir. Il ferait presque bon flâner.

Lillian répondit machinalement :

—Oui, en effet.

Hugh la regarda un moment avec attention, puis demanda :

—Vous paraissiez bien songeuse, Lillian?... Qu'y a-t-il?

Elle tressaillit, et leva sur lui ses yeux émus.

—J'ai dû faire de la peine à quelqu'un, tout à l'heure, et cela m'est très pénible.

—De la peine?... Comment cela?

Ils atteignaient en ce moment l'angle que formait Stanville-House, entre la place et la rue. Voyant que la jeune fille hésitait à répondre, Hugh ajouta :

—Je me doute de ce qui est... Nous allons en parler ensemble, Lillian.

Ils entrèrent dans la maison, montèrent l'escalier; puis, sur l'invitation de lord Stanville, Lillian suivit celui-ci dans son cabinet.

Il fit asseoir la jeune fille sur un divan de cuir, et prit place près d'elle. Ses doigts fermes et doux saisirent la petite main tiédie à la chaleur du manchon, tandis qu'il demandait, en se penchant un peu vers sa pupille :

—Eh bien, de quoi s'agit-il, Lillian?... Racontez cela à votre tuteur.

—Joe m'a demandée en mariage pendant que nous nous promenions dans le jardin. J'ai été stupéfaite... et très peinée aussi de devoir le chagriner par un refus.

—Vous avez refusé?... sans hésiter?... sans lui laisser d'espoir?

Les yeux d'Hugh, ardents et un peu anxieux, prolongeaient dans le beau regard sincère.

Lillian secoua la tête.

—Oh! sans hésiter, de façon très catégorique. Je n'aurais pas voulu que le pauvre garçon conservât le moindre doute... Ainsi que je le lui ai dit, j'ai beaucoup d'affection à son égard; mais jamais, jamais il ne me viendrait à l'idée de l'épouser... Ah! non, pauvre Joe, si bon, mais si faible, sans fonds sérieux, accoutumé au gaspillage, à la vie un peu bohème... Et d'ailleurs, je suis trop jeune pour songer encore au mariage. J'ai bien le temps! Il faut d'abord que je me fasse une situation...

Lord Stanville eut un léger sourire.

—Si je vous le permets.

—Comment cela?

—Nous en reparlerons... Donc, vous avez évincé Joseph O'Feilgen. Il avait quelque toupet de vous adresser pareille demande, n'ayant aucune situation à vous offrir, car il vit au jour le jour. Et quelle belle protection, cette tête folle aurait été pour vous!... Non, vraiment, il ne doute de rien, ce petit Joe!

Le ton d'ironie dédaigneuse amena une chaleureuse réplique sur les lèvres de Lillian:

—Il n'a pas réfléchi, j'en suis sûre; il a suivi simplement l'impulsion de son cœur. Les questions pratiques n'existent guère, pour les O'Feilgen.

—Oui, ils vivent toujours dans les nuages de l'insouciance. Vous voyez aussi à quel résultat ils arrivent?

—Certes, ils ne sont pas à imiter, sur ce point-là. Mais ils sont tellement bons qu'on oublie facilement leurs défauts!

—Ils l'ont été surtout pour vous, Lillian!... pour vous qui n'étiez pas heureuse ici!

Elle tressaillit un peu et baissa les yeux sans répondre.

Hugh dit d'une voix basse et frémissante:

—Oui, je sais, vous ne voulez accuser personne. Mais je comprends trop bien, depuis quelque temps, ce que l'existence a été pour vous dans cette maison.

Elle murmura:

—Oh! moi, encore, ce n'est rien... Mais ma pauvre maman...

Et se rappelant soudain qu'elle n'avait pu encore le remercier au sujet de la décoration de la tombe maternelle, elle leva les yeux sur lui en disant avec émotion:

—J'ai vu les fleurs, ce matin... Je vous suis bien reconnaissante d'avoir pensé à elle...

—Que ne l'ai-je fait plus tôt!... Ah! Lillian, je ne me pardonne pas ce que vous avez dû souffrir ici!

Elle frêmit un peu, à l'accent passionné de cette voix, et, de nouveau, les cils bruns voilèrent ses yeux troublés par l'ardent regard de lord Stanville.

Pendant quelques instants, ce fut le silence, entre eux. Penché vers elle, Hugh la contemplait avec une sorte de joie enivrée... Un petite toque de velours noir, garnie d'un bouquet de violettes, coiffait déloïusement ses cheveux blonds. La fourrure de chinchilla frôlait le délicat visage rougissant, qui palpitait d'émotion inquiète. Car Lillian, tout à coup, avait peur... Oh! non plus comme autrefois!

La même voix passionnée dit plus bas:

—Lily aux cheveux d'or, je veux vous faire oublier cela! Je veux vous donner le bonheur que vous n'avez pas connu jusqu'ici. Car je vous aime, Lillian, et je vous demande de devenir ma femme.

Lillian eut un mouvement de stupéfaction, en attachant sur lord Stanville un regard effaré. Elle ne trouvait pas de paroles, tant était grand son saisissement.

Il sourit, en murmurant:

—Ah! Lily, quelle âme toute droite, toute pure est la vôtre!

Elle put enfin balbutier:

—Vous désirez... vous songez vraiment?...

—Oh! très sérieusement, je vous l'assure! Vous m'êtes chère au-dessus de tout au monde, et je n'ai pas de plus vif désir que de vous rendre heureuse.

Elle balbutia encore:

—Vraiment, je ne sais... Je ne m'attendais pas...

—Lillian, voici pourtant des mois que je vous aime!

Il se pencha, et ses lèvres se posèrent sur la main de la jeune fille.

Elle la retira d'un geste effaré, en disant d'une voix un peu tremblante:

—Il faut que je réfléchisse... Je ne puis ainsi...

—Peut-être avez-vous de moi quelque crainte encore? Peut-être vous souvenez-vous que j'ai été

pour vous si dur, si cruellement sévère, autrefois?

—Il est vrai que je m'en suis souvenue longtemps...

Et dans les grands yeux noirs pleins d'émotion, Hugh put voir un reflet de la souffrance autrefois endurée par le cœur déloyal et la jeune fierté de la petite Lilian.

Avant qu'elle eût pu prévoir son mouvement, il était à genoux devant elle, et, saisissant de nouveau sa main, la couvrait de baisers.

—Pardonnez-moi, ma Lilian chérie!... Je vous ferai oublier cela par mon amour, par le dévouement de toute ma vie...

—Hugh!... Je vous en prie!

—Non, il est trop juste qu'à mon tour, je sollicite mon pardon, comme je vous ai obligée à le faire!

—C'est oublié, maintenant... c'est oublié, Hugh!

Il se releva, s'assit près d'elle de nouveau, sans quitter la main frémissante. Et il demanda sur un ton de prière, étrange dans cette bouche hautaine:

—Vous allez me donner maintenant votre réponse, n'est-ce pas, Lily?

—Non, je ne puis... Laissez-moi quelques jours de réflexion... Je suis tellement surprise.

La main de la jeune fille tremblait entre celles de lord Stanville et l'émotion plissait maintenant le joli visage tout frémissant.

—Soit, je ne puis vous refuser cela. Mais ne me faites pas trop attendre, chère Lilian! J'ai tant de hâte que vous soyez ma fiancée, que nous puissions parler de notre mariage!

Elle objecta, en baissant un peu les yeux sous le chaud regard:

—Mais que dira lady Stanville?... Elle ne voudra jamais accepter...

—Ne vous inquiétez pas à ce sujet. Tout se passera bien, et vous n'aurez aucun ennui sur ce point, ni maintenant, ni plus tard.

—C'est que, surtout, je ne voudrais pas être cause de dissensions entre elle et vous...

—Ne craignez rien, je vous le répète. Rapportez-vous-en à moi là-dessus, sans arrière-pensée.

—Alors, je vous donnerai ma réponse... dans huit jours.

En parlant ainsi, elle se levait.

Hugh protesta vivement:

—Huit jours!... Y pensez-vous? Non, je vous la demanderai avant, Lilian!

—Eh bien, je verrai... En tout cas, je vous remercie d'avoir eu la bonté de songer à moi...

Elle fit un mouvement vers la porte... Mais lord Stanville l'arrêta, en posant sur son bras une main un peu nerveuse.

—Lilian, dites-moi franchement quel sentiment je vous inspire.

Elle hésita, rougit, puis détourna les yeux du regard qui interrogeait ardemment, en murmurant:

—Je ne sais trop... je ne vous connais pas assez... Mais je vous suis reconnaissante de ce que vous avez fait depuis quelque temps...

—De la reconnaissance? Non, vous ne m'en devez pas, car je ne fais que réparer mes torts... Mais pensez-vous qu'il vous sera possible d'avoir pour moi... de l'affection?

Elle hésita encore, avant de répondre avec embarras:

—Il me semble que oui...

—Eh bien, vous y réfléchirez, chère Lilian... Maintenant, je vous rends votre liberté. A tout à l'heure.

Il ouvrit la porte devant elle, et, quand elle fut passée, il suivit des yeux, dans le long corridor, l'élégante silhouette. Lorsqu'elle eut disparu, il resta un moment immobile, le front plissé, avant de refermer la porte. Comme il s'en allait vers son bureau, il vit, sur le tapis, un petit bouquet de violettes que Lilian portait tout à l'heure à sa jaquette. Ses yeux s'assombrirent, ses traits se durcirent, tandis qu'il s'arrêtait pour le considérer. Entre ses dents, il murmura:

—C'est peut-être ce petit pantin de Joseph qui le lui a donné.

Rapidement, il se baissa, prit le bouquet du bout des doigts, dédaigneusement, puis, ouvrant une fenêtre, le jeta au dehors. Après quoi, il fit quelques pas à travers la pièce, nerveusement, en songeant: "Elle ne m'aime pas... Elle a peur de moi."

*

* *

Il y avait bien, en effet, de la crainte dans les sentiments divers qui se partageaient l'esprit de Lilian, tandis que, arrivée dans sa chambre, elle se remémorait l'incroyable chose.

Il y avait aussi une émotion troublante qui croissait à mesure que la jeune fille, surmontant un peu son saisissement, prenait mieux conscience de la réalité.

L'amour de lord Stanville... pour elle, la jeune cousine pauvre et obscure... l'amour de cet homme si froid en apparence, et orgueilleux entre tous...

Orgueilleux? ... Pourtant, elle l'avait vu à ses pieds, sollicitant ardemment le pardon de celle qu'il avait autrefois si durement traitée, à cette même place.

Et il souhaitait qu'elle devint sa femme !

Au souvenir des yeux bleu sombre, éclairés d'une si chaude flamme d'amour, et des baisers dont sa main, lui semblait-il, restait encore toute palpitante, Lilian eut un long frémissement... Puis elle pensa : "O ma chère maman, combien je voudrais vous avoir près de moi, en ce moment, pour me dire ce que je dois faire!"

Car elle se trouvait dans l'incertitude complète. Quel que fût le changement opéré chez son cousin, elle se souvenait trop encore du lord Stanville d'autrefois, et se demandait s'il ne réparait pas quelque jour. D'autre part, cet Hugh nouveau, dont la virile beauté se nuancait d'un charme inconnu, chez lui, jusqu'à ces derniers temps, ne lui était pas du tout indifférent, elle dut se l'avouer avec émotion. Elle ne pouvait, non plus, rester insensible à la sollicitude qu'il lui témoignait, à son évident souci de lui être agréable, à tout ce qui démontrait son désir de lui faire oublier les mauvais jours.

Il l'avait appelée tout à l'heure "Lily aux cheveux d'or"... Personne ne lui avait plus donné ce nom, depuis que Mme de Sourzy était morte. Comme la voix brève, impérieuse à l'ordinaire, s'était faite ardente et douce pour le prononcer!

Lilian ferma les yeux, éblouie, frissonnante au souvenir du regard qui accompagnait l'aveu de lord Stanville. Et elle pensa : "Je ne sais pas... ô mon Dieu, je ne sais pas ce que je dois décider!"

L'insomnie tint éveillée la jeune fille une grande partie de cette nuit-là. Elle se débattait dans l'incertitude, tantôt attirée vers Hugh, tantôt saisie d'effroi à l'idée qu'il serait son maître, pour toujours. La pensée de la situation qui deviendrait la sienne, au cas où elle consentirait à ce mariage, et de l'immense fortune de lord Stanville, lui vint aussi à l'esprit; mais elle ne s'y arrêta pas, car ceci ne passait qu'au second rang, pour une âme comme la sienne.

Bien que très fatiguée, au matin, elle se leva comme de coutume et se rendit à l'église pour y entendre la messe et demander l'inspiration du Ciel.

En sortant, elle rejoignit Mrs. O'Feilgen qui s'en allait de son petit pas pressé. L'excellente femme, tandis qu'elle serrait la main de sa jeune amie, dit avec un peu d'inquiétude :

— Qu'avez-vous donc, chère ? Votre figure est

celle d'une personne qui a passé une fort mauvaise nuit.

— Oui, j'ai très peu dormi... Figares-vous, mistress O'Feilgen, ce qui m'est arrivé hier!

— Quoi donc, mon enfant ?

— Lord Stanville m'a dit qu'il souhaitait que je devinsse sa femme!

Mrs. O'Feilgen, sans paraître très surprise, sourit en regardant le charmant visage empeupré,

— C'était à prévoir, chère petite.

— Comment, vous aviez idée?...

— Mais oui, en le voyant si occupé de la charmante personne que vous êtes, Lilian.

— Oh! moi, je ne m'imagine pas!... non, non! Songez donc à la différence des situations!... à la façon dont j'ai été traitée si longtemps dans cette maison... et par lui-même!

— La différence des situations?... Au point de vue fortune, oui, mais autrement, vous êtes l'égale de lord Stanville.

— Cela dépend. On peut dire aussi que je suis son employée.

Mrs. O'Feilgen sourit de nouveau.

— J'ai idée, ma chère, qu'il a permis cela pour avoir l'occasion de vous voir plus souvent... et aussi comme prétexte pour mieux vous enlever à la domination de sa mère. D'ailleurs, par la demande qu'il vous a adressée, il vous prouve lui-même qu'il n'attache à ce fait aucune importance... Et que lui avez-vous répondu, ma petite Lilian ?

— Je lui ai demandé le temps de réfléchir... Vous comprenez comme j'étais saisiée... Et je ne sais pas du tout que faire, mistress O'Feilgen!

Une vive émotion apparut dans le doux regard de la veuve.

— Lilian, bien peu de femmes, dans la position où vous êtes, auraient cette hésitation!... Lord Stanville est un des hommes les plus en vue de l'Angleterre, un des partis les plus recherchés.

— Oui... mais que sera-t-il pour sa femme? Et en admettant même qu'il continuât d'être bon pour moi, je souffrirais tant de le voir dur, insensible à l'égard de tous ceux qui dépendent de lui, comme il l'a été jusqu'ici!

— Puisqu'il vous aime, Lilian, vous l'amèneriez très probablement à d'autres idées.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais... Il est vrai que pour les Osner il m'a bien écoutée... Mais vraiment, j'ai quelque peur de lui, de sa nature, mistress O'Feilgen.

— Et... vous ne l'aimez pas?

Lilian eut un petit frémissement.

— Non... je ne crois pas... Longtemps, j'ai lutté contre le ressentiment qu'il m'inspirait...

Maintenant, j'ai tout oublié, je lui suis reconnaissante de sa bonté pour moi... Certes, il est changé, depuis quelque temps, et je reconnais qu'ainsi, avec son caractère sérieux, énergique, il ne me déplairait pas comme mari... si ce n'était la crainte de sa nature autoritaire, inflexible...

—Oui... mais, mon enfant, songez combien un refus est difficile pour vous? Certes, votre devoir vous le commanderait, malgré tout, si lord Stanville était par quelque côté un homme indigne de vous. Mais il n'en est rien. Vous reconnaissez vous-même ses qualités sérieuses, qui vous promettent un foyer honorable. Quant aux avantages matériels, tout en n'y attachant pas une importance primordiale, ils ne sont pas à dédaigner, ma chère petite. J'en sais quelque chose...

Et Mrs. O'Feilgen soupira.

—...Da plus, vous êtes seule au monde, et, il faut bien le reconnaître, votre beauté serait toujours, pour vous, une grande difficulté, pour ne pas dire un danger, dès que vous quitteriez Stanville-House. Or, si vous répondez à votre cousin par un refus, il vous sera bien difficile d'y demeurer...

Lilian dit vivement :

—Oh! non, je ne pourrai pas!

—Et puis, il vous en vaudra, peut-être... Un homme si orgueilleux pardonnerait difficilement, il me semble, à la femme qui repousserait à la fois son amour et une situation aussi enviée—surtout quand cette femme est entièrement dépendante de lui, et qu'il croit naturellement lui faire un très grand honneur, en la recherchant... Oui, la situation serait difficile pour vous, ma pauvre enfant... bien difficile, à votre âge surtout.

Elles firent quelques pas en silence... Puis Lilian demanda, en levant sur sa compagne un regard anxieux :

—Vous croyez donc, mistress O'Feilgen, que je dois accepter?...

—Je n'ose vous donner un conseil, mon enfant... C'est une question si délicate...

Avec un nouveau soupir, elle ajouta :

—Si mon pauvre Joe était plus sérieux, s'il avait une situation meilleure, je vous dirais : "Puisque vous n'aimez pas lord Stanville, épousez-le, ce Joe que vous connaissez bien, que vous savez très bon." Mais je comprends qu'il ne vous inspire pas confiance. Il est insouciant, léger, il n'a pas de gagne-pain assuré...

Lilian saisit la main couverte d'un gant défilé.

—Oh! chère mistress O'Feilgen, je suis si désolée d'avoir dû le décevoir! J'ai tant d'affec-

tion pour lui, le pauvre ami!... Néanmoins, il m'était impossible d'agir autrement. Vous-même le reconnaissez...

—Oui, ma petite Lilian. Avec toute sa tendresse pour vous, avec toute la meilleure volonté du monde, il n'aurait pu vous rendre heureuse. Aussi, tout en souffrant du chagrin de mon cher enfant, je ne vous en veux pas le moins du monde... Et lui-même, au fond, se rend compte de tout ce qui lui manque pour être digne de vous.

Lilian serra longuement la main de l'excellente femme.

—Il a du moins la bonté, votre grande qualité à tous, comme je le disais hier à lord Stanville.

—Vous lui avez parlé de nous, Lily?

—Sur une question qu'il m'adressait, j'ai dû lui apprendre la demande que venait de me faire Joe.

—Avant qu'il vous adresse la sienne?

—Oui.

—Qu'a-t-il dit?

—Que Joe n'était pas, en effet, le mari qu'il me fallait, qu'il ne pourrait me donner une protection sérieuse...

—Comme le serait la sienne, au contraire... Evidemment... A considérer le point de vue raison, lord Stanville réunit toutes les qualités désirables. Aussi, faut-il bien réfléchir, mon enfant... Quand devez-vous donner votre réponse?

—J'avais parlé de huit jours... Mais je ne crois pas qu'il attende jusque-là.

—Et... chère petite... vous avez eu vraiment l'impression qu'il vous aime... qu'il tient beaucoup à vous?

De nouveau, une chaude montée de sang vint aux joues de Lilian, tandis qu'elle murmurait :

—Oh! oui!

Mrs. O'Feilgen lui serra doucement la main, en la regardant avec un sourire attendri.

—Vous êtes une telle charmeuse, Lily!... Je suis persuadée que c'est à cause de vous, seulement, qu'il s'est ainsi transformé. Aussi pouvez-vous espérer avoir toujours quelque influence sur lui... Allons, mignonne, je vous laisse ici, car j'ai quelques courses à faire. Je prierai bien pour vous, tous ces jours-ci, croyez-le.

—Oh! oui, faites-le, mistress O'Feilgen!... Mais, s'il vous plaît, ne parlez pas encore, chez vous, de ce que je viens de vous dire.

—Soyez sans crainte, enfant, je n'en dirai mot à personne... Eh bien, au revoir!... Lord Stanville ne vous a rien dit, au sujet des réparations?

Non, rien du tout.

—Il faut espérer qu'il y pense quand même!

—Oh! certainement!... Et si l'occasion s'en présente, je le lui rappellerai.

Elles se séparèrent, et Lillian revint dans la direction de Stanville-House. Elle ôta ses vêtements de sortie, puis se dirigea vers les bureaux. Elle souhaitait que lord Stanville ne la demandât pas, ce matin, car après leur entretien de la veille, elle éprouvait un grand embarras à se trouver devant lui. Déjà, hier soir, lorsqu'il était entré au salon avant de dîner, elle avait rougi violemment, quand son regard s'était rencontré avec le sien. Et plus d'une fois, pendant le dîner, tandis qu'Hugh causait politique avec son secrétaire, elle avait évoqué la scène du cabinet de travail... Ce même homme, qui en imposait à sa mère, elle-même, par sa froideur hautaine, agenouillé devant Lillian de Sourzy, la jeune cousine pauvre jadis, humiliée par lui, et à laquelle il offrait maintenant son amour, son nom, avec une des plus magnifiques situations du Royaume-Uni... ce "glacial lord Stanville", comme on l'appelait à Greenwich, dont les lèvres, pourtant, avaient laissé une singulière impression de chaleur sur la fine et tremblante petite main qu'il retenait entre les siennes.

Mais l'espoir de Lillian ne se réalisa pas. Vers onze heures, elle fut appelée dans le bureau de son cousin, Hugh, déposant la cigarette qu'il fumait, en compulsant des papiers, se leva et vint à elle, la main tendue.

—Bonjour, Lily... Vous serez très gentille de me mettre en ordre toutes ces factures, et de les attacher par catégorie... Venez, que je vous explique cela.

Visiblement, il voulait mettre à l'aise la jeune fille dont l'émotion, la gêne profonde ne pouvaient lui échapper. Il ne fit, d'ailleurs, aucune allusion à ce qui s'était passé entre eux, la veille. Tandis que Lillian, assise à une petite table près du bureau, s'occupait de ranger soigneusement les factures, il parcourait des lettres arrivées par le second courrier du matin... Mais elles ne l'absorbaient pas au point qu'il ne jetât de fréquentes et très amoureux coups d'oeil vers la tête blonde penchée sur le travail qui n'était qu'un prétexte pour que lord Stanville pût jouir tout à son aise, pendant quelque temps, de la présence de celle qu'il aimait avec toutes les forces d'un cœur jeune, concentré jusqu'alors dans un égoïsme implacable, dans une froideur inflexible, et qui se découvrait capable de la plus vive passion.

Sur son bureau, se trouvait un bouquet de violettes superbes, dont le parfum embaumait toute la pièce. Lillian, en le voyant, s'était souvenue aussitôt de celui qu'elle portait la veille à sa ja-

quette, et dont la disparition était passée complètement inaperçue pour elle, dans l'émotion causée par l'aveu de lord Stanville. Où l'avait-elle perdu?... Dehors, ou dans le cabinet de son cousin? Cela, d'ailleurs, n'avait pas d'importance. Ces modestes violettes, aucunement comparables à celles-ci, avaient été achetées à une vieille femme, toute transie par le froid, qu'elle avait croisée en se rendant à la maison des Rossignols.

Lord Stanville aimait donc les fleurs?... Rien ne l'avait donné à supposer jusqu'ici... Allons, décidément, il y avait, chez lui, tout un monde d'inconnu. Et à cause de cela même, sa personnalité apparaissait à la fois inquiétante et pleine d'attrait, pour une femme intelligente fine et vibrante comme Lillian.

Sa besogne terminée, la jeune fille, pour la première fois depuis qu'elle s'était assise là, leva les yeux sur lord Stanville, en demandant :

—Avez-vous encore besoin de moi, Hugh?

—Non, merci, Lillian. D'ailleurs, voici l'heure du lunch.

Il se leva, et Lillian l'imita... Etendant la main, Hugh prit le bouquet et le tendit à sa cousine.

—Vous aimez les violettes, Lily? J'ai été vous en choisir, ce matin.

Elle prit les fleurs en rougissant et remercia d'une voix un peu troublée. Puis, sans que lord Stanville eût prononcé un mot de plus, tous deux quittèrent le bureau et, par la galerie, regagnèrent Stanville-House. Ils se séparèrent sur le palier du premier étage. Hugh se dirigea vers son appartement, Lillian alla mettre les fleurs dans sa chambre... Mais, comme s'ils se fussent donné rendez-vous, ils se retrouvèrent quelques instants plus tard sur ce même palier, descendirent ensemble le sévère escalier de pierre, entrèrent de même dans le salon où lady Laurence et Carrie attendaient... La mère eut un regard sourdement hostile vers Lillian. Le trouble de la jeune fille, hier soir, quand Hugh était entré dans le salon, ne lui avait pas échappé. Elle savait, en outre par Sarah, sa femme de chambre, chargée du rôle d'espionne, que lord Stanville était revenu, la veille, en même temps que sa pupille et avait emmené celle-ci dans son cabinet... "En sortant, miss Lillian avait l'air bien ému", avait ajouté Sarah. J'ai remarqué aussi qu'elle n'avait plus, à sa jaquette, le bouquet de violettes qui s'y trouvait quand elle était rentrée."

Lady Laurence devait contenir sa colère, son inquiétude maintenant parvenue à l'état aigre. Il lui apparaissait très évident que Hugh n'était pas homme à compromettre l'honneur d'une jeune fille

confiée à sa tutelle. En ce cas, une solution unique apparaissait, qui faisait tressaillir d'horreur la femme vindicative et orgueilleuse : Lilian deviendrait lady Stanville. L'épouse très aimée d'un des principaux personnages d'Angleterre, la belle-fille de lady Laurence Stanville, qui serait, à son tour, mise de côté, dédaignée, exilée de Stanville-House, éloignée de son fils, car Hugh, dans les premiers temps du moins écouterait les désirs de la jeune femme triomphante à la suite de cette victoire inespérée, enivrante.

Or, lady Laurence était attachée à deux choses au monde : son fils, objet d'une idolâtre affection, et cette vieille, imposante demeure où des générations de Stanville avaient passé, acquérant sans cesse plus de richesse et plus de considération, où elle avait exercé le pouvoir domestique pendant tant d'années, laissée libre, sur ce point, par son fils, comme elle l'avait été par son mari.

Certes, elle avait bien envisagé qu'il lui faudrait un jour ou l'autre s'effacer devant une belle-fille; mais elle avait escompté, de la part d'Hugh, un très brillant mariage, qui formerait compensation pour l'amour-propre maternel. Au lieu de cela, elle avait l'humiliante perspective d'être supplantée par Lilian, l'enfant détestée, la jeune fille sans fortune, et de voir son fils à jamais détaché d'elle, tout occupé de cette jeune femme assez aimée pour qu'il lui fit le sacrifice de son ambition.

Aussi l'apparition des deux jeunes gens, dont l'entente ne faisait plus de doute pour elle, ravivait-elle, chez lady Laurence, toute cette impuissante colère qu'il lui fallait contenir devant Hugh, devant Lilian, mais qu'elle laissait déborder en présence de Carrie, non moins exaspérée, car elle avait longtemps conservé l'illusion de devenir lady Stanville.

XII

Lilian se trouvait à la maison des Rossignols, trois jours plus tard, quand Hugh y vint donner à Mrs. O'Feilgen sa réponse, au sujet des réparations demandées.

À la vive surprise de tous, il déclara :

— J'ai l'intention de faire remettre ce logis en état pour l'habiter moi-même. Aussi louerai-je pour vous une autre maison que vous choisirez à votre gré. En outre, je serai heureux de vous faire une pension annuelle de cent cinquante livres, dont vous recevrez, ces jours-ci, le premier trimestre.

Le saisissement de Mrs. O'Feilgen fut tel que, tout d'abord, elle resta sans parole. Quant à Lilian, qui travaillait à une broderie près de son amie Kathleen, elle leva, sur lord Stanville, des yeux tout brillants de reconnaissance, qui ren-

contrèrent un regard signifiant clairement : "C'est pour vous que je le fais... c'est pour vous plaisir, Lilian."

Elle baissa le front, tandis que s'empourprait son teint délicat. L'amour dont elle était l'objet, le soin que prenait Hugh de lui être agréable, l'étonnaient profondément, de plus en plus.

Qu'allait-elle décider?... D'un jour à l'autre, il lui demanderait sa réponse... Et elle ne savait encore...

Mais, au fond du cœur, elle sentait bien qu'elle ne pourrait dire "non".

Mrs. O'Feilgen, reprenant un peu sa présence d'esprit, exprimait sa reconnaissance. Mais Hugh l'interrompit d'un ton à la fois impératif et souriant :

— Laissons donc cela, ma cousine, je vous en prie !...

"Ma cousine" !... Mrs. O'Feilgen faillit de nouveau en demeurer ahurie.

— Si vous tenez absolument à remercier quelqu'un, eh bien, que ce soit Lilian, qui m'a appris à vous connaître.

— Oh ! Lilian est une chère enfant que nous aimons tant !

Et Mrs. O'Feilgen embrassa chaleureusement la jeune fille toute confuse.

Lord Stanville demeura près d'une heure dans le salon décoré de délicates boiseries sculptées, jadis blanches, orné de meubles usés que Mrs. O'Feilgen tenait de sa famille. Chacun s'y installait à sa guise et y apportait son travail. Kathleen avait là son piano, Daisy son violon, leur mère ses raccommodages auxquels toutes deux mettaient parfois la main. Pascal et Trick leurs livres et leurs cahiers d'écolier. Quant à Rosetta, elle se brodait en ce moment un col, car tous ses actes se rapportaient généralement à sa précieuse personne.

La belle veuve se trouvait sortie pendant la visite de lord Stanville. Elle rentra au moment où il quittait la maison des Rossignols, et reçut un froid salut au passage... Dès qu'il se fut éloigné, Mrs. O'Feilgen saisit les mains de sa belle-sœur et l'entraîna dans le salon.

— Venez, Rosetta, que nous vous racontions la chance qui nous arrive !

— Quoi donc ?... Lord Stanville refait complètement la maison.

— Oh ! c'est bien mieux !... Il est charmant quand il veut !... Il nous a témoigné beaucoup d'intérêt...

— Et il nous met à la porte de la maison des Rossignols ! conclut gaiement Daisy.

Mrs. Highton dit d'un ton mécontent :

—Vous vous moquez de moi, je pense?

—Oh! ma tante, pas le moins du monde...

Notre cousin—il veut que nous lui donnions ce titre maintenant, figurez-vous!—compte faire réparer le logis, mais pour son usage. Quant à nous, il va nous louer une autre maison que nous choisirons...

—Hein, est-il aimable, et l'a-t-on assez calomnié? interrompit Kathleen.

—De plus, il nous fera une rente de cent cinquante livres!

Mrs. O'Feilgen ajouta :

—Je n'en suis pas encore revenue, Rosetta!

Mrs. Heghton jeta un coup d'oeil malveillant vers Lilian qui, un peu à l'écart, souriait, toute joyeuse du bonheur de ses amies.

—Vous connaissez les intentions de lord Stanville à ce sujet, Lilian?

—Oh! pas du tout! Il ne m'en a pas dit un mot et j'ai été la première surprise... très agréablement surprise.

Rosetta se tourna vers sa belle-soeur.

—Eh bien, tant mieux pour vous, ma chère! Vous profitez des bonnes dispositions de votre parent, et l'on ne peut souhaiter que de les voir durer.

Mrs. O'Feilgen eut un discret regard vers Lilian, en murmurant :

—Oh! maintenant, oui, elles dureront!

Il était près de six heures quand Lilian, en quittant la maison des Rossignols, rentra à Stanville-House. Dans l'escalier, elle croisa lady Laurence qui descendait. Comme elle s'effaçait pour lui laisser le passage, une voix mauvaise l'interpella, sur un ton contenu :

—Eh bien, quand donc finira cette comédie?...

Soi-disant, vous êtes comptaible; mais votre présence aux bureaux devient de plus en plus fantaisiste. Il ne faut pourtant pas croire que l'on ne saisisse le motif de tout cela?

Lilian considéra d'un air stupéfait le visage contracté par la colère.

—Le motif?... Quel motif?

Lady Laurence eut un petit ricanement.

—Oui, faites l'innocent!... Vos coquetteries à l'égard de mon fils ne sont un mystère pour personne, petite intrigante. Mais il a trop de raison pour ne pas voir clair bientôt dans votre jeu... et alors, adieu les beaux rêves!

Lilian eut un sursaut d'indignation.

—C'est odieux, ce que vous me dites là!...

Et je suis bien sûre que vous n'oserez pas le répéter en face de lui?

Lady Laurence, sans répondre, continua de des-

cendre... Et Lilian, le coeur bondissant, gravit les derniers degrés de l'escalier.

Un pas fit craquer les lames du parquet dans le corridor et la lumière éclaira la haute stature de lord Stanville.

—C'est vous, Lilian?... J'entendais parler dans l'escalier... Mais qu'avez-vous?

Elle n'avait pas eu le temps de maîtriser l'émotion indignée que venait d'éveiller en elle l'attaque imprévue de lady Laurence. Hugh la discernait aussitôt sur sa physionomie, qui apparaissait en pleine lumière.

Lilian murmura, en détournant les yeux du regard investigateur et inquiet :

—Ce n'est rien...

Et elle essaya de retirer sa main que lord Stanville venait de prendre.

Mais il répliqua, vivement :

—Oh! je ne vous laisserai pas aller ainsi!... Avec qui causiez-vous?

—Lady Laurence m'a dit quelques mots au passage... quelques mots très durs...

—Lesquels?

—Je ne veux pas vous les répéter.

—Mais moi, je veux les savoir... Venez, Lilian.

Il faisait le geste de l'emmener dans son cabinet. Mais elle résista, en protestant d'une voix tremblante :

—Non, non... On dirait encore...

—Quoi donc?

Comme elle se taisait, tout oppressée par la gêne et l'émotion douloureuse, Hugh répéta, en se penchant vers elle :

—Quoi?... Qu'a-t-elle osé dire à ma petite hermine?

Elle balbutia :

—Que je suis une coquette... une intrigante. Oh! Hugh, laissez-moi!... Ne vous occupez plus de moi!... Jamais "elle" ne m'acceptera... et je ne veux pas qu'il y ait rien entre vous, à cause de moi...

Un bras souple et vigoureux l'enveloppa, l'entraîna vers le grand cabinet somptueux, ce soir embaumé par les délicats aromes s'exhalant de quelques fleurs superbes, toutes blanches, posées sur le bureau... Et là, Hugh dit ardemment :

—Vous allez maintenant me donner votre réponse, Lilian. Mais je veux qu'elle soit entièrement dégagée de toute crainte, au sujet de ma mère comme de moi-même. Soyez certaine que je saurai toujours garder la stricte déférence filiale, et que vous ne serez jamais une cause de conflit. Ma mère ne vous aime pas, je le sais; elle sera fort mécontente de notre mariage, cela, nous pouvons en

être certains. Mais il m'est impossible de m'arrêter à cette malveillance dont vous êtes l'objet sans aucun motif. Et vous, chère Lillian, vous pouvez, sans scrupule, accepter ce que je vous offre... si toutefois ce terrible lord Stanville ne vous fait pas trop peur.

Il penchait, vers elle, son visage transformé par l'émotion passionnée... Les beaux yeux noirs s'emplit de larmes, un sanglot vint à la gorge de Lillian.

Il s'écria :

—Qu'avez-vous, ma Lily?... Qu'ai-je dit qui puisse vous faire de la peine?

Ses bras entouraient la jeune fille tremblante, son regard anxieux considérait le joli visage palpitant.

Elle dit tout bas :

—Oh! ce n'est pas vous!... au contraire!... Mais quand je pense comme je suis détestée...

—Que vous importe, puisque moi je vous aimerai... je vous aime, Lillian!

Des lèvres frémissantes baisaient les cheveux légers, soyeux, effleuraient le front satiné... Lillian eut un mouvement pour se retirer. Mais Hugh murmura passionnément :

—Non, non, je ne vous laisserai pas aller, ma chérie, ma fiancée, tant que je verrai des larmes dans vos yeux!... dans vos merveilleux yeux noirs, Lily! Je veux être certain que je vous ai bien consolée, tout à fait rassurée... Je veux que vous me disiez aussi: "Hugh, j'ai confiance en vous, je crois que je pourrai vous aimer, quand je vous connaîtrai mieux, et j'accepte de devenir votre femme."

Lillian eut un léger frisson—d'angoisse ou de joie, elle ne savait.

—...Dites, chérie, pensez-vous m'aimer un jour?

Le délicieux visage rougissant vint s'appuyer sur l'épaule de lord Stanville, tandis que Lillian murmurait :

—Oui... certainement... Il me semble que... ce ne sera pas très difficile.

Ils restèrent un long moment silencieux. Hugh baisait amoureusement les cheveux blonds, objet de la réprobation de lady Laurence... Il dit à mi-voix :

—Ma Lily aux cheveux d'or, nous n'habiterons pas Stanville-House, ce logis sévère et sombre où vous avez tant souffert. Notre demeure, ce sera la maison des Rossignols, qui retrouvera son élégance d'autrefois pour devenir le cadre charmant de votre jeunesse et de votre beauté. Là, vous serez heureuse, ma bien-aimée, en tout ce qui dé-

pendra de moi, et je ne permettrai à personne au monde de vous causer quelque ennui.

Quand Lillian quitta le cabinet de lord Stanville, quelques instants plus tard, elle emportait les fleurs blanches—ses premières fleurs de fiançailles. Tout le corridor du premier étage en fut parfumé, de telle sorte que lady Laurence, remontant peu après pour gagner sa chambre, sentit encore le délicieux arôme. Elle frémit de colère, en songeant : "Qu'est-ce que cela?...". Puis elle fit quelques pas, humant l'air, et s'arrêta, le visage contracté...

Quelqu'un venait de passer ici avec des fleurs. Et qui donc, sinon Lillian?... Mais d'où venaient ces fleurs?

Lady Laurence avança dans le corridor, au bout duquel se trouvait l'appartement de son fils... Le suave parfum, ici, flottait aussi dans l'air atténué par les calorifères.

Allons, elle était fixée!... Mais eût-elle jamais pu imaginer que lui, cet homme sérieux, tout pétri, semblait-il, d'orgueil et de froid dédain, se laisserait aller à de telles folies...

La porte du cabinet s'ouvrit tout à coup. Lady Laurence eut un brusque mouvement de recul. Mais il était trop tard, son fils l'avait aperçue... Il vint à elle, en demandant avec une ironie sous laquelle se discernait la colère contenue :

—Qu'attendiez-vous donc ici, ma mère?

Elle balbutia :

—Mais... rien... J'avais senti un parfum... Je me demandais ce que ce pouvait être...

—Rien que de très naturel: quelques fleurs offertes par moi à Lillian.

—Ah!... Bien... Mais je...

Elle fit un effort pour continuer, sous le regard glacé de son fils :

—Je m'étonne que tu ne songes pas aux conséquences de... de tes attentions pour elle.

—Les conséquences?... Eh bien, ce sera notre mariage. Nous venons de nous fiancer tout à l'heure, et je comptais vous en informer demain.

Lady Laurence tressaillit et dit, la voix un peu rauque :

—Alors, c'est vrai?... Elle a réussi dans ses manœuvres près de toi?

Il l'interrompit avec une sorte de violence.

—Je n'entendrai pas un mot de plus sur ce sujet, ma mère! Lillian a toujours été, de votre part, l'objet d'une injuste malveillance. Je ne puis rien changer à de tels sentiments, par lesquels a déjà tant souffert la pauvre enfant, mais il est inadmissible qu'ils se manifestent par des accusations de ce genre... Lillian n'a jamais rien fait pour attirer mon attention. C'est moi qui ai

voulu me faire aimer d'elle, parce que j'avais résolu qu'elle deviendrait lady Stanville. Que ceci contrarie vos désirs, c'est possible; mais vous conviendrez qu'en ce point, je suis seul juge de mon choix.

Elle se redressa, raidie par la colère.

—Pourtant, si je te disais que je ne veux pas, que je n'accepterai jamais ce mariage ?

Il répondit avec un calme glacial :

—J'aurais le regret de passer outre, puisqu'il n'y aurait, à votre opposition, aucun motif raisonnable, mais seulement une injuste animosité contre Lillian.

—Alors, pour elle, tu méprises les conseils, les avertissements de ta mère?... tu permets que je sois sacrifiée à cette petite créature habile, qui a vu en toi une si belle proie pour son ambition ?

Elle s'interrompit devant la lueur qui traversait le regard de son fils.

Hugh dit avec une dure impatience :

—Vous voulez donc me pousser à bout ?...

Tout à l'heure, vous l'avez méconnue, ma chère Lillian à l'âme délicate. Mais il faut que la situation soit bien définie désormais. Je ne vous demande pas d'affection pour elle; il me suffira que vous ayez à son égard une attitude indifférente, et qu'elle n'entende jamais de votre part un mot capable de la froisser. A ce prix seulement, je pourrai oublier votre partialité vis-à-vis de celle qui est maintenant ma fiancée.

Elle jeta un dernier cri de révolte :

—Oui, tu es prêt à lui sacrifier ta mère elle-même!... Te voilà devenu fou, comme tant d'autres... toi, Hugh!... toi, l'orgueilleux, l'inflexible !

—Je ne sacrifie rien ni personne. Simplement, je veux que Lillian n'ait pas à souffrir de votre hostilité à son égard. En vous conformant à mon désir sur ce point, il vous sera loisible de continuer à vivre ici, comme vous en avez toujours eu coutume.

Lady Laurence dit, la voix oppressée par une colère contenue :

—Comment serait-ce possible ? Tu voudras qu'"elle" commande, et moi, je ne puis accepter.

—Stanville-House n'est pas la demeure qui convient à Lillian. Nous habiterons la maison à côté, que je ferai mettre en état. Vous serez donc libre ici, ma mère, comme auparavant.

Elle bégaya :

—C'est bien... Je réfléchirai...

Puis elle s'éloigna, le front baissé, comme une vaincue.

Dans la journée du lendemain, lord Stanville et Lillian vinrent annoncer aux O'Feilgen leurs fiançailles. Hugh les informa, en même temps, qu'une maison fort agréable se trouvait à louer non loin de là, et qu'il était prêt à s'entendre avec le propriétaire, si elle leur convenait.

—Aussitôt que vous serez décidés à ce sujet, ajouta-t-il, je vous demanderai de vous y installer, car je désire que la restauration de ce log's soit mise en train le plus tôt possible, afin qu'il soit prêt à l'époque de notre mariage.

Après quoi, il acheva de stupéfier Mrs. O'Feilgen en lui offrant un de ses domestiques pour l'aider dans son déménagement.

—Je ne sais trop ce que je lui ai répondu et je pense que j'ai eu l'air absolument stupide, dit-elle à ses enfants et à sa belle-sœur, quand furent éloignés les fiancés. Après avoir été mise de côté pendant tant d'années, on ne s'habituait pas, tout d'un coup, à se voir traitée convenablement — aimablement même.

Kathleen s'écria :

—Cette chère Lillian!... C'est à elle que nous devons ce changement dans les idées de lord Stanville!... Mais, il y a quelques mois, aurions-nous imaginé cela?... ce mariage!... Lillian, la femme de lord Stanville !

Daisy dit pensivement :

—Elle paraissait très heureuse... Et lui, comme son regard changeait, quand il s'attachait sur elle !

Mrs. O'Feilgen déclara :

—Oui, je l'ai remarqué!... J'espère qu'il sera bon pour elle. C'est un homme sérieux, et du moment où il l'aime, je pense qu'elle n'aura pas trop à souffrir de son caractère autoritaire.

Rosetta, debout près du piano, en tapotait le couvercle du bout des doigts, sans mot dire. Un pli barrait son front, et, sous leurs paupières demi-baissées, les yeux luisaient de colère envieuse.

Kathleen demanda :

—Vous ne dites rien de cela, ma tante ?

Mrs. Heghton répondit nonchalamment :

—Que veux-tu que j'en dise?... Voici longtemps que je vous ai annoncé l'événement qui se produit aujourd'hui. Quant au bonheur futur de Lillian... peut-être serait-il prudent de se réserver ? Lord Stanville est dompté, pour le moment; mais quand sa nature reprendra le dessus, Lillian pourra s'apercevoir qu'elle s'est donné là un maître peu facile.

Kathleen eut un léger mouvement d'épaules... Et, entraînant sa soeur hors du salon, elle chuchota :

— Elle est horriblement jalouse de Lillian. Daisy!

— Oh! tu crois?

— J'en suis sûre! Je l'ai bien vu à la façon dont elle la regardait, tout à l'heure, à un moment où elle ne se croyait pas observée. Elle est amoureuse de lord Stanville... et de sa fortune, naturellement.

Daisy eut un petit rire moqueur.

— Pas gênée, la tante Rosetta!... Mais il n'est pas pour elle, le bel oiseau bleu. Il trouve plus à son gré cette jolie fée de Lillian... et, entre nous, ma chère, il a fameusement raison!

XIII

La nouvelle des fiançailles de lord Stanville avec sa cousine et pupille produisit, dans Breenwich, une vive sensation. Certes, par les soins de quelques bonnes langues, et tout particulièrement de Mrs. Haig, nul n'ignorait qu'il témoignait, à cette jolie personne, une sollicitude fort inattendue de sa part, et que lady Laurence le considérait comme réellement épris d'elle. Mais, pensait-on, un homme comme celui-là, très ambitieux, — lady Stanville avait toujours fait à son fils cette réputation — se gouvernant certainement par la froide raison, ne céderait jamais à un entraînement de ce genre.

Or, le fait était là: lord Hugh Stanville venait de se fiancer à Lillian de Sourzy.

Une autre nouvelle courut bientôt. Le maître de Stanville-House faisait restaurer complètement la maison des Rossignols pour s'y installer avec sa jeune femme.

Ceci mit fin à la curiosité des gens qui se demandaient : "Comment cela s'arrangera-t-il, entre la belle-mère et la belle-fille?" Lord Stanville réglait la situation de telle sorte que sa mère conserverait toutes ses habitudes et continuerait de gouverner Stanville-House, tandis que le nouveau ménage s'organiserait une existence complètement à part.

Refoulant sa rancœur et sa colère, lady Laurence faisait relativement bon visage à Lillian. Elle comprenait trop bien que Hugh ne supporterait plus la moindre chose capable de froisser la fiancée qu'il entourait d'attentions, dont il prévenait tous les désirs avec une sollicitude amoureuse qui exaspérait la mère.

Ainsi, ne fallait-il pas qu'elle regut maintenant les O'Feilgen dont Hugh auparavant paraissait oublier à peu près complètement l'existence?...

Ils avaient été invités au dîner de fiançailles et Hugh avait déclaré que, désormais, ils s'assiéraient à sa table deux fois dans la semaine.

Lady Laurence objecta, en contenant son irritation :

— Ainsi donc, tu es décidé à recevoir ces hômes?

— Ce qualificatif ne leur convient pas, ma mère. Nous avons oublié trop longtemps qu'ils étaient nos parents, et, puisqu'ils ont une existence honorable, nous devons les accueillir, les aider même si besoin est.

— Foutant, leurs habitudes de gaspillage...

— Elles sont à déplorer, je vous le concède. Mais ils les rachètent par d'excellentes qualités.

Lady Stanville n'insista pas davantage. Il ne lui restait qu'à subir ces amies de Lillian, comme elle supporterait, sans un mot de blâme, la présence, dans l'un des salons, du magnifique piano à queue récemment arrivé de Londres. Chaque soir, Hugh demandait à sa fiancée de lui faire de la musique, et ils passaient leurs soirées dans ce salon, causant longuement quand la jeune fille quittait le piano, après avoir joué ou chanté les morceaux préférés de lord Stanville.

Les jours où les O'Feilgen venaient, il y avait de véritables séances musicales. Rosetta, dont la voix ne se remettait toujours pas, ne pouvait y briller comme elle l'eût voulu. En outre, elle était fort vexée de l'indifférence polie que lui témoignait lord Stanville en dépit de ses coquetteries discrètes. De plus en plus jalouse de Lillian, elle se rapprochait de celles qui la détestaient, et, très vite, par d'habiles flatteries, par des insinuations témoignant un peu de sympathie que lui inspirait Mlle de Sourzy, elle sut entrer dans les bonnes grâces de lady Stanville et de Carrie.

La première dit un jour à son fils :

— Je ne m'étais pas imaginé que Mrs. Heghton fût aussi sérieuse. Je la juge supérieure, sous ce rapport et sous celui de l'intelligence, à Fanny et à ses enfants.

Hugh riposta :

— Vous avez tort, car elle est surtout pleine de ruse, et d'une fausseté rare.

— Oh! vraiment, peux-tu penser?...

— J'en suis sûr. En outre, c'est la plus parfaite égoïste que la terre ait portée.

— Qui donc te l'a présentée sous ce jour?... Lillian, sans doute?

— Il m'a suffi, pour être édifié à ce sujet, du fait suivant : cette femme bien portante, capable de gagner sa vie en donnant des leçons que lui procureraient volontiers ses relations de Londres, reste depuis des mois à la charge de parents très

gênés, auxquels jamais elle n'est venue en aide, à l'époque où elle gaspillait l'argent gagné en compagnie de son mari.

Lady Laurence ne trouva rien à répondre pour défendre la belle veuve. Mais elle n'en continua pas moins de la regarder d'un oeil favorable, quand, le soir de ce jour, Rosetta vint, comme de coutume, dîner à Stanville-House avec sa belle-sœur et ses neveux.

Mrs. O'Feilgen était mélancolique. Elle venait de recevoir une lettre de Joe, qui déclarait impossible d'oublier Lilian, et annonçait qu'il allait signer un engagement avec le directeur d'une troupe partant pour l'Amérique.

En outre, ce matin même, Lilian lui avait appris que lord Stanville comptait prendre Pascal dans ses bureaux, et s'occuper de son avenir. La jeune fille avait ajouté: "Il m'a promis de n'être pas trop sévère pour lui." Mais, en dépit de cette assurance, Mrs. O'Feilgen restait partagée entre la satisfaction de voir le jeune garçon en bonne voie de parvenir, et la crainte que son doux Pascal fût traité trop durement.

Par ailleurs, elle et ses enfants étaient enchantés de leur nouveau logis, où il leur était possible de se donner un peu de bien-être, grâce à la rente dont Hugh leur avait remis le premier trimestre... Quant à la maison des Rossignols, les ouvriers s'y trouvaient, et l'on disait que l'architecte choisi par lord Stanville était en train d'en faire une merveille.

Environ trois semaines avant la date fixée pour le mariage, Hugh se rendit à Londres avec sa fiancée, pour choisir le mobilier et la décoration de leur nouvelle demeure. En outre, Lilian devait s'occuper de ses toilettes, de tout ce que nécessitait son nouveau rang... Elle reçut l'hospitalité chez Mrs. Jallew, la jeune maîtresse de dessin de la pension Welling dont elle l'était l'amie. Là, chaque jour, Hugh venait la chercher pour la conduire dans les divers magasins où ils avaient affaire.

En dépit des protestations de sa fiancée, lord Stanville se montrait à son égard d'une générosité princière. "Rien ne me paraît digne de vous, disait-il. Puis, ne faut-il pas que je compense les privations dont vous avez souffert pendant tant d'années?"

De plus en plus, Lilian se sentait profondément aimée. De son côté, elle s'attachait chaque jour davantage à ce fiancé, qui l'entourait d'une telle sollicitude, et sur lequel, discrète et puissante, s'exerçait son influence. Toutes ses craintes avaient disparu, et elle pouvait dire sincèrement à son amie :

— J'ai en lui la plus entière confiance, et je sens que je ferai fléchir peu à peu ce qu'il y a, en cette nature, de durté, de volonté trop inflexible, à l'égard d'autrui.

— Vous en êtes bien capable, ma belle féel ripostait Mrs. Jallew, très fière de son amie, et qui en faisait à lord Stanville mille louanges, dès qu'elle se trouvait seule avec lui.

Un après-midi, en revenant d'une promenade en voiture aux environs de Londres, les fiancés trouvèrent, chez Mrs. Jallew, Rosetta qui était de passage à Londres pour voir une cantatrice de ses connaissances. Or, disait-elle avec son plus aimable sourire, elle n'avait pas voulu repartir sans voir cette chère Lilian, qui manquait tant chez ses amis.

Hugh lui témoigna une grande froideur, et Lilian, qui n'avait jamais pu avoir de sympathie pour elle, n'insista pas quand, au bout d'un quart d'heure, elle se leva pour partir.

— Eh bien, quand vous reverra-t-on à Breenwich? demanda la belle veuve, tout en glissant un coup d'oeil envieux vers le costume discrètement élégant dont était vêtue Lilian.

— Moi, je pars demain matin. Lord Stanville, après m'avoir conduite à la gare, prendra le train pour Edimbourg où il a affaire.

— Ah! tant mieux, chère! Je vous retrouverai donc là-bas, quand j'y rentrerai, dans quelques jours.

— Vous comptez rester encore à Londres?

— Oh! je ne sais... Tout dépendra du séjour de mon amie.

Quand elle eut pris congé, Mrs. Jallew déclara:

— C'est une belle personne; mais je suis comme vous, Lilian, elle ne me plaît pas beaucoup.

Lord Stanville riposta :

— Cela n'a rien d'étonnant, la franchise et la fausseté marchant difficilement d'accord. Quant à sa beauté, bien qu'elle soit réelle, n'en parlons pas, devant celle qui les éclipse toutes.

Et, prenant la main de Lilian, il y appuya ses lèvres.

Mrs. Jallew se retira discrètement, laissant les fiancés à cette causerie qui devait être la dernière avant leur départ.

Car, le lendemain matin, Hugh accompagna Lilian à la gare, et l'installa dans le compartiment qu'il avait fait réserver pour elle. Puis il la quitta, après avoir baisé une dernière fois les beaux yeux attristés, en lui promettant de faire tout son possible pour ne pas demeurer à Edimbourg plus de deux jours.

Une fois le train en marche, la jeune fille s'installa commodément et prit un livre. Mais sa pen-

sée retournait vers Hugh, dont elle s'était séparée avec chagrin... Et lui, quelle émotion difficilement contenue se discernait sur cette virile physionomie, dans ces yeux qui savaient être si doux pour elle !

"Comme il m'aime !" pensa-t-elle, avec un frémissement de joie.

Une demi-heure s'était écoulée depuis le départ de Londres. Lilian songeait, le livre sur ses genoux, quand la porte s'ouvrit, laissant apparaître un jeune homme en qui Mlle de Sourzy reconnut aussitôt Joe.

Elle s'exclama :

— Vous étiez aussi dans ce train, mon ami ?... Vous allez à Greenwich ?...

Il répondit, en serrant la main qu'elle lui tendait :

— Mais oui... Je vous ai vue monter, mais j'hésitais avant de venir vous trouver...

— Je suis contente de causer un moment avec vous, Joe... Mrs. Highton ne nous avait pas dit hier, que vous comptiez aller là-bas ?

— Non... Elle n'en savait rien... Je... je me suis décidé tout d'un coup...

Il rougissait. Mais Lilian, occupée à chercher son mouchoir égaré derrière un coussin, ne s'en aperçut pas.

— J'ai quelques jours de liberté, dont je profite pour faire connaissance avec la nouvelle installation.

— Ah ! c'est vrai, vous n'êtes pas venu les voir depuis qu'ils ont changé de logis !... Une jolie maison, très agréable, dont ils sont enchantés... Mais asseyez-vous, Joe ; nous allons bavarder un peu.

Elle se sentait très à l'aise. Persuadée que Joe se trouvait incapable d'un sentiment durable, et que sa nature légère devait facilement trouver des consolations, elle se disait qu'il avait dû oublier déjà ce caprice, et qu'elle était redevenue pour lui simplement une amie, comme auparavant. Aussi n'éprouvait-elle aucune gêne à se montrer cordiale et affectueuse à son égard, ainsi qu'elle en avait toujours eu coutume.

— Voyons, comment cela marche-t-il, pour vous ? Daisy m'a dit que vous aviez des succès... Etes-vous content ?

Le fin visage se contracta. Puis Joe dit brusquement :

— Comment voulez-vous que je le sois ? Ce n'est pas à vous de me faire une question pareille... à vous, qui me rendez si malheureux !

— Oh ! Joe, pensez-vous encore à cela ?... Je m'imaginai pas que vous seriez si déraisonnable.

Les joues de Lilian s'empourpraient, et les yeux noirs, gênés, mécontents, se détournèrent du regard tendre et calin.

— Croyez-vous donc qu'on vous oublie comme cela ?... Ce lord Stanville, je le hais ! Ne pouvait-il se contenter de sa richesse, sans vous prendre encore ?... sans vous enlever à moi ?

— Voyons, Joe !

Elle se redressait, la physionomie sévère. Mais il n'y prit pas garde, et avant qu'elle eût pu s'en défendre, saisit sa main qu'il serra entre les siennes.

— Il ne saura pas vous rendre heureuse, Lilian ! Il sera, pour vous, un maître jaloux et tyrannique !... Mais il est temps, encore. Rompez ces fiançailles, acceptez-moi pour mari. Vous verrez comme je travaillerai, comme je...

D'un mouvement brusque, Lilian réussit à retirer sa main... Joe rencontrant un regard indigné, se tut subitement.

— Que signifie cela, je vous prie ? Comment osez-vous me tenir de tels propos ?... Je veux vous croire atteint d'une folie passagère, car, autrement, je ne comprendrais pas...

Il dit sourdement :

— Je vous aime... je vous aime tant !... Lui ne saura pas vous aimer comme moi !... Vous vous en doutez bien, Lilian. Vous avez peur...

— J'ai peur ?... J'ai peur de quoi ?

— D'être très malheureuse près de lui ?

— Où donc avez-vous été chercher de pareilles imaginations ?

— Oh ! vous ne voulez pas l'avouer !... vous n'osez pas reprendre votre promesse... Et pourtant, vous tremblez...

— En vérité !... C'est vous qui me l'apprenez, monsieur O'Feilgen ! Je reste toutefois persuadée que ma profonde affection pour lord Stanville est très bien placée, de même que je suis certaine de n'avoir plus, à son égard, aucune crainte. Ceci dit une fois pour toutes... Quant à vos paroles, je veux les oublier, par égard pour notre amitié.

Il se leva en chancelant, la physionomie toute bouleversée.

— Alors vous l'aimez ?... Que m'avait-elle donc dit ? Elle m'a trompé...

— Qui cela ?

— Je ne puis le dire... Je lui ai promis de ne pas parler d'elle... Mais je vous demande pardon, Lilian. Adieu.

Il alla vers la porte... Au moment d'y atteindre, il se détournait.

— Un conseil : méfiez-vous de ma tante Rosette. Elle cherche à se faire remarquer de lord Stanville et prétend y avoir réussi. Aujourd'hui,

elle part pour Edimbourg par le même train que lui. C'est une habile coquette et une femme très ambitieuse... Or, je ne voudrais pas qu'elle soit pour vous une cause de chagrin.

Il disparut dans le couloir et Lilian se trouva seule.

Elle resta là, immobile, stupéfaite, pendant un long moment... Qu'avait-il voulu dire? Quelle nouvelle invention était-ce là?

Pas une minute, elle ne pouvait y arrêter sa pensée!... En admettant que Joe eût dit vrai au sujet de sa tante, Hugh, en tout cas, dédaignerait les avances qu'oserait tenter Mrs. Heghton pour laquelle, toujours, il se montrait si froid, et dont la nature flatteuse, sans franchise, lui était visiblement antipathique.

Lilian songea : "Ce pauvre Joe, le chagrin lui donne beaucoup d'imagination!... Qui donc a pu lui faire croire que je regrettais mon engagement avec Hugh?... Eh! mais sans doute "elle"?...

Oui, toute une intrigue se dessinait, aux yeux de la jeune fille!... Joe, tout à l'heure, avait menti, en disant que sa tante ignorait son départ pour Breenwich, puisqu'il venait de la voir là, à la gare, où elle prenait le train pour Edimbourg. Il y avait un arrangement entre eux... quelque louche manœuvre...

Pourquoi?

Lilian pensa : "Pour me séparer d'Hugh... Oh! jamais je n'aurais cru cela de Joe!"

Cette idée lui était très pénible... Puis, quelque raisonnement qu'elle se fit, une sourde inquiétude se glissait en elle...

Rosetta était bien belle... Ses yeux avaient parfois de caressantes lueurs... Et tout particulièrement quand ils se posaient sur lord Stanville. Lilian s'en souvenait maintenant... Elle était hier très en beauté, dans ce costume gris qui faisait valoir sa belle taille dont elle combattait effacement la tendance à l'embonpoint...

Pourtant, après son départ, Hugh l'avait jugée très sévèrement, en quelques mots.

Lilian eut un mouvement d'impatience et passa la main sur son front comme pour écarter ces pensées ridicules...

Elle s'absorba pendant un moment dans le souvenir des paroles prononcées par son fiancé, au moment de la quitter : "Ma chérie, je voudrais être de deux jours plus vieux, pour reprendre le chemin de Breenwich et vous retrouver!"

Quel amour et quelle loyauté dans son regard, dans l'accent de sa voix!... Non, elle n'avait rien à craindre, il était bien à elle, uniquement à elle, cet Hugh dont, seule, elle avait pu vaincre la glaciale indifférence.

Bercée par le mouvement du train, elle finit par s'endormir. Mais bientôt elle rêva que la belle Rosetta, vêtue de son costume gris, entraînait dans le compartiment où se trouvait lord Stanville et s'asseyait près de lui, Hugh l'accueillait aimablement, l'écoutait avec intérêt, en la considérant avec complaisance... Lilian s'éveilla toute frissonnante, et un pénible malaise persista chez elle pendant le reste du trajet, si bien qu'elle avait une physionomie un peu défaite quand le train s'arrêta en gare de Breenwich.

Comme elle descendait, Joe passa près d'elle, en la saluant, mais non sans la regarder. Elle pensa : "Pauvre garçon, sa tante l'a persuadé de faire cette sottise! Il est si faible!"

En approchant de la sortie, elle eut un mouvement de surprise à la vue de lady Stanville, près de qui se tenait Mrs. Haig.

—Je viens d'accompagner Carrie, qui va passer un mois chez sa cousine Jane, expliqua-t-elle. Sachant que vous deviez arriver par ce train, je vous ai attendue, car il était inutile d'envoyer une seconde fois la voiture.

—En effet, ma cousine, Je vous remercie.

—Au retour, nous mettrons chez elle Mrs. Haig, qui a voulu aussi venir conduire Carrie... N'est-ce pas Joseph O'Feilgen que je vois là-bas?

—Oui, c'est lui, ma cousine.

Et Lilian, en répondant ainsi, ne put s'empêcher de rougir, au souvenir de son entretien avec Joe.

—Vous avez voyagé en sa compagnie?

Le ton de lady Laurence était ironique et malveillant. Lilian répondit avec vivacité :

—Mais aucunement! J'avais d'ailleurs un compartiment réservé.

Lady Stanville répliqua, entre haut et bas :

—Ce n'est pas une raison.

La réflexion ne fut pas perdue pour Mrs. Haig, à en juger par le mouvement de lèvres annonçant qu'elle se délectait d'avance à la pensée de lancer quelque sensationnelle calomnie ou médisance.

XIV

Lilian reçut le surlendemain une lettre de lord Stanville. Il l'informait que ses affaires le retiendraient, à son grand regret, vingt-quatre heures de plus qu'il ne le pensait.

"J'ai tant de hâte de vous revoir, ma bien-aimée! ajoutait-il. Loin de vous, loin de vos chers beaux yeux, je me sens triste et sans vie."

Lilian relut deux fois les pages couvertes de la grande écriture ferme qui lui apportait le souvenir amoureux de son fiancé. Toutes les craintes

vagues, demeurées en son esprit depuis l'avant-veille, s'évanouissaient complètement.

À déjeuner, elle fit part à sa cousine de ce retard apporté dans le retour d'Hugh... Lady Laurence ne fit aucune observation à ce sujet. Mais, un peu après, elle dit d'un ton paisible :

— Sans doute a-t-il rencontré là-bas cette charmante Mrs. Heghton??... Elle devait s'y rendre après avoir passé quelques jours à Londres. paraît-il.

Lilian répliqua froidement :

— Elle ne nous en a cependant rien dit lors de sa visite qu'elle m'a faite, la veille de mon départ, chez mon amie Mrs. Jallow.

— Pourtant, c'est elle-même qui me l'a appris, quand je l'ai rencontrée dans High-Street le matin du jour où elle a pris le train pour Londres. Il faut donc penser qu'elle avait une raison de ne pas vous en informer.

Lilian ne releva pas cette parole. Mais, à nouveau, la sourde inquiétude se glissa en elle.

Dans l'après-midi, elle se rendit chez les O'Feilgen. Là, veille, quand elle était allée un moment près de ses amies, Joe avait eu le bon esprit de se trouver absent, et elle savait qu'il avait pris le train de nuit pour Londres. Ainsi donc, elle ne craignait plus de le rencontrer aujourd'hui.

Mrs. O'Feilgen et ses filles ignoraient visiblement la tentative faite par lui près de Lilian, et celle-ci s'était gardée de leur en souffler mot, car il y avait fort à penser que cette fois le jeune homme se le tiendrait pour dit... Quant à Mrs. Heghton, Lilian éprouvait une répugnance à s'informer d'elle, de ce qui l'appelait à Edimbourg. Et pourtant, elle avait comme un désir secret de le savoir.

Kathleen, à son arrivée, s'empara d'elle, et l'entraîna vers le piano, pour déchiffrer une partition. Tout en cherchant un cahier dans une armoire fort mal rangée, l'ainée des misses O'Feilgen demanda :

— Alors, c'est demain qu'arrive lord Stanville?

— Non, après-demain seulement. Il est obligé de retarder son retour, pour terminer les affaires qui l'ont appelé là-bas.

— Cela vous semble long, chère Lilian?... Mais patience, voici que la date de la cérémonie se rapproche... Quelle délicieuse mariée vous serez, Lily!... Nos robes de demoiselles d'honneur seront très jolies, vous savez? Miss Hetton a tant de goût!... Voyons, où donc est passé ce cahier? Ma tante a tout mêlé, la veille de son départ, et elle ne se donne guère la peine de ranger... Elle est à Edimbourg aussi, le saviez-vous?

— Oui... À quel propos ce voyage?

— Il y a là-bas une vieille tante de son mari, dont elle ne faisait pas grand cas, la brave dame étant sans fortune. Or, par le mot que nous avons reçu ce matin, elle nous informe que Mrs. Bughen, malade, l'ayant demandée, elle s'est rendue près d'elle. Mais comme il n'y a pas de place dans son petit logement, elle est obligée de se loger à l'hôtel... Je me demande avec quoi elle va solder les frais de ce séjour, par exemple!... Bah! on vindra encore taper ces bons O'Feilgen!

Elle se mit à rire, puis ajouta, en étendant la main vers une table :

— Tenez, voilà sa lettre, là... cette enveloppe avec l'en-tête de l'hôtel... Vous pouvez la lire, si vous le voulez, d'autant plus qu'elle dit quelques mots très aimables pour vous.

Lilian se pencha, jeta les yeux sur l'enveloppe, et dit la voix un peu changée :

— C'est l'hôtel où est descendu lord Stanville.

Kathleen se redressa, en laissant échapper le cahier qu'elle tenait.

— L'hôtel où...? Un très grand hôtel, alors?

— Le premier d'Edimbourg.

— Voyons, est-elle folle?... C'est inimaginable!... Eh bien, j'espère que maman la recevra comme elle le mérite, quand elle viendra encore mendier de l'argent comme elle l'a fait pour ce voyage à Londres!... Ah! c'est qu'elle a des goûts de grande vie, ma belle tante, et elle a voulu sans doute se donner en passant l'illusion d'être riche. Mais c'est de la sottise pure... Et elle se moque de nous en agissant ainsi!

Tout à son vif mécontentement, Kathleen, du reste peu observatrice, ne s'apercevait pas de la mine altérée de son amie. D'ailleurs, Lilian, très vite, dominait son émotion. Elle causa, fit de la musique comme de coutume... Et, une fois seule dans sa chambre, un peu plus tard, elle s'interdit sévèrement de ramener sa pensée vers ce fait singulier : Mrs. Heghton choisissant le même hôtel que lord Stanville.

Non, elle ne ferait pas à Hugh cette injure de le croire capable d'accorder la moindre attention aux coquetteeries de cette Rosetta... Mais quelle hâte elle avait de le voir, de rencontrer la tendresse ardente de son regard!

Elle dormit fort mal, cette nuit-là et la journée du lendemain lui parut interminable. Les repas en tête à tête avec sa cousine étaient en outre une corvée, bien que lady Stanville s'abstint d'être désagréable autrement que par son froid silence... Dans l'après-midi, Lilian n'alla pas chez ses amies, dans la crainte qu'on parlât de Rosetta dont elle essayait d'oublier l'existence. Elle demeura donc dans sa chambre, ornée de précieux

bibelots offerts par Hugh, et travailla jusqu'à l'heure où devait arriver lord Stanville.

Elle guetta cette arrivée du palier. Bientôt, elle entendit la porte qui s'ouvrait, puis la voix d'Hugh parlant à lady Laurence.

— Bonsoir, ma mère, Tout va bien ici ?

— Mais... oui.

— Quoi donc?... Vous me dites cela en hésitant... Lillian ?

— Oh ! Lillian se porte parfaitement !... Ce n'est pas cela... Mais je désirerais te dire un mot...

— Eh bien, je serai à votre disposition dans une demi-heure.

— C'est cela... j'irai te trouver dans ton cabinet... Tu as fait un bon voyage ?

Il répondit brièvement, puis quitta sa mère et gravit l'escalier d'un pas vif... Lillian n'avait pas fait un mouvement pour descendre. Elle aimait mieux le revoir là, plutôt que sous les yeux malveillants de lady Laurence.

Il lui saisit les mains, en attachant son regard plein d'amour sur la physionomie émue et souriante.

— Ma chérie !... Enfin, me voici !

Et il mit un long baiser sur le front de la jeune fille.

— Comme le temps m'a paru long, Hugh !

— J'ai pourtant fait diligence !... Même, pour ne pas me retarder encore, j'ai traité une affaire un peu trop rapidement. Mais qu'importe ! J'avais trop hâte de revoir ma Lillian, pour m'arrêter à ces considérations-là !

Comme toute l'inquiétude secrète s'enfuyait, maintenant que Lillian se trouvait entre les bras de son fiancé, qu'elle rencontrait ce regard où, de nouveau, elle lisait ce qu'elle était pour cet orgueilleux lord Stanville !

— ... Mais il me semble que vous n'avez pas bonne mine, Lily ?... Et ce cerne autour des yeux ?... Êtes-vous fatiguée, ma Lillian ?

— Un peu, oui... J'ai mal dormi...

— Pourquoi donc ?... Avez-vous eu quelque ennui ?... avec ma mère, peut-être ?

— Oh ! non, pas avec elle... Je vous dirai cela demain.

— Eh bien, j'y compte. A tout à l'heure, ma bien-aimée.

Quand, une demi-heure plus tard, lady Stanville entra dans le cabinet de son fils, elle vit celui-ci debout, occupé à examiner le contenu d'un écorin qu'il contenait à la main. Il le posa sur le bureau ; mais lady Laurence avait eu le temps d'apercevoir l'éclair des gemmes précieuses, dans l'entre-bâillement du couvercle qui se refermait.

D'un geste déferent, Hugh indiqua un fauteuil à sa mère. Celle-ci, en s'asseyant, jeta un coup d'oeil sur la grande photographie de Lillian posée sur le bureau. Cette vue excita encore sa colère... Brusquement, elle étendit la main vers l'écorin...

— C'est encore pour elle, cela ?... Pour elle qui se joue de toi ?

— Que voulez-vous dire ?

Elle se pencha, en couvrant d'un regard suppliant le visage tout à coup durci.

— Écoute-moi, Hugh... De Londres ici, elle a voyagé avec Joseph O'Feilgen... et aujourd'hui, tout le monde en parle dans Breenwich.

Rien ne bougea sur l'impassible physionomie. Lord Stanville dit froidement :

— Comment pouvez-vous accorder crédit à de tels racontars ?... et surtout juger bon de me les rapporter ?

— Des racontars ?... Mais j'étais à la gare où je venais de conduire Caroline, et j'ai vu moi-même Joseph descendre du même train qu'elle.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

— Peu de chose, il est vrai... Mais, quand j'ai demandé à Lillian, presque machinalement : "Vous avez voyagé en sa compagnie ?" elle a beaucoup rougi, tout en me répondant négativement. Des personnes qui se trouvaient près de moi l'ont fort bien remarqué...

Hugh l'interrompit avec impatience.

— C'est assez, ma mère ! Dans ce que vous me dites, je ne vois rien, rien qui puisse motiver la moindre critique à l'égard de Lillian.

— Toi, c'est possible... mais d'autres le voient. Ce petit Joseph s'est vanté, près de ses amis, d'être amoureux d'elle.

— Je le sais ; elle-même m'a appris qu'il l'avait demandée en mariage.

Lady Laurence eut un rire sourd.

— Et elle l'a refusé, car elle visait plus haut ! Mais, sans doute, trouve-t-elle agréable, quand même, de flirter avec lui...

Hugh l'interrompit de nouveau, cette fois avec une violence à peine contenue :

— Brisons là, ma mère !... Et permettez-moi de vous dire. J'ai en ma fiancée la plus entière confiance, je sais que jamais il ne se passera rien qu'elle ne puisse me redire le front haut, sans réticences.

Lady Stanville se leva, le visage contracté.

— Allons, je vois qu'elle t'a complètement aveuglé !... Il n'empêche qu'on jase là-dessus, dans tout Breenwich, d'autant plus que ce Joseph a une réputation de grande légèreté... puis aussi que Lillian paraît, à beaucoup, un peu coquette.

—Vous n'avez pas autre chose à me dire, ma mère?

La question, faite d'un ton glacial, acheva de déconcerter lady Laurence. Elle balbutia :

—Mais... non... Je voulais seulement te prévenir...

—C'était une chose bien inutile.

Il l'accompagna jusqu'à la porte. Puis il revint au bureau et s'assit, les yeux attachés sur le portrait de Lillian... Pendant un long moment, il resta immobile, réfléchissant, les sourcils froncés...

"Qu'est-ce qu'il y a là-dessous? murmura-t-il pensivement. Quelque intrigue de ma mère?... En tout cas, rien de sa part à elle, ma chère, ma délicate Lillian!"

Il se leva, fit quelques pas à travers la pièce, puis sonna pour ordonner qu'on allât prier Mlle de Sourzy de venir lui parler, si cela ne devait pas trop la déranger.

Quelques instants plus tard Lillian, entra dans le cabinet... Hugh vint à elle et lui prit la main.

—Chérie, j'ai pensé qu'il valait mieux que vous me disiez dès ce soir le motif de votre souci.

—Comme vous le voudrez, mon cher Hugh.

Il la fit asseoir dans le fauteuil occupé tout à l'heure par lady Laurence; puis il prit place près d'elle, et se pencha pour baiser longuement la main qu'elle lui abandonnait.

—Lily, je n'ai cessé de penser à vous, pendant notre séparation!

—Et moi, j'appelais de tous mes vœux votre retour... Oh! oui, ces trois jours m'ont paru bien longs.

—Mais nous voici réunis de nouveau, Lillian très aimée... Voyons, racontez-moi maintenant l'ennui que vous avez eu?

Elle rougit, mais son regard sincère et pur ne se détourna pas de celui de lord Stanville.

—Un ennui, oui... rien de plus, comme vous allez en juger.

Et elle lui fit le récit de son court entretien avec Joe, dans le compartiment réservé.

A mesure qu'elle parlait, la plus vive irritation se reflétait dans les prunelles bleues, qui devenaient presque noires... Quand Lillian se tut, lord Stanville dit sourdement :

—Je lui ferai payer sa sottise, à ce jeune coquin-là!

—Oh! non, Hugh, je vous en prie!... Ce n'est qu'une sottise, en effet... et, je le crains, elle a dû lui être inspirée dans un but que je ne m'explique pas...

—Inspirée?... Par qui?

Alors, en rougissant plus fort, Lillian lui répéta les paroles énigmatiques du jeune O'Feilgen et l'avertissement qu'il lui avait donné au sujet de sa tante.

Lord Stanville eut un brusque mouvement, et laissa échapper une exclamation :

—Mrs. Heghton!... Ah! mais!... oui, tout s'éclaire!

—Vous comprenez, Hugh?

—Oui, ma chère Lily. Figurez-vous que cette charmante veuve s'est trouvée dans le même train que moi en route pour Edimbourg et a commencé, là, de me faire des avances qu'elle a continuées à l'hôtel—car elle était également descendue au même hôtel que moi, bien qu'une telle dépense ne soit pas précisément compatible avec les moyens que je lui connais. Je l'ai d'ailleurs découragée de telle sorte qu'elle n'aura plus l'idée d'y revenir. Mais voyez cette coïncidence : pendant que la tante s'attaquait à moi, le neveu agissait près de vous. Il y avait là tout un petit plan pour nous séparer. Lillian, en jetant la suspicion entre nous.

—Oh! le pensez-vous vraiment?

—J'en suis sûr. Mais comme vous, à la réflexion, je crois que Joe a joué là, très sottement, le rôle d'un pantin entre les mains de sa tante.

—Aussi, Hugh, ne faudra-t-il pas trop lui en vouloir?

Lord Stanville entoura de son bras les épaules de la jeune fille et mit un baiser sur les beaux yeux qui le priaient.

—Non, Lily très chère, nous oublierons cela, puisque, très certainement, ce jeune fou n'est qu'un comparse dans la machination de cette intrigue. Mais je lui en veux surtout de vous avoir causé un tel désagrément... bien qu'à la vérité il ait été peu raisonnable de vous tourmenter à ce sujet.

—Oh! je le sais bien!... Mais que voulez-vous? L'imagination ne peut toujours être maintenue...

—L'imagination?... A propos de Mrs. Heghton, alors?... Je pense pourtant que vous ne vous êtes pas arrêtée à cette supposition que je pourrais me laisser prendre au piège?

—Oh! non, Hugh! Si cette idée m'a traversé l'esprit malgré moi, je puis vous assurer qu'elle s'est éloignée aussitôt, n'ayant pu trouver en moi que la plus entière confiance à votre égard.

Et la tête charmante s'inclina sur l'épaule de lord Stanville, tandis que Lillian ajoutait :

—On ne nous séparera pas ainsi, mon cher Hugh!

—Non, certes!... Et l'on s'en apercevra!

Une lueur passait dans le regard de lord Stanville... Après un court silence, le jeune homme demanda :

—Ma mère était là, paraît-il, à votre arrivée?

—Oui, elle venait de conduire miss Bairn au train de Liverpool. Sachant que je devais arriver à peu près vers cette heure, elle m'a attendu, pour éviter que la voiture eût à revenir. Au retour, nous avons laissé chez elle Mrs. Haig qui l'accompagnait.

—Ah! Mrs. Haig était là!

—Oui.

Et, regardant son fiancé avec surprise, Lilian ajouta :

—De quel ton vous dites cela, Hugh!

Il répondit évasivement :

—C'est une personne que je ne puis souffrir, et je ne comprends pas que ma mère l'admette dans son intimité... Mais pour en revenir à notre sujet, je vous préviens, Lily, que je mettrai Mrs. O'Teigen au courant des intrigues de sa belle-sœur, car je ne pourrais supporter que ni vous ni moi nous nous rencontrions désormais avec cette personne.

—Faites comme vous l'entendrez, Hugh. Mais ne soyez pas trop dur au sujet de Joe, car elle en aurait beaucoup de peine.

—Non, je n'insisterai pas là-dessus, et je lui ferai comprendre que je ne le tiens pas responsable de rien. Allons, ne parlons plus maintenant de tout cela, ma chère Lilian, et ne pensons plus qu'à notre mutuelle confiance, qu'à notre amour, auxquels personne au monde ne pourra nuire.

... Le lendemain, vers deux heures, comme lady Stanville descendait toute habillée pour sortir, elle vit venir à elle son fils qui demanda :

—Pouvez-vous me donner quelques minutes d'entretien?

Elle acquiesça, tout en pensant, avec un frisson d'inquiétude : "Que me veut-il?..." car il avait, en ce moment, sa physionomie la plus dure.

Ils entrèrent dans le salon. Et là, Hugh, sans préambule, déclara :

—Je vous avise que j'irai dans un instant chez Mrs. Haig, pour lui imposer l'obligation de rétracter les mensonges qu'elle a répandus par la ville.

Lady Laurence demeura d'abord sans parole. Puis elle bégaya :

—Les mensonges?... Que veux-tu dire?

—Vous le savez mieux que moi, car ce n'est pas sans dessein que vous aviez emmené avec vous cette vipère, à l'arrivée de Lilian... Mais la conspiration a échoué, n'obtenant d'autre résultat que de fortifier notre attachement réciproque.

L'aimable Mrs. Heghton ne franchira plus le seuil de Stanville-House... et pas davantage, cette Mrs. Haig dont vous aviez fait votre amie. Quant à une autre personne dont le rôle principal dans cette affaire m'apparaît malheureusement évident, je ne veux chercher à rien approfondir,—à la condition que jamais, fût-ce pour la moindre chose, elle ne cherche à s'attaquer à Lilian.

Avant que lady Laurence eût pu reprendre quelque peu sa présence d'esprit, Hugh avait quitté le salon.

Alors elle se laissa tomber sur un siège, au hasard. Son teint blémissait, le manchon qu'elle tenait à la main tomba sur le tapis, sans qu'elle s'en aperçut.

Comment Hugh avait-il tout deviné?... Maintenant, il ne lui pardonnerait jamais. Elle serait tolérée ici, rien de plus... à condition de plier devant "elle", la triomphatrice, l'ensorceleuse dont, pas un instant, Hugh n'avait douté. Ah! elle avait bien vu à leur physionomie, à leur manière de se parler, hier soir et ce matin, qu'ils étaient toujours d'accord... plus que jamais!

Oui, elle devait s'avouer vaincue... Et une larme de rage glissa lentement le long de sa joue, jusqu'à sur le velours de son vêtement.

Mrs. Haig ne révéla jamais à personne l'objet de la très courte visite que lui fit ce jour-là, pour la première fois, lord Hugh Stanville. Mais, après son départ, elle avait une physionomie défaite que remarquèrent aussitôt ses domestiques.

Dès ce jour même, elle commença une tournée de visites chez ses connaissances, et remit au point l'incident sur lequel, depuis trois jours, elle brodait avec délices. Maintenant, elle ne trouvait plus assez de mots pour célébrer les louanges de Mlle de Sourzy, "cette parfaite jeune personne qu'on avait indignement calomniée avant elle".

Mais on fit bientôt la constatation que la femme du banquier Haig n'était plus reçue à Stanville-House—d'où l'on conclut que l'auteur des calomnies susdites et celle qui les avait rétractées ne formaient qu'une seule et même personne.

Bien des gens comprirent ce qui s'était passé, et, désireux de faire leur cour à lord Stanville, s'écartèrent d'elle assez ostensiblement pour qu'on le remarquât parmi ses autres relations. Ainsi Mrs. Haig put apprendre à ses dépens ce qu'il en coûtait de toucher à la future lady Stanville. Encore lui fallait-il s'estimer bien heureuse que lord Stanville n'eût pas nui aux intérêts de la banque, ainsi qu'il pouvait facilement le faire,

ainsi qu'il l'aurait fait d'ailleurs, sans hésitation, comme il l'avait déclaré à la coupable, si elle n'avait pas accepté de rétracter ses mensonges.

Le mariage se célébra dans une atmosphère d'admiration déferente. L'église catholique ne put contenir la foule des invités et des curieux—c'est-à-dire à peu près toute la ville. Ce fut une cérémonie magnifique, telle qu'il convenait à la situation de lord Stanville. On admit d'ailleurs unanimement qu'il était difficile de voir deux plus beaux mariés.

"Vraiment, lord Stanville a changé en quelques mois à un point inimaginable! disait-on. Il faut que cette jeune fille ait sur lui une bien grande influence... N'assure-t-on pas qu'il lui permet d'intercéder pour ses ouvriers, quand ceux-ci ont une faveur à lui demander?"

Le fait s'était produit récemment, en effet. Hugh, en outre, venait d'informer Billy Folken qu'il lui donnait dans la fabrique un emploi peu fatigant et bien rémunéré.

Le brave garçon était là, tout joyeux dans son vêtement neuf acquis grâce à la générosité de lord Stanville. Au passage, en descendant la nef au bras de son mari, Lilian sourit aux bons yeux brillants qui la considéraient dans une extase d'admiration.

Quant aux O'Feilgen, ils exultaient de ce mariage, d'abord à cause du bonheur de Lilian, ensuite parce qu'il leur procurait une manne providentielle. En effet, Hugh s'était montré fort généreux à leur égard, et avait même laissé entendre qu'il favoriserait pécuniairement le mariage de Kathleen avec Frank Dulton, un jeune organiste de bonne famille qui faisait vivre sa mère du produit de ses leçons... Seul, le souvenir de Joe jetait un nuage sur leur satisfaction. Le jeune homme venait de partir pour l'Amérique, en déclarant qu'il ne se consolait jamais. Toutefois, la première lettre écrite en cours de route apprenait à sa mère qu'une jeune et blonde passagère avait fait sur lui une assez vive impression, et que, s'il n'avait tant aimé Lilian, il serait peut-être capable de s'éprendre d'elle.

"Voilà bien ce qui pourrait lui arriver de plus heureux!" conclut Kathleen après avoir lu, en fin de lettre, que la personne en question était une Française, professeur de piano, qui se rendait avec sa mère dans une ville américaine où des amis lui promettaient beaucoup de leçons.

*
* *

La maison des Rossignols ne devait pas perdre son nom, en devenant la demeure de lord Stanville

et de sa femme. B'en souvent, la voix de Lilian s'y fit entendre, au cours de cette année-là, généralement pour le seul plaisir d'Hugh, car les étrangers n'avaient guère cette faveur, à moins que ce ne fût à l'église. Le délicieux logis, revenu à son élégance passée, décoré avec un luxe sobre et délicat, voyait peu de grandes réunions mondaines. Mais la charmante maîtresse du logis y recevait le plus gracieusement du monde un cercle choisi, où l'on considérait comme un grand privilège d'être admis. Tout marchait impeccablement dans son intérieur, où elle dirigeait avec fermeté la domesticité nombreuse et bien stylée. Ainsi, une fois de plus, se trouvaient déjouées les secrètes espérances de sa belle-mère, qui avait pensé: "Elle ne saura pas conduire une maison comme celle-là, cette petite pauvre." "

Les rapports entre Stanville-House et la maison des Rossignols restaient corrects et froids. Le jeudi, lady Laurence dînait à la table de son fils, et le dimanche elle recevait à son tour le jeune ménage. Des phrases banales s'échangeaient; puis l'on se séparait et lady Laurence se retrouvait seule dans sa maison sombre, dont Carriv aussi était partie, mariée à un propriétaire qu'avait tenté sa fortune et qui la rendait déjà fort malheureuse.

Quand ses relations venaient lui rendre visite, il lui fallait entendre célébrer sur tous les tons la beauté, le charme irrésistible de lady Lilian, sa charité inépuisable, qui obtenait tout de lord Stanville. La jeune femme devenait une puissance à Breenwich, et il n'eût tenu qu'à elle de voir, autour de sa personne, une cour de thuriféraires occupés à l'encenser... Sa belle-mère s'en rendait bien compte, et cette constatation n'était pas pour atténuer l'animosité, l'amertume dont débordait son âme vindicative.

Mais il existait aussi, chez elle, une souffrance, due à la froideur, au glacial détachement d'Hugh à son égard.

La nouvelle de la prochaine venue d'un petit enfant, à la maison des Rossignols, ne parut pas l'attendrir, ni même lui causer un sensible plaisir... L'enfant de Lilian... Il lui serait indifférent, toujours, si même elle ne le détestait comme la mère.

Un matin de printemps, elle vit apparaître un domestique de la maison des Rossignols. Lord Stanville faisait informer sa mère que lady Lilian avait mis au monde un fils.

Lady Laurence dit seulement :

—Ah! très bien!

Quand le domestique fut sorti, elle resta un long moment immobile, toute droite dans son fau-

teuil les traits tirés par une réflexion pénible... Puis elle se leva lentement, traversa le vestibule et sortit dans le jardin, maintenant réuni à celui de la maison des Rossignols et tous deux formant un ravissant petit parc.

Ce changement, Hugh l'avait fait pour le plaisir de Lillian, et cela suffisait pour que lady Laurence le désapprouvât secrètement, s'en irritât chaque fois qu'elle passait entre les pelouses garnies d'admirables corbeilles fleuries. Mais, aujourd'hui, une seule préoccupation paraissait absorber toute sa pensée, tandis qu'elle avançait d'un pas lourd, avec une sorte d'hésitation.

Elle entra dans la maison des Rossignols par une des portes-fenêtres du petit salon de Lillian, monta l'escalier dont la balustrade était une merveille de ferronnerie... Au seuil d'une pièce du premier étage, Hugh apparut. Dans son regard brillait une lueur de joie.

Il dit à mi-voix :

— Tout s'est très bien passé! L'enfant est superbe !

— Je viens le voir.

Hugh ouvrit la porte, en disant sur le même ton assourdi :

— Vous entrerez doucement, n'est-ce pas? Lillian dort dans la chambre à côté.

Lady Laurence fit un signe d'assentiment et s'avança vers le bureau. Pendant un moment, elle contempla le petit être rouge et grimaçant. Puis elle se pencha, le prit, le soupesa...

— Oui, il est très beau, pour un nouveau-né.

Son regard se leva sur Hugh.

— ... Tu es heureux que ce soit un fils?

— Très heureux.

Une porte s'ouvrit, la garde apparut.

— Lady Stanville vient de s'éveiller; elle demande Votre Seigneurie.

Hugh alla vivement vers la pièce voisine... Lady Laurence demeura seule dans la nursery, avec l'enfant entre ses bras. Elle ne le quittait pas du regard, et ses doigts effleuraient délicatement les mains minuscules, les joues plissées.

Elle murmura :

— Le fils d'Hugh... mon petit-fils.

Les petites paupières ridées se soulevaient, les yeux apparurent... des yeux noirs. L'aïeule songea : "Ce sont les yeux de Lillian... J'aurais voulu qu'il ressemble à son père..."

Au seuil de la chambre de sa femme, Hugh apparut...

— Lillian demande le baby. Voulez-vous le lui apporter, ma mère?

Un sourire anima le visage pâle de la jeune femme et ses yeux alanguis, à l'apparition de lady

Laurence portant précieusement son petit-fils.

— Vous êtes contente, ma mère?

— Très contente, oui. C'est un fort bel enfant. Et vous, Lillian, comment vous trouvez-vous?

Tandis que la jeune femme lui répondait, Hugh les considérait en silence. Lady Laurence, après que Lillian eut embrassé l'enfant, l'avait repris dans ses bras, et, tout en parlant, l'une et l'autre ramenaient sans cesse vers lui leur regard vigilant et attendri... Quand lady Laurence s'éloigna, emportant le petit Réginald vers la nursery, Lillian dit à son mari qui se penchait pour l'embrasser :

— Elle aimera notre enfant, Hugh... Et peut-être, à cause de lui, arrivera-t-elle à ne plus me détester autant.

— Je souhaite de toute mon âme que le cher petit opère ce miracle, car il est trop affreux de penser qu'elle conserve à ton égard ce ressentiment aveugle, Lillian bien-aimée !

Dans la nursery, lady Laurence couchait l'enfant avec précaution; puis elle s'assit près de lui et le contempla longuement, tandis qu'elle se répétait avec une orgueilleuse tendresse :

— C'est le fils d'Hugh... mon petit-fils.

FIN

Dans notre prochain numéro nous
publierons

UN ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

“**VAILLANTE**”

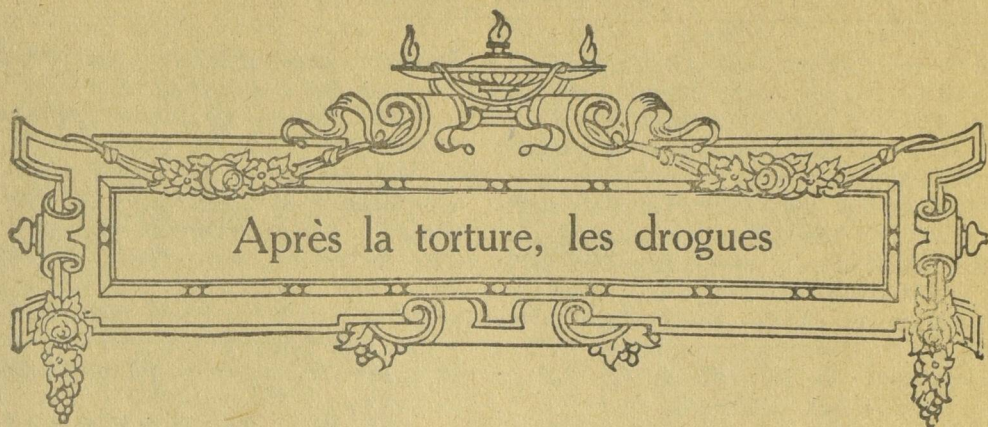
par JACQUES VINCENT

et la première partie de

“**Ma Conscience
en Robe Rose**”

par GUY CHANTEPLEURE

Retenez d'avance votre prochain numéro.



Pour remplacer la torture qu'on appliquait anciennement aux condamnés pour leur arracher des aveux, des criminalistes modernes proposent l'usage d'anesthésiques qui produiraient chez le patient un demi-sommeil pendant lequel il serait facile de le faire parler.—Le supplice du bandit La Chaussée.

Certaines drogues, la scopolamine par exemple, en produisant chez le sujet un demi-sommeil, peuvent-elles lui faire confesser un crime? En d'autres termes, une demi-anesthésie, pratiquée par des chirurgiens au service de la police, pourrait-elle, mieux que des tourments physiques, faire parler un criminel qui persiste à ne rien avouer, à ne trahir aucun complice ou à refuser de déclarer où il a caché les trésors qu'il a volés?

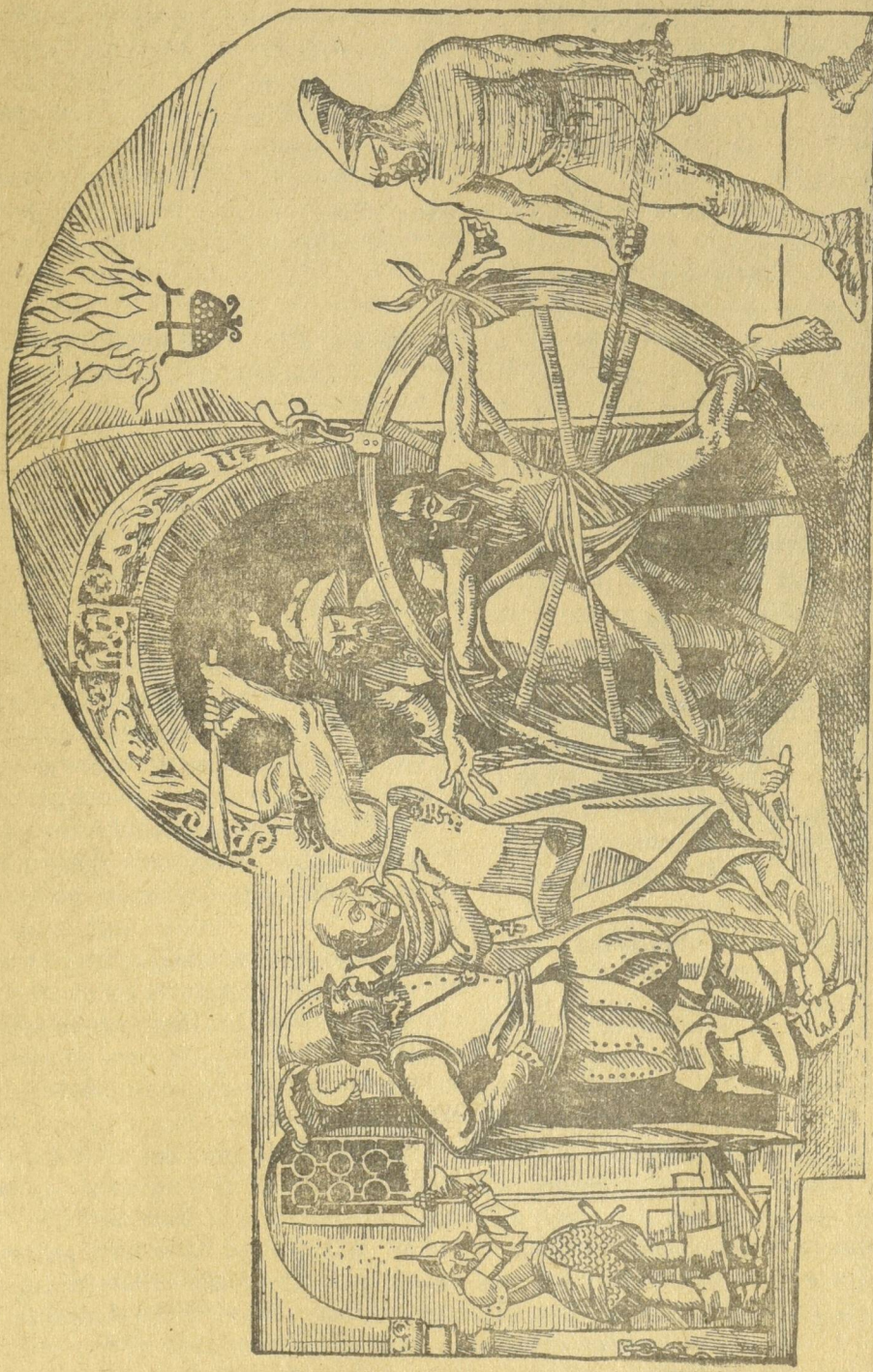
Ce moyen chirurgical remplacerait-il avec avantage la torture du moyen âge et de l'antique monarchie européenne?

Tous les médecins qui ont jusqu'à date fait des expériences de ce genre s'accordent à dire que les drogues réussissent infailliblement à "dérober à l'esprit les vérités qu'il veut cacher ou dissimuler".

Nous venons de parler de la question et de la torture. La question, plus encore que la torture, bien que les deux mots veuillent à peu près dire la même chose, avec cette différence que la question, tout en étant une affreuse torture, n'entraînait pas la mort immédiate, tandis que la torture, châtement final, l'amenait de fait.

La question était donc une torture appliquée aux accusés et aux condamnés pour leur arracher des aveux. Il y avait la question préalable, celle qui avait lieu avant le jugement, pour arracher des aveux à l'accusé et la question définitive, ou celle qu'on faisait subir après le jugement aux condamnés, pour leur faire nommer leurs complices.

Les instruments les plus usités pour la question et la torture, instruments que nous avons mentionnés dans un récent article de la "Revue", étaient les verges, la roue, telle que vous la voyez sur notre dessin, le chevalet. D'autre part, on chauffait et brûlait les extrémités des membres; on arrachait les ongles; on chaussait les pieds de brodequins que l'on serrait graduellement à l'aide de coins; on coulait du plomb fondu dans les oreilles, les yeux, la bouche du patient. On lui faisait avaler de l'eau chaude, à pleins



Le supplice de la roue, le plus barbare de tous les supplices du moyen âge. — Cette torture réussissait à faire parler les plus farouches bandits.

seaux. La question était administrée par un bourreau, appelé questionnaire. Il était assisté d'un médecin qui avertissait le magistrat instructeur, si le patient pouvait ou non continuer à supporter l'épreuve sans risque de la vie.

La torture fut abolie par le roi de France, Louis XVI, en 1780.

La question atteignait-elle toujours son but, arrachait-elle toujours des aveux aux condamnés? Oui, dans la plupart des cas, tellement les supplices infligés aux patients étaient atroces. Des hommes se sont rencontrés qui ont persisté pendant des heures entières d'effroyables souffrances à se taire, mais ils ont toujours fini par parler, au seuil de l'agonie.

Prenez le cas, par exemple, du malheureux que vous avez sous les yeux, attaché par les pieds et les mains à la roue, le pire des instruments de torture. Là, entouré des agents de la sûreté, des principaux fonctionnaires laïques et ecclésiastiques, il fut attaché d'abord sur le chevalet par les pieds et les mains qu'on lui étira pendant plusieurs minutes sans qu'il parlât. On lui brûla ensuite les extrémités, très lentement, avec des bougies, on lui introduisit des aiguilles et des épingles dans les ongles des doigts et des orteils. La Chaussée se taisait toujours.

Désespérant de lui faire déclarer les noms de ses complices, on le jeta sur la roue ou deux bourreaux lui brisèrent les membres à coups de bâton jusqu'à ce qu'il donnât le nom de l'homme qui l'avait payé pour accomplir les crimes dont il était accusé.

Quand on le détacha de la roue, il expira. Mort deux minutes plus tôt, il emportait son secret dans la tombe.

Il n'y a naturellement aucune comparaison possible entre l'application de la torture et celle d'un anesthésique, et cependant, paraît-il, les résultats seraient les mêmes. Au lieu d'avoir le corps rompu ou brûlé ou tout démantibulé pour le reste de son existence, au lieu d'avoir un pied, une main, une oreille en moins, ou la langue coupée, le patient s'en tirerait avec un simple mal de tête.

L'anesthésie remplacerait avantageusement la méthode du troisième degré, laquelle, quoi qu'on dise, se pratique couramment aux Etats-Unis et au Canada et est des plus barbares dans plusieurs cas.

Mais la question est de savoir, non pas surtout si cette méthode est inhumaine ou non, mais si de pareils aveux, obtenus dans un demi-sommeil sont dignes de foi et peuvent légalement servir de preuves.

A la place de ces sombres salles de pierre où un filet de lumière avait peine à pénétrer et qui servaient de salles d'audience aux membres de l'Inquisition, représentez-vous une salle d'opérations bien blanche avec ses petites chaises émaillées blanc, une table et divers instruments chirurgicaux.

Il y a là trois sténographes, le procureur de la couronne, l'avocat de l'accusé, une garde-malade, le médecin qui doit pratiquer l'anesthésie et un expert psychologue qui doit interroger le patient.

Le prisonnier est conduit dans cette salle et on lui demande une dernière fois s'il a l'intention de faire des aveux. S'il répond dans la négative, il est attaché à la table et on lui injecte une certaine dose de scopolamine.

Dans une demi-minute, le patient tombe dans un état de semi-conscience.

ce. Le psychologue expert commence à l'interroger et le patient, privé de la résistance de sa volonté, répond. Les sténographes consignent tout ce qu'ils entendent. Puis, ils comparent leurs notes. L'interrogatoire terminé, le chirurgien ramène le patient à sa connaissance et l'affaire est terminée.

Tout cela est très joli, mais tout cela est-il légal? Voilà la question.

— o —

COMMENT SOIGNER LES MORSURES DE SERPENT

De tous les reptiles, les serpents sont les plus répugnants et les plus antipathiques! Mais ils sont pourtant relativement peu nombreux les serpents qui, d'une morsure, peuvent donner la mort. Ces serpents dangereux sont en général petits. De 2,000 espèces, 300 sont venimeuses. La dent ou crochet empoisonné du serpent lui permet de réduire sa proie à l'impuissance. Il ne s'en sert comme d'arme offensive qu'en cas de nécessité. Aucun serpent venimeux ne saute ni ne poursuit son assaillant. Soit pour attaquer, soit pour se défendre, le serpent doit s'enrouler.

En général, on peut considérer un venin de serpent comme un destructeur des corpuscules du sang. Cependant, il ne constitue pas un poison pour l'estomac comme certaines plantes et matières chimiques inorganiques. L'action spécifique de chaque poison de serpent diffère avec l'espèce qui injecte ainsi le liquide toxique. Le poison venimeux du cobra ou serpent à lunettes est mortel parce qu'il attaque tout le système nerveux. Les centres nerveux de la respiration sont attaqués, ce qui amène la suffocation finale. Les poisons d'autres

serpents tuent en coagulant le sang. La nocivité du poison est plus grande au printemps par exemple qu'aux époques du jeûne du serpent. C'est pourquoi les morsures des serpents les plus venimeux n'ont pas toujours des conséquences fatales.

Il s'agit pour guérir ces morsures d'empêcher le sang de pénétrer dans la blessure, de façon à ce qu'il ne soit pas refoulé au coeur. Il faut que le poison soit aspiré de la blessure. La blessure peut aussi être cautérisée ou brûlée et le patient doit boire de

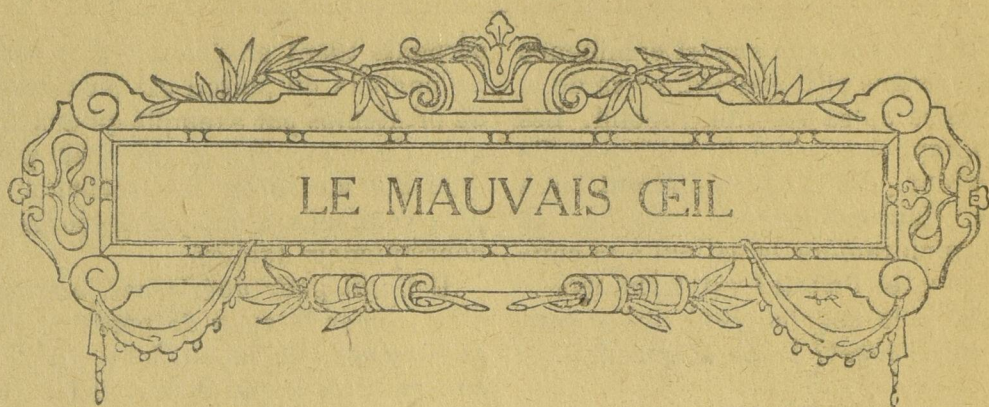


Les lettres A-B-C-D-E-F-G indiquent l'emplacement des dents ou crochets distributeurs de venin.

fortes liqueurs alcooliques. Le radium a aussi pour effet de détruire le poison du serpent à lunettes, par exemple.

On a essayé dernièrement de certains sérums et les résultats obtenus ont été des plus satisfaisants. Le sérum neutralise effectivement le poison du serpent venimeux, mais chaque espèce de serpent requiert un sérum particulier.

On obtient ces sérums des serpents venimeux eux-mêmes.



Un demi-fou croyant que ses trois filles avaient jeté sur lui le "mauvais oeil" et voulait son malheur, les tua toutes trois d'une façon atroce et jette leurs cadavres dans une rivière. — Ce qu'était le mauvais oeil chez les peuples superstitieux du moyen âge et ce qu'est la jettatura aujourd'hui en Italie.

Un Italien de Naples, naturalisé canadien et habitant notre pays depuis plus de vingt ans, Antonio Renella, vient, à ce qu'il prétend, d'être frappé du "mauvais oeil".

Le mauvais oeil ou jettatura est un mauvais sort ou un pouvoir naturel que possède une personne de porter malheur par sa présence ou par ses paroles. Renella, s'étant fait voler par deux fois toutes ses économies, s'imagina que trois de ses filles, par leurs paroles, avaient jeté sur lui le mauvais oeil. Dans ce cas, il faut que le mauvais oeil disparaisse, sinon c'est la personne qui a été visé par lui qui doit disparaître. Pour écarter tout danger, il tua ses trois filles à coups de marteau et les noya.

Les Napolitains croient encore au mauvais oeil. Personne n'y croit plus aujourd'hui à part eux, mais il fut un temps, au moyen âge surtout, où Européens, Asiatiques et Indiens, tous

plus superstitieux les uns que les autres, s'imaginaient que tous leurs malheurs leur venaient d'un mauvais oeil.

Les Grecs avaient un mot pour exprimer la puissance magique d'un oeil — baskania — d'où vient le mot latin — fasciatio — et le mot français — fascination — ce charme irrésistible qui enchaîne la volonté. Cicéron lui-même, le plus éloquent orateur de l'antiquité, fit toute une étude sur le pouvoir extraordinaire du mauvais oeil.

Les paysans de certains pays du monde croient encore que les animaux sont souvent victimes d'un mauvais oeil. Dans les montagnes de l'Ecosse, si un étranger regarde une vache de travers, son propriétaire s'empresse de lui offrir du lait de cette vache, convaincu que s'il ne le faisait pas, sa vache deviendrait stérile. Il en est ainsi chez les Turcs et les Arabes pour leurs juments et leurs chamelles.

Mais il y a un geste qui protège, qui immunise contre le mauvais oeil, c'est celui que l'on fait en agitant ses deux index sur son front, à la manière des cornes, parce que les cornes représentent la force et la puissance.

Les Napolitains portent pour cette raison des amulettes en formes de cornes et de croissants. En Andalousie, les Espagnols portent des petits



Il la jeta inanimée dans une poche et la précipita dans la rivière.

morceaux de cornes de boeuf pour le même motif. A ce propos, d'où vient la coutume très répandue dans tout le Canada de mettre au-dessus des portes d'écuries ou aux murs des clubs de chasse et autres des andouillers ou petites cornes qui viennent au bois du cerf, du chevreuil, de l'orignal et du daim. Souvent même, on met le bois entier au mur ou à une entrée quelconque. Pourquoi fait-on cela ? S'ensert-on comme trophée ou fétiche ? Il est bien difficile de faire cette distinction.

Mais pour les gens superstitieux de tous les mondes qui ajoutent foi aux propriétés salutaires de la corne, s'ils n'en ont pas sur eux, ils font le signe de la corne, ce qui revient au même.

Pour en revenir à Antonio Renella, disons qu'il s'imagina pendant deux années que chacune de ses trois filles avait jeté un mauvais oeil sur lui et que s'il voulait vivre et conserver son argent, il devait les faire disparaître à tout jamais.

Avant que sous l'influence de cette superstition, Renella commit trois crimes aussi abominables, c'était le meilleur homme et le meilleur travailleur imaginable. Il s'était marié au Canada trois ans après son arrivée et avait eu sept enfants. Il vivait modestement, trop modestement même au gré de sa femme et de ses filles, mais par contre amassait de grosses économies, sans doute pour retourner les dépenser dans son pays, comme font tous les étrangers au Canada. Mais, un jour, il se fit voler sept cents piastres qu'il avait mises de côté. L'aînée de ses filles, en apprenant cette affreuse nouvelle, eut le malheur de dire que c'était bien fait, qu'il lui était parfaitement indif-

fèrent qu'il eût de l'argent ou n'en eût pas, puisque personne de la famille n'en profitait, qu'il vivait tous comme des mendiants et ne se payaient aucun plaisir. A ce moment, le père, en colère, eut la conviction que sa fille avait jeté un mauvais oeil sur lui, qu'elle était cause de son malheur, par conséquent qu'elle devait être éliminée pour éviter d'autres désastres.

Il fut possédé par cette idée pendant trois mois, puis, un jour que la mère et les enfants avaient été à la ville et qu'il était resté seul avec l'aînée, il tua la malheureuse à coups de marteau, la mit dans une poche et alla la jeter dans la rivière.

Personne de la famille ou des environs n'eut le moindre soupçon sur la culpabilité du père et une année se passa quand il se fit de nouveau voler tout son argent. Cette fois, les deux plus vieilles lui firent les mêmes remontrances. Il s'imagina encore qu'elles aussi lui avaient jeté un sort et il leur fit subir le même châtiment. Les deux cadavres furent repêchés et le père arrêté. On plaida irresponsabilité et il fut condamné à la détention perpétuelle.

—o—

LA MAISON DE NAPOLEON

—

De nombreux touristes venus de différents pays, ont protesté contre l'abandon dans lequel est laissée la maison de Napoléon, qui l'abrita durant les Cent Jours à l'île d'Elbe.

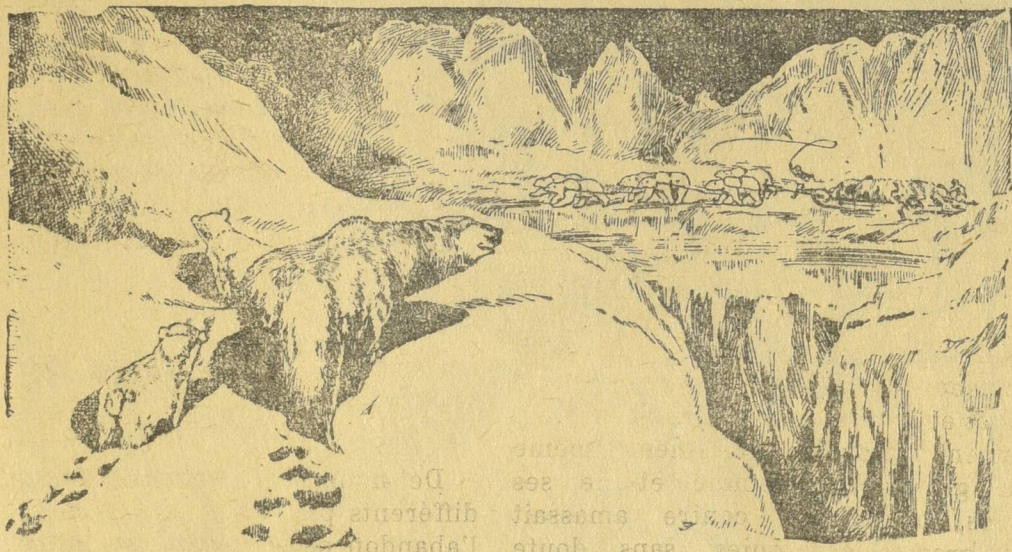
Le roi d'Italie a promis son intervention auprès du ministre de la guerre, afin que la célèbre demeure soit préservée des menaces du temps.

Que les fidèles admirateurs de "l'empereur" se rassurent.

LES OURS DE TRAIT

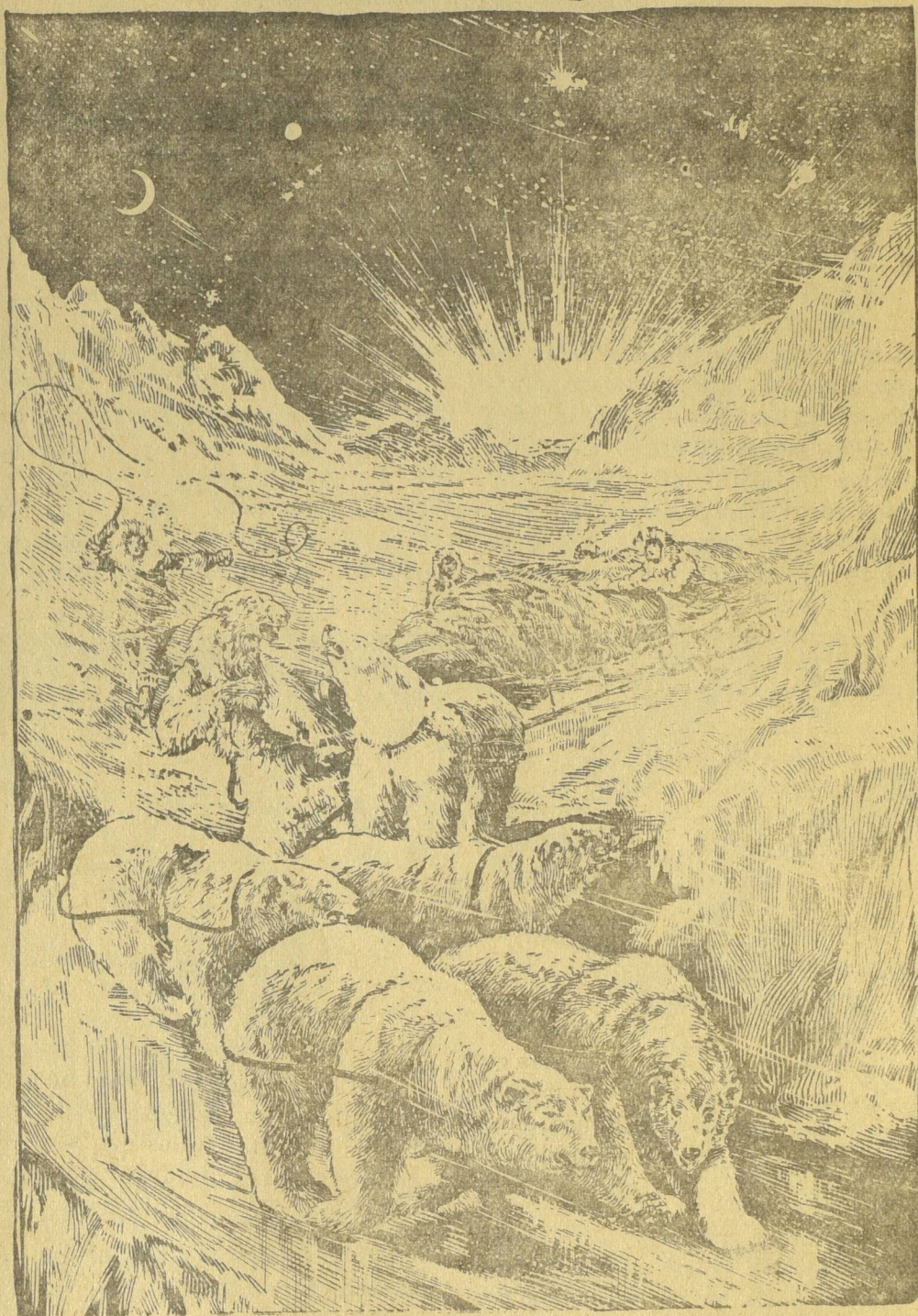
Les deux jolis dessins dont nous accompagnons cet article peuvent peut-être donner à sourire, mais c'est bien sans raison, car déjà, en Alaska, l'expérience a été tentée et a donné des résultats satisfaisants. Des ours ont, tout comme des chiens, Samoyèdes ou autres, tiré des traîneaux sur des dis-

C'est le représentant dans cette lointaine contrée du nord canadien d'une maison de marchands de fourrures qui, le premier, eut l'idée d'utiliser les ours pour cette besogne, réservée uniquement aux chiens jusqu'ici. Ayant poussé très avant dans le nord, à la recherche de fourrures,



tances de centaines de milles. Le trafiquant de fourrure de l'Alaska, pour peu que la chose réussisse, ne se servira plus bientôt que des ours blancs pour atteler à ses lourds traîneaux, à la place du chien, moins rapide et moins endurant.

il aperçut tout à coup un Esquimau dont le traineau était attelé d'un couple d'ours. Ces deux bêtes avaient été bien domptées et ne montraient aucun signe de méchanceté ou d'insubordination.



Etant donné que l'Esquimau est bien trop pris par la chasse et la pêche pour avoir le temps de dompter proprement un ours, le représentant de la compagnie en question pensa tout de suite que si un blanc entreprenait la chose, en y mettant le temps et la patience, il arriverait sûrement à dresser autant d'ours qu'il pourrait s'en procurer pour l'accomplissement de cette tâche, qui, là-bas, est réellement pénible pour les pauvres chiens.

Les ours polaires — rapides, capables de courir très longtemps sans éprouver la moindre fatigue, et assez forts pour tirer des charges formidables — seraient les plus puissants animaux de trait qui se puissent imaginer. Deux seulement pourraient tirer une charge que des chiens en nombre ne pourraient même remuer et en en mettant six sous le harnais, la quantité de fourrures transportable est inimaginable.

Naturellement, il y aurait un gros travail d'élimination à faire. Il est inutile de s'obstiner à dresser une bête — un ours, tout particulièrement — qui donne tous les signes d'un très mauvais caractère. Mais le travail et la patience qu'exigerait ce dressage ne sont rien à côté du rendement que donneraient des ours domptés.

Tandis que le chien esquimau est capable de couvrir une distance de 20 à 40 milles par jour avec une charge moyenne, l'ours, dans les mêmes conditions, peut facilement faire 100 milles ou plus. Les meilleurs chiens, les plus forts et les plus rapides, atteignent rarement 50 milles.

D'un autre côté, il y a ceci à considérer, que six ours par exemple vont demander autrement plus de nourriture que six chiens. Le ravitaillement pour les chiens représente relative-

ment peu de choses à côté de ce qu'il faudra emporter pour nourrir six ours polaires en route. Mais, même en considérant ce point de vue, l'avantage de l'ours, comme bête de trait, reste énorme.

Ce qui maintenant n'est considéré que comme un sport — le dressage de l'ours — et encore un sport dangereux, peut devenir d'une année à l'autre un élevage très ordinaire.

— o —

L'ESPRIT DU PERE LACORDAIRE

Le R. P. Lacordaire était non seulement un homme de génie dans ses conférences, mais encore un homme de beaucoup d'esprit hors l'église.

Il se trouvait un jour, par hasard, à côté d'un monsieur se disant athée; cet incrédule se mit à discuter longuement et tout seul contre l'existence de Dieu. Il s'adressa bruyamment au célèbre dominicain:

— Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question. Dites-nous, n'est-il pas absurde de croire ce que la raison ne saurait comprendre?

— Nullement, répondit le P. Lacordaire: je suis d'un avis tout contraire.

Et il ajouta:

— Comprenez-vous comment il se fait que le feu fait fondre le beurre, tandis qu'il durcit les oeufs; deux effets contraires produits par la même cause?

— Non, mais que concluez-vous de là?

— C'est que cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes!

LES EMPOISONNEURS CELEBRES

La mort toute récente de Sir John Horwood, préfet de police de la ville de Londres, qui mourut subitement dans son cabinet de travail de Scotland-Yard après avoir mangé un chocolat qu'un messager venait de déposer sur son bureau et qui contenait de l'arsenic, a remis dans la mémoire de tous les chroniqueurs les noms des plus célèbres empoisonneurs et empoisonneuses de l'histoire. Sans parler des Borgia, dont il est fait mention dans un autre article de la "Revue", citons au hasard les noms des René et des Ruggieri, les chimistes de Catherine de Médicis, de la marquise de Brinvilliers, qui sans la moindre raison faisait mourir de ses poisons savants tous les gens qu'il lui disait d'envoyer dans l'autre monde et qui, après avoir tué des centaines de personnes, fut envoyée au supplice ; de Christophe Glaser, le complice de la Brinvilliers, de La Voisin, autre célèbre empoisonneuse exécutée en 1860, du chevalier Exili.

L'empoisonnement est une science ignorée aujourd'hui, désertée même, devrions-nous dire. Au XVII^e siècle, elle florissait comme avait fait l'alchimie au moyen âge. Et ce métier payait son homme, car, alors, on empoisonnait ses ennemis ou ses rivaux plus facilement encore qu'on ne le fait aujourd'hui d'un chat. Au temps de Catherine de Médicis, qui avait toute une cour de parfumeurs italiens et de chimistes, comme à celui de la Brinvilliers, on ne se servait pas du bon bon au chocolat. Sans doute, y avait-il

pour cela une raison majeure, c'est que le chocolat n'entrait pas encore dans la confection des pâtisseries, n'ayant été réellement connu que sous Louis XIV, mais aussi parce qu'on préférait les confitures. René Le Florentin et Cosme Ruggieri excellaient en particulier à mêler aux pâtes de fruits la poudre blanche d'arsenic.

On savait se servir si adroitement du poison que les rois vivaient continuellement dans la crainte de succomber un jour sous leurs effets. C'est ainsi que Henri IV, pendant son séjour au Louvre, ne mangeait que des oeufs qu'il faisait cuire lui-même et ne buvait que de l'eau qu'il allait puiser dans la Seine.

"Tout le monde, écrit Jean Lecoq, dans une très intéressante chronique sur les cadeaux funestes et les empoisonneurs, connaît l'effroyable histoire de la Brinvilliers. Celle-ci fut l'empoisonneuse dilettante. Sans la moindre raison, sans le plus motif de haine, cette femme répandait le poison. Elle tuait ses parents, elle immolait ses amis. Sous l'apparence d'une bonne dame de charité, elle allait porter aux malades de l'Hôtel-Dieu, aux pauvres gens dans leur mansarde, les petits gâteaux truffés d'arsenic, les bons bons fourrés de sublimé qui devaient les envoyer "ad patres".

Quand l'empoisonneuse pouvait assister à leur agonie, alors sa jouissance était au comble ; mais, le plus souvent, la seule joie de penser qu'ils étaient morts par elle suffisait à la satisfaire.

Quelques années plus tard, c'est le grand scandale de l'affaire des poisons. La Voisin et ses acolytes ne se contentent pas du banal arsenic. De leur laboratoire infernal, sortent maintes préparations ou des décoctions de pavot, de morelle noire, de mandragore, d'aconit, de drouée, d'épurgé, de belladone tiennent leur place. La sorcellerie y ajoute, son piment. On recommence, comme au temps des Mécidis, à empoisonner les vêtements, les objets usuels qui doivent être offerts ensuite aux personnes qu'il s'agit de faire mourir. Et l'opération se fait au cours de "messes noires", parmi les plus bizarres incantations.

Une femme veut-elle empoisonner son mari, voici comment elle s'y prend: Elle vient chez La Voisin, rue Beauregard, assiste à l'office diabolique et remet à l'empoisonneuse une chemise de son époux qu'on enduit d'arsenic mélangé de savon noir.

G. Lenôtre écrit ailleurs dans une chronique intitulée : Les marchands de poisons:

Empoisonner proprement quelqu'un, — notre époque semble l'ignorer, — ce n'est pas lui ingurgiter grossièrement un toxique quelconque que la plus sommaire autopsie fera reconnaître; c'est lui communiquer une de ces maladies d'usage courant, si l'on peut dire : pneumonie, fièvre typhoïde ou autre, dont il mourra normalement, dans les règles, après un laps de temps convenable. C'est là du grand art, et les praticiens du XVII^e siècle y excellaient.

L'opération consistait à faire absorber d'abord à la personne dont on voulait se débarrasser un "caustique" qui, administré à dose légère et répétée, mettait à nu la muqueuse de l'es-

tomac en la dépouillant de son épithélium de protection et occasionnait des troubles digestifs, sans gravité apparente; la santé du patient, peu à peu, se délabrait; l'entourage commençait à s'inquiéter: c'était le moment d'administrer au malade le poison choisi parmi "des bouillons de culture ou colonies microbiennes", donnant naissance aux tubercules, au cancer, à la variole, à la fièvre typhoïde, aux fièvres infectieuses... On n'avait que l'embarras du choix.

On en était arrivé à se défier de ses meilleurs amis et à n'accepter plus, ainsi que le prudent abbé Griffard, le plus limpide verre d'eau, fût-il versé par la plus jolie main. Ambroise Paré raconte qu'étant à Rouen, il dina en une compagnie où se trouvait un homme "qui le haïssait fort pour cause de religion". On lui présenta un plat de choux dont il se servit une portion; à la première bouchée, il ne s'aperçut de rien; à la seconde, il sentit une grande chaleur au gosier: il était empoisonné. Il prit un verre d'eau, se lava la bouche, se leva de table et courut chez l'apothicaire. Simple incident. C'était chose courante.

Si Richelieu vivait entouré de chats c'est qu'il savait bien que ces animaux sont de tous les plus méfiants. Ils flairent avec défiance les mets offerts par les mains les plus familières et ils refusent tout ce qui est suspect. Les chats de Richelieu avaient pour emploi de goûter sa nourriture et d'en faire l'essai, surtout, peut-être, quand ces aliments envoyés par le roi semblaient devoir être acceptés sans hésitation. On en était à se défier de soi-même, et le docteur Masson rapporte quelques billets du pauvre Louis XIII, recommandant de ne manger qu'avec d'extrêmes précautions les

quartiers de venaison ou les fruits dont il gratifie ses amis:

—“Je vous envoie des fruits de Versailles dont vous ferez l'essai avant d'en manger, comme de tout ce que je vous enverrai. Quand Nogent vous portera le jambon de marcassin, je vous prie d'en faire l'essai par quelqu'un avant que d'en manger, comme aussi de tout ce que je vous envoie par les uns et par les autres.—J'envoie Desprez vous porter des muscats de Château-Thierry. Je vous prie de les bien faire laver avant que de les manger.”

Quel cauchemar! De quoi guérir à tout jamais de la gourmandise! Mais ceux qui devaient vivre dans les trances, c'étaient les gens chargés de faire l'essai de toutes ces bonnes choses. Se dire que tout ce qu'en mange, fût-ce du jambon de marcassin ou du muscat de Château-Thierry, est sans doute empoisonné, voilà qui ne doit pas aider au travail de la digestion ni inspirer beaucoup d'entrain aux convives.

—o—

CE QU'IL FAUT POUR FAIRE UN SAVANT

Le premier évêque des Trois-Rivières, Mgr Cooke, était un esprit cultivé dans les lettres. Il avait eu l'honneur, autrefois, de faire la classe de rhétorique au séminaire de Québec. Depuis, il avait cultivé les muses à ses heures; aussi il écrivait d'une manière peu ordinaire: son style était précis, coulant, limpide.

Étant un jour à causer avec lui sur la littérature et les sciences, sur la difficulté de devenir savant, il me fit cette interrogation:

—Savez-vous ce qu'il faut pour faire un savant?

La question me surprit tout d'abord, et je balbutiai une réponse telle quelle. Je lui dis, je crois, qu'il fallait une bonne intelligence et un long travail.

—Pas trop mal, dit-il; mais ce n'est pas parfait. Pour devenir un savant dans la force du terme, il faut trois grandes choses: l'intelligence, le travail et la mémoire.

La mémoire! me dis-je à moi-même intérieurement, je n'y pensais guère.

—Oui, il faut ces trois choses, continua mon véritable interlocuteur; et l'une d'elles manquant, l'homme qui étudie ne peut devenir un savant. Maintenant, dites-moi laquelle de ces trois choses est la plus importante?

Hein! nouvel embarras. Je me risquai encore et je dis que c'était l'intelligence.

—Vous vous trompez, me dit le prélat: c'est la mémoire.

La mémoire! me dis-je encore une fois.

—Soyez intelligent et étudiez tant que vous voudrez, si vous n'avez pas de mémoire, vous travaillerez en vain: vous mettez de l'eau dans un panier percé. Vous oubliez à mesure ce que vous étudiez, et peu à peu vos connaissances se nuagent et finissent par s'évanouir.

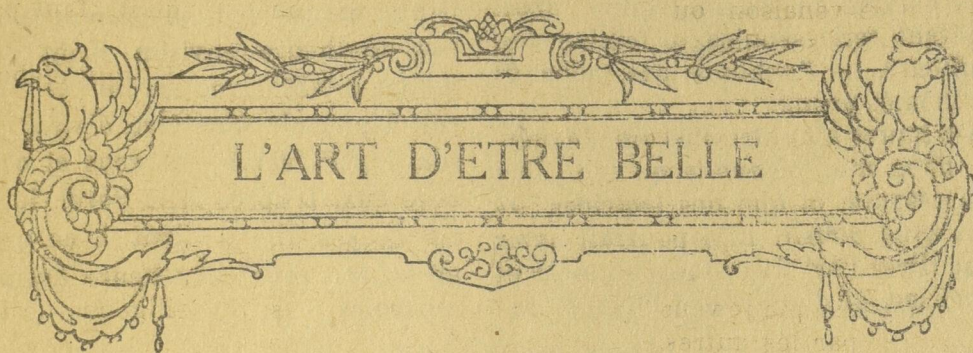
Abbé J. E. PANNETON.

—o—

L'humiliation qui nous vient d'autrui est un outrage; celui qui vient de nous est une leçon.

* * *

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue de toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.



Mlle Cécile Sorel, l'Incomparable Célimène de la Comédie Française que tout Montréal a vue sur la scène du Saint-Denis, il y a quelques mois, détient tous les secrets du charme et de la beauté. — Elle en révèle quelques-uns que nous mettons à la disposition de nos lectrices.

Alors qu'il est de mode en France de blaguer Mlle Cécile Sorel, la belle Célimène de la Comédie Française, de potiner couramment sur son compte, de la chiner sur tout et sur rien, d'exposer de son imposante et très élégante personne des caricatures exagérées, de critiquer ses toilettes bien plus que son talent de grande coquette, de la suivre jusque dans son intimité et d'en violer les secrets, au Canada, elle fut reçue, admirée et louangée en triomphatrice. Pas un journal qui ne fît d'elle les plus grands éloges, pas un cercle, pas une organisation artistique ou littéraire qui ne considérèrent comme un insigne honneur de la recevoir. Au théâtre, elle joua devant des salles combles.

Les lois de l'hospitalité nous prescrivaient pareille conduite, sans doute, mais aussi le cœur et l'esprit. Car si la rencontre de Mlle Cécile Sorel, grande co-

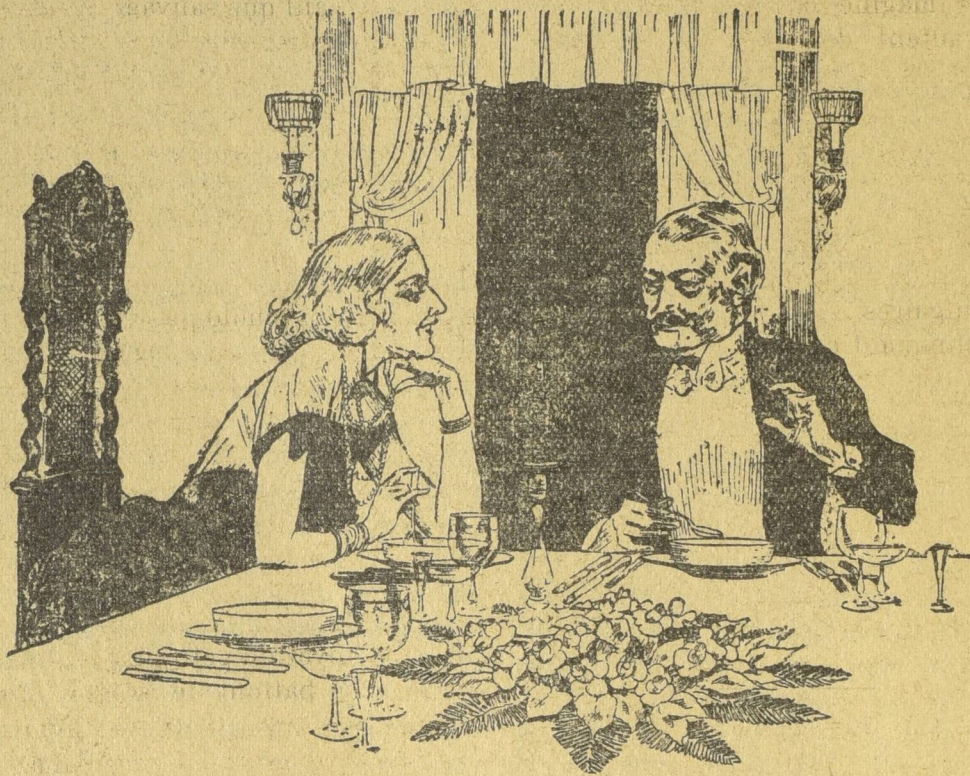
quette, et de M. Albert Lambert, jeune premier de tragédie, n'est guère heureuse sur la scène, excepté dans le théâtre romantique, peu interprété d'ailleurs, il n'en reste pas moins vrai que l'un et l'autre sont de remarquables artistes. On poussa même l'amabilité jusqu'à faire à cette femme de lettres qui accompagnait Célimène, Mme d'Orliac, qu'au Canada on peut faire entrer dans la redoutable phalange des illustres inconnus, mais qui peut fort bien être une merveille dans son pays, une réception plus que bienveillante. Un seul petit journal osa insinuer que cette femme de lettres avait à ses gages une quantité de nègres qui lui abattaient de la copie à cent sous l'heure. Quelle horreur! Peut-on dire de pareilles monstruosité! Et pourquoi pas?

Mais revenons à Mlle Sorel, artiste authentique celle-là. Du Canada, elle passa aux Etats-Unis où les Yankees, la considérant comme l'ambassadeur extraordinaire de l'art français, lui firent le même accueil qu'à Clémenceau. Elle donna aux journaux de nombreuses entrevues; se fit photographier dans ses plus somptueuses toilettes et fut de tous les dîners et de toutes les réceptions. "J'en aime beaucoup les Américains, je les aime

tous comme de grands frères", allait répétant cette séduisante femme qui, d'ailleurs, ne l'oublions pas, nous fit les mêmes aveux.

De toutes les entrevues qu'elle donna, nous n'en retenons qu'une, fort intéressante, et que nos lectrices liront avec plaisir. Elle pourrait avoir pour titre: l'art de se faire admirer et courtiser, ou l'art d'être belle et re-

il bon qu'une femme prenne son repas une heure environ avant de se mettre à table avec ses invités, de façon à pouvoir sans être distraite par son appétit servir ses gens et causer avec eux. D'après Mlle Sorel, le succès de ses diners tient à ce qu'elle prend son repas une heure avant de recevoir.



Pour bien recevoir les gens à sa table, il ne faut pas être distrait par son appétit. Mangez une heure avant le dîner que vous donnez, conseille Mlle Oécile Sorel.

cherchée par les hommes les plus brillants et les plus difficiles.

Pour plaire, il faut savoir recevoir et dans les réceptions que l'on donne s'occuper simultanément de tout le monde, s'intéresser de la même façon à tous ses invités. Dans un dîner par exemple, il convient de s'occuper très peu de son assiette et beaucoup de celles de ses commensaux. Aussi, est-

Il y a aussi la propreté, le choix des toilettes, des couleurs et des parfums. Une femme doit savoir dans quelle occasion elle doit porter des bijoux, dans quelle autre elle n'en doit pas mettre du tout. La gaité ensuite qu'elle doit toujours montrer, finit de la rendre séduisante et attachante. Le bleu est la couleur par excellence, mais une femme, en aucune occasion,

ne doit porter une couleur qui ne lui convienne, quand bien même cette couleur serait aimée de l'homme qui la courtise ou qui la supplie de l'arborer. Chaque femme a ses couleurs comme chaque femme a ses parfums. Il faut qu'une femme sache exactement la couleur et le parfum qui vont à son teint, à sa chevelure comme à sa peau.

Les bijoux, maintenant. Le vulgaire s'imagine qu'une femme doit porter autant de bijoux qu'en contiennent ses écrins. Cela était très bien vu au moyen âge et aux époques modernes, surtout dans les pays orientaux, mais au vingtième siècle une femme ne porte beaucoup de bijoux que lorsqu'elle se trouve avec des parvenus, des nouveaux riches ou des gens vulgaires.

Le clinquant plaît à ces gens, mais dans la compagnie d'hommes du monde, la femme ne porte que des bijoux, un ou deux, très discrets, de couleurs douces. Tout l'art d'être attrayante est là. Amies lectrices, complétez vous-mêmes par les secrets que vous connaissez ces petits enseignements de l'une des plus belles femmes de France.

UN DUEL DE PIANISTES

Un duel terrible et sans précédent vient d'avoir lieu à Valparaiso. Un musicien avait été gravement offensé par un autre professeur de musique, et le défia au piano.

Le combat a duré quarante-huit heures, sans manger, sans boire et sans se reposer un moment; et, pendant tout ce temps, les deux artistes ont tapé sur leurs instruments sans trêve ni merci. L'une des conditions du duel portait qu'on ne jouerait point

de morceau de danse d'aucune sorte.

Un des combattants a touché 50 fois le "Miserere" du Trouvère, et, au moment où il allait le recommencer pour la cinquante-et-unième fois, il est tombé lourdement sur le piano. Il était mort.

Quant à son adversaire, transporté dans un état désespéré à l'hôpital, on craint fort pour sa vie.

Les quatre témoins de ce fait extraordinaire autant que sauvage, donnent des signes d'aliénation mentale.

Les pianos sont dans un état pitoyable par suite de la durée de ces exercices qui les ont surmenés.

—o—

LE LANGAGE DES PAS

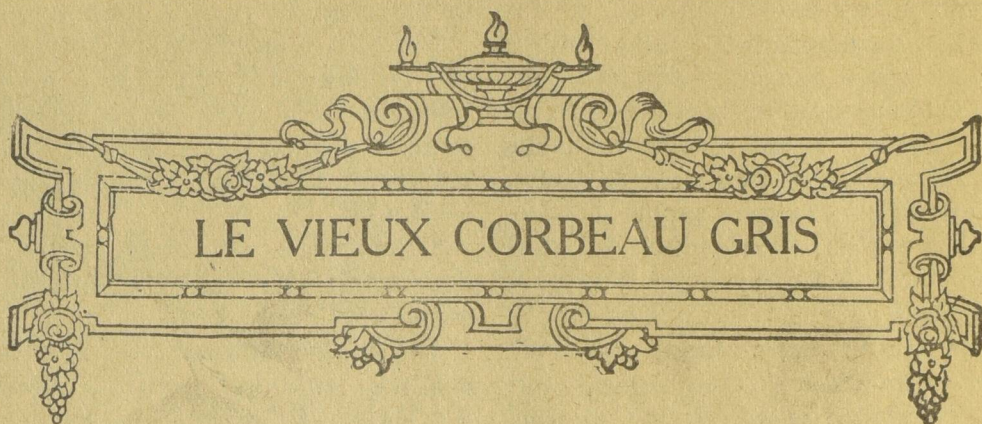
L'étude des pas fournit une aimable leçon de psychologie.

Les petits pas précipités appartiennent aux femmes superficielles, aux pessimistes, aux frivoles; les petits pas lents désignent les âmes sereines, simples. Les grands pas lents indiquent une volonté réfléchie, le calcul opiniâtre, tandis que les grands pas rapides signifient l'esprit combatif, la décision, l'humeur batailleuse.

Si vous voyez un petit pied qui marche droit en battant le sol du talon, vous pourrez hardiment en conclure que sa propriétaire est entraînante, confiante en elle-même et d'un caractère décidé; mais quand vous verrez un pied décrire une courbe éminente, méfiez-vous! cela veut dire ruse, trahison, diplomatie.

Les découragés, les mélancoliques traînent les pieds, les fières tendent le jarret, les timides rasent les murs.

Le langage des pas n'est pas un vain mot... Essayez et vous serez convaincus de cette documentation psychologique.



Une vieille superstition appuyée sur de nombreuses légendes veut que la vue d'un vieux corbeau gris soit un présage des pires calamités.— Marie Antoinette, l'impératrice Marie Louise, Napoléon III, la femme de Sadi-Carnot, auraient été avertis par l'apparition du corbeau des malheurs qui devaient s'abattre sur eux ou leur famille.

Parlons encore de superstitions. Le mois dernier, dans la "Revue", nous passions en détail diverses superstitions, comme les fétiches, les gris-gris, les mascottes, les porte-bonheur et autres objets du genre. Nous parlerons cette fois du vieux corbeau gris. Le corbeau gris est, paraît-il, considéré en France comme l'"oiseau malchanceux". S'il se montre quelque part un jour, le lendemain apporte un malheur là où il s'est montré. Ce corbeau aurait fait de fréquentes apparitions au Palais de l'Elysée, aux Tuileries, à Trianon, toutes suivies ou accompagnées de malheurs et de désastres.

On conserve à la Bibliothèque Nationale de Paris des liasses de documents, d'écrits manuscrits ou imprimés dans lesquels sont consignées les diverses apparitions du corbeau de-

puis deux cents ans. Cela compose une sombre littérature.

L'un des plus vieux de ces documents raconte la visite que le corbeau gris rendit à la malheureuse reine Marie Antoinette dans les jardins du Petit Trianon, alors que la royale épouse de Louis XVI était à déguster une tasse de lait. Des légendes devaient courir depuis longtemps sur cet oiseau fatidique puisqu'à sa vue la reine perdit connaissance.

Peu de temps après, les hordes des révolutionnaires, poissardes et sans-culottes, envahissaient Versailles et le Palais Royal et en ramenaient Marie Antoinette et ses enfants pour les jeter en prison.

Voici comment un historien du temps rapporte ce fait: "La reine était allée faire une retraite au Petit Trianon pour chasser les sombres pensées que lui donnait la complication des événements. Elle appréhendait des jours terribles. Comme, en compagnie de ses plus intimes, elle prenait du lait sur une terrasse, elle entendit un croassement étrange qui lui fit courir des frissons sur la peau. La reine leva les yeux et aperçut sur la branche d'un arbre, la regardant avec des yeux grands ouverts, d'une fixité méchante, le bec menaçant, un grand



À la vue du vieux corbeau de mauvais présage, la reine Marie-Antoinette s'évanouit.

corbeau gris. La reine poussa un cri et s'évanouit et tous ceux qui l'accompagnaient furent terrifiés, sachant la mauvaise réputation de cet oiseau de malheur, mais personne n'osa lui jeter une pierre pour le forcer à prendre son vol. Le même corbeau fut revu plusieurs fois dans les jardins après la mort du roi et de la reine. Puis il disparut."

La seconde mention de l'apparition d'un corbeau date de 1810. A cette époque, Napoléon Bonaparte venait de divorcer avec la stérile Joséphine et de convoler avec Marie Louise, qui, comme Marie Antoinette, était fille d'un empereur de l'Autriche-Hongrie.

Jamais l'étoile de Napoléon n'avait autant brillé. Il était le maître incontesté de l'Europe, Empereur des Français, et sa seconde épouse lui avait donné un fils qui, dans son idée, devait continuer sa dynastie triomphante.

L'impératrice Marie Louise, en se promenant un jour dans les Jardins des Tuileries, vit un grand oiseau s'abattre sur un arbre, non loin d'elle. Il se jucha commodément et se mit à la regarder fixement.

"L'impératrice en fut tout effrayée", dit l'auteur du document, car elle aussi connaissait de réputation le corbeau gris. Elle n'osa cependant pas crier ni appeler au secours. Il se mit alors à croasser comme s'il eût voulu lui parler. A ce moment, elle eut une faiblesse et vit alors en imagination l'empereur, son mari, galopant sur une vaste plaine, monté sur un grand cheval blanc d'une puissante encolure. Puis, tout à coup, le cheval s'arrêta brusquement, se cabra et tomba. Le cavalier fut désarçonné et dans sa chute son épée se rompit. Le cheval se redressa et se sauva af-

folé, laissant l'empereur sans mouvement, étendu dans la plaine. Voilà ce que raconta elle-même l'impératrice. Quand elle rouvrit les yeux, le corbeau s'était envolé."

Elle interpréta ce songe de la plus sinistre façon, convaincue qu'elle était alors que la brillante carrière de l'empereur était près de sa fin. Cette vision fut suivie de la désastreuse campagne de Russie, de la bataille de Leipzig, de l'exil à l'île d'Elbe, de la défaite de Waterloo et enfin de son bannissement à Sainte-Hélène, tandis que Marie Louise, tristement, retournait à la cour d'Autriche.

La troisième fois, ce fut dans le parc du Palais de Saint-Cloud que se montra le corbeau de mauvais présage, la veille même du jour où Napoléon III et son fils unique et héritier présomptif quittèrent la capitale pour se porter sur le front du Rhin afin d'endiguer l'avance des hordes allemandes dans l'été de 1870.

Tous deux, toujours à ce que l'on raconte, virent le corbeau gris. Et Paris ne revit plus jamais l'Empereur ni son fils. La monarchie fut en effet renversée quelques semaines plus tard par la Commune, cette révolution qui suivit la capitulation de Napoléon III après la reddition de Sedan.

Napoléon, prisonnier d'Etat à Wilhelmshöhe, fut emprisonné en ce château jusqu'à la fin des hostilités, alors qu'il se réfugia à Chislehurst, en Angleterre; où il mourut d'un empoisonnement de sang à la suite d'une opération chirurgicale. Son fils, le Prince Impérial, fut tué par les Zoulous en Afrique du Sud, alors qu'il combattait contre eux sous le drapeau anglais.

Le même oiseau aurait aussi rendu visite à l'Elysée, demeure des présidents de la troisième République fran-

çaise, la veille du jour où fut assassiné à Lyon le président Sadi-Carnot.

Quand on lui apprit la nouvelle, Mme Sadi-Carnot aurait dit: "Je n'en suis aucunement surprise; le corbeau gris m'est apparu hier." Qu'on nous permette de croire, à la décharge de cette femme éminente, qu'elle n'a pas du tout prononcé ces paroles. Et l'on cite encore des centaines de cas du genre. Mais arrêtons-nous là. Que ceux qui veulent connaître toute l'horreur qu'inspire la vue d'un corbeau lisent ce poème merveilleux de désespoir d'Edgar Allen Poe, le célèbre écrivain américain, dont toutes les oeuvres ont été traduites en français par Baudelaire, intitulé: "The Raven ou Le Corbeau".

—o—

COMMENT RECONNAITRE UN TABLEAU

Une empreinte digitale de Léonard de Vinci, vieille de 423 ans, va être utilisée comme preuve dans un procès qui viendra prochainement devant la cour de New-York.

Une dame réclame en effet 450,000 dollars de dommages et intérêts à un grand antiquaire new-yorkais, qui a attribué une peinture qu'elle possédait à un autre qu'à Léonard de Vinci; et cette opinion empêcha la dame de vendre le tableau au musée de Kansas-City.

Or, les peintres d'autrefois employaient fréquemment le pouce pour étendre leurs couleurs, et les empreintes digitales du tableau en question correspondraient à d'autres empreintes reconnues comme étant celles de Léonard de Vinci.

LE MONSIEUR MORT-NE

Un monsieur venait dernièrement réclamer au bureau d'un grand quotidien qui avait faussement annoncé sa mort.

Il tombe sur un chroniqueur humoriste très connu qui aime fort à mystifier ses semblables, et, le prenant pour le directeur, il lui explique son cas :

—Monsieur le directeur, j'apprends par votre journal que je viens de mourir.

—Si c'est "mon" journal qui l'annonce, répond froidement le chroniqueur, le fait est vrai.

—Mais puisque me voici devant vous bien en vie, riposte le monsieur étonné, ne pourriez-vous pas insérer une rectification?

—Impossible, monsieur, impossible, nous ne corrigeons jamais une information parue dans notre journal.

Puis, voyant la mine ahurie du monsieur, l'humoriste conclut, avec un charmant sourire:

—Cependant, puisque la chose vous tient à coeur, et pour vous prouver que je n'y mets pas de mauvaise volonté, si vous voulez, je mettrai demain votre nom dans la liste des naissances...

—o—

NOBLE REPONSE DE RIEL

Riel, sur son échafaud, interrogé par le shérif Chapleau, sur ce qu'on ferait de ses biens après sa mort, lui fait cette belle, touchante et noble réponse :

—Mon cher, je n'ai pourtant bien que ceci (il indiquait son coeur), et ceci, je l'ai donné à mon pays il y a quinze ans, et c'est tout ce qui me reste maintenant.



VASTE ETENDUE DE NOS PECHERIES

Une revue des régions de pêcheries montre l'immense valeur de cette ressource naturelle, par le Professeur Edward E. Prince, L. L. D., F. R. S. C., Commissaire des Pêcheries du Dominion, Ottawa.

Une revue rapide des régions de pêcheries du Dominion donne quelque idée de l'abondance et de la variété des poissons que contiennent nos eaux.

Ces régions se délimitent comme suit :

1. Les étendues de l'Atlantique, à une distance de 50 à 150 milles au large de la terre ferme, depuis le Labrador jusqu'à la baie de Fundy et comprenant les "Grands Bancs" et d'innombrables bancs plus petits. Dans ces grandes régions renommées, les pêcheurs des provinces maritimes et de Québec ont pris l'an dernier (1921) du poisson pour une valeur de \$19,273,200, les pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse figurant pour près de la moitié dans ce total. Les poissons les plus communément pris sont la morue, l'égréfin, le flétan, la merluche, le hareng, le maquereau, le homard, l'éperlan, le saumon, l'aloise, l'huître, la mactre, etc.

2. La région des Grands Lacs, couvrant 1,500 milles de l'est à l'ouest et comprenant le lac Winnipeg et les nappes d'eau du Manitoba, a fourni en 1921 du poisson d'eau douce pour une valeur de \$4,087,229. On prend dans cette vaste région le poisson blanc, le hareng des lacs ou petit poisson blanc, la truite des lacs, le doré ou "pickrel" jaune ou bleu, l'achigan noir et l'esturgeon.

Baie d'Hudson et Lacs du Nord

3. Quoique les eaux des grandes plaines qui se trouvent à l'est des montagnes Rocheuses, de même que celles du district de la baie d'Hudson, ne rapportent, d'après les statistiques officielles, qu'une valeur de moins de \$1,000,000, il y a possibilité de les exploiter sur une plus grande échelle et, par ce fait, d'augmenter de beaucoup la valeur annuelle du produit de nos pêcheries. Des nappes d'eau de l'intérieur, comme le lac du Grand-Ours, dont la superficie est de 10,000 milles carrés, et des centaines d'autres lacs et rivières contiennent en abondance du poisson d'une taille et d'une qualité exceptionnelles, y compris le grand poisson blanc, le doré, le brochet, la laquaiche, le poisson inconnu qui ressemble au saumon et qu'on rencontre dans le bassin de la rivière Mackenzie, le hareng de l'Arc-

tique, l'ombre et autres excellents poissons auxquels on n'a jamais fait la pêche.

4. A l'ouest des Rocheuses, dans la région du Pacifique, comprenant la Colombie-Britannique et le Yukon, abondent toutes les meilleures sortes de poissons. L'an dernier, la pêche a rapporté un total de \$13,982,658, bien qu'il y ait des indices de déclin en ce qui concerne le saumon et le flétan. On peut encore, cependant, prendre d'excellents poissons dans ces eaux, tels que le hareng, le pilchard, la morue de rocher, la morue noire et plusieurs variétés de poissons plats. Il y a au moins vingt autres sortes de poissons comestibles encore inutilisées, que nos gens finiront par connaître et dont ils apprécieront l'excellence. Tout expert en matière de pêcheries ne peut que trouver regrettable que l'industrie de la pêche sur la côte du Pacifique se limite à deux sortes de poissons, le saumon et le flétan, et qu'on néglige toutes les autres espèces. Il est impossible de développer cette industrie à un degré remarquable si, dans des eaux où abondent plusieurs variétés de poissons, on fait à deux ou trois espèces seulement une pêche à outrance.

On parle beaucoup de l'épuisement des pêcheries; certes, les méthodes imprévoyantes de l'homme ont déjà causé beaucoup de dommage, mais les eaux du Dominion ont une telle étendue et contiennent tant de poisson qu'il n'est pas à craindre que cette ressource vienne à manquer totalement. En somme, l'industrie de la pêche pourrait prendre plus d'extension et plusieurs autres sortes de poissons pourraient être utilisées si le consommateur canadien appréciait davantage

les qualités de certains poissons qu'on ne voit que rarement sur le marché.

Pêche sportive; chasse à la baleine et au phoque

Les avantages qu'offre le Canada au point de vue de la pêche sportive sont trop bien connus pour qu'il nous soit nécessaire d'en parler longuement. On compte près de cent rivières fréquentées par le saumon, sur le littoral de l'Atlantique, depuis le St-Laurent jusqu'à la côte du Maine, et elles ont une réputation mondiale. Dans l'Ontario, la truite mouchetée abonde partout, de même que l'achigan noir. Sur le littoral du Pacifique il y a aussi des poissons que prisent fort les pêcheurs à la ligne; par exemple, le saumon-roi ou quinnat, les truites dites "steel-head", "redthroat" et "rainbow", tandis que dans les eaux peu connues du Nord, près du cercle arctique, on trouve deux espèces d'ombres "grayling" en abondance. La chasse à la baleine et au phoque, et autres industries connexes sont un champ d'activité remarquable, et, pourvu qu'on agisse avec prévoyance, elles constitueront toujours une source de richesse. Les pêcheries, à l'encontre des terres cultivées, ne souffrent ni de la sécheresse, ni des tempêtes, ni de la guerre, et si l'on a soin de les exploiter avec prévoyance, elles continueront à être florissantes.

Une vieille expérience a prouvé que l'exemple fait d'en haut descend dans toutes les classes et y porte le bien ou le mal.

LES RESSOURCES NATURELLES DU CANADA ALIMENTENT LES MARCHES ETRANGERS

Les échanges directs augmentent sensiblement.—Publication d'une carte indiquant les routes commerciales, pour la commodité des expéditeurs de produits canadiens.

Depuis relativement peu d'années, le Canada a réalisé un progrès remarquable dans le domaine du commerce international. Ce progrès rapide, résultant en partie de la dernière guerre, est attribuable à l'abondance des ressources naturelles du Dominion. La mise en culture des terres de l'Ouest, l'exploitation des forces hydrauliques et des forêts, ainsi que la découverte de riches gisements miniers, ont rendu disponibles d'immenses quantités de matières premières d'une utilité courante, ce qui a mis notre pays en très bonne posture au point de vue du commerce mondial.

Il est essentiel à la prospérité du Canada qu'il continue à occuper une place prépondérante sur les marchés étrangers. Il faut que nous trouvions des débouchés pour nos abondantes ressources naturelles. D'autre part, il existe une foule de denrées de première nécessité que le Canada ne produit pas ou dont il ne produit qu'une quantité insuffisante. Il faut donc que nos exportations continuent à augmenter à mesure que la population s'accroît.

Non seulement le chiffre de notre commerce avec l'étranger augmente, mais nos produits sont en demande dans un plus grand nombre de pays. Plusieurs contrées qui, avant la guerre, ne les achetaient qu'indirectement

s'adressent aujourd'hui directement à nous.

Vu le rôle important que joue le commerce international, dans l'exploitation de nos ressources naturelles, le service de Renseignements sur les Ressources naturelles, ministère de l'Intérieur, vient de publier une carte des Routes commerciales du monde entier; le travail s'est fait en coopération avec le ministère du Commerce. L'homme d'affaires, l'économiste qui s'intéresse à l'augmentation des exportations canadiennes, l'importateur lui-même trouveront cette carte particulièrement utile. Les routes commerciales et les plus courtes distances par mer entre les ports étrangers sont clairement indiquées, tant pour le littoral de l'Atlantique que pour celui du Pacifique, soit par voie directe, soit en utilisant les canaux de Panama et de Suez. Il y a en outre d'utiles tables donnant en milles marins les principales distances par mer. La carte a été préparée d'après les données les plus récentes et elle montre clairement les changements de frontières qui ont résulté de la dernière guerre. On y voit également les voies ferrées des plus importants pays. Des exemplaires de cette carte peuvent être obtenus sur demande adressée au service de Renseignements sur les Ressources naturelles, ministère de l'Intérieur, Ottawa.

— o —

Ne disons pas trop de mal de la vie, tant que l'amitié nous restera.— Albert Guinon.

* * *

La satire est un tableau où personne ne se reconnaît, bien que chacun y reconnaisse tout le monde.

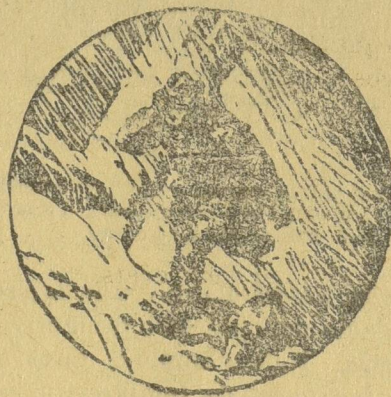
L'HUMIDITÉ ET LA SANTÉ

La plupart des gens ignorent partiellement ou connaissent mal les effets de la température et de l'humidité sur l'organisme humain. Nous vous les devons tels qu'ils sont véritablement.

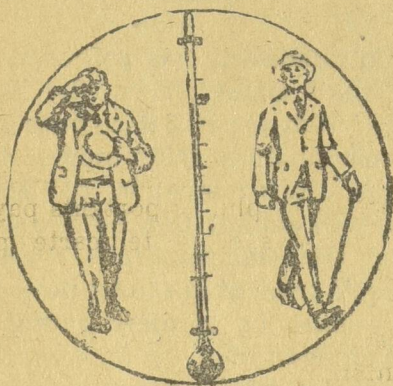
La chambre même dans laquelle vous vous tenez assis pour lire notre article est probablement plus sèche que le désert le plus sec. Voyez vous-même plutôt. Rendez-vous compte que votre maison est en hiver l'endroit le plus insalubre dans lequel vous puissiez vivre. Nous ne sommes pas seul à le dire, un grand nombre de médecins hygiénistes l'ayant constaté bien avant nous. C'est le manque d'hu-

midité dans vos maisons, vos bureaux et vos ateliers qui est cause, en grande partie, des rhumes, des gripes, des pneumonies, des bronchites qu'amène la saison d'hiver et son... joyeux cortège! En effet, comment expliquer que les mortalités soient si fortes de la mi-

octobre à la fin de février? Mais ces mortalités sont causées bien plus par l'atmosphère desséchée de vos maisons et que par les conditions de température extérieures.



Ce n'est pas une bourrasque qui vous fait frissonner, mais bien plutôt la température trop aride et trop sèche de nos maisons qui vous désarme contre la tempête.



"Ce n'est pas la chaleur, c'est l'humidité." Phrase fréquemment entendue l'été et qui prouve combien l'humidité affecte le bien-être du corps.

midité dans vos maisons, vos bureaux et vos ateliers qui est cause, en grande partie, des rhumes, des gripes, des pneumonies, des bronchites qu'amène la saison d'hiver et son... joyeux cortège! En effet, comment expliquer que les mortalités soient si fortes de la mi-

Ne comptez pas trop sur votre seule expérience pour entretenir chez vous l'air nécessaire à la santé et n'allez pas dire que vous vous entendez mieux dans cette affaire que les plus savants. Les idées communes que nous avons de la température, du temps, de l'air frais et de tout le reste sont basées sur de fausses observations.

Vous ne réchauffez pas du tout votre corps en réchauffant votre saison en hiver. Une température de 70 à 80 degrés est au-dessous de la température normale du corps qui est de 98 degrés, et comme le corps humain n'offre aucune exception aux lois de la nature, il serait impossible de réchauffer le corps avec l'air à une tem-

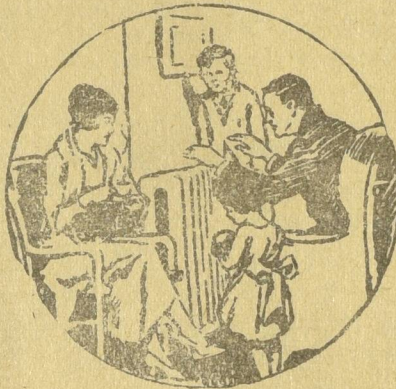
pérature plus basse. Votre corps perd donc constamment de sa chaleur.

Une autre idée universellement adoptée et complètement fausse est



Ce n'est pas le courant d'air mais la sécheresse, qui est nuisible à votre santé. La circulation de l'air doit se faire vivement.

que la température d'une maison en hiver ne doit pas être de moins de 70 degrés. Naturellement, nous savons que beaucoup de femmes qui passent



Ce n'est pas le calorifère mais l'humidité qui est cause du bien-être que vous ressentez en hiver. Dans une chambre convenablement humide, une température de 65 ou 68 degrés est excellente pour la santé.

la journée à la maison, souffriraient beaucoup de n'avoir pas au moins 80 degrés de chaleur. Cependant, nous savons pertinemment que n'importe

qui peut vivre très confortablement chez lui à 64 degrés dans des conditions d'humidité convenables et que cette température — mettons 68 degrés — est la température idéale pour la santé.

On nous a enseigné aussi à éviter soigneusement les courants d'air. Et nous prétendons qu'une vive circulation de l'air est désirable. Des médecins prétendent même à leur tour qu'à moins que l'air ne soit trop sec, les courants d'air ne peuvent faire aucun tort à une personne d'une résistance physique normale.

Nous serons difficilement cru, c'est vrai, mais nous affirmons que pour tout le monde, les tuberculeux exceptés, un climat humide est plus salutaire qu'une température sèche.

— o —

OU MENE LA PASSION DES COLLECTIONS

Un manuscrit très précieux, datant du quatorzième siècle, "Le Martyrologe" rédigé par des moines et orné de magnifiques enluminures, était la gloire d'une commune de Seine-et-Marne, Pontault-Combault, dont il relatait les principaux faits. On avait pu jusqu'à présent le sauver de toutes les invasions. La dernière guerre l'avait même épargné.

Or l'an passé, l'on s'aperçut qu'il avait disparu. Après de longues recherches, on vient de le retrouver. Il était entre les mains d'un... collectionneur, qui a déclaré qu'on le lui avait donné, pendant le séjour qu'il avait fait dans la mairie de Pontault-Combault, où siégeait une commission militaire dont il faisait partie.

Pauvre riche collectionneur! On lui a repris son "Martyrologe".

LE VETERAN DES AERONAUTES

Le capitaine Albert Farley est connu dans tout le pays ainsi qu'à l'étranger par ses audacieuses ascensions en ballon et ses descentes en parachute.—Le récit de ses exploits et quelques mots sur sa longue et fructueuse carrière.

Qui ne connaît le plus audacieux de nos aéronautes et l'un de nos plus habiles aviateurs, le professeur Albert Farley, qui, bien que portant un nom d'assonance anglaise, est d'origine canadienne-française, de même qu'Alphonse Stewart, avec lequel il accomplit des prodiges dans les airs pendant de nombreuses années. Notre intention n'est donc pas de présenter aux lecteurs de la "Revue Populaire" cet homme d'un courage extraordinaire, d'un sang-froid peu commun, d'une habileté rare, que tous, depuis douze ans qu'il a battu tous les records connus de descente en parachute, connaissent pour l'avoir vu à l'oeuvre et l'avoir admiré pendant l'accomplissement de ses nombreux exploits.

Nous voulons simplement rappeler quelques-unes de ses prouesses les plus remarquables, après avoir dit quelques mots de sa longue carrière. M. C. A. Farley est, pour ainsi dire, le parrain de l'aérostat ou du ballon au Canada et l'un des rares canadiens-français qui se soient illustrés dans ce domaine.

En effet, Farley est un virtuose du parachute. Peu d'hommes, sur le continent, peuvent sauter d'un ballon ou

d'un aéroplane dans un parachute à de pareilles hauteurs. C'est en l'an 1910 qu'il fit sa première envolée en ballon et sa première descente en parachute. Depuis cette époque, il a répété cet exploit des centaines de fois, risquant chaque fois sa vie avec la même insouciance, mais il eut toujours la bonne fortune de se tirer indemne de chacune de ses audacieuses expériences. Jamais un incident ne l'empêcha de remplir un contrat.

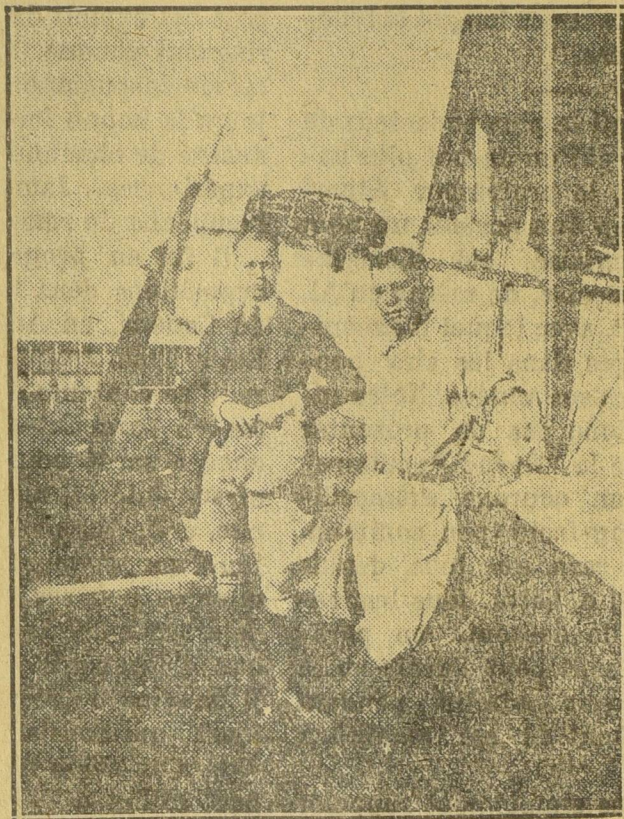
Il fut au programme de diverses expositions dans toutes les provinces du Canada, en Australie et dans les Etats-Unis. Jusqu'à la fin de la guerre, il se contenta d'opérer des descentes en parachute, cet exploit ayant encore gardé pour tous sa nouveauté et son intérêt, mais la guerre terminée, et la vogue de l'avion allant toujours en augmentant, il dut varier quelque peu ses exploits, les renouveler en quelque sorte. Et c'est ainsi que d'aéronaute, il devint aviateur. Il imagina d'exécuter son "saut de la mort" qui consiste à se jeter dans le vide d'un avion filant à une vitesse de cent milles à l'heure, à une altitude de deux mille pieds, cela dans un triple parachute.

De par un contrat tout spécial, M. Farley est aujourd'hui le seul aviateur qui puisse descendre en parachute d'une machine du "Canadian Aerial Service". Disons tout de suite que la photographie remarquable de la prison de Bordeaux que nous reproduisons en regard de cet article a été prise par un membre de l'escadrille à

laquelle appartient le professeur Farley, peut-être par M. Farley lui-même. C'est prouver ainsi que cet homme peut tout entreprendre en avion et qu'il a mille fois raison de donner à ceux qui la lui demandent une pareille adresse : Capitaine A. C. Farley, mille pieds dans les airs. Farley ne

Australie, s'intitulait le roi des airs, et qui accomplissait des descentes en parachute de 3,000 pieds.

Mais Mme Farley elle-même, l'épouse du vaillant aéronaute, fit aussi des merveilles en ballon et contribua pas peu par la hardiesse de ses exploits à répandre et à accroître la ré-



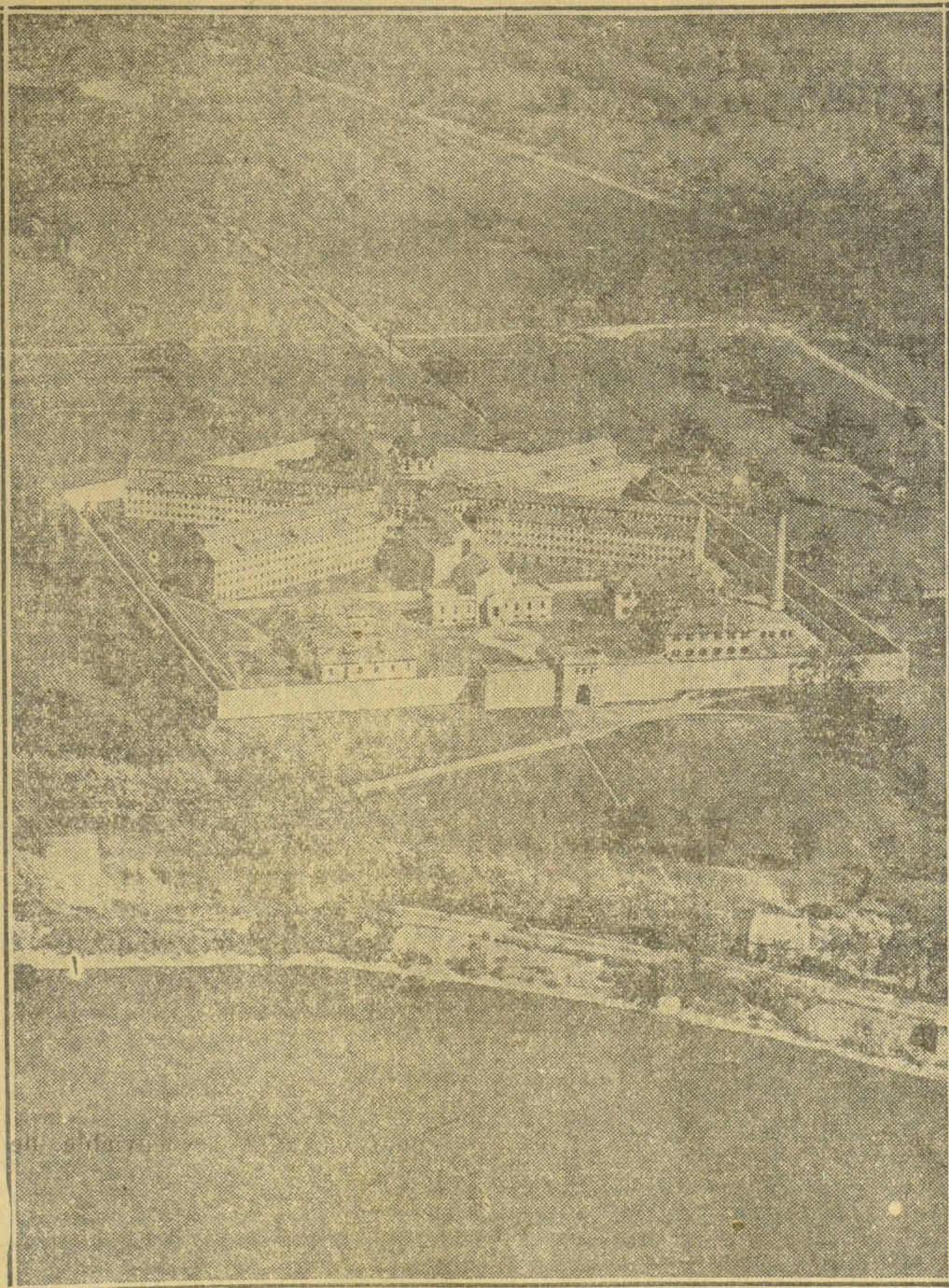
Le capitaine ALBERT FARLEY et son pilote.

travaille en effet qu'entre la terre et les nuages. Quand il est au repos, sur la terre ferme, il habite le quartier Saint-Henri, à Montréal.

Comme nous le disions au début de cet article, le capitaine Farley eut longtemps pour partenaire le professeur canadien-français, Alphonse Stewart, qui, au retour de sa tournée en

putation, déjà très enviable, de son mari.

Il nous faudrait des pages pour consigner scrupuleusement toutes les ascensions faites par Farley de même que pour faire mention de toutes ses descentes d'avion ou d'aérostat ou noter les incidents les plus piquants de sa carrière.



Photographie de la prison de Bordeaux prise d'un avion par le capt. Farley.

Sans nous occuper des succès qu'il remporta seul, ou avec sa femme ou avec la collaboration du professeur Stewart, aux Etats-Unis et dans d'autres parties du monde, contentons-nous de rappeler brièvement quelques-unes de ses ascensions et descentes par ordre chronologique.

Il prend part à l'ouverture de tous les terrains et de toutes les saisons de courses et dans ses premiers temps, on le voit accomplir ses prodiges en ballon pendant qu'en même temps, l'intrépide Jack Laviolette fait rouler ses autos à une vitesse vertigineuse, cela à Maisonneuve, au parc Saint-Laurent, Ville Modèle, au parc Dominion, à Sainte-Thérèse et à Valleyfield, où les partenaires Stewart et Farley firent une sensationnelle ascension et trois descentes en parachute du plus gros ballon en Amérique, en l'honneur de leur départ prochain pour l'Europe où ils servirent pendant toute la durée de la guerre dans le service aéronautique.

A Laprairie, avant la triple descente en parachute de Farley, de Stewart et de Mme Farley, Stewart, qui se joue de toutes les serrures, s'échappa d'un sac de malle, fermé par les meilleurs cadenas de l'endroit. Stewart, en un tour de main, prit la clé de la prairie... C'est par ces petits tours de prestidigitation qu'ils amusaient la foule pendant le gonflement du ballon.

Tout cela se passait en l'année 1914. Vers cette époque, Stewart et Farley avaient été engagés par la direction du parc Dominion pour faire quatre ascensions en ballon et naturellement, autant de descentes en parachute. Le samedi, premier jour, le spectacle fut encore plus excitant que la foule ne s'y attendait. Le professeur Stewart avait donné le signal du dé-

part, lorsque l'un des câbles qui retenaient la nacelle se trouva pris à une perche et que le ballon, en s'élevant, fut si rudement secoué qu'il chavira. Grâce à son sang-froid extraordinaire, l'aéronaute réussit à ramener le ballon à sa position normale et monta alors jusqu'à une hauteur de 4.000 pieds. Mais, il n'était pas à la fin de ses tribulations. Dans sa descente en parachute, il alla tomber dans le fleuve où un canot-automobile le recueillit. L'ascension de l'après-midi du même jour, opérée par Farley, fut aussi riche en émotions. Dans sa descente, Farley tomba lui aussi dans le fleuve, son parachute au-dessus de lui qui lui empêchait de faire de libres mouvements et ce n'est que par miracle qu'il put se tenir à la surface jusqu'à l'arrivée d'une chaloupe.

Nous les retrouvons ensuite à Sorrel, à Ottawa, à Kingston, à Sherbrooke, à Québec, et sans exception dans tous les villages et petites villes environnants. Et bien que le capitaine Farley ait dans l'aéronautique et l'aviation douze ans de métier et d'expérience, qu'il ait accompli des prodiges, il ne considère pas du tout sa carrière terminée et se promet d'en faire voir encore de toutes les couleurs à la population montréalaise.

MODE FEMININE

Dans les territoires lointains de l'Annam, les femmes Moys se passent, comme en Afrique, d'énormes rondelles de cuivre dans les lobes des oreilles, qui, distendues, finissent, par retomber sur la poitrine. Si le lobe surchargé vient à se rompre et à former deux lanières inégales la femme ne peut plus se marier.



Le Nid tombé de la Branche

COMEDIE INEDITE EN UN ACTE

par HENRY de FORGE



Personnages : Monsieur
Sullivan
Honoré
Madame
Maria.

De nos jours. Petit salon très moderne. Meubles aux dessins amusants; tentures pittoresques. Au mur deux portraits de famille. Grande porte au fond donnant sur l'antichambre. Portes à droite et à gauche. Console avec une glace. Sur un guéridon tout ce qu'il faut pour un thé somptueux. Petits gâteaux en abondance. Samovar. Vases sur la cheminée.

SCENE I

HONORE, MARIA

Au lever du rideau Honoré—physionomie correcte de vieux serviteur—arrange de superbes roses dans des vases, tandis que Maria, la femme de chambre, son chapeau sur la tête va et vient vers la droite, portant des cartons.

HONORE (la regardant faire).—Mais c'est un véritable aménagement!...

MARIA (s'arrêtant).—Il faut tout de même bien que Madame ait de quoi s'habiller!

HONORE (montrant le carton volumineux qu'elle tient).—Qu'est-ce que c'est que ça?

MARIA.—Un nouveau chapeau de Madame, pour le dancing.

HONORE.—Ah! madame danse!...

MARIA.—En voilà une question? Et monsieur, est-ce qu'il ne danse pas?

HONORE.—Je ne sais pas, moi. Je ne suis ici qu'en extra.

(Maria pose vivement le carton dans la pièce de droite, tandis qu'Honoré continue à arranger les fleurs.)

MARIA (revenant).—Qu'est-ce qu'il a comme bagages, monsieur?

HONORE.—Une légère valise, je crois... L'indispensable; rien de plus pour un tout petit séjour. Je n'ai d'ailleurs été engagé que pour la semaine, comme l'appartement... Le temps que

va rester à Paris le voyageur américain. Fameux à ce qu'il paraît ce monsieur Sullivan!

MARIA (d'un ton dégagé).—Oui. Un criginal avec un cœur d'or, m'a dit madame.

HONORE.—Un peu... pittoresque tout de même, ce vieux garçon?

MARIA.—Où est le mal? Il s'est avisé tout simplement et depuis longtemps, d'adopter, non des orphelins ou des soldats, mais bien mieux: de "jeunes ménages français", afin de les encourager, les protéger, les aider, des ménages qu'il pêchait ou faisait pêcher, en pleine lune de miel.

HONORE (sceptique).—C'est attendrissant!

MARIA.—Bien sûr que c'est attendrissant! Il se faisait indiquer des couples particulièrement intéressants à ses yeux, parce qu'ils avaient eu de jolis romans d'amour. Et il s'occupait d'eux, ne sachant qu'inventer de gentil. Il s'en occupe encore, puisqu'il vient à Paris, mettre le comble à ses largesses, en offrant, paraît-il le chèque définitif.

HONORE.—Et c'est justement aujourd'hui, ce jour du chèque.

MARIA.—Ce devrait être... M. Sullivan du moins, s'est annoncé sans vouloir qu'on aille au-devant de lui. Il tient à visiter ses protégés en personne, mais son séjour ne dépassera pas la semaine, Dieu merci!...

HONORE.—Pourquoi dites-vous: "Dieu merci"?

MARIA.—Parce que Monsieur et Madame... Vous n'avez donc pas compris?...

HONORE.—Je comprends que la lune de miel, qui dure encore, vient se blottir dans ce nid capitonné.

MARIA.—Vous n'y êtes pas!

HONORE.—Ah! Je devine... Ce n'était qu'un faux ménage, qui, à cause de l'espoir du chèque, vient ici faire semblant d'être un vrai ménage, régulier.

MARIA.—Mais non! Monsieur et Madame ont été bel et bien mariés, comme le voulait l'Américain.

HONORE.—Avec un beau petit roman à la clef.

MARIA.—Et comment !... Mais il y a un cheveu...

HONORE.—Au petit roman?

MARIA.—Dame, oui... C'est que monsieur a pris...

HONORE.—J'y suis!... Une petite amie...

MARIA.—Des tas de petites amies... A ce qu'il paraît!...

HONORE.—Et Madame, en riposte a pris...

MARIA (effusquée).—Ça ne vous regarde pas. Dans tous les cas, un bon petit divorce est à l'horizon.

HONORE.—Et compromet le chèque.

MARIA.—Pas encore, puisque, d'un commun accord, Madame et Monsieur, qui—mon Dieu—ne s'en veulent pas outre mesure—se sont entendus, par téléphone, puisque séparés, pour venir habiter ensemble, faire semblant, du moins, d'habiter cet appartement, pendant que l'Américain sera à Paris.

HONORE.—Mais ils vont se manger le nez!...

MARIA.—Allons donc !...

HONORE.—Alors ils vont se raccommoder!...

MARIA.—Jamais de la vie. Non qu'il y ait eu entre eux des chocs terribles. Incompatibilité d'humeur, surtout, mais chacun trouvera mieux le bonheur de son côté. L'ascenseur monte, tout est-il prêt ?

HONORE.—Tout, jusqu'au thé avec une orgie de petits gâteaux. J'ai des instructions.

MARIA.—Dire que tout ici est figuration comme au théâtre, tout, jusqu'à ces roses, pour simuler l'intimité douce, le bonheur parfait !

HONORE (montrant à gauche).—C'est donc cela, que dans le fumoir, le canapé dissimule au lit.

MARIA.—Dame... vous ne voudriez pas...

HONORE.—C'est vrai... Le lit pour monsieur... Mais ces tableaux de famille?

MARIA.—Représentent n'importe qui. L'américain ne peut vérifier, ce serait vraiment dommage de lui enlever sa joie de faire du bien.

On sonne.

HONORE (sortant de sa poche deux jeux de clefs).—Il faut que je donne à Monsieur et à Madame leurs clefs respectives.

Pendant qu'Honoré ouvre au fond, Maria entre à droite.

SCENE II

MONSIEUR, HONORE puis MARIA

MONSIEUR (entrant. Il est jeune, très élégant, mais l'air un peu nonchalant et visiblement agacé).—Personne encore?

HONORE.—Personne, Monsieur. Mais tout est prêt... (Il montre les fleurs, le samovar.)

MONSIEUR.—Ah! oui tout est prêt. Alors c'est vous, l'extra ?

HONORE.—J'ai cet honneur. Le vieux serviteur familial compris dans la location.

MONSIEUR (posant son chapeau et ses gants).—Vous êtes assez dans la note. Dites-moi, si ce monsieur qui va venir vous questionner, répondez le moins possible. Insinuez seulement que vous êtes chez nous depuis longtemps, depuis très longtemps, que vous avez connu nos parents... Vous êtes au courant, n'est-ce pas, de la situation... un peu spéciale?...

HONORE.—Mon Dieu, Monsieur, la personne qui m'a engagé a été discrète. Mais la jeune fille m'a renseigné.

MONSIEUR.—Quelle jeune fille?

(Maria apparaît à droite.)

MARIA.—Moi, monsieur!

MONSIEUR (un peu gêné).—Bonjour Marie!

MARIA.—Bonjour, Monsieur.

MONSIEUR (à Honoré).—Laissez-nous!

HONORE (se retirant sur la gauche).—Bien, Monsieur, (il sort.)

MONSIEUR.—Alors, vous êtes toujours au service de madame ?

MARIA.—Comme Monsieur voit !

MONSIEUR (allumant une cigarette).—Très bien!... très bien... Et elle est en bonne santé, Madame ?

MARIA.—Comme Monsieur aura le plaisir (se reprenant) je veux dire l'avantage de le constater tout à l'heure.

MONSIEUR.—Sa vie... s'écoule... à son gré ?

MARIA.—Ma foi! je ne l'ai jamais vue malade.

MONSIEUR.—Je ne vous parle pas de maladie, je parle de la vie... intime.

MARIA.—Monsieur comprendra qu'il m'est impossible de dire à Monsieur ce qui ne regarde pas—ce qui ne regarde plus Monsieur. Dans l'ancien temps, lorsque j'étais au service de Madame et de Monsieur réunis, Monsieur pouvait me poser certaines questions. Aujourd'hui, je dois à Madame la plus scrupuleuse discrétion.

MONSIEUR (agacé).—Que cette fille est sotte ! Et que c'est sot cette situation !

MARIA.—Je suis de l'avis de Monsieur!

MONSIEUR (effeuillant nerveusement une rose).—Faire semblant ainsi de se rapprocher, quand on ne s'aime plus, quand on se déteste, car nous nous détestons, Maria... Tout ça pour impressionner ce brave homme et lui donner la joie

de voir chez nous, ainsi qu'il l'a écrit, le bonheur complet. Il va être servi... ça va être comme au théâtre un spectacle.

MARIA.—...Pour lui en mettre plein la vue.

MONSIEUR.—Hein!... vous dites ?

(On sonne.)

C'est madame... Honoré, allez ouvrir !...

Maria... vous mettez Madame au courant de l'appartement. Moi je vais me préparer. (Il sort à gauche tandis qu'Honoré va ouvrir.)

SCÈNE III

MADAME, MARIA, puis HONORÉ

Madame entre, visiblement inquiète et gênée. Elle est jeune encore, de mise élégante.

MADAME.—Bonjour, Maria. Est-ce bête! voilà que j'ai le trac de me trouver ici. Je suis la première ?

MARIA.—Non! Monsieur est déjà là...

MADAME (étonnée).—Ah! déjà! Comme il est pressé. (Elle regarde l'appartement.) C'est assez bien arrangé ici.

MARIA (moqueuse).—Ça a l'air tout à fait intime.

MADAME (montrant les tableaux).—Et ces personnages ?

MARIA.—Il paraît que ce sont les grands parents !

MADAME.—La stupide aventure ! Faut-il qu'on aie le désir de ménager cet américain (elle hausse les épaules.) J'ai de plus en plus le trac pour jouer ce rôle de femme qui a l'air aimée, aimante, heureuse!...

MARIA.—Voyons! Madame. Est-ce tant que cela un rôle? Madame n'a qu'à oublier un moment qu'à faire comme avant...

MADAME (offusquée).—Pas après ce qui s'est passé, Maria, J'ai bien dit "un rôle", à ce point que je viens d'aller prendre aujourd'hui même une leçon auprès d'une actrice de la Comédie française, à qui j'ai payé un gros cachet.

MARIA.—Pourquoi faire, grand Dieu !

MADAME.—Pour apprendre d'elle les intonations d'amour qu'il faut, lorsqu'on doit parler à un homme que l'on n'aime pas.

MARIA.—Que l'on n'aime plus !

(Un silence, Madame respire une rose.)

MADAME (d'un ton dégagé, se retournant).—Comment est-il?... Très changé?

MARIA.—Mais non.

MADAME.—Mieux que dans le temps?...

MARIA.—Cela dépend, Madame. Je n'avais pas l'habitude, autrefois, de regarder Monsieur.

(Honoré sort de gauche et traverse le salon.)

MADAME.—Il n'est pas mal, ce vieux serviteur. Dites-moi, mon ami, vous êtes au courant?

HONORÉ.—Oui, madame.

MADAME (prête à entrer se débarrasser de son chapeau à droite).—Vous connaissez Monsieur ?

HONORÉ.—Pas du tout! Je suis fourni avec l'appartement.

(Il sort à droite avec Maria.)

SCÈNE IV

MONSIEUR, HONORÉ puis MADAME

(Monsieur sort de gauche. Pyjama de bon goût)

MONSIEUR (dès le seuil).—Elle est arrivée. Je sens cela au parfum qui embaume la pièce. Elle n'a pas varié de parfum. C'est curieux après ce qui s'est passé, à moins qu'elle ait remis le même aujourd'hui pour demeurer dans le mouvement. (à Honoré.) Elle est changée?

HONORÉ.—Je ne peux pas dire à Monsieur.

MONSIEUR.—C'est vrai. Laissez-nous... (Honoré sort au fond. Monsieur va vers la glace qui est sur la console rectifier sa raie et s'enlever un poil blanc. Madame paraît à droite... Ils se regardent tous deux, gênés, gauches, semblant hésiter à se donner la main.)

MONSIEUR (solennel).—Je vous présente mes hommages.

MADAME.—Je vous en sais gré...

MONSIEUR.—Et mes excuses de cette rencontre, nécessitée par les événements. Je m'efforcerai de rendre ma présence supportable.

MADAME.—De même, je m'efforcerai.

MONSIEUR.—Et... vous allez bien?

MADAME.—À merveille (un silence gêné.) Vous êtes toujours le même. Un peu plus d'embonpoint peut-être...

MONSIEUR.—N'est-ce pas... Pas assez de sport...

MADAME (moqueuse).—Ou plutôt le célibat qui vous permet de bien vivre, de vivre en égoïste.

MONSIEUR.—Votre visage à vous n'est plus tout à fait le même... Les yeux un peu plus profonds, un peu plus bistrés (railleur) un peu plus charmeurs.

MADAME.—Je vous en prie. Nous n'allons pas nous faire la cour, je suppose, du moins tant que nous ne serons pas en scène, car tout à l'heure il va falloir (un soupir.) C'est absurde, savez-vous ce qui arrive là.

MONSIEUR.—Absurde en effet, mais nécessaire... Les questions pratiques, au temps où

nous sommes, pour vous comme pour moi ont leur importance, et nous sommes d'accord, malgré notre séparation, pour partager ce qui peut venir de ce bienfaiteur, de cet homme charmant qui s'intéressa à nous parce que nous étions réunis. Nous ne voulons pas le contrarier, lui enlever son illusion, et nous ferons l'effort qu'il faudra.

MADAME.—Non, il ne faut pas qu'il se doute du naufrage de notre intimité.

MONSIEUR.—Naufrage complet.

MADAME.—Merci d'insister.

MONSIEUR.—A qui la faute?...

MADAME.—Ne revenons pas là-dessus... C'est jugé... par nous deux en attendant que ce soit de droit.

MONSIEUR.—En effet, c'est jugé... et tout est fini entre nous, nous ne gardons plus tout juste que ce vieillard bienfaisant.

MADAME.—En ultime lieu...

MONSIEUR.—Faisons l'effort de reprendre devant lui, d'avoir l'air de reprendre notre vie ancienne, du moins dans ce qu'elle a d'extérieur. Peut-être Monsieur Sullivan ne sera-t-il là qu'en passant et le rôle sera très court; nous reprendrons notre liberté aux entr'actes. Peut-être, aussi, insistera-t-il pour goûter la douceur de notre nid, cependant fait d'illusion. Souhaitons qu'il y prenne goût et soyons des acteurs de talent.

MADAME (nerveuse).—Vous avez raison de dire : "des acteurs". Je sors de chez une actrice qui m'a donné une leçon.

MONSIEUR.—Ah! vous avez pris une leçon!

MADAME.—En quoi cela vous étonne-t-il? Auriez-vous la fatuité de croire que j'aie assez présentes à ma mémoire les heures anciennes passées ensemble, pour que je puisse retrouver les intonations, les attitudes, les phrases justes.

MONSIEUR.—Vous êtes cruelle...

MADAME (ironique).—Ma vie est très loin de vous, mon cher...

MONSIEUR (gêné).—Etes-vous heureuse... au moins?

MADAME.—Ceci ne vous regarde pas... Pas plus que votre vie ne me regarde...

MONSIEUR.—J'admire votre élégance. J'ai vu d'ailleurs votre femme de chambre apporter des beaux cartons.

MADAME.—En effet, j'aime suivre la mode.

MONSIEUR.—Vous n'avez pas, par hasard, pensé à remettre ici pour compléter l'illusion, une toilette d'autrefois, peut-être gardée...

MADAME.—Celle en taffetas bleu avec des fleurs blanches?

MONSIEUR.—Justement, celle en taffetas bleu de notre dernier voyage ensemble.

MADAME.—Elle est dans le camphre.

MONSIEUR.—Ah! elle est dans le camphre! (il tire une cigarette.) La fumée ne vous dérange pas?

MADAME.—Vous le savez bien.

MONSIEUR (négligent).—J'avais oublié...

MADAME.—Même si vous voulez bien m'en offrir une...

MONSIEUR.—Vous fumez?

MADAME.—Parfaitement, je fume, ça vous offusque?

MONSIEUR.—Du tout, du tout!

(Un silence.)

MADAME.—Je tiens à ce qu'il soit bien établi, n'est-ce pas, qu'entre les moments où nous devons jouer notre rôle, j'ai ma liberté pleine et entière. Je vais beaucoup au dancing... Et vous?

MONSIEUR.—Souvent aussi. Apparemment ce n'est pas le même.

MADAME.—C'est curieux que nous ne nous soyons jamais rencontrés.

MONSIEUR.—Et que nous nous rencontrions ici pour la première fois dans cet appartement meublé, loué à la semaine avec ce vieux serviteur compté en plus. Jusqu'aux roses qui sont fournies par la maison.

MADAME.—Ah! c'est la maison qui les a fournis!

MONSIEUR.—C'est logique... Nous avons raté notre bonheur, raté tous les deux, par votre faute, pas la mienne... mais ce n'est pas une raison pour que nous prenions au tragique ce qui est simplement original : l'obligation de nous retrouver, de nous parler... Mon Dieu nous n'en mourrons pas.

MADAME.—De nous embrasser peut-être...

MONSIEUR.—C'est vrai. Si nous... répétions un peu, comme au théâtre, pour n'avoir pas l'air trop empruntés tout à l'heure... Vous permettez?...

MADAME (tendant sa joue).—Si vous voulez.

MONSIEUR.—Là, nous y sommes!... (il l'embrasse.)

MADAME (ironique).—Ce n'est plus ça. Et puis vous avez une dent en or, vous savez?

MONSIEUR.—N'oubliez pas ce qui est convenu. Nous venons de changer d'appartement à cause de la vie chère. A l'adresse où il nous a écrit le concierge est prévenu. Il enverra ici l'américain.

(On sonne.)

—Ça y est... Allons en scène... je crois qu'il faudra nous embrasser souvent pour qu'il sente que nous sommes heureux.

MADAME.—Mais, j'avais mal vu, vous avez deux dents en or.

SCENE V

MADAME, Monsieur HONORE puis SULLIVAN

HONORE (tendant une note).—Ce sont les Galeries Lafayette.

MONSIEUR.—Comment? encore!...

MADAME.—Ça ne vous regarde pas. Je ne vous demande pas de payer (elle donne l'argent à Honoré.) Tenez... (à Monsieur.) Devant l'américain vous paierez, n'est-ce pas... Mais nous ferons nos comptes (on sonne à nouveau.) Il m'agace ce vieux serviteur.

MONSIEUR.—Comme nous aurions été émus, si ça avait été tout de bon comme autrefois, que nous avions reçu vraiment chez nous cet homme charmant qui a si spontanément, si délicatement adopté notre bonheur et qui vient s'en assurer de ses propres yeux, pour s'en faire une joie plus grande.

HONORE (annonçant).—Monsieur Sullivan!

(Monsieur Sullivan s'arrête sur le seuil. Il a une très bonne figure. Les cheveux blancs, les yeux malicieux. Ses mains ont un geste d'accueil. Accent et difficulté un peu à trouver ses mots. Il parle souvent à l'imparfait.)

SULLIVAN.—Hello! cette chère bonne joie que je avais de votre bonheur. Excusez-moi... si je parlais mal (il secoue les mains du mari.) Vous permettez, très bon ami... Vous permettez délicieuse petite épouse?... (il l'embrasse) car elle était délicieuse votre femme. Comme je avais pensé à vous deux le long de la route, pensé à tout ce que je savais de vous, à votre jolie historiette d'amour, si douce, si tendre. Tenez là, dans mon portefeuille, je avais votre portrait dans une gentille robe à fleurs. Et cela me faisait plaisir, yes, un plaisir immense de venir visiter le nid, ce était gentil loi, very gentil.

MADAME (embarrassée).—Il a fallu que nous changions, comme vous avez su...

MONSIEUR.—Un propriétaire... récalcitrant.

SULLIVAN.—Une coquine, votre propriétaire, une sotte personne! Quand on avait le bonheur d'un ménage amoureux dans sa maison, on ne le laisse pas s'envoler.

Dites-moi, chers bons amis, je étais sûr que vous êtes déçus de moi... Vous croyiez peut-être que je étais quelque chose d'extraordinaire... No! Sullivan était tout simplement une vieille original qui n'avait pas eu sa part de bonheur et qui vivait un peu du bonheur des autres, yes, même lointains.

MADAME.—Comment vous remercier!

SULLIVAN.—Ne me remerciez pas, surtout, je abominais la gratitude: ce que je avais pu faire pour vous était bien minime et ce était moi votre obligé, puisque vous me avez souvent, par vos lettres, fait... comment dit-on en français... renifler no... respirer votre félicité...

Laissez-moi inspecter un peu. Yes! Ce était intime et élégant. Je aimais ces roses mises là par la main d'une femme... Et ces portraits vénérés (il s'incline.) Cette personne vous ressemble. Madame... nô, peut-être à vous Monsieur à vous yes, votre grand maman je parie. Oh! je étais très curieuse. Figurez-vous que je avais questionné déjà dans l'antichambre votre vieille chère domestique.

MADAME (inquiète).—Et qu'est-ce qu'il a dit?

SULLIVAN.—Il a dit qu'il vous avait vue naître, yes (il rit) et fait jouer à le toupie. Oh! que ce était plaisant cela, le toupie! Je aimais cette fidélité des serviteurs. Nous n'avons pas cela en Amérique, nô, nous avons surtout des négresses, des chinois. Ce était bien moins intime et il fallait, pour être bien servi, leur donner de grandes, comment vous dites... de grandes... ohiquenaudes... sur le... comment dites... crou-pion!

(Madame prépare le thé.)

MONSIEUR.—Oui, monsieur Sullivan, vous avez été pour nous un délicieux bienfaiteur. Vous avez partagé ce qui fut notre joie.

SULLIVAN.—Pourquoi parler au temps passé? Ce était toujours votre joie, je pense... Mettez-vous à votre aise. Vous vous tenez devant moi, éloignés l'un de l'autre, guindés. Embrassez-vous, au contraire, yes, tant que vous voudrez, very, à pleines lèvres. Je aimais beaucoup que l'on soit jeune devant moi. Et prenez garde, je avais beaucoup la finesse de votre langue... (ils se sont embrassés, gênés.)

MONSIEUR.—La vie tourne, Monsieur Sullivan, la vie tourne en un véritable tourbillon. Les événements sont comme ce panorama renouvelé sans cesse, qui passe devant l'automobile en toute vitesse.

SULLIVAN.—Cela était vrai. Et on n'a pas eu le temps de bien regarder. Mais aujourd'hui, l'auto avait une panne, et je étais là à vous regarder... quel dommage que vous n'avez pas eu... (un sourire malicieux.)

MADAME.—Que nous n'ayons pas eu...?

SULLIVAN.—Oui, de très chers petites baby qui grimpent l'un après l'autre.

MADAME (servant le thé).—Combien de sucres ?

SULLIVAN.— Des quantités de morceaux... (riant.) Vous verrez, je étais une originale. Il y a des gens qui osent m'appeler une philanthrope. Pas philanthrope. No. Dites plutôt... quel était le mot en français?... agité... non... pas agité... neurasthénique... ce était cela. Des méchantes nerfs et une pauvre caboche qui bouillonne tout le temps ; alors, les idées changent aussi. Les routes ont des croisements de chemin... quelquefois on hésite... Faut-il prendre l'une... faut-il prendre l'autre?... Fantaisie! Inconscience... Ce était généralement la bonne volonté qui décidait... la bonne volonté de faire plaisir et je me laisse aller...

MADAME.—Je vous en prie, ces petits gâteaux...

SULLIVAN.— Délicieuses !... Figurez-vous mes chers bons amis — pour vous je ne cachais rien—ces derniers temps je avais pris de grosses décisions, très grosses. Peut-être allez-vous me le reprocher... m'en vouloir?...

MONSIEUR (lui prenant la main gauche).— Vous en vouloir, très cher monsieur Sullivan!

(Sullivan tend sa main droite à la jeune femme, et il continua dans cette position, à parler.)

SULLIVAN.—En réfléchissant, en réfléchissant beaucoup, je me suis dit... yes... que je faisais peut-être une besogne vaine... ou plutôt... je m'expliquais mal... qu'il y avait mieux à faire. Je m'appliquais à encourager, à gâter, et je rêvais de gâter plus encore des bonheurs complètes comme le vôtre... Dans ces bonheurs-là, au fond, n'arriverais-je pas en importune, en inutile, ridicule peut-être, yes ridicule, avec mes cadeaux, mon argent lui-même (il lâche les mains.) Vous avez le meilleur richesse, le plus vraie de toutes les richesses; celle de vous aimer... et vous n'avez que faire de la vieille détraquée de Sullivan, qui était là à déguster vos petites fous.

MADAME (souriant).—Voulez-vous bien vous taire!... et reprendre de ces gâteaux!

SULLIVAN.—Quand nous aurons causé une heure, je saurai tout de vous et puis je ne vais pas le droit de savoir, no... D'ailleurs les gens heureux ne avaient rien à dire d'eux, rien du tout. Et j'aurai le sentiment fâcheux, de me mêler de ce qui ne me regarde pas... Aussi avais-je pris, figurez-vous, un grave, un très grave résolution, que je vais vous dire comme je l'avais prise... Un peu de cette tarte encore... if you please, nous ignorons ces délicieuses tartes en Amérique...

MONSIEUR (appelant Honoré).— Rapportez de l'eau pour le thé.

SULLIVAN.—Dans mes amis lointains, comme vous êtes, tout le monde ne vous ressemblait pas. La fatalité, le hasard, la guerre aussi n'avaient pas conduit de la même façon toutes les jolies histoires commencées... Et je avais deviné, compris, je avais su, je dirai même, je avais recherché, des cas délicates, des complications douloureuses, où des êtres pourtant de charme et de jeunesse, faits pour s'entendre yes, étaient écartés l'une de l'autre, avaient vu sombrer leur bonheur et se trouvaient séparés, en perdition même d'argent. Cela était très fréquent en France, plus encore que dans notre Amérique, ne était-ce pas votre avis ?

MONSIEUR (embarrassé).—Evidemment.

SULLIVAN.—Alors je me étais dit que je pouvais être bien autrement secourable à ces pauvres ménages désespérés, décimés, en cherchant à retrouver, à rapprocher les... comment dites-vous ?...

MADAME.—Divorcés.

SULLIVAN.—Fi! le vilaine mot! je dis plutôt ; Les morceaux cassés... Et je vais vers eux avec mon vieille bonne amitié toute franche. Si je ne pouvais réparer le désastre moral, je essayais de réparer l'autre, le désastre matériel. Cela était toujours quand le mari n'était plus là pour subvenir... quand la femme n'était plus là pour tenir tendrement le ménage... Et je signe des chèques, yes, voilà...

(Silence un peu gêné des deux.)

—N'est-ce pas que j'avais raison? Vous n'avez pas l'air convaincu no !

MONSIEUR (d'un ton pas convaincu).—Evidemment, vous avez raison...

MADAME (même ton).—Parfaitement raison.

SULLIVAN.—En France, vous appelez cela, la reconstitution des pays dévastés... Je reconstitue, yes, les nids dévastés... aussi forcément, ne vais-je pouvoir m'arrêter que peu de temps, mes amis dans votre nid heureuse.

Ce était peut-être la guerre qui m'avait transformé ainsi. Avant la guerre on ne songeait pas aux ruines, aux ruines de rien du tout. Moi, je songeais maintenant obstinément aux ruines des cœurs... Ah! chers, très chers amis, si vous saviez la joie que je avais de voir votre foyer ainsi debout, bien debout, et fleuri...

MONSIEUR.—Écoutez, monsieur Sullivan... Il ne faut peut-être pas passer si vite devant ces foyers debout, vous dites, et qui paraissent fleuris. Les nids sont quelquefois des nids très compliqués.

SULLIVAN.—Allons donc, il n'y avait qu'à regarder les gens dans les yeux. Mais ne croyez pas, chers amis, que je voulais passer si vite... même je me étais dit que si je consacrais le plus large temps à des ménages amis que je sais brisée, je devais aux autres de leur demander accueil à tour de rôle. Il me déplaisait de passer à l'hôtel ces nuits et très audacieusement je demandais un coin de chambre afin d'avoir au moins une jour chez chacun le veillée, la bonne veillée de bavardage, sans bridge, à écouter gazouiller vos deux affections, réconfortantes. Et cela était ainsi que pour la première nuit, si vous permettez, je me installais chez vous, mon petit sac, il était dans l'antichambre, yes, vous avez bien une petite cachette, yes, une petite coin pour moi.

MADAME (embarrassée).—Certes! certes.

SULLIVAN.—Alors je allais chercher le sac de voyage (il sort dans l'antichambre.)

MONSIEUR.—Quelle chambre?

MADAME.—La chambre de gauche...

MONSIEUR (même jeu).—Vous ne voulez tout de même pas que nous...

MADAME.—Vous dormirez dans un fauteuil.

MONSIEUR.—Où ça!

MADAME.—Où vous pourrez! dans la cuisine. (rentre Sullivan.)

MONSIEUR.—Écoutez, monsieur Sullivan... nous avons quelque chose à vous dire... (à madame) n'est-ce pas mon amie?

MADAME.—En effet!

SULLIVAN.—Quelle drôle de mine vous faites. (il rit.)

MONSIEUR.—Nous allons vous parler à cœur ouvert comme vous nous avez parlé tout à l'heure, (Sullivan un peu surpris pose sa tasse.) Vous avez raison d'estimer que les nids bouleversés sont plus intéressants que les autres, raison aussi de croire qu'il y en a beaucoup, beaucoup plus peut-être qu'on ne pense.

SULLIVAN.—Pourquoi disiez-vous ces choses, et sur cette ton solennel.

MADAME.—Parce que notre bonheur à nous...

MONSIEUR.—S'est effrité sous l'orage. Nous n'osions pas vous l'avouer.

SULLIVAN (stupéfait).—Votre bonheur! Avec cette amour de jeune femme... avec cette grand beau garçon de mari... (son front devient grave.) Alors qu'est-ce que vous faisiez ici à m'offrir des petits gâteaux, à accepter de me coucher ce soir dans ce chambre là, en face de ce chambre-ci. Voyons je avais bien compris n'est-ce pas?... Voyez-vous, quand j'avais de la peine, j'avais du mal à trouver mes mots. Et j'avais de la peine beaucoup, yes. Allons, allons! (il passe la main

sur ses yeux.) Qu'est-ce que tout cela signifiait! A l'instant vous vous embrassiez et le vieux serviteur me disait qu'il vous avait presque vus naitre. (Il marche dans la pièce très agité.)

MADAME.—Mais!

SULLIVAN.—Sullivan! Sullivan! tu n'étais qu'une vieille bête de t'attendrir, mais tout de même est-ce qu'on ne serait pas en train de se jouer de toi! En coup de théâtre, à tes hôtes qui t'attendaient, qui étaient prêts à te fêter et qui pouvaient croire que tu venais apporter quelque largesse. Yes, yes, ne protestez pas, largesse d'argent. Tu annonces que tu as changé d'idée que les nids heureux ne t'intéressent pas, que tu veux venir en aide seulement aux nids bouleversés... Alors... alors pour que la vieille bonhomme ne s'en allait pas comme il était venu, on allait jouer la comédie du bonheur comment vous dites?... en miettes... Ces jeunes gens qui semblaient charmantes à s'embrasser étaient maintenant des ennemis... Yes était-ce bien cela?

MADAME (à gauche implorant).—Monsieur Sullivan, nous n'osions pas vous l'avouer, c'est la vérité, je vous assure.

SULLIVAN.—Allons donc! Mais regardez-vous. Vous seriez alors de fameuses comment dire... nigaudes. Et je ne croyais pas une seul mot. Et cela était si vilain, yes, et je étais terriblement vexé, voilà! (ils baissent la tête.) Appelez votre serviteur je vous prie... Je allais prendre le congé. Il descendra mon petit sac... (monsieur a sonné.) (Honoré paraît.) Dites-moi, mon garçon, vous étiez au service de la famille depuis longtemps?

HONORÉ.—Comme j'ai eu l'honneur de le dire à monsieur.

SULLIVAN (aux jeunes gens).—Et vous étiez contents l'un et l'autre de ses services?

MONSIEUR et MADAME (génés).—Oui, assurément.

SULLIVAN (à Honoré).—Eh! bien, rappelez-vous mon ami, que Sullivan, cette vieille bête d'américaine était à New-York deuxième vice-président de la ligue d'assistance aux vieilles serviteurs et, en cette qualité, n'ayant pas eu d'ailleurs, l'occasion de générosités comme il pensait, Sullivan vous signait pour vos menus plaisirs, une petite chèque... tenez mon ami. (Sullivan a griffonné en hâte sa signature sur un livret à souche et détaché un chèque.)

HONORÉ (abasourdi).—Mais, monsieur... mille dollars. C'est insensé!

SULLIVAN.—Prenez, prenez... quant à vous, je avais le regret de me retirer, avec mes excuses d'être venu et mes remerciements pour le bon

accueil... le thé, les petites gâteaux... (il va pour partir, après s'être incliné devant la jeune femme et avoir secoué sèchement la main du mari... au moment de sortir, il s'arrête, se retourne :) Vous vous adorez je vous dis. (Il sort suivi d'Honoré.)

SCENE VI

MONSIEUR. MADAME

(Après le départ de Sullivan, ils se regardent, attristés.)

MONSIEUR.—Nous voilà bien! Nous avons eu l'air tout à fait ridicules, et un peu odieux, soucieux seulement de l'argent qu'il pouvait nous donner.

MADAME (perplexe).—Le moyen de faire autrement. Il n'est buté tout de suite: on n'a pas souvent idée aussi, d'inventer de pareille comédie. La comédie de s'aimer.

MONSIEUR.—Qu'il a pris pour la comédie de ne pas s'aimer... Allons ce qui est fait est fait. Il n'y a qu'à éteindre les chandelles de ce lamentable spectacle où la représentation fut si bien ratée.

MADAME.—Déjà!

MONSIEUR.—Dame! il ne semble que nous n'avons plus rien à faire ici.

MADAME.—C'était assez piquant tout de même, ne trouvez-vous pas?

MONSIEUR.—Evidemment c'était piquant.

MADAME.—Ces fleurs payées. Ce vieux serviteur pour rire, tout ce bonheur en toi et ces baisers en toi aussi. Car vous m'avez embrassée, monsieur, vous m'avez embrassée...

MONSIEUR.—Oui, je vous ai embrassée et j'ai remarqué que vous aviez le même parfum.

MADAME.—Une illusion allait revivre un moment qui aurait peut-être eu quelque charme, qu'en dites-vous? Personne n'en aurait rien su. On aurait évoqué, en fermant les yeux sur tout ce qui s'est passé depuis de vilain, une bonne heure d'autrefois... avec le mirage complet.

MONSIEUR (nerveux).—Mais non, pas complet. On vient de vous apporter une lettre nouvelle que vous allez mettre pour le dancing (amer.)

MADAME.—Qu'est ce que cela peut vous faire?

MONSIEUR.—C'est la robe bleue à fleurs qu'il aurait fallu.

MADAME (doucement, montrant la chambre).—Elle est là!

MONSIEUR.—Pas possible!... Alors?

MADAME.—Alors... rien... nous allons bien gentiment boucler nos valises... et nous nous en irons comme nous sommes venus. Ça a l'air de vous chiffonner.

MONSIEUR.—Du tout, du tout.

MADAME (entrant vers la droite).—A tout à l'heure la scène finale.

SCENE VII

MONSIEUR puis SULLIVAN et HONORÉ

MONSIEUR.—Pour être absurdes, je crois que l'on ne peut... (il s'arrête entendant du bruit) qu'est-ce qui parle avec Honoré? mais c'est encore la voix de l'américain...

(Entre Honoré.)

HONORÉ.—En conscience, monsieur comprendra mon écart à recevoir ce chèque que je n'avais pas gagé et qui n'est qu'un extra, monsieur, mais je ne vais pas recevoir mille dollars sous prétexte que j'ai vu maître monsieur et même madame, rien qu'un réel ti...

MONSIEUR.—Et qu'avez-vous fait?

HONORÉ.—J'ai rendu le chèque et tout raconté... (on frappe.)

MONSIEUR.—Qu'est ce qui frappe? Entrez! (entre Sullivan.)

SULLIVAN.—Ce était encore moi... J'avais quelque chose à vous dire... Je avais à vous présenter, ainsi qu'à madame, mes excuses de ne pas vous avoir vu tout à l'heure, quand vous disiez la vérité. Je étais fixé maintenant... Vous disiez la vérité après ne pas l'avoir dit tout d'abord, alors que je croyais que c'était toute la contraire... Aussi je venais vous redemander encore une petite tasse de ce thé excellent, cela pour vous témoigner que je étais votre ami, yes comme avant.

MONSIEUR.—Monsieur Sullivan, vous êtes l'homme le plus délicat du monde et je suis ravi de vous revoir... nous serons ravis tous les deux, mais à mon tour de vous dire quelque chose qui va vous surprendre. C'est que le Oscar des français, voyez-vous, est singulièrement compliqué, trop souvent il s'illuse, il s'illusionne fâcheusement. La vraie vérité c'est que notre nid fut bouleversé par l'orage.

SULLIVAN.—Il y avait des passants qui ramassaient les nids pour les remettre sur la branche.

MONSIEUR.—Vous nous faites de la peine, si vous croyez que l'espérance d'un cadeau d'argent inspire ce que nous avons pu vous dire. Vous nous avez peut-être apporté beaucoup mieux que de l'argent.

SCÈNE VIII

LES MEMES. MADAME

(Pendant la dernière réplique, madame est apparue sur le seuil en robe bleue à fleurs blanches.)

MADAME.—Oui, monsieur Sullivan... beaucoup mieux !

SULLIVAN.—Mais... cette nouvelle robe... Ce était celle de la photographie que j'ai de vous dans mon portefeuille.

MADAME.—C'est elle-même. Elle sent un peu le camphre.

MONSIEUR (ému).—Vous l'aviez apportée !

MADAME.—Pour que l'illusion fut plus complète.

(Honoré apporte l'eau pour le thé.)

SULLIVAN (à Honoré).—Dites donc, chère vieille domestique. Vous me plaisez. Etes-vous libre ?

HONORÉ.—Je crois que je vais l'être, monsieur, car ici je n'ai plus grand chose à faire.

SULLIVAN.—Je vous emmènerai à New-York avec les gages que vous voudrez pour remplacer mon domestique chinois qui me volait et qui me mentait du matin au soir.

Quant à vous, mes biens chers amis, je allais vous demander l'hospitalité ce soir, comme je vous avais dit. Votre serviteur me avait expliqué qu'il était une lit sous le canapé dans le fumoir, yes nous passerons la soirée ensemble... Oh! je ne vous gênerai pas beaucoup, car je avais idée que vous aviez pas mal de choses à vous dire, n'est-ce pas ?

MONSIEUR.—Oui... pas mal de choses...

MADAME.—Pas mal de choses.

SULLIVAN.—Je avais une vieille pipe de tabac que j'aurai plaisir à bourrer de tabac de France ce qui me changera, et plaisir à fumer sans parler, à côté du nid où les oiseaux ils étaient revenus...

Et le vieille Sullivan contente qu'ils étaient revenus, car lui-même voyez-vous ne était arrivé que pour cela.

MONSIEUR et MADAME.—Pas possible !

SULLIVAN.—Car il était toujours bien informé, la vieille Sullivan, et il ne se la'ssait pas si facilement, comment vous dites? bourrer le pipe... né le crâne... Je savais que ce était ici une région dévastée et je étais venu pour reconstituer, je vous avais dit... reconstituer...

(Il a réuni leurs mains.)

RIDEAU

HENRY de FORGE.

LES ARTS DAMASQUINS

Ils vont peut-être refleurir.

A Damas, qui a donné son nom à tant de beaux travaux d'art, les Français vont fonder un institut français d'archéologie et d'art musulman. C'est un monument remarquable, la maison Anzem, qui a été choisie pour y établir un musée et une école d'art décoratif.

Déjà, de précieuses pièces provenant du glorieux passé des artisans damasquins ont été rassemblées par M. de Loreyn, chargé de mission par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

A contempler ainsi les céramiques, la verrerie émaillée, les armes damasquinées, la sculpture sur bois, les splendides étoffes, les cuivres, les tapis, les dentelles, oeuvrés par leurs ancêtres, les Damasquins d'aujourd'hui pourront renouer la chaîne des traditions et redevenir les grands artisans d'art dont l'habileté émerveillait l'Europe.

L'enseignement du nouvel institut, à la fois français et arabe, sera confié à des savants de chez nous ou à des oulmas et à des professeurs locaux.

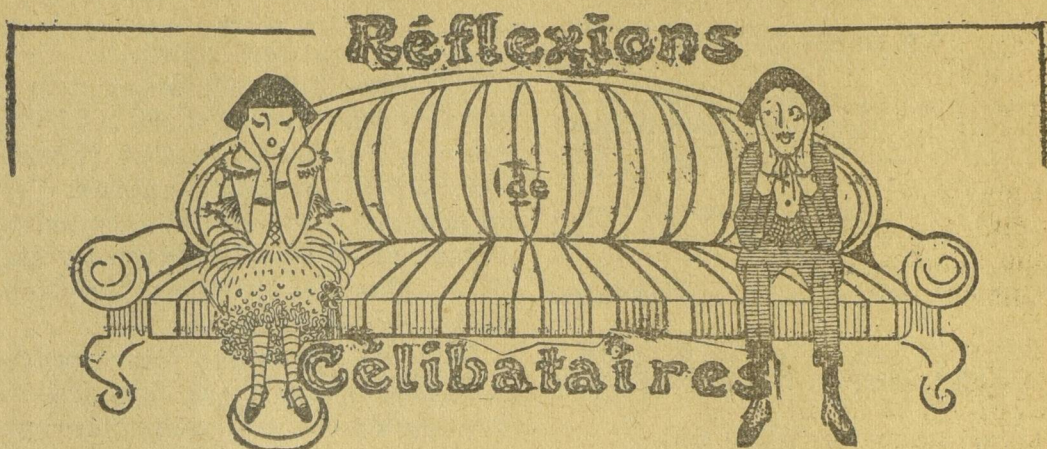
C'est ainsi que la France entend remplir les mandats qui lui sont confiés.

— o —

Il est plus aisé de juger quelqu'un après une heure de conversation dans un salon qu'après dix ans de vie commune.

* * *

Beaucoup de personnes donnent des louanges à la droiture, mais se contentent de la saluer.



FEMMES

La femme ne commence à montrer son âge qu'au moment où elle commence à le cacher.

* * *

Si une jeune fille épouse un homme que toutes les jeunes filles aiment, elle n'aura jamais de repos.

* * *

Le rôle de la femme est de souffrir, celui de l'homme: de faire souffrir.

* * *

Le ciel pour une femme est un endroit où il n'y aura pas de vaisselle à laver.

* * *

Les femmes ne sont jamais satisfaites, si elles n'ont pas d'ennuis, elles s'en créent.

* * *

La seule différence entre le mariage et un enterrement est dans la musique.

* * *

Y a-t-il rien d'ennuyeux à lire pour une jeune fille qu'un roman que l'auteur a dédié à sa femme.

HOMMES

L'homme qui hésite au bord du précipice est un homme perdu, par contre, la femme qui n'hésite pas est perdue également.

* * *

Lorsqu'on voit certaines jeunes filles sur la rue, et qu'on regarde la façon dont elles sont vêtues, on se demande si elles cherchent à attraper un homme ou une pneumonie.

* * *

Un homme admirera toujours une femme chic... s'il n'est pas obligé de payer les factures.

* * *

Un homme se sent un Don Juan lorsqu'il est seul dans un salon avec vingt-cinq jeunes filles.

* * *

Un couple marié ressemble aux Irlandais. Le mari et la femme croient au Home Rule mais la difficulté réside dans le fait de savoir lequel des deux gouvernera.

* * *

Un homme marié serait aussi heureux qu'un célibataire s'il savait s'y prendre.

FEMMES

Il est excessivement dur à une femme d'avouer ne pas connaître une chose qu'elle devrait connaître.

* * *

La meilleure amie d'une femme nous dira plus de mal de cette femme en cinq minutes que sa plus mortelle ennemie en un an.

* * *

Les cheveux courts pour les jeunes filles ont un avantage c'est qu'un homme marié n'arrivera plus chez lui avec un long cheveu blond sur l'épaule.

* * *

Rêver un baiser est toujours plus beau et meilleur que le baiser lui-même.

* * *

Quoiqu'une femme aime très bien un homme elle apprécie parfaitement son absence quelquefois.

* * *

Plus un couple s'aime, plus il se querelle.

* * *

Il ne faut jamais être trop sérieux en amour, l'amour gai est encore le meilleur.

HOMMES

Si une jeune fille ne nous dispute pas lorsque nous arrivons en retard chez elle, c'est qu'elle ne nous aime pas.

* * *

Existe-t-il rien de plus triste qu'un jeune homme qui attend sa monnaie dans un magasin où tous les commis sont des jeunes filles.

* * *

Ce n'est pas tant les grands hommes qui attirent l'amour d'une femme, comme les oeuvres qu'ils ont accomplies.

* * *

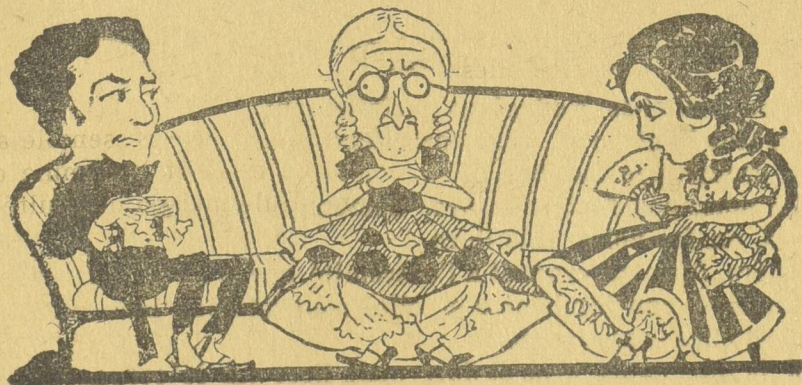
Il n'existe que deux catégories d'hommes: les hommes que les femmes aiment et les hommes qu'elles épousent.

* * *

Appelez une femme: "ma petite fille" et elle vous donnera tout ce que vous désirez avoir.

* * *

Le baiser de femme qu'on se rappelle le plus longtemps est toujours celui qu'elle doit nous donner.





LE CHENIL



RACE DE BEAUCE

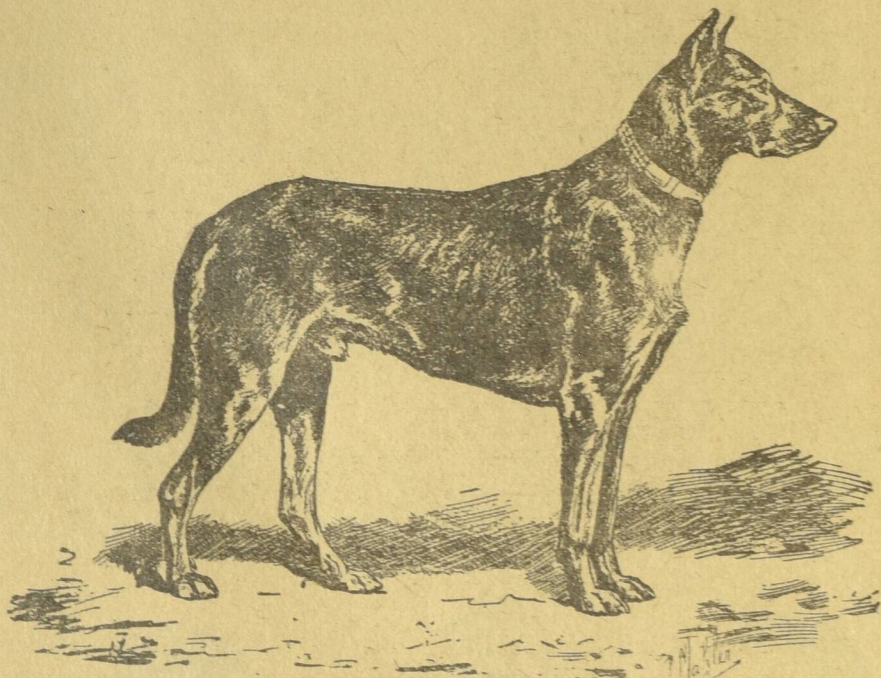
Chien de Berger Français à poil court

APPARENCE GENERALE :

Chien de forte taille, très solide et puissant, bien charpenté et bien musclé. Ergoté double aux deux pattes de derrière.

Taille : 0m60 à 0m70 à l'épaule.

Tête : Longue, front plat, cassure du nez peu marquée, museau ou face bien allongé, nez toujours noir.



Dents : Fortes, blanches, s'adaptant parfaitement.

Poitrine : Profonde et large, bien descendue.

Dos : Droit, croupe peu inclinée.

Pattes : Bien musclées, forte ossature, aplombs réguliers.

Pieds : Forts, ongles noirs, sole dure.

Queue : Entière, formant crochet à l'extrémité et portée bas de préférence.

Oreilles : Courtes, non tombantes si elles sont laissées naturelles, portées droites si elles sont coupées.

Poil : Ras à la tête, court, gros et dur, mais lisse sur le corps, les fesses et la queue très légèrement frangées.

Couleurs : Noir, noir et feu (bas rouges) fauve, fauve charbonné, gris, gris avec taches noires (danoisés).

Pour le travail la couleur la plus foncée est la préférée.

Défauts graves entraînant la disqualification :

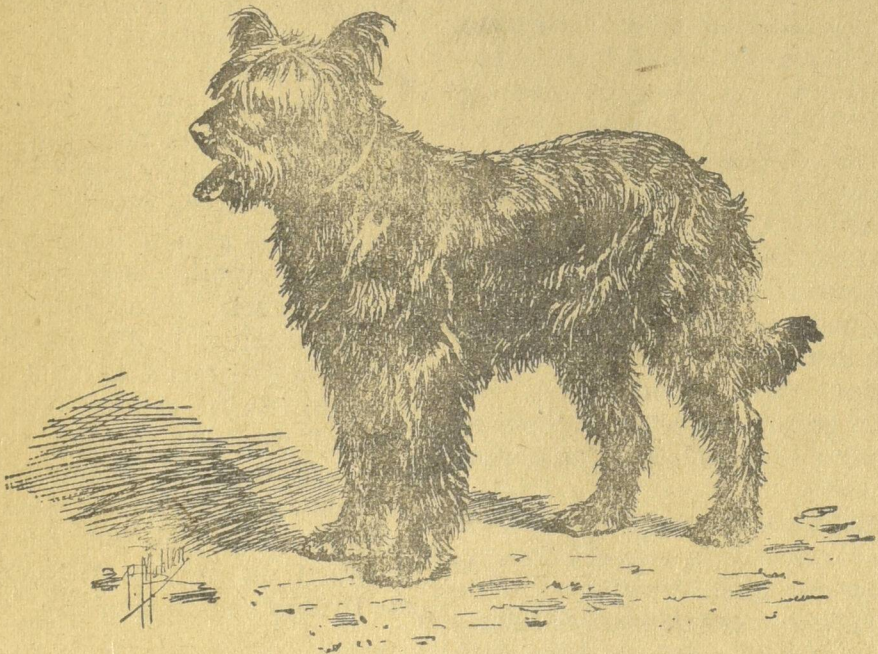
1o Poil long à la face; 2o Absence de doubles ergots; 3o Queue coupée; 4o Nez clair; 5o OEil Vairon (sauf pour les danoisés); 6o Poil ébouriffé.

RACE DE BRIE

Chien de Berger Français à poil long

APPARENCE GÉNÉRALE :

**Chien de bonne taille, rustique et solide, bien charpenté.
Ergotté double aux deux pattes de derrière.**



Taille : 0m55 à 0m65 à l'épaule.

Tête : Forte, assez longue, front plat, cassure du nez bien marquée, garnie de poils formant moustaches, sourcils et barbe, laissant l'oeil à découvert ou le voilant très légèrement, nez toujours noir.

Dents : Fortes, blanches, s'adaptant parfaitement.

Poitrine : Profonde et bien descendue.

Dos : Droit, croupe peu inclinée.

Pattes : Bien musclées, bonne ossature, aplombs réguliers.

Pieds : Forts, ongles noirs, sole dure.

Queue : Entière, formant crochet à l'extrémité et portée bas de préférence.

Oreilles : Courtes, non tombantes si elles sont laissées naturelles, portées droites si elles sont coupées.

Poil : Long, ondulé, non frisé (plutôt plat, genre poil de chèvre).

Couleurs : Noir ardoise (noir avec quelques poils blancs), gris foncé, gris fer, gris clair, fauve, fauve charbonné, fauve et gris.

Pour le travail le couleur la plus foncée est la préférée.

Défauts graves entraînant la disqualification :

1o Tête à poil court; 2o Absence de doubles ergots; 3o Queue coupée; 4o Nez clair; 5o Oeil Vairon; 6o Poil très frisé.

CHIENS DE BERGER FRANÇAIS

Avec la réorganisation toute récente du club de chiens de Berger du Canada, dont j'avais l'intention d'entretenir nos amateurs, dans le présent numéro de "La Revue", coïncide l'arrivée d'une communication faite à moi par un des plus grands et des plus fervents experts en races canines de France, M. Dretzen, d'Asnières, qui a eu l'amabilité de me faire parvenir les deux gravures de chiens de bergers français, dont je donne la reproduction, avec les Standard respectifs fournis par M. Dretzen. On admirera certainement la stature imposante et fière du Beauceron. Ce chien doit être digne des éloges qu'on en fait. Sa taille lui permet de lutter avec avantage contre les apaches, si nombreux de nos jours.

Comme gardien de propriétés, et pour le service de la police, on en dit le plus grand bien.

Malheureusement il n'est pas encore connu ici; mais le club de chiens de berger du Canada se propose de le faire connaître, et de le propager parmi les amateurs au Canada.

RACE DE BRIE

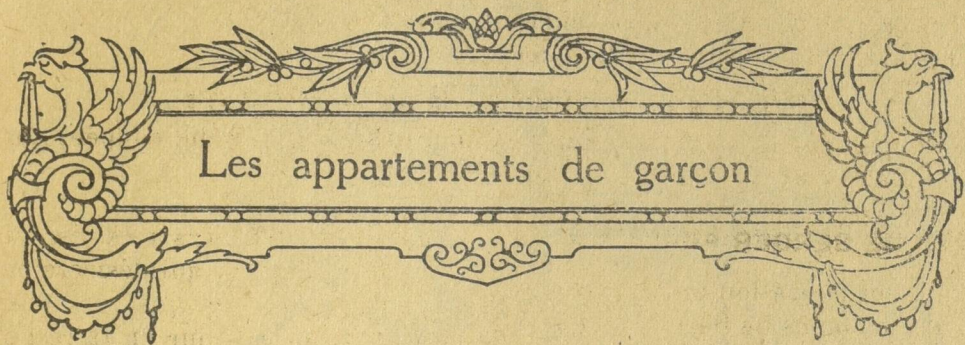
Je pourrais répéter pour le Briard les mêmes mots, car ce chien quoi qu'étant de taille plus petite, n'en possède pas moins les mêmes qualités. Il est très recommandable sous tout rapport.

Je me mets volontiers à la disposition de nos amateurs, qui désireraient faire l'acquisition de quelques-unes de ces nobles bêtes pour en faire l'élevage. Je les mettrai en communication avec des éleveurs français, ou moi-même, je me chargerai de la correspondance sans frais aucuns pour les intéressés.

A tous ceux qui s'intéressent aux chiens de Bergers nous leur demandons de bien vouloir s'unir à nous. Le Club de chiens de Berger du Canada, à l'instar des associations française et Belge, se propose d'organiser des concours annuels, parmi ses membres. Afin de stimuler le zèle des dresseurs amateurs, j'ai mis à la disposition du club, un terrain sur ma ferme à St-Vincent de Paul où auront lieu les concours. On peut obtenir toutes les informations nécessaires relativement au Club chez moi, 297 rue Drolet, Montréal, ou chez le Dr Etienne, 67 rue Drummond, Montréal.

Albert PLEAU.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Sommet élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 297, rue Drolet, Montréal.



Les appartements de garçon

Les célibataires, au lieu de vivre tout simplement comme par le passé dans des pensions où pour un prix exagéré, on trouve une toute petite chambre sans confort, où vingt personnes se partagent la salle de bains, où il est impossible de mettre la main sur le téléphone, et d'où il faut sortir trois fois par jour pour aller prendre les repas de rigueur au restaurant, se logent dans des appartements.

Dès que son salaire ou son traitement ont été augmentés de façon raisonnable, le bon célibataire, encore indécis sur le seuil de l'hyménée, s'empresse de louer seul ou avec un camarade, un de ces petits appartements de garçon de deux pièces, avec cuisinette et salle de bains, téléphone et eau chaude à l'année.

Ces jeunes gens font eux-mêmes leur popote et ont à peine besoin, de temps à autre, d'une femme de journée pour faire les grosses besognes.

C'est pourquibide nos jours tant de célibataires deviennent de véritables artistes en art culinaire, alors qu'auparavant les peintres et sculpteurs vivant dans leur somptueux ou modeste atelier pouvaient seuls préparer un bon repas.

Pendant ce temps, les jeunes filles de la bourgeoisie dédaignent ces tra-

vaux de la cuisine, où avec l'aide de leurs mères, elles apprendraient à faire un friand dîner. Les rôles bientôt seront renversés et les hommes d'eux-mêmes, sans être obligés à cela par des victoires féministes, mettront la main à la pâte, surveilleront les sauces, feront cuire le bifteck afin de pouvoir manger d'une façon convenable, chose qu'ils ne pourront plus attendre de leur épouse.

A ce propos, un des lecteurs de la "Revue" qui vit ainsi dans un petit appartement de garçon et s'en trouve très bien, nous racontait une plaisante histoire. Il reçut un jour chez lui la visite d'une tante, accompagnée de ses deux filles, deux belles enfants de seize et dix-sept ans. N'ayant pas vu ces relations depuis de nombreuses années, elles vinrent s'installer dans son appartement pour une journée entière.

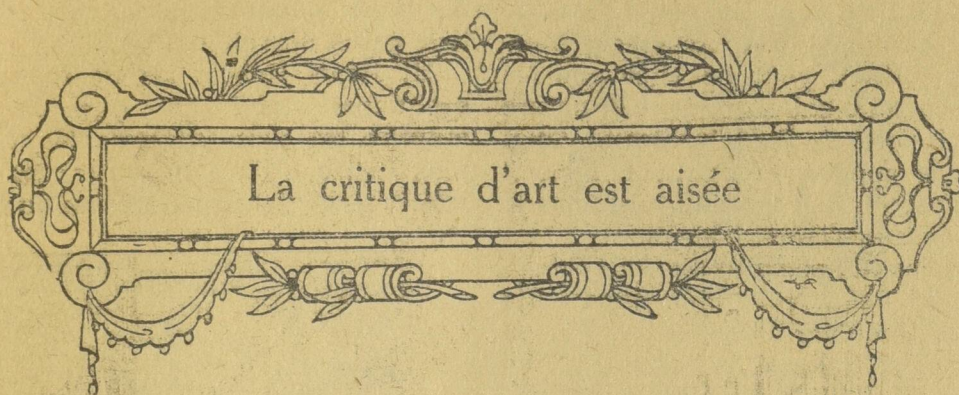
Quand vint l'heure du dîner, notre ami alla aux provisions et se mit aussitôt à fricoter. Mais, pour hâter l'heure du repas, il eut l'imprudence de demander à l'aînée de ses cousines de bien vouloir préparer le café. La pauvre enfant, tout interdite, s'empara de la cafetière et se mit à arpenter nerveusement le cabinet de travail de son cousin, cherchant sans doute dans



sa bibliothèque ou sur ses murs la formule magique qui enseigne aux petites filles la manière de faire du café. La pauvre enfant n'avait jamais touché à une casserole de sa vie. Elle ne savait pas si le café devait être fait dans l'eau ou dans le pétrole, s'il fallait autant de gouttes d'eau que de grains de café, enfin elle était complètement perdue. D'ailleurs le jeune

homme s'en rendit compte assez facilement, quand de sa cuisine, il entendit sa cousine lui demander d'une voix piteuse : "Mais comment est-ce que cela se fait du café, Alphonse?"

— Vous l'apprendrez ailleurs qu'ici, lui répondit-il. J'aime à ce que mon café soit bien fait, et pour cela je préfère m'en charger que de vous laisser faire des expériences!



Il nous a été donné de constater, une fois de plus, combien manque d'autorité notre critique d'art. Le nombre des critiques "ex partibus" est grand—beaucoup trop grand même à proportion des créateurs—mais du moins certains d'entre eux ont-ils ce mérite rare d'être intéressants, cependant que la marchandise que nous offrent chaque jour les critiques attachés à un journal manque trop souvent de vraie valeur.

La critique d'art dans un quotidien est confiée généralement au premier nouvelliste qui tombe sous la patte du secrétaire de la rédaction. Ce reporter peut s'acquitter également de toutes les besognes—qu'elles l'amènent à oeuvrer dans l'art pur aussi bien que dans le fait-divers. Pressé par la nécessité du service, un reporter étranger à toutes les questions d'art peut donc se transformer magiquement en un critique influent. Nulle compétence n'est requise en matières littéraires, en musique, beaux-arts ou théâtre. Il faut chercher dans le manque de "spécialistes" la raison des bourdes énormes qui déshonorent notre critique journalistique, ou du moins l'explication de sa fadeur—aucun cliché n'étant assez lieu commun pour dégouter de son emploi un mal-

heureux rédacteur de nouvelles courantes.

Aussi bien, tous nos critiques d'art—sauf quelques heureuses exceptions—sont forcément impressionnistes. Mais encore faut-il que l'impressionnisme de bonne qualité soit fortifié par l'autorité, la connaissance et le jugement.

Heureusement que pour camoufler leur profonde ignorance, les critiques improvisés ont d'amusantes combines. C'est ainsi que l'on vit, lors du dernier Salon de peinture et de sculpture à la Galerie des Arts, deux critiques de cette sorte rapprocher très sérieusement tout tableau exposé de celui d'un maître connu, interposer arbitrairement entre l'artiste et son oeuvre l'influence—pour ne pas dire davantage—d'un grand peintre français ou anglais.

Rien n'est plus facile dans le paysage que de faire de pareils rapprochements. Il est permis sans doute de rattacher telle oeuvre à une école, mais il est osé—à moins qu'on ne veuille crier au plagiat—d'apparenter assez étroitement deux travaux pour qu'on n'ait plus de doute sur la raison de leur extraordinaire ressemblance.

Il est évident que tous les artistes qui s'adonnent à la peinture paysagiste continuent les traditions de Claude

Lorrain d'abord et des paysagistes de 1830 ensuite, Corot, Rousseau, Daubigny, Millet, pour ne citer que les plus connus, qui étudièrent la nature dans la forêt de Fontainebleau. Cela, nous le supposons aisément, mais il n'est pas du tout besoin qu'on nous le dise devant chaque tableau.

Il nous fait plaisir d'illustrer cet article de l'oeuvre la plus importante que le sculpteur Henri Hébert donna au dernier Salon d'Automne : "The Yarmouth Boy", type de soldat canadien. A le bien étudier, on reconnaît en cet homme l'expression fataliste, l'allure un peu libre du soldat qui fit, non pas les guerres en dentelles poétisées par l'histoire, mais la guerre des tranchées—nouvelle celle-là—sombre, ennuyeuse, harassante. Barbusse eût aimé ce masque! Mais malgré son air de ne pas s'en faire, on sent chez lui, à sa seule façon de poser dans la boue des routes qui conduisent aux premières lignes ses pieds énormes—une assurance irréductible. Cette besogne glorieuse—qu'il a accomplie d'ailleurs maintes fois avec la même simplicité héroïque—ne l'effraie ni ne l'exalte.

Il était temps que la sculpture nous donnât des hommes tels qu'ils étaient là-bas, au feu. Ces têtes transfigurées, ces attitudes sublimes de héros que la gloire et la mort ont touchés en même temps sont fort belles sans doute, mais certains artistes devaient à la Vérité de mettre les soldats de 1914 dans leur cadre véritable—là où les actions d'éclat les plus folles, les plus téméraires n'avaient aucun des décors que l'Art leur a prêtés, sacrifiant le vrai au conventionnel pour la satisfaction du goût populaire—là où aucun clairon ne sonnait joyeusement la charge et où les drapeaux—au lieu de flotter sur des champs de carnage—

restaient soigneusement pliés dans leur gaine de velours.

M. Henri Hébert est de tous nos sculpteurs celui qui possède les moyens les plus intéressants et les plus variés. Tous les sujets qu'il a traités—religieux, historiques ou fan-



taïstes — portent la marque d'un beau talent et dénotent une inspiration généreuse qui se renouvelle constamment.

Avant de quitter cette question, nous tenons à donner à nos lecteurs un moyen infailible de se tirer d'affaire devant une oeuvre d'art contestée. Nous leur conseillons de s'en



Gouraud's Oriental Cream

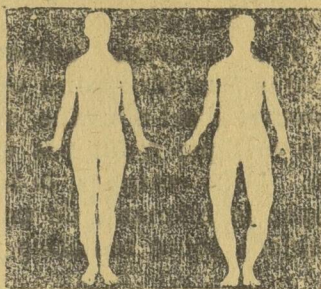
a apporté depuis 80 ans la Joie et le Bonheur aux nombreuses femmes qu'elle a rendues plus belles. Cette crème est de plusieurs sortes; employez celle qui vous permettra d'harmoniser votre teint avec votre genre de beauté. Nous avons maintenant les nuances

RACHELL ET CHAIR

aussi bien que **BLANCHE**

Envoyez 10c pour boîte d'essai

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal



UNE JOLIE APPARENCE

est plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes qui ont les jambes arquées ou croches, jeunes ou vieux, seront heureux d'apprendre que ma nouvelle application est prête à mettre sur le marché. Ma préparation redressera les jambes arquées ou encoches sûrement, rapidement et définitivement sans douleurs, ni opération, ni malaises. Elle ne vous empêchera pas de travailler, étant portée la nuit. Mon nouveau modèle breveté numéroté 18, E.-U., "Lim-Straitner", est facile à ajuster; ses résultats vous sauveront rapidement des humiliations et amélioreront de 100 p. c. votre apparence.

Ecrivez aujourd'hui pour mon livre gratuit enregistré sur la physiologie et l'anatomie qui vous apprendra comment redresser les jambes arquées ou croches sans aucune obligation de votre part. Ajoutez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, spécialiste, 501 L.,
Ackerman Bldg, Binghamton, N. Y.

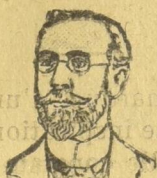
ACHETEZ

MAINTENANT A

LE FILM

10 cents l'exemplaire

DANS TOUS LES DEPOTS



Spécialiste **BEAUMIER** Opticien

DEMENAGE AU

No 266 rue Sainte-Catherine Est

EXAMEN GRATIS

Avis.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par dollar sur tout achat en lunetterie.

Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des peddlers ni aux magasins à tout faire si vous tenez à vos yeux.

servir à la prochaine exposition que nous aurons à Montréal.

Vous êtes souvent embarrassé quand il vous faut dire votre opinion sur telle oeuvre d'art nouvelle, que les amis et la critique n'ont pas encore consacrée. Vous craignez, la louant, d'être dupe; la blâmant, de paraître imperméable à toute tentative novatrice.

Voici une anecdote (éviter pour la raconter de vous adosser à la cheminée) qui vous tirera d'affaire, elle produit toujours son petit effet.

Baudelaire se trouvait, un jour, chez un de ses amis, officier de marine, qui avait rapporté d'Afrique de petites statues grossièrement taillées dans le bois, que vénérail alors je ne sais plus quelle peuplade sauvage. L'officier les montrait au poète et les maniait avec irrévérence. Prenant une

de ces idoles grossières, il allait même la jeter sur le sol.

Baudelaire l'arrêta par ces mots:

—Malheureux! Si c'était leur vrai dieu!

Devant une oeuvre d'art que je ne comprends pas et dont je rirais volontiers, j'entends toujours une voix qui clame en moi:

—Malheureux! Si c'était un chef-d'oeuvre!

Ayant dit, vous parlez d'autre choses. Vous aurez tourné la difficulté et vous vous serez fait une réputation de brillant causeur et de lettré, à peu de frais, puisque si l'Almanach des Saisons, d'où nous avons tiré cette anecdote, se vend 3 f. 50, la Revue Populaire, qui vous la fait connaître, ne coûte que 15 sous.....

Jules JOLICOEUR.

A PROPOS D'UNE ENQUETE

LE PLUS HEUREUX COUPLE

Un de nos confrères qui s'est fait la spécialité des enquêtes délicates ou sensationnelles, annonçait que, pour un grand magazine, il en préparait une qui allait certainement faire du bruit et apporter une note d'optimisme et de poésie au milieu de tous les décevants problèmes de l'heure présente.

Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de consulter de grands romanciers, des maîtres de philosophie, des prêtres au courant des consciences, des femmes confidentes de bien des secrets — et aussi des inconnus, des passants pris au hasard, pour ar-

river à réaliser ce tableau consolant: "les plus beaux échantillons de bonheur humain".

De bonheur vrai. Non pas celui d'un rêve ou d'une légende faits d'illusion, non pas la joie isolée et passagère, mais le bonheur bâti à deux, la réalité d'une tendresse complète, réciproque, malgré les orages de la vie, une tendresse durable, surtout.

Tout autour du journaliste qui expliquait son projet enthousiaste, les gens secouaient la tête, hésitant à approuver ce téméraire. A quel décevant défilé de faux bonheurs allait-il aboutir, à combien de lamentables naufrages

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continuelle—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"F" est un tampon adhésif fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant—le tringlet Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture surquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la méthode contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

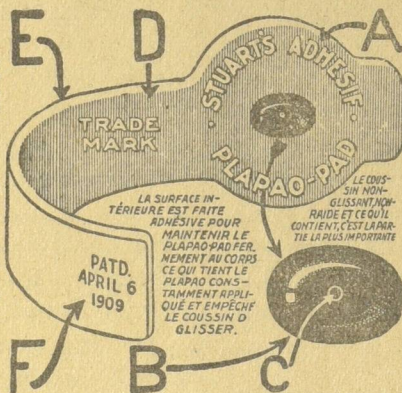
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



ges intimes que les plus heureux avoueraient?

Il s'obstinait pourtant, ne voulant pas croire à une telle faillite sentimentale. Il parlait même avec ironie de ce snobisme trop fréquent qui portait certains souvent, à dénigrer leur propre bonheur, à se faire une sorte de coquetterie, parfois de pose, à être ou du moins à se donner comme les plus malheureux du monde.

— Ayons plus de franchise de nous-mêmes. La vie est meilleure qu'on ne dit. Et je suis certain qu'en obtenant des gens la vérité toute claire de leur cœur, on obtiendrait une enquête consolante, faite d'aveux délicats. Quelle joie de proclamer très haut, non pas "la plus belle femme de France" ou "le prince des beaux garçons", bien mieux: "la plus jolie histoire d'amour vécue, celle du couple le plus heureux..."

Alors, quelqu'un, un peu sauvage, mais qui avait beaucoup voyagé, intervint:

— Je vous approuve pleinement, monsieur. Cependant, votre enquête sera peut-être inutile, car je vais vous conter tout de suite un cas de tendresse heureuse, de tendresse réciproque, qui n'a pas son pareil au monde et dont un hasard n'a fait le confident.

Je sais un ménage, oui, un ménage dont l'affection profonde est à l'abri de tous les orages, dont les cœurs excellents sont unis comme il est impossible d'être unis. Ils ont été heureux de lier leurs vies l'une à l'autre pour toujours et ils seront certainement toujours sans regrets.

Cette union, il est vrai, souleva d'abord quelques étonnements. Mais la volonté, la sincérité triomphèrent de tous les obstacles, et autour de ces

deux êtres, maintenant, il n'y a pour leur amour, que de l'approbation.

Car cet amour a la particularité peu banale et de la plus belle témérité morale, que le mari habite très loin, au Canada, et la mariée que je connais, habite la France, qu'"ils ne se sont jamais rencontrés" et que "jamais", bien que réellement unis par la loi de Dieu et des hommes, "ils ne se rencontreront".

Leur cas est unique, sans doute...

Figurez-vous que cet homme, encore jeune, d'une intelligence supérieure, d'un sens artistique profond—un Français d'ailleurs—eut cette calamité, à 25 ans, d'avoir les deux jambes brisées dans un accident effroyable qui le laissa doué de toute la ferveur de sa sensibilité, peut-être même suraiguë, mais immobilisé à jamais sur un fauteuil roulant.

Or, un jour, dans un journal qui venait de France, en une de ces petites correspondances familières où les lectrices s'épanchent un peu, il fût attiré par quelques lignes d'une inconnue, où se devinait une âme plaintive.

Affinité mystérieuse. Une correspondance imprécise s'établit d'abord par cette voie originale; puis, peu à peu, avec plus de franchise. Il sembla à cet homme qu'il y avait là, peut-être, une tristesse soeur de la sienne. Ces deux êtres, qui ne se connaissaient pas, se confièrent l'un à l'autre jusqu'à se dire réciproquement, le drame de leur vie. Car, en effet, la jeune fille, elle aussi, était une victime de la destinée, plus que lui encore, immobilisée pour toujours, étendue sur un lit de repos, avec la paralysie des jambes, alors que l'esprit demeurerait brillant, le cœur ouvert à la tendresse.

Ce fut un long roman par lettres, aux pages édifiantes, dont l'intimité,

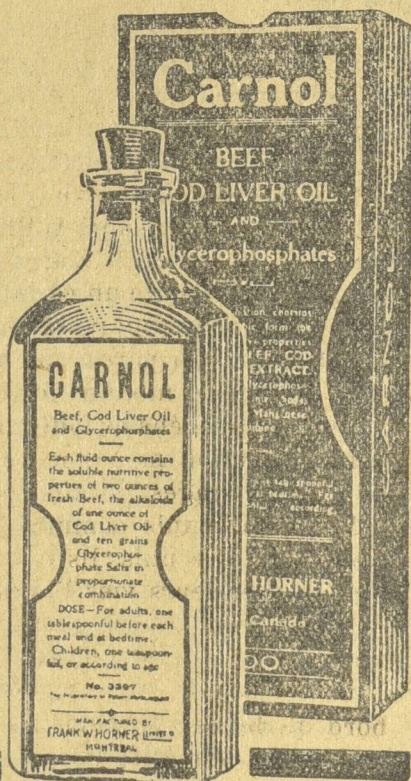
LA VIE LUI PESAIT !

“Je lisais l'autre jour quelque chose sur la neurasthénie et sur le nombre considérable de personnes qui sont atteintes de cette maladie. C'est de ça précisément dont souffrait ma femme. Elle se sentait tout le temps malheureuse et était constamment déprimée. Elle se réveillait le matin et me disait que quelque chose de terrible allait arriver aujourd'hui. Pour elle la vie n'était que misère. Elle était tellement déprimée que je craignais de lui voir perdre la raison et d'être obligé de la mettre dans un asile, alors je me demandais anxieusement comment je pourrais me procurer l'argent nécessaire pour son entretien. Elle ne pouvait pas manger et n'avait aucun goût pour les aliments. Elle était irritable et bizarre. A la moindre contrariété elle faisait immédiatement une scène violente. J'en étais d'autant plus peiné qu'elle avait toujours eu un bon caractère et que rien auparavant ne semblait la froisser ou l'irriter. J'en parlai à notre médecin. Il me dit que sa maladie était imaginaire et que si elle voulait essayer d'oublier sa faiblesse regarder la vie du bon côté elle se remettrait sûrement. Toutefois je n'osais pas lui répéter cela parce que je savais qu'elle me ferait une scène. Lorsque ces crises de colère eurent disparu elle était toujours faible et malade et plus déprimée que jamais. Le docteur déclara qu'un tonique lui ferait du bien et me donna une prescription, mais cela ne lui fit aucun bien. Elle essaya toutes sortes d'autres produits avec le même résultat. Le Carnol me fut recommandé et je tiens à déclarer qu'il est le roi des toniques. Depuis qu'elle en prend ma femme a complètement changé. Aujourd'hui elle mange avec appétit et le travail est pour elle un plaisir. Je suis heureux de recommander le Carnol à tous ceux qui ont besoin d'un tonique ou d'un reconstituant des forces. Veuillez excuser ma lettre, mais je vous prie d'accepter mes remerciements pour ce merveilleux tonique qu'est le Carnol.”

M. J. M., Toronto.

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si, après en avoir fait l'essai, vous pouvez affirmer en toute conscience, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent.

7-622



peu à peu, se faisait plus vive, découvrant l'une à l'autre deux âmes exquis. Une douleur semblable était entre elles, devenant un lien, une raison unique de se rapprocher. Bientôt ce besoin de rapprochement fut une hantise. Ils ne pensèrent plus que l'un à l'autre, ils communiquèrent presque à chaque courrier par de longues lettres où s'exprimaient le plus pur de leurs sentiments. Ils se connurent vraiment et se comprirent.

Hélas! Il y avait entre eux cette chose atroce, irrémédiable: la certitude que, quoi qu'il arrivât, jamais ils ne pourraient se voir; jamais ils ne pourraient se rapprocher que par leurs âmes.

Alors, un jour, après deux longues années de cette longue, de cette infinie patience, la même idée leur vint, en même temps téméraire, insensée peut-être.

S'unir tout à fait, lier leurs vies.

L'article du Code qui permet le mariage par procuration rendait cette réalisation possible. Le nécessaire fut fait. Les familles, attendries, ne s'opposèrent pas.

Et c'est ainsi qu'à des milliers de kilomètres de distance, vivent un mari et une femme qui ne se connaîtront jamais réellement, qui ne sauront l'un de l'autre que ce que peuvent dire des lettres régulières, inlassables où ils confient, sans réserve, tout ce qu'ils ont dans leur cœur.

Bien des joies, certes, leur manquent par trop de côtés, c'est là un roman douloureux, mais c'est aussi quelque chose de délicieusement sincère, d'incomparablement fervent, et que rien ne pourra troubler.

De la science moderne, ils ont tiré ce qu'ils ont pu pour se rapprocher et même ils ont tiré beaucoup. Le phonographe a enregistré le son de leur voix. Des films leur retracent la vie de leurs gestes et le cadre de cette vie; des films qu'ils renouvellent. Une fortune suffisante, Dieu merci, leur permet d'avoir ces sons, ces images, qu'ils multiplient le plus possible. Leur rêve serait qu'une invention plus merveilleuse encore pût leur permettre, à distance de se parler vraiment. Toute leur espérance est maintenant dans quelque application plus merveilleuse encore de la T. S. F.

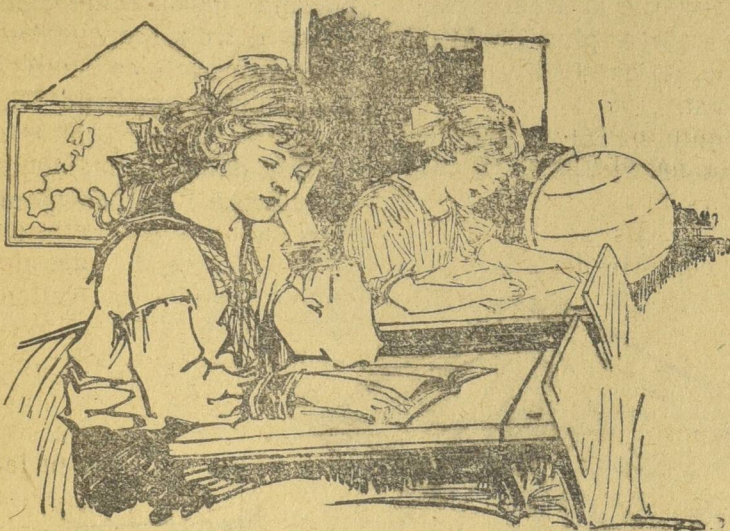
Mais ils ont accepté leur sort et cloués sur place, tous deux immobiles inexorablement, ils ont cette compensation immense de vivre cependant l'un pour l'autre, l'un de l'autre, par une communication continuelle de leur esprit et de leurs cœurs, un contact moral où rien des ennuis de la vie ne se mêle, où les moindres intentions, les moindres images qu'ils échangent, ils les apprécient, ils les goûtent éperdument, comme autant de joies enchantées.

Henry de FORGE.

BALEINE OU REQUIN

Les savants se fourrent le nez partout. Où ne vont-ils pas chercher matière à épater le public profane? Voici maintenant qu'ils nous représentent, se basant sur des données sérieuses, que Josué ne fut pas dévoré par une

baleine, mais plutôt par un requin. Des requins ont existé, capables d'avaler un ou plusieurs hommes entiers, se nourrissant généralement d'animaux de forte taille. Les requins de cette sorte pullulaient dans la Médi-



Les Nerfs des Ecolières

"Je donne à mes fillettes la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, durant le temps de leurs examens, et je suis certaine que cela leur fait beaucoup de bien", écrit une dame de Vancouver.

APRES le long terme scolaire, les nerfs des enfants sont épuisés au suprême degré. La crainte et l'inquiétude des examens sont souvent la cause qui amène un épuisement nerveux.

C'est ordinairement l'enfant naturellement nerveux qui est le plus ambitieux et en lui refusant la somme nécessaire d'exercice au dehors, arrive le temps des examens avec pas assez d'énergie et de force pour surmonter cela.

Heureusement l'organisme de l'enfant répond rapidement à un traitement aussi reconstituant que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Le sang est enrichi, les cellules nerveuses sont

renforcées, et la santé et la vigueur sont bientôt revenus.

M. S. Flarity, Warton, Ont., écrit:

"Ma fillette, âgée de 11 ans, souffrait d'épuisement et de nervosité qui montraient une tendance à la Danse de St-Guy. Je me procurai pour elle quelques boîtes de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et après qu'elle en eut pris trois boîtes, il y eut une grande amélioration dans son état. Elle est beaucoup plus forte et son système est reconstitué d'une manière générale. Elle est revenue de sa faiblesse nerveuse, et il n'en reste plus aucune trace."

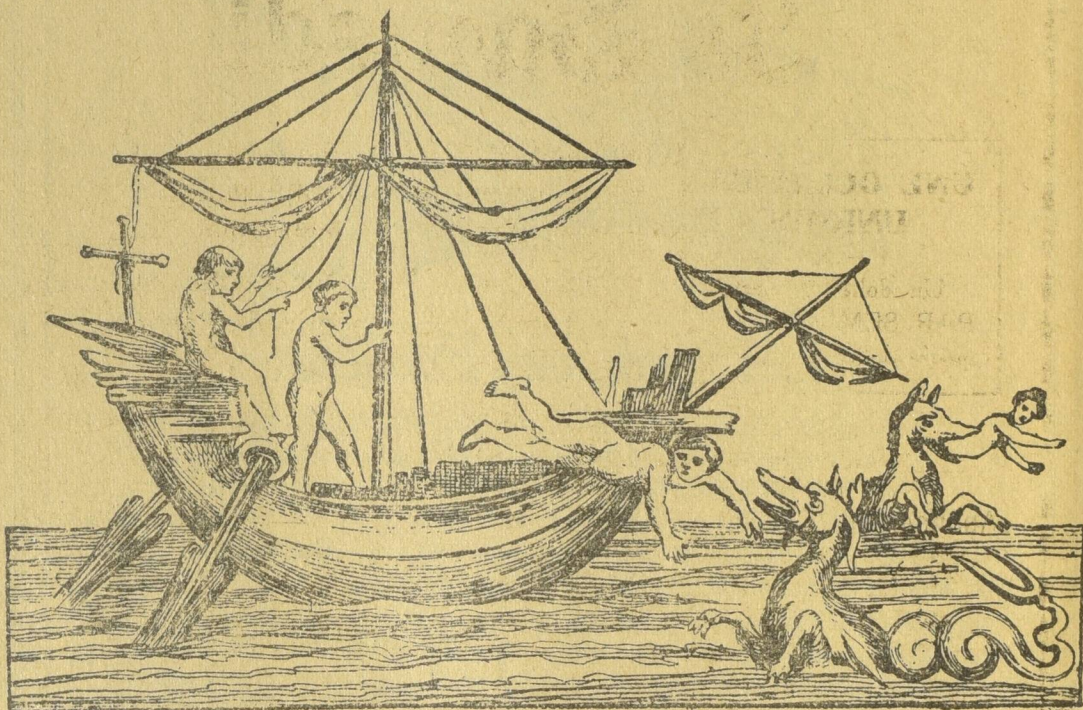
La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs est une classe par elle-même, vu qu'elle est le reconstituant le plus populaire pour les nerfs. 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou d'Edmanston, Bates & Co., Limited, Toronto. 17

terranée à l'époque où vécut Jonas. Quant à la baleine, elle a rarement la gorge assez large pour donner passage à un homme entier; mieux encore, elle n'a jamais fréquenté la Méditerranée et n'a jamais eu non plus l'habitude d'avalier des objets pareils avec la voracité du requin.

Pour un requin, ce fut un jeu d'enfant que d'engouffrer Jonas. Ils de-

Il compte 256 dents, disposées sur quatre rangées.

Mais, il faut bien se rappeler que la Bible dit simplement qu'un "énorme poisson" garda Jonas dans son ventre pendant trois jours et trois nuits. Le Seigneur avait ordonné au prophète Jonas de se rendre à Ninive pour y porter Sa parole sainte. Jonas s'embarqua dans un bateau qui devait le conduire à l'emplacement actuel de



vaient avoir à cette époque, d'après les fossiles que nous possédons, une longueur ordinaire de 120 pieds. Leurs dents avaient chacune 4 pouces et demi de longueur sur 3 pouces de largeur. Le fossile d'un requin préhistorique, conservé au Musée d'Histoire Naturelle de New-York, mesure 80 pieds et devait peser vivant 100 tonnes. Ses mâchoires mesurent 9 pieds et approximativement 11 pieds de haut en bas, quand elles sont ouvertes.

l'Espagne. Une grande tempête se leva en mer et le bateau menaça de sombrer. Les matelots croyant que quelqu'un du bord leur portait malchance, tirèrent au sort pour trouver la personne dont la présence irritait le ciel. Le sort tomba sur Jonas qui fut précipité à la mer. Mais le Seigneur envoya un gros poisson qui avala Jonas et le retint dans ses flancs pendant trois jours et trois nuits et le vomit sur la terre ferme.

TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT
DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

Le Samedi

UNE OCCASION UNIQUE

Un dollar de lecture
PAR SEMAINE pour
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans
votre maison. — Cinquante pages de lecture
gaie, sentimentale et instructive. — Un ma-
gnifique roman. Maintenant que nous avons
réduit d'un dollar le prix de l'abonnement,
personne n'est excusable de ne pas recevoir
"LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

Abonnement d'un an, \$4.00 (au lieu de \$5.00) — Six mois, \$2.00

Trois mois, \$1.25

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI";
\$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois — suivant le cas.

Nom

Adresse

ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

DEUX MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES
D'ART DE
RODOLPH VALENTINO ET MARY PICKFORD
GRATIS

DEUX PHOTOGRAPHIES

D'ART DE

Rod. VALENTINO

ET

MARY PICKFORD

sur papier de luxe seront
données GRATUITEMENT
contre tout abonnement
d'un an au magazine

" L E F I L M "

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page. — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et deux magnifiques photographies d'art de RODOLPH VALENTINO et MARY PICKFORD, faites pour être encadrées. Employez ce coupon.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE FILM", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT vos deux magnifiques photographies d'art de Rodolph Valentino et de Mary Pickford, imprimées sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom

Adresse

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

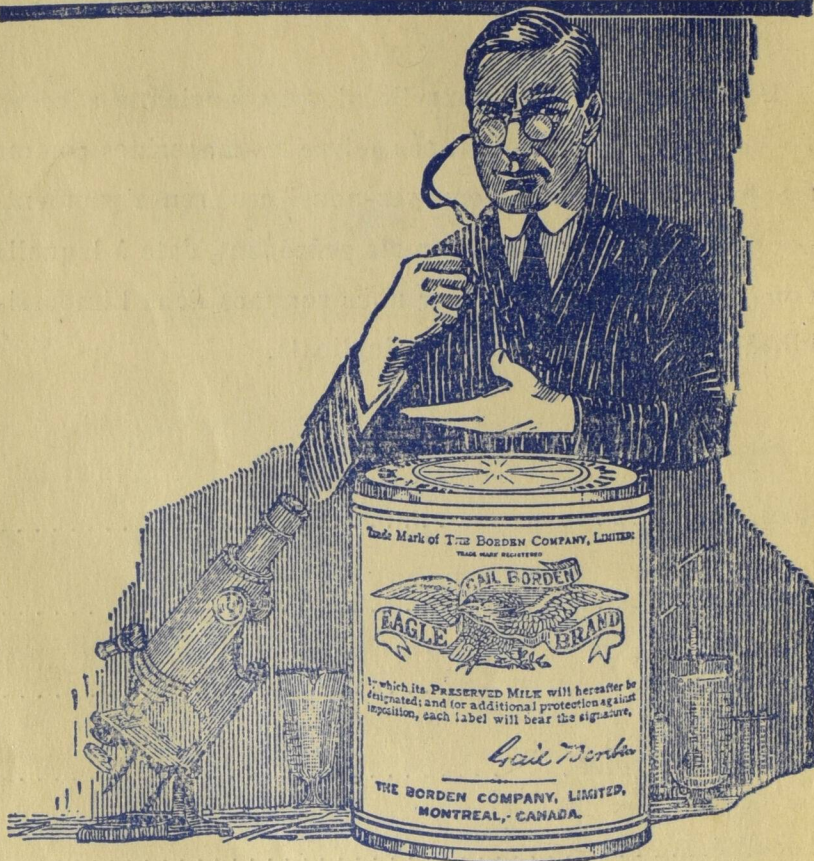
Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

LES MÉDECINS L'APPROUVENT



Les médecins recommandent le Lait Eagle!

Ils connaissent par expérience le mérite incontesté de cet aliment infantile!

Ils savent

—que depuis trois générations il a rendu force et santé aux bébés rachitiques

—que c'est un produit de confiance
—qu'il se conserve facilement, est facile à préparer et facile à digérer

—qu'il est le meilleur aliment, quand le lait maternel fait défaut. La vie du bébé dépend de son régime alimentaire.

Sans doute l'alimentation au sein est le meilleur; mais quand cet aliment fait défaut, n'hésitez pas, donnez le Lait Eagle.

Demandez le "*Bien-être de Bébé*" et "*Le Plus Beau Bébé*", deux livrets qui intéressent toutes les mères. Franco sur demande à: Dept. B.W.

The Borden Company, Limited,
Montréal.

Borden's
EAGLE BRAND
CONDENSED MILK